LA CALOMNIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 20 février 1840

PERSONNAGES

RAYMOND, premier ministre.

LUCIEN DE VILLEFRANCHE, son ami, député.

CÉCILE DE MORNAS, pupille de Raymond.

HERMINIE DE GUIBERT, sœur de Raymond.

M. DE GUIBERT, banquier, mari d'Herminie.

LA MARQUISE DE SAVENAY, cousine de Cécile.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, employé aux affaires étrangères.

COQUENET, habitant de Dieppe.

BELLEAU, garçon de bains.

La scène se passe dans l'hôtel des bains, à Dieppe.

ACTE PREMIER

Un salon des bains. Porte au fond et croisées donnant sur des jardins et sur la mer. A droite et à gauche, deux portes de chaque côté donnant sur des chambres ou sur d'autres salons. Au fond, un piano, des tables de jeu. A gauche, sur le devant du théâtre, une table ronde couverte de brochures et de journaux.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BAIGNEURS ET COQUENET, assis à gauche, autour de la table ronde, et lisant des journaux ; entrent HERMINIE ET CÉCILE ; puis derrière elles, BELLEAU ET MADAME DE SAVENAY, à qui LUCIEN donne le bras.

LUCIEN, à Belleau.

Les appartements de ces dames seront-ils bientôt prêts ?

BELLEAU.

Dans l'instant !... Jamais il n'y eut plus de monde que cette année aux bains de Dieppe... Avez-vous écrit vos noms sur le livre des voyageurs ?...

HERMINIE.

Eh ! mon Dieu, non...

BELLEAU, lui donnant le livre.

Ça occupe toujours !.. (Les trois dames et Lucien écrivent leurs noms.)

COQUENET, de l'autre côté à gauche.

Ce sont des voyageurs et des voyageuses qui arrivent. (Lisant tout haut son journal.) « Grâce à la sagesse de l'administration et à « l'activité déployée par nos ministres, le commerce et l'in-« dustrie renaissent de toutes parts... » Est-ce étonnant... voilà ma gazette qui, aujourd'hui, dit du bien de l'administration... Il faut qu'il y ait eu de grandes améliorations... et ça me fait plaisir... (Regardant le titre.) Eh non !... je m'étais trompé de journal, ce n'est pas le mien... Garçon, celui du département !...

BELLEAU, lui en donnant un.

Voilà, Monsieur... je le lisais...

COQUENET, lisant.

« La faiblesse et la stupidité de l'administration... » A la bonne heure... « ont paralysé toutes les sources de l'indus-trie... » C'est bien, je me retrouve... me voilà chez moi... avec celui-ci, je sais toujours d'avance ce que je vais lire.

BELLEAU.

Eh bien! alors, qu'est-ce que vous y gagnez?...

COQUENET.

Ça m'instruit, ça me tient au courant... (Lisant.) « Par malheur « pour le pays, le personnage le plus influent est M. Raymond « qui, jadis avocat médiocre, est devenu ministre... on ne sait « comment... »

LUCIEN, vivement.

On ne sait comment?... (Herminie lui fait signe de se taire.)

COQUENET, continuant.

« Risque de tout perdre... » Ça se pourrait bien... et ça ne m'é-tonnerait pas, d'après ce qu'on sait de lui...

PREMIER BAIGNEUR.

Un homme indigne !

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Mauvais citoyen !

PREMIER BAIGNEUR.

Mauvais administrateur !

TROISIÈME BAIGNEUR.

Mauvais fils !

COQUENET.

Voilà ce que je ne lui pardonne pas; il paraît qu'il a chassé son père de chez lui... Vous m'avouerez que c'est atroce.

LUCIEN, passant au milieu du théâtre

Lui! Raymond?... le connaissez-vous, Monsieur?

COQUENET.

Parfaitement... par mon journal... car, du reste, nous ne nous sommes jamais vus... ce qui est tout naturel... lui, premier ministre, et moi, Coquenet, propriétaire, électeur de la ville de Dieppe que je n'ai jamais quittée... attendant toujours, pour aller à Paris, l'arrivée du chemin de fer par les plateaux.

BELLEAU.

Et vous l'attendrez longtemps, grâce au ministre!... On dit ici qu'il a reçu des sommes énormes des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la vapeur allait ruiner. (Il sort.)

LUCIEN.

Mais c'est absurde!..

HERMINIE, le retenant.

Y pensez-vous, Lucien... faire un éclat... vous, son ami intime?...

COQUENET, toujours à table, à ceux qui l'écoutent.

Et encore, ce n'est pas lui qu'on doit accuser le plus... c'est sa famille, c'est sa sœur.

HERMINIE, se levant.

Monsieur!...

LUCIEN, la retenant à son tour, et à demi-voix

Voulez-vous donc vous faire connaître?...

COQUENET, continuant.

Sa sœur, qui est, dit-on, ambitieuse, intrigante... impérieuse.

PREMIER BAIGNEUR.

C'est elle qui gouverne et qui accapare toutes les places.

HERMINIE, que Lucien retient toujours.

C'est trop fort!... (Lucien l'oblige à se rasseoir, et reste près d'elle.)

PREMIER BAIGNEUR.

Témoin son mari... un banquier, un sot, un important... un être nul, qui vient d'obtenir ce riche emprunt.

COQUENET.

En vérité!... moi qui ne demanderais qu'une recette... et qui ne peux pas l'obtenir.

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Une affaire magnifique...

TROISIÈME BAIGNEUR.

Un million de bénéfice!

COQUENET.

Et en disposer pour un des siens... au lieu de la donner à quelqu'un de l'opposition qu'on aurait gagné.

PREMIER BAIGNEUR.

Comme c'est gouverner!...

COQUENET.

Ça fait pitié...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est d'une maladresse...

TROISIÈME BAIGNEUR.

Pas tant!... car on dit que le banquier partage avec son beau-frère le ministre...

COQUENET.

Vous croyez?...

PREMIER BAIGNEUR.

C'est possible...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est probable...

BELLEAU.

C'est sûr...

TOUS.

Il n'y a pas de doute!

CÉCILE, qui s'est contenue jusqu'alors, s'adressant à Herminie et à madame de Savenay.

Et vous pouvez écouter de sang-froid de telles calomnies?

MADAME DE SAVENAY, à voix basse.

Que faites-vous, Cécile... vous, sa pupille?...

HERMINIE, de même.

Son enfant...

CÉCILE, se levant.

Et c'est justement pour cela que je prends sa défense... il ne m'appartient pas à moi, jeune fille, de juger les talents ou les opinions de l'homme d'État... mais je sais que mon tuteur est un honnête homme, je sais que la modique fortune de l'orpheline a prospéré entre ses mains, et que lui n'a rien, ne possède rien... Oui, Messieurs, cet homme si avide et si gorgé d'or, a contracté des dettes pour doter sa sœur...

HERMINIE.

Cécile... Cécile... plus bas.

CÉCILE.

Et pourquoi donc, quand on l'attaque tout haut?

HERMINIE, à part.

Comme si on disait ces choses-là.

COQUENET.

Pardon... Mademoiselle... pardon, nous ne savions pas!... sans cela... je me serais bien gardé!... ce que vous nous racontez, d'ailleurs, me paraît si positif... moi, d'abord, dès qu'on me dit quelque chose... je le redis fidèlement sans aucune espèce d'intention.

HERMINIE.

Comme un écho!...

COQUENET.

C'est vrai... je n'ai jamais inventé une syllabe.

HERMINIE, bas à madame de Savenay.

Monsieur les répète...

MADAME DE SAVENAY, de même.

Et pour les pensées...

HERMINIE, de même.

Cela ne le regarde pas... ça dépend de celui qui précède.

BELLEAU, entrant.

Le bateau à vapeur qui arrive! (Tous se lèvent et prennent leurs chapeaux.)

COQUENET.

Le bateau de Brighton!... je cours sur la jetée... c'est notre seule occupation de jour... à nous autres bourgeois de Dieppe!... Mesdames... (Il les salue et sort.)

SCÈNE II.

LUCIEN, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, HERMINIE.

MADAME DE SAVENAY.

Y pensez-vous, Cécile? prendre ainsi la parole et vous mettre en scène devant des étrangers... des... bourgeois!...

CÉCILE.

J'ai eu tort, ma cousine, puisque vous me désapprouvez... et que Monsieur me semble de votre avis... par son silence... du moins...

LUCIEN.

Non, Mademoiselle... je conçois votre indignation... et moi-même je la partageais en entendant outrager ainsi un camarade de collége, un ami d'enfance à qui je dois mon bonheur... car c'est à lui que je dois mon mariage. Mais ce mariage, auquel il veut assister, doit être célébré sans bruit et sans éclat... d'abord à cause de la santé de madame la marquise... et puis le mi-

nistre, qui ne peut s'absenter de Paris que pour vingt-quatre heures, désirait arriver ici sans être connu... et, dans cette petite ville, où la curiosité s'éveille d'un rien... je crains que la scène de tout à l'heure...

HERMINIE.

Oh! vous d'abord vous craignez tout! le moindre bruit vous effraye... le moindre propos vous arrête... Sans cesse aux aguets pour interroger la rumeur publique, vous vous laissez guider par elle; et avant de faire une démarche, une visite, un pas, avant de saluer quelqu'un, vous regardez autour de vous, et vous vous demandez : Qu'est-ce qu'on va dire?

LUCIEN.

J'en conviens... et devant vous, Cécile, devant vous que j'aime... j'avouerai hautement ce besoin d'estime, cette crainte des jugements du monde...

CÉCILE.

Qui est d'un honnête homme.

HERMINIE.

Ou d'un poltron... car enfin vous êtes l'ami et le camarade de mon frère, vous pensez comme lui au fond du cœur... oui, Monsieur, par inclination vous êtes ministériel... mais la peur de l'opinion vous empêche d'être... de la vôtre; et à la Chambre... vous votez contre nous de crainte des journaux et des épigrammes... qui vous empêchent de dormir!... Bien plus... ici même, quoique épris et amoureux autant que peut l'être un député, vous avez été un an à avouer votre amour... et pourquoi? parce que mademoiselle Cécile de Mornas est la cousine de madame la marquise de Savenay, d'un sang noble et légitimiste... et que vous répétez sans cesse : Que dira le monde?... que dira mon journal?.. que dira l'extrême gauche? Enfin pour être heureux et pour épouser celle que vous aimez, vous avez été obligé de demander permission...

LUCIEN, avec fierté.

A qui, s'il vous plaît?

HERMINIE.

A la révolution de juillet... qui y consent... ou qui du moins ferme les yeux... à condition que vous redoublerez, contre son tuteur, contre le ministre, vos attaques...

LUCIEN.

Dites mes conseils, les conseils d'un frère; et s'il les suivait plus souvent, s'il bravait moins l'opinion publique, que je res-

pecte, il ne serait pas en butte aux outrages et aux calomnies dont on l'abreuve chaque jour.

HERMINIE.

Et qui n'ont pas le sens commun...

MADAME DE SAVENAY, d'un ton grave.

Peut-être... Madame... peut-être...

CÉCILE.

Quoi! ma cousine, vous pourriez croire...

HERMINIE, à part.

Je déteste les marquises...

MADAME DE SAVENAY.

Permettez, permettez... il ne faut pas faire si légèrement le procès à l'opinion publique, non pas que je me sois donné la peine d'examiner ici jusqu'à quel point ses attaques peuvent être fondées... car, nous autres, nous nous occupons fort peu de vos affaires actuelles, et dans mon château de Savenay, en Normandie... où je passe la moitié de l'année, nous ne discutons pas...

HERMINIE.

Que faites-vous donc, Madame?

MADAME DE SAVENAY.

Nous attendons!... Mais enfin, il y a un vieux proverbe, bien peuple, bien trivial, en qui j'ai la bourgeoisie d'avoir confiance... c'est qu'il n'y a pas de feu sans fumée... et dans ce que dit le monde... quelque absurde que ce soit... il y a toujours au fond quelque chose de vrai... toujours.

CÉCILE.

Quoi! ma cousine, vous n'admettez pas que la calomnie...

MADAME DE SAVENAY.

Non, ma chère, la calomnie n'existe pas... je n'y crois pas... passe pour de la médisance, et si elle ose élever la voix, c'est qu'on lui en donne le sujet... car dans la haute société... on n'invente pas... on raconte...

HERMINIE, avec intention.

Il est alors des gens de qui on raconte beaucoup.

MADAME DE SAVENAY, avec hauteur.

Vous en connaissez, Madame?...

HERMINIE, la regardant.

De très-proches...

MADAME DE SAVENAY.

Dans votre famille, sans doute... et sans aller plus loin, votre

crédit sur votre frère... et cet emprunt que votre mari vient d'obtenir, suffiraient pour justifier une partie des reproches qu'on adresse au ministre.

HERMINIE, avec ironie.

Vous croyez?

LUCIEN, vivement.

J'en étais sûr!.. je le lui ai dit... et malgré mes instances... malgré mes prières... il a cédé à vos sollicitations...

HERMINIE.

Ah! c'est vous, Monsieur, qui vous y opposiez...

LUCIEN.

Avais-je tort? vous voyez ce que produit une telle faveur... les bruits injurieux qu'elle fait courir, et les cris de rage que poussent déjà vos ennemis!...

HERMINIE.

Je n'ai jamais prétendu leur être agréable, au contraire... et j'espère bien que mon mari n'en restera pas là... qu'il ira plus haut!...

LUCIEN, avec chaleur.

Quoi! vous oseriez plus encore... et le pays, et la presse, et le monde... que ne dira-t-on pas?

HERMINIE.

C'est juste... c'est votre phrase... je l'attendais.

LUCIEN.

Et qu'y répondez-vous?...

HERMINIE, gaiement.

Que je compte sur votre mariage... pour faire diversion... et pour occuper le monde!... Il aura lieu de s'étonner et de causer à son tour, en voyant d'un côté tant d'empressement et d'ardeur... (Montrant Cécile.) de l'autre, tant de calme et de réserve, et il trouvera sans doute piquant de vous voir plus tard rencontrer dans votre ménage l'opposition que vous aimez tant à la Chambre... (Apercevant une femme de chambre qui entre.) Pardon, Monsieur, pardon, Mesdames... on nous annonce que nos appartements sont prêts... et je vais m'occuper de ma toilette, pour recevoir mon frère et mon mari. (Elle leur fait la révérence et sort.)

SCÈNE III.

CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

MADAME DE SAVENAY, à Cécile, avec dépit.

Je permettrais encore les ministres... mais leurs femmes et

leurs sœurs... je ne peux pas m'y résoudre ! Il y a dans cette petite bourgeoise... une parodie de grande dame qui me suffoque... elle n'a pas même de quoi être impertinente... et elle l'est...

CÉCILE, souriant.

Comme une duchesse.

MADAME DE SAVENAY, avec colère.

Elle ! je l'en défie ! elle aura beau faire... elle n'aura jamais cette impertinence de bon ton qui est de naissance, et que les parvenus ne peuvent acquérir... Venez-vous, Cécile?...

LUCIEN, se mettant devant elle.

Pardon, Mademoiselle, un mot, de grâce... vous pouvez bien l'accorder à un prétendu... et devant madame la marquise, votre parente... (Cécile et la marquise reviennent près de lui.) Je vous ai vue cet hiver à Paris... et je me suis dit : « Ou je ne me marierai jamais, ou elle sera ma femme... » Et Raymond, mon camarade et mon ami, à qui je ne cachai pas mes espérances et mes craintes, m'aida à vaincre tous les obstacles... Comme votre tuteur, il ne réglait que votre fortune... votre main dépendait de vous et de votre respectable parente, madame de Savenay, qui par sa position et sa naissance pouvait me repousser, moi, homme nouveau... Il a triomphé de sa résistance... il a obtenu son consentement, plus encore... le vôtre... oui... je ne m'abuse pas... c'est son crédit sur vous... c'est son influence, bien plus que mon mérite, qui vous a décidée... et dans ma joie, dans mon égoïsme, je n'ai rien examiné, rien vu, que mon bonheur; je n'ai pas pensé au vôtre... mais aujourd'hui... et pour la première fois... je crains que l'obéissance seule...

CÉCILE, souriant.

Je comprends !... la phrase de madame de Guibert a produit son effet...

LUCIEN, vivement.

Non, sans doute... (Avec embarras.) Mais elle a remarqué... votre froideur... votre réserve... et ainsi que le prétendait tout à l'heure madame la marquise... si dans les discours du monde il y a quelque chose de véritable... si cette union doit vous coûter une larme ou un regret... si enfin... je ne suis pas aimé... comme je vous aime...

CÉCILE, gravement.

Je vous entends, Monsieur... et vous n'aurez point fait un vain appel à ma franchise.

MADAME DE SAVENAY.

Cécile... que voulez-vous dire?

CÉCILE.

Tout ce que je pense, Madame... (Après un instant de silence, et se retournant du côté de Lucien.) Orpheline de bonne heure, j'ai à peine connu mon père, qui, quoique d'une noble et ancienne famille, avait préféré son pays à sa noblesse... il avait pris du service sous l'Empereur... et s'était battu...

MADAME DE SAVENAY, avec dédain.

Comme un roturier, comme un soldat.

CÉCILE.

Il était devenu général et intime ami...

MADAME DE SAVENAY, de même.

De l'usurpateur...

CÉCILE.

A qui il resta plus fidèle que la fortune... Aussi, proscrit après Waterloo et mort dans l'exil, il confia par son testament l'administration du peu de biens qu'il me laissait à un jeune homme, un avocat pauvre et obscur... qu'il avait élevé, à qui il avait, autrefois, fait obtenir une bourse au Lycée impérial... Ce jeune homme, c'était Raymond, votre ami... et votre camarade d'études...

LUCIEN, avec chaleur.

Je sais ce que vous devez à son zèle et à ses talents... je sais que lors des lois d'indemnité, c'est lui qui fit valoir vos droits.

CÉCILE.

Qui les fit triompher dans ce procès...

LUCIEN.

Qui commença sa réputation.

CÉCILE.

Et qui changea en une brillante fortune le modeste héritage de l'orpheline... Madame de Savenay, ma parente, consentit alors de me retirer de la pension où mon tuteur m'avait placée, et voulut bien m'emmener avec elle, ici, en Normandie, dans son château... où nous vivions la plus grande partie de l'année. Le reste du temps se passait à Paris... et là, Monsieur, dès que je fus en âge de m'établir, je me vis entourée de jeunes gens aimables et brillants, qui se disaient mes adorateurs et qui m'offraient leurs hommages... à moi, ou à ma fortune, je n'examinerai pas... Mais ce que je puis vous attester, Monsieur, c'est que libre de choisir parmi eux, je l'aurais fait si leur mérite

m'avait dicté quelque préférence... Tous m'étaient également indifférents... Un seul, peut-être, parla quelque temps à mon cœur ou à mon imagination... sans le savoir... sans m'en rendre compte... je crus l'aimer... je l'aimais peut-être...

LUCIEN, vivement.

Et lui...

CÉCILE.

Ne s'en doutait seulement pas, et n'a jamais pensé à moi ! Il avait raison... tout nous séparait... je ne pouvais lui appartenir... et je ne comprends pas d'attachement possible en opposition avec le devoir... C'est vous dire, Monsieur, que cette chimère n'existe plus... Vous vous êtes présenté... vous avez demandé ma main... Mon tuteur m'a dit : « M. Lucien de Villefranche « est mon ami d'enfance et mon adversaire politique... mais « c'est un homme de mérite, un homme d'honneur... Il t'aime « éperdument, il te rendra heureuse, je te le jure, aie confiance « en moi. » Et j'ai répondu : « Mon ami, disposez de ma « main... » Voilà, Monsieur, comment je vous ai connu, et comment je me suis engagée à vous; fidèle à mes serments et à mes devoirs, je me conduirai en honnête femme, en amie dévouée, je serai digne de vous et de votre estime... je le sens... je vous le promets!... Et maintenant, en échange de l'amour ardent et passionné que vous éprouvez, dites-vous, pour moi, vous me demandez des sentiments pareils, que vous blâmeriez, peut-être, s'ils existaient déjà, mais que le temps amènera bientôt sans doute; et lorsqu'il en sera ainsi, je ferai comme aujourd'hui, Monsieur, je vous dirai la vérité... je vous la dirai toujours!... et maintenant que vous savez tout, croyez-vous en moi ?...

LUCIEN.

Oui, plus qu'en moi-même!... j'étais un insensé... j'exigeais ce que je ne puis obtenir encore, et ce que j'attendrai du temps et de mes soins!... Pour commencer... confiance entière et absolue; et, quoi qu'il arrive... quoi qu'on puisse dire...

SCÈNE IV.

BELLEAU, LE VICOMTE SAINT-ANDRÉ, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE.

LE VICOMTE, à Belleau.

Comment, pour moi, ton ancien maître, il n'y aurait pas

d'appartement!... Arrange-toi ! il m'en faut un... et ce qu'il y a de mieux... Quand on se décide à être malade, il faut que ce soit avec agrément, ou ne pas s'en mêler... Ah! des dames, (Saluant.) je ne m'attendais pas à cette heureuse rencontre.

LUCIEN, bas, à Cécile.

Quel est ce jeune homme... qui vous salue d'un air si intime?

CÉCILE.

Je n'en sais rien... il faut bien qu'il me connaisse ; mais je ne pourrais pas dire son nom.

MADAME DE SAVENAY.

Ni moi non plus, et il se trompe probablement... mais dans le doute... (Elle fait la révérence au vicomte qui la salue encore, et les deux femmes sortent avec Lucien par une des portes à droite.)

SCÈNE V.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ.

LE VICOMTE, suivant Cécile des yeux.

Une charmante personne... que je connais certainement et beaucoup... où diable l'ai-je vue... peut-être à l'Opéra... allons donc... à moins que ce ne soit aux premières loges... c'est possible... Sais-tu qui sont ces dames? Qui les amène?

BELLEAU, naïvement.

Non, Monsieur... je n'ai pas encore eu le temps de causer avec leurs femmes de chambre; mais elles ont écrit leurs noms sur la liste des voyageurs.

LE VICOMTE.

Ah! voyons... (Lisant.) « La marquise de Savenay et mademoi- « selle Cécile de Mornas... » Je ne connais pas... et cependant... (Vivement.) Eh! oui, c'est cela même... cette jeune personne qu'il y a six mois j'ai rencontrée.

BELLEAU.

Vous la connaissez?...

LE VICOMTE, avec distraction.

Infiniment... c'est-à-dire de vue... de souvenir... un fâcheux souvenir que j'avais eu le bonheur d'oublier... et voilà qu'ici même... au moment de mon arrivée... quand par ordonnance du médecin... il m'est défendu de me fâcher ou de me contrarier... Après tout, ce n'est pas faute... au diable les idées tristes. (Chantant.) Tra, la, la, la, la... Dis-moi un peu... s'amuse-t-on à Dieppe?

BELLEAU.

Oui, Monsieur... pas autant qu'à Paris quand j'étais votre groom !...

LE VICOMTE.

Danse-t-on ? y a-t-il des concerts ? y a-t-il spectacle ?...

BELLEAU.

Oui, Monsieur... tous les soirs au salon... on fait de la musique. De plus, nous avons ici des amateurs qui jouent le vaudeville dans la semaine, et la tragédie le dimanche.

LE VICOMTE.

C'est trop de plaisir... je vais me croire à Paris !... et moi à qui l'on a ordonné de le quitter pour me reposer et me mettre au régime...

BELLEAU.

Vous, Monsieur...

LE VICOMTE.

Il n'y a pas moyen d'y vivre... je donne ma démission !... des amis... des maîtresses... des créanciers ! c'est drôle, dans les livres ou dans les comédies... j'ai cru que ce serait gai... pas du tout, c'est assommant, c'est exigeant... quand on doit maintenant... il faut payer...

BELLEAU.

C'est selon.

LE VICOMTE.

Eh oui !... mon cher... sinon, on devient mauvais genre... les gens comme il faut ne font plus de dettes... c'est une mode comme une autre... c'est bizarre, mais c'est ainsi... je m'en suis aperçu... moi, le vicomte de Saint-André... ça me faisait du tort...

BELLEAU.

Vous devez donc beaucoup ?...

LE VICOMTE, riant.

Parbleu... si je voulais comme tant d'autres écrire mes Mémoires... Si encore je m'étais amusé... mais je ne connais rien d'ennuyeux comme la vie de plaisir que je mène depuis dix-huit mois... Au lieu d'aller à mon ministère des affaires étrangères... où mon oncle m'a fait entrer... tous les jours au bois de Boulogne, au Jockey-Club, ou au balcon de l'Opéra... faire le matin l'état de postillon, et le soir un métier de dupe... obligé d'admirer, d'adorer ces dames, et de se battre pour elles... oui, le diable m'emporte ! ça m'est arrivé une fois... contre un

honnête homme qui sifflait... et qui avait raison... la petite était détestable ce soir-là... mais enfin... (Respirant avec satisfaction.) et grâce au ciel... Elle m'a trahi !

BELLEAU.

C'est ce qui vous désole.

LE VICOMTE.

Au contraire, je ne suis plus obligé de crier *brava !* j'ai reconquis mon indépendance... je suis libre... et ruiné !

BELLEAU.

Vraiment !

LE VICOMTE, se jetant sur le fauteuil à gauche près de la table et feuilletant le livre des voyageurs.

Une belle occasion pour être sage et pour étudier !

BELLEAU.

Vous !

LE VICOMTE.

Pourquoi pas?... ça me changera... c'est du nouveau, et je ne penserai plus qu'à ça. (Regardant toujours le livre des voyageurs.) Ah ! madame de Guibert... elle est ici... la femme du banquier et la sœur du ministre... Voilà les femmes que j'aime... aimable, spirituelle, méchante, excellente... tout cela à la fois... et coquette, et envieuse, et vaniteuse... et ambitieuse... c'est un charme... une femme complète, si elle avait des passions... mais elle n'en a pas le temps !

BELLEAU.

Vous la connaissez?

LE VICOMTE, vivement.

Du tout... du tout... la sagesse... la vertu !... mais je connais son mari... un important... un fat... un vantard, et le bavard le plus ennuyeux... Il rit toujours... et il n'y a rien de triste comme la gaieté des sots... Il est du Jockey-Club... et c'est lui qui m'a gagné, l'autre semaine, mon dernier billet de mille francs... Je vois qu'il n'a pas accompagné sa femme, et j'aurai du moins ici un avantage... c'est que je ne l'entendrai pas... (Entendant rire dans la coulisse.) Allons, décidément, je suis maudit !... me poursuivre jusqu'ici, jusqu'à Dieppe... (A Belleau.) Vite, mon appartement... et un bain... je n'ai plus qu'à m'aller jeter à la mer. (Belleau sort.)

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, sur un fauteuil, tenant toujours le livre des voyageurs, et tournant le dos à de Guibert; DE GUIBERT, entrant par le fond avec COQUENET.

DE GUIBERT, entrant en riant, et tenant Coquenet par la main.

C'est toi, Coquenet, toi, que j'ai rencontré en descendant de voiture... Comme on se retrouve! qui m'eût dit que le voyage de Dieppe présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste!

COQUENET.

Depuis quinze ans que nous ne nous sommes vus!

DE GUIBERT.

Chez maître Durand, notre avoué... à l'étude où je faisais des romances... et madame Durand... te rappelles-tu madame Durand?... et Didier, le maître clerc... mais je me tais... parce que de ce temps-là, déjà, vous m'accusiez d'être mauvaise langue et satirique comme Juvénal... Toi, c'est différent... tu as toujours été bon enfant... physionomie candide traduite de l'allemand... naturel excellent et inoffensif.

COQUENET.

Tu es bien bon!

DE GUIBERT, riant toujours.

Tu croyais toujours tout ce qu'on te disait... es-tu marié?

COQUENET.

Pourquoi me demandes-tu cela?

DE GUIBERT, riant.

Je te demande : Es-tu marié?... Le tout pour s'amuser...

COQUENET.

Moi le mariage ne m'amuse pas beaucoup! attendu que madame Coquenet m'a gratifié de quatre enfants.

DE GUIBERT, riant.

Qui te ressemblent.... j'en suis sûr...

COQUENET.

Les avis sont partagés... elle m'en fait espérer un cinquième... et quoique j'aie quelque fortune... quoique je sois, Dieu merci, un des plus imposés du département... tu comprends qu'avec cinq enfants, un pauvre propriétaire n'est jamais riche; aussi je ne rêve qu'aux moyens d'avoir quelque bonne place... J'avais là une pétition pour notre député... qui ne l'est plus.

DE GUIBERT.

Est-ce qu'il lui serait arrivé un accident?

COQUENET.

Il a été nommé pair! ce qui nous oblige à une réélection.

DE GUIBERT.

Tu peux te passer de lui... je t'aurai ça... j'obtiens tout ce que je veux... c'est-à-dire ma femme, qui est sœur du ministre...

COQUENET, avec admiration.

Quoi! mon ami Guibert... tu es beau-frère du ministre?

DE GUIBERT.

Comme tu vois, pas plus fier pour ça... une position superbe... en passe d'arriver à tout... et j'arriverai... (A demi-voix.) il en est question.

COQUENET.

Est-il possible?

DE GUIBERT, de même.

Ça ne me serait jamais venu à l'idée... mais ma femme le veut... elle y tient, il faut que cela soit... je serai obligé un de ces jours d'être ministre pour avoir la paix dans le ménage...

COQUENET.

Moi, je ne demande pas tant, et si je pouvais être nommé à la recette de Dieppe, vacante par décès du titulaire...

DE GUIBERT.

Nous verrons ça.

COQUENET.

Ça ne rapporte que quinze mille francs... mais en revanche, on n'a rien à faire... place honorable qui irait à mes goûts et à mes moyens; car je vis sans ambition, sans intrigue, sans cabale... lisant mon journal et faisant ma partie de whist ou d'échecs...

DE GUIBERT.

La vie de province!... la douce médiocrité. *Aurea mediocritas.*

COQUENET.

Oui, mon ami, *aurea* si j'avais des appointements, si j'avais cette place... par malheur nous avons des concurrents...

DE GUIBERT.

Il y en a toujours.

COQUENET.

M. Rabourdin, un ancien employé, qui a des droits...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que ça fait?... si tu as des amis... si tu te mets bien avec ma femme... je te présenterai... c'est elle que ça re-

garde... car nous ne nous mêlons jamais d'affaires ni de politique, nous autres jeunes gens fashionables du Jockey-Club, nous autres *lions* parisiens.

COQUENET.

Tu es donc lion?... tu es donc jeune?...

DE GUIBERT.

Plus que jamais!... car je suis riche... et à Paris, avec de l'argent, on n'a pas d'âge, on plaît toujours... on ne vieillit pas... au contraire... le Pactole, vois-tu bien, est la fontaine de Jouvence... Aussi, vivent le plaisir, le scandale et les aventures! je te les dirai, car je les connais toutes! sans compter celles dont je suis le héros, parce que tu sens bien qu'un banquier, je ne peux pas y suffire... parole d'honneur... Silence!... c'est ma femme!

SCENE VII.

LE VICOMTE, toujours a gauche, près de la table, lisant et tournant le dos aux autres interlocuteurs; DE GUIBERT, COQUENET, HERMINIE, entrant par une des portes à droite, et s'arrêtant un instant devant une des glaces qui sont près de la porte.

COQUENET.

Ah! mon Dieu! c'est là ta femme?...

DE GUIBERT.

Madame de Guibert!...

COQUENET.

La sœur du ministre?

DE GUIBERT, allant au devant d'elle.

Elle-même... je vais te présenter.

HERMINIE.

Enfin, Monsieur, vous voilà! et ce n'est pas sans peine! prendre le bateau à vapeur jusqu'au Havre pour arriver plus vite...

DE GUIBERT.

Nous allions comme le vent... Mais que veux-tu?... trois cent cinquante passagers... au lieu de quatre-vingts... le tout par égard pour l'ordonnance de police... Nous touchions fond à chaque instant... de sorte que mon voyage maritime... s'est fait... par terre... (Riant.) Je suis destiné aux aventures... Voici, chère amie... j'ai l'honneur de te présenter... (Il remonte le théâtre pour chercher Coquenet, et Herminie aperçoit en face d'elle le vicomte, qui vient de se lever; elle passe près de lui.)

HERMINIE.

Monsieur de Saint-André !...

DE GUIBERT, riant, et lâchant la main de Coquenet.

Le petit vicomte... ici... à Dieppe... Qui diable l'amène ?... Il vient me demander sa revanche... le billet de mille francs... les dix fiches que je lui ai gagnées avant-hier au whist!... Ça va... je ne demande pas mieux.

LE VICOMTE.

Non, vraiment, je ne m'y exposerai pas... vous êtes trop heureux... monsieur de Guibert... tout vous réussit... Après cela, ce n'est pas votre bonheur au jeu que j'envierais le plus... ici, surtout...

HERMINIE.

Savez-vous qu'on a raison de venir à Dieppe, ne fût-ce, Monsieur, que pour vous apercevoir... car, à Paris, on ne vous voit plus... c'est indigne...

DE GUIBERT.

Je crois bien... il ne sort pas des coulisses de l'Opéra.

HERMINIE, à son mari.

Où, sans doute, Monsieur le rencontrait?

DE GUIBERT.

Du tout... je le sais par ouï-dire... par la renommée...

HERMINIE, à son mari.

Avec qui, en effet, vous êtes très-bien... (Au vicomte.) Et vous venez à Dieppe?...

LE VICOMTE, gravement.

Par régime, Madame... par sagesse.

HERMINIE.

En vérité!...

LE VICOMTE, de même.

C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer...

DE GUIBERT.

Allons donc... faites donc le discret... comme si on ne le connaissait pas... Il a des intentions... il va tous les ans faire des passions dans les départements.

LE VICOMTE.

Moi?...

DE GUIBERT.

Conquérir chaque année de nouvelles provinces... Pas plus tard qu'il y a six mois... cette fameuse aventure, dont j'ai été témoin...

LE VICOMTE, vivement.

Monsieur...

DE GUIBERT.

Une histoire impayable... invraisemblable... de quoi faire un drame romantique!... et si je vous la disais...

LE VICOMTE, avec colère.

Monsieur... vous m'avez donné votre parole de n'en jamais parler... ni à moi, ni à personne au monde...

DE GUIBERT, de même.

Aussi, je n'en parle pas... je ne dis rien... Il n'est pas moins vrai... que si je voulais...

LE VICOMTE, de même

Encore, morbleu!...

GUIBERT, de même.

Mais je ne veux pas... je suis connu pour ma discrétion... et ma fidélité... à mes amis... A propos de ça... j'en ai un que j'oubliais... où donc est-il?... (Se retournant vers Coquenet, qui se tient à l'écart.) Avance donc!... Voici, Madame, un de mes anciens camarades... que je vous présente...

HERMINIE.

Monsieur...

DE GUIBERT.

M. Coquenet, père de famille, propriétaire notable de la ville de Dieppe.

COQUENET.

Moi-même.

DE GUIBERT.

Homme paisible et sans ambition, qui désire une place de quinze mille francs, ici, à Dieppe, pour servir sa patrie et être utile à ses concitoyens.

COQUENET.

Moi-même.

DE GUIBERT.

Et un mot de toi, chère amie... une apostille au bas de sa pétition... (A Coquenet.) As-tu ta pétition?

COQUENET, cherchant dans sa poche.

J'en ai toujours!

DE GUIBERT.

Ma femme se chargera de la présenter à mon beau-frère le ministre... N'est-il pas vrai?

HERMINIE, froidement.

Non, Monsieur!

DE GUIBERT.

Comment, non?

HERMINIE, de même.

Je craindrais qu'on ne m'accusât de vouloir accaparer toutes les places...

DE GUIBERT.

Allons donc!

HERMINIE, de même.

C'est déjà trop d'avoir parlé pour mon mari... si j'osais demander plus, on me taxerait d'ambition... d'intrigues, peut-être...

DE GUIBERT, à Coquenet.

Et qui donc?... des sots et des imbéciles... n'est-il pas vrai?...

COQUENET, balbutiant.

Certainement... mais (Regardant Herminie.) quand on ne connaît pas les personnes...

DE GUIBERT.

Tu as raison... dès que ma femme te connaîtra mieux, elle se décidera à parler pour toi.

COQUENET.

Je crains que non...

DE GUIBERT, à demi-voix, avec importance.

Je m'en charge... j'en fais mon affaire! s'il le faut même... je dirai : Je le veux!...

COQUENET, vivement.

Dis-le!

DE GUIBERT.

Pas devant le monde!...

COQUENET.

C'est juste!

DE GUIBERT, lui prenant le papier.

Laisse-moi ta pétition, et reviens.

HERMINIE, qui pendant ce temps a causé bas avec le vicomte.

Oui, Monsieur, nous allons, avant le dîner, faire une promenade en mer, et je compte sur vous... (Le vicomte s'incline, et sort par la porte à gauche, pendant que Coquenet sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

HERMINIE, s'asseyant près de la table, à gauche; DE GUIBERT.

DE GUIBERT.

Maintenant que nous sommes seuls... je te demande pourquoi tu n'as pas mieux accueilli mon ami Coquenet?

HERMINIE, toujours assise.

Votre ami?

DE GUIBERT.

Que je n'ai pas vu depuis quinze ans, j'en conviens... et une amitié qui a eu quinze ans d'*interim* n'est pas des plus violentes. Mais c'est égal, je me suis mis en avant... on n'aime pas à avoir l'air d'un zéro... et si ce n'est pour lui... du moins pour moi, et pour ma considération personnelle, je te prie d'avoir égard à cette pétition.

HERMINIE, la prenant et la jetant sur la table, et frappant dessus de la main, avec impatience.

Je vous prie, moi, de ne plus m'en parler!...

DE GUIBERT, avec vivacité.

Et moi, je veux!...

HERMINIE, se levant.

Qu'est-ce que c'est?...

DE GUIBERT, baissant le ton.

Je veux savoir pour quelle raison?...

HERMINIE.

La raison, c'est que M. Coquenet est un sot; c'est que votre ami est un ennemi qui, ce matin encore, et sans me connaître, a répété ici des calomnies sur moi et sur le ministre.

DE GUIBERT.

Il aurait répété de même des éloges, car de sa nature il est de l'avis de tout le monde, ne contrarie jamais personne, et si tu savais combien il est bon enfant...

HERMINIE, sèchement.

C'est assez, c'est trop nous occuper de lui... Quelles nouvelles de Paris?... avez-vous vu mon frère? est-il venu avec vous?...

DE GUIBERT.

Il n'arrivera que ce soir; il y avait conseil des ministres... Il paraît, comme tu me l'as dit, qu'il est question de remanier... de modifier le cabinet...

HERMINIE.

Oui... un changement aux finances... Lui avez-vous parlé?...

DE GUIBERT.

J'ai hasardé quelques mots... qu'il n'a pas eu l'air de comprendre.

HERMINIE.

C'est votre faute, il fallait aborder franchement la question; il croit avoir fait beaucoup en vous faisant obtenir cet emprunt... il vous croit enchanté...

DE GUIBERT.

Le fait est que je suis très-content...

HERMINIE, avec vivacité.

Ce n'est pas vrai, vous ne l'êtes pas... et avec le haut rang que vous occupez dans la banque, il vous faut plus que cela... il le faut... pour moi... sinon pour vous... oui, Monsieur, je ne porte envie à personne, mais je veux que personne ne l'emporte sur moi... Je suis malheureuse, vous le savez, quand je vois une plus belle voiture, une parure plus brillante que la mienne... Eh bien! s'il faut vous le dire... j'ai une amie de pension, une amie intime dont le mari est ministre... je veux que le mien le soit aussi... ou tout au moins sous-secrétaire d'État... pourquoi ne le seriez-vous pas?...

DE GUIBERT.

Mais, ma femme...

HERMINIE, vivement.

A tout autre ministère, je ne dis pas... il faut des talents qui se voient!... mais aux finances, on en a sans que cela paraisse... des comptes, des calculs... c'est un mérite de chiffres, et vous serez placé là à merveille, je pose zéro... et retiens... ce que vous voudrez... on ne s'amuse pas à vérifier, et on vous croit un grand homme sur parole...

DE GUIBERT.

C'est possible... mais tu connais ton frère... il a haussé les épaules sans me répondre, et je n'ai pas osé continuer.

HERMINIE.

Eh bien! moi... j'oserai... je parlerai...

DE GUIBERT.

Encore si j'étais député... il me craindrait peut-être.

HERMINIE.

Eh bien! Monsieur, il faut l'être, ça n'est pas si difficile.

DE GUIBERT.

Il est capable de s'y opposer... car lorsqu'une fois il a dit non...

HERMINIE.

Il faudra bien qu'il dise oui!... il me doit le prix de ma complaisance... Savez-vous pourquoi j'ai quitté Paris?... pourquoi, à la prière du ministre, je suis venue ici, à Dieppe, ainsi que vous?...

DE GUIBERT.

Par agrément, je le suppose... du moins, jusqu'ici je l'ai pris ainsi.

HERMINIE.

Non, Monsieur, pour signer au contrat de mariage de M. Lucien de Villefranche, l'ami de mon frère, et notre ennemi, à nous, lui qui ne perd pas une occasion de nuire à notre fortune... lui qui a tenté, mais en vain, de s'opposer à votre dernière entreprise!... il me l'a avoué à moi-même.

DE GUIBERT.

Et pourquoi, je vous le demande, avons-nous la bonté de faire ce voyage?

HERMINIE.

Parce qu'il épouse une jeune personne de Normandie, dont la famille vient cette saison aux bains de Dieppe... un ange que mon frère admire... en un mot, son incomparable pupille... mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT.

Cette beauté de province, dont j'ai si souvent entendu parler depuis notre mariage... est-elle aussi bien qu'il le dit?

HERMINIE.

Elle vient d'arriver avec une de ses parentes, madame de Savenay... qui est marquise... et bégueule... il y a déjà antipathie entre nous! quant à la jeune fiancée... mon frère m'a recommandé l'amabilité, les prévenances, la tendresse... ordre ministériel, auquel j'ai obéi... et j'y ai du mérite, car je la déteste déjà.

DE GUIBERT.

Et pourquoi?...

HERMINIE, avec volubilité.

Parce que de tout temps mon frère me l'a présentée comme l'emblème de toutes les vertus, le type, le modèle de la perfection... je n'aime pas les modèles... et une fois mariée avec M. Lucien... le plus ennuyeux de tous les hommes... une autre perfection dans son genre, elle et son mari habiteront avec mon frère, qui les adore et ne pourra rien leur refuser... ce sera dans

son intérieur une opposition continuelle qui ruinera notre influence et notre crédit!... Soyez donc sœur d'un ministre pour ne rien obtenir... pas la moindre faveur... pas la plus petite injustice!... Et bien d'autres inconvénients... à Paris, à l'Opéra, aux Italiens, elle sera toujours avec moi dans la loge du ministre...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que ça fait?

HERMINIE, avec impatience.

Cela fait, Monsieur, qu'elle est jolie... ce qui est fort désagréable.

DE GUIBERT.

Ah! elle est jolie?...

HERMINIE.

Eh bien! n'allez-vous pas vous en occuper et l'adorer aussi... je vous défends de la regarder. (Se retournant et apercevant Cécile au fond du théâtre.) Eh! la voilà... cette chère enfant! arrivez donc, ma toute belle!...

SCÈNE IX.

COQUENET, entrant par la gauche, et s'adressant à DE GUIBERT; HERMINIE, allant au devant de CÉCILE, DE MADAME DE SAVENAY ET DE LUCIEN, qui entrent par la droite.

COQUENET, à de Guibert et à voix basse.

Eh bien! as-tu dit : Je veux?

DE GUIBERT, de même.

Tu m'as compromis... tu ne me dis pas que ce matin...

COQUENET, de même.

C'est ma faute!... mais qu'importe, si tu es le maître...

DE GUIBERT, de même.

Certainement... aussi, plus tard nous verrons... tâche, en attendant, de te mettre bien avec elle... (Il continue de causer à voix basse avec Coquenet, en tournant le dos aux trois dames.)

HERMINIE, à madame de Savenay et à Cécile.

Oui, Mesdames, c'est mon mari, qui ne vous connaît pas encore, et qui meurt d'envie de vous être présenté.

MADAME DE SAVENAY, bas à Lucien.

N'est-ce pas le banquier dont on parlait ce matin?

LUCIEN.

Lui-même. (Herminie a pris la main de son mari, qui causait toujours avec Coquenet, et le présente aux deux dames; de Guibert passe près d'elles et les salue.)

DE GUIBERT, regardant Cécile.

Eh mais ! je ne me trompe pas... j'ai déjà eu le plaisir de voir ces dames...

CÉCILE.

Où donc, Monsieur ?

DE GUIBERT.

L'année dernière... en Normandie... à Rouen !

CÉCILE.

Je ne me rappelle pas... mais c'est possible... (A madame de Savenay.) Lors de votre procès.

MADAME DE SAVENAY.

Nous y sommes restées un jour.

DE GUIBERT.

C'est cela même... (Bas à Herminie.) Quoi !... c'est là Cécile de Mornas... la prétendue de notre ami Lucien... j'en suis enchanté...

HERMINIE, vivement.

Et pourquoi donc?...

DE GUIBERT, en riant et à voix basse.

Une aventure, ma chère... une aventure que je sais sur son compte...

HERMINIE, avec joie.

Il serait possible !...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; BELLEAU.

BELLEAU.

Le canot est prêt... et quand ces Messieurs et ces Dames voudront partir...

HERMINIE, à Cécile, à madame de Savenay et à Lucien qui sortent.

Nous vous suivons... (Vivement à son mari.) Qu'est-ce que c'est, Monsieur?... qu'est-ce que c'est?...

DE GUIBERT.

Ah ! par exemple... je ne puis le dire...

HERMINIE.

Et moi, je veux le savoir...

COQUENET, s'avançant.

Si je pouvais être utile à Madame...

HERMINIE.

Merci, Monsieur !... cela dépend de mon mari... qui parlera...

(En riant et donnant la main à son mari pour sortir.) Ah ! la jeune personne modèle a déjà eu des aventures... c'est délicieux... c'est charmant... (Elle sort avec de Guibert.)

COQUENET.

Ah bah ! des aventures... elle ?... à son âge ?... c'est inconcevable !...

BELLEAU, s'approchant de lui.

Qu'est-ce donc ?

COQUENET.

Rien... (A demi-voix.) On prétend que cette jeune personne, qui était là tout à l'heure, a déjà eu un amant !... (Il sort.)

BELLEAU, seul, riant.

Ah !... elle a eu des amants !... Fiez-vous donc aux demoiselles du grand monde !... Elle a eu des amants !!.. (Il entend des sonnettes de différents côtés de l'hôtel.) Voici ! on y va ! (Il sort en courant.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, tenant sous le bras une liasse de papiers ; LUCIEN.

LUCIEN.

Enfin, te voilà, mon cher Raymond... comme tu arrives tard !...

RAYMOND.

Que veux-tu ? on n'est pas le maître... quand on est ministre : on ne s'appartient plus, et il faut renoncer souvent aux joies de la famille ou de l'amitié !... Le conseil a fini si tard... j'ai cru que je ne partirais pas... et au moment de monter en voiture, les affaires sont encore venues m'assaillir jusque sur le marchepied... Tiens, tu vois ce que j'ai emporté avec moi... (Lui montrant une liasse de papiers qu'il tient.) J'en ai lu une partie en route... (Allant les poser sur la table, à gauche, où est restée la pétition de Coquenet.) Et puis, le voyage, la rapidité de la course, l'air plus pur, qui me rafraîchissaient le sang, ont donné, malgré moi, une autre direction à mes idées... le papier est tombé de mes mains, le présent a disparu... je me suis retrouvé au milieu de nos souvenirs de jeunesse... dans la cour du Lycée... le jour de mon premier prix, au concours général... vous, mes rivaux et mes amis, vous m'en-

touriez, vous m'applaudissiez... tandis que mon vieux père me serrait, en pleurant, dans ses bras... Mon pauvre père!... J'ai fait toute la route avec lui... avec toi... je me revoyais auprès du foyer paternel... choyé, chéri de tous... j'avais tout oublié... j'étais heureux... j'étais aimé!... je n'étais plus ministre!...

LUCIEN.

Et ton rêve va continuer, je l'espère... ici... avec moi, avec ta famille, avec ta jolie pupille...

RAYMOND, gaiement.

Oui, j'ai laissé là-bas les ennemis et les haines... j'ai congé pour vingt-quatre heures... Eh bien! monsieur le marié, que dites-vous de votre prétendue?

LUCIEN.

Nous revenons à l'instant d'une promenade en mer, que nous avons faite tous ensemble en t'attendant; j'étais à côté d'elle, et il me semble, si toutefois c'est possible, que, d'aujourd'hui, je l'aime plus encore!... si jolie et si modeste... et puis cette grâce, ce charme, cet art parfait des convenances...

RAYMOND, souriant de sa chaleur.

En effet, la tête n'y est plus... et tu as raison, c'est un vrai trésor que je te donne là... et que chacun eût envié!... Ah! s'il était permis à un homme d'État d'être amoureux... si ma jeunesse, déjà flétrie et usée par les travaux, avait pu me laisser la moindre prétention de plaire, c'est une conquête que je t'aurais disputée... (Riant.) Oui, Monsieur, moi, son tuteur, j'aurais bravé le ridicule... j'y suis fait!... et cette fois, du moins, ç'aurait été pour être heureux... car voilà la femme qu'il m'eût fallu... bonté, douceur, saine raison, jugement solide... et quand je la compare à mon étourdie, à mon évaporée de sœur... En as-tu été content, depuis qu'elle est ici?...

LUCIEN.

Certainement... nous venons d'avoir la discussion la plus animée...

RAYMOND.

Où donc?

LUCIEN.

Pendant notre promenade sur mer.

RAYMOND.

Un combat naval?

LUCIEN.

Justement! une bataille rangée... Cécile et moi, d'un côté, te

défendions contre ta sœur et son mari, qui t'attaquaient vivement.

RAYMOND, *souriant.*

En vérité! c'est amusant... Et le sujet de l'attaque?

LUCIEN.

Elle prétend que tu ne fais rien pour ta famille...

RAYMOND.

Et ce que j'ai fait obtenir dernièrement à son mari...

LUCIEN.

Précisément, lui confier une opération aussi importante, c'était déjà un tort, ou du moins une faiblesse à toi d'avoir cédé...

RAYMOND.

Oui, si, parmi les concurrents, il y avait eu des hommes de mérite... Mais ceux que l'on me proposait, je te le prouverai, n'étaient point d'honnêtes gens... de plus, ils étaient tous aussi nuls, et j'ai cru pouvoir, sans grande injustice, accorder à mon beau-frère la palme de la nullité... et de la probité!

LUCIEN.

N'importe! tout autre choix valait mieux... car c'était celui-là qui devait exciter contre toi le plus de clameurs..

RAYMOND.

Un pareil motif est bon pour toi, que les clameurs effrayent... mais pour moi, c'est tout le contraire... tu sais bien que, dans les jours de combat, elles m'excitent et m'encouragent.

LUCIEN.

Tu ignores donc ce que l'on a dit et imprimé!... On prétend que cet emprunt vaut des sommes immenses, et que tu les partages avec ton beau-frère.

RAYMOND, *froidement.*

Vraiment! ils disent cela? Parbleu, j'en suis charmé, et tu me fais grand plaisir... Est-ce tout? n'as-tu rien de mieux à m'annoncer?

LUCIEN.

En vérité, je vous admire, toi et ton sang-froid... une pareille attaque me ferait bouillir le sang dans les veines.

RAYMOND.

Toi, je le crois bien, tu n'y es pas fait, tu n'y es pas habitué!... Nous avons pris tous les deux des chemins différents, qui aboutiront peut-être au même but, moi, marchant sur la calomnie et l'attaquant de front; toi, tremblant à son approche, et courbant la tête pour la laisser passer. Soins inutiles!...

quelque bas que l'on s'incline, fût-ce même dans la fange, on l'y trouverait encore... c'est là qu'elle habite, et je te le prédis, mon pauvre Lucien, tu ne la désarmeras pas plus que moi... tu as beau prodiguer les caresses et les poignées de main, t'abonner à tous les journaux, faire la cour à tout le monde...

LUCIEN, avec fierté.

Excepté au pouvoir.

RAYMOND.

Eh! morbleu! il y a peu de bravoure à l'attaquer aujourd'hui... le courage serait peut-être de le défendre, et tu ne l'oses pas.

LUCIEN.

Je défends ce que le monde approuve... je repousse ce qui est blâmé par lui, et toi, au contraire, tu prends à tâche de le froisser dans ses opinions, de le heurter dans ses jugements!... frondeur et misanthrope, tu sembles estimer les gens en proportion du mal que l'on en pense! S'il est, au contraire, quelqu'un que tout le monde s'accorde à louer, et qui réunisse tous les suffrages...

RAYMOND.

Celui-là n'aura pas le mien.

LUCIEN.

Et pourquoi?

RAYMOND.

Parce qu'il y a vingt à parier contre un que ces suffrages sont usurpés!... Si un joueur gagne à tous les coups, c'est que les dés sont pipés; si toutes les opinions, tous les journaux s'accordent à louer quelqu'un, c'est qu'ils sont gagnés ou vendus, car l'approbation universelle est impossible!... Les jugements humains se composent de blâme plus que de louanges, d'erreurs plus que de vérités, et celui dont le mérite et le talent sont en discussion, celui qui a quelques amis et beaucoup d'ennemis, celui-là, je l'estime, je l'aime et je le défends... mais l'ami de tout le monde doit être... selon moi...

LUCIEN, riant.

Un réprouvé...

RAYMOND, s'échauffant.

Oui, sans doute, car pour être l'ami de tout le monde, il l'a donc été des méchants, des sots, des intrigants... non, non, il faut avoir ceux-là pour antagonistes, pour adversaires; il faut se faire honneur de leur haine, se glorifier de leurs outrages... et,

comme chez nous, tu ne peux pas le nier, les méchants sont en grand nombre, en immense majorité, j'en conclus que celui qui a le plus d'ennemis...

LUCIEN, riant.

Est le plus honnête homme!

RAYMOND.

Certainement! je m'en vante, et à chaque nouveau pamphlet, à chaque nouvelle injure, je me frotte les mains et je me dis : « Courage!... poursuivons ma route!... j'ai donc en chemin marché sur quelque reptile, puisqu'il siffle et qu'il mord. »

LUCIEN.

Et ces morsures multipliées te laissent toujours invulnérable!...

RAYMOND.

Autrefois, dans les commencements, je ne dis pas que j'eusse la force d'âme d'y rester insensible... mais quand j'ai vu comment se forgeaient et se propageaient les calomnies, quand j'ai vu surtout d'où elles partaient, et comment, une fois lancées, il n'y avait plus moyen de les retenir... quand j'ai vu les gens les plus raisonnables, les plus spirituels, accueillir des absurdités, par cela même qu'elles étaient en circulation, et qu'on les répétait autour d'eux, j'ai pris le parti, non de les discuter, mais de les fouler aux pieds, et de les repousser dans leur bourbier natal!... Si tu savais quelle a été ma vie!... je ne te parle pas de ma carrière politique, qui appartient à tout le monde! je ne te rappellerai pas les reproches dont ils m'accablent!... avilir ma patrie, la livrer à l'étranger, la partager même... ils l'ont dit!... comme si cela était possible!... moi... un ministre du roi!... moi!... un Français, moi qui donnerais ma vie pour la prospérité et la gloire de mon pays... (Avec émotion.) enfin, ils l'ont dit... peu importe!...

LUCIEN.

Cette idée seule t'émeut.

RAYMOND.

Non, non, cela m'est indifférent, je te le jure; mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne pouvait pas l'être, c'est quand je me suis vu attaqué dans ma vie privée, dans mes sentiments les plus chers... Fils d'un vigneron de la Bourgogne, qui a donné pour mon éducation le peu qu'il possédait, j'ai eu le bonheur de répondre dignement à ses soins et à ses sacrifices... mais si, grâce à lui, j'ai fait de brillantes études et remporté des prix dans nos

concours; si plus tard, comme avocat, je me suis distingué dans quelques affaires importantes; si j'ai obtenu au barreau une réputation d'honneur et de talent que l'on ne contestait pas alors, Dieu sait que ces couronnes et ces succès, je les rapportais tous à mon père... Eh bien! quand après de pénibles luttes et de glorieux combats, soutenus pour la défense de nos droits, la cause de la liberté eut enfin triomphé; quand le vote de mes concitoyens m'eut porté à la Chambre, et que plus tard la confiance du roi m'eut appelé au pouvoir... en entrant dans le somptueux hôtel du ministre, moi, fils de paysan, ma première pensée fut pour mon père... j'allai le chercher et voulus l'emmener avec moi... « Non, me dit-il, je suis bien vieux! le séjour « de Paris m'effraye; je préfère mon repos et ma retraite... « c'est mon désir, mon fils!... » Ce désir, je devais le respecter... cette retraite, je l'embellis de mon mieux; je l'entourai de toute l'aisance que je pouvais lui donner, et un matin je lis dans une feuille publique que moi, sorti de la classe du peuple, je rougissais de devoir le jour à un paysan... à un vigneron... et que j'avais chassé mon père de mon hôtel.

LUCIEN.

Chassé!

RAYMOND.

C'était imprimé!... et mille voix le répétaient à ma honte. Hors de moi, éperdu, je courus chercher mon père... « Que « vous le vouliez ou non, cette fois, » lui dis-je, « il faut venir, « il y va de mon honneur... on accuse votre fils d'être un ingrat, « d'être un infâme... venez!... » J'avais ce jour-là, dans mon salon, des députés, de hauts dignitaires, l'élite de la société de Paris... J'amenai mon père, je le leur présentai, et m'inclinant devant lui, je m'écriai : « Dites-leur, mon père, dites-leur à tous « si votre fils vous respecte et vous honore. »

LUCIEN.

C'était bien!... très-bien... il n'y avait rien à répondre à cela.

RAYMOND, avec ironie.

Ah! tu le crois... tu crois qu'on impose jamais silence à la calomnie... le lendemain tous répétaient que reconnaissant l'indignité de ma conduite, j'avais voulu la réparer par ce coup de théâtre qu'ils tournaient en ridicule. En vain mon père proclama hautement et attesta ma tendresse et mes soins pour lui, on prétendit que ces réclamations tardives étaient dictées par moi; que je l'avais forcé à les écrire; que la pension que je lui faisais en

était le prix; que je la retirerais s'il parlait jamais et disait la vérité... Et maintenant, j'aurais beau dire et beau faire, les plus honnêtes gens du monde ont cette conviction : quand on parle d'un mauvais fils, tous les regards se tournent de mon côté, ou plutôt se détournent de moi! Que faire?... quel parti prendre?... se brûler la cervelle?... j'y ai pensé d'abord, je l'avoue.

LUCIEN.

O ciel!...

RAYMOND, avec amertume.

Mais loin de désarmer la calomnie, c'eût été pour elle une preuve de plus.... « Voyez-vous, » auraient-ils dit, « l'effet des remords... »

LUCIEN.

Y penses-tu?

RAYMOND.

Oui, mon ami, oui, tu ne les connais pas; et plus tard, quand la vieillesse, quand les chagrins, peut-être, termineront les jours de mon père... ils diront que j'en suis cause... ils diront que je l'ai tué... ils m'appelleront parricide!... je m'y attends... Eh bien! soit! redoublez vos clameurs, je les brave et les méprise... un mot, mon père... un seul mot! votre bénédiction au parricide!... et que Dieu nous juge!...

LUCIEN, avec émotion.

Raymond...

RAYMOND.

Mais pour les jugements des hommes... jugements d'iniquités et d'erreurs... je ne veux pas même en appeler, ni leur faire l'honneur de me défendre devant ce qu'ils appellent le tribunal de l'opinion publique... Fais ce que dois, advienne que pourra; c'est maintenant ma seule devise, et je marche bravement au milieu de leurs injures, qui peu à peu me sont devenues indifférentes, et qui maintenant font mon bonheur... (Avec exaltation.) Oui... pamphlétaires et calomniateurs, je ne ferais pas un pas pour vous désarmer; si je savais qu'une mesure me rendît populaire à vos yeux, je serais tenté de la rétracter! c'est votre estime, ce sont vos éloges que je redoute... et approuvé par vous, je dirais presque comme cet Athénien que le peuple applaudissait : « Est-ce que j'ai dit quelque sottise... »

LUCIEN, souriant.

Allons, allons... te voilà comme toujours! ardent, exagéré, dépassant le but, et allant trop loin.

RAYMOND.

Je ne te ferai pas le même reproche.

LUCIEN.

Je m'en félicite!

RAYMOND.

Tant pis pour toi.

LUCIEN.

Tant mieux; taisons-nous, voici ta pupille.

SCÈNE II.

RAYMOND, CÉCILE, LUCIEN

CÉCILE, courant à Raymond.

Ah! Monsieur, nous vous attendions avec tant d'impatience... et votre retard nous avait bien inquiétés... il ne vous est rien arrivé?

RAYMOND.

Rien, ma chère enfant, que la contrariété de ne pas te voir plus tôt.

CÉCILE.

Quel dommage que vous n'ayez pas pu être de notre promenade en mer!...

RAYMOND.

C'est égal... je n'étais pas absent pour vous... je le sais... je sais que tu m'as défendu...

CÉCILE.

Vous n'en aviez pas besoin.

RAYMOND.

Si vraiment... mes défenseurs sont trop rares pour que je ne les compte pas avec reconnaissance! Comment se porte madame de Savenay, ta noble cousine?...

CÉCILE.

Beaucoup mieux... depuis deux heures seulement qu'elle est à Dieppe... Elle prie M. Lucien de vouloir bien passer dans son appartement pour une grave conférence, dit-elle, où je ne dois pas assister...

RAYMOND.

C'est juste... les affaires d'intérêt regardent les grands-parents... et les tuteurs..., (Prenant sur la table les papiers qu'il y a posés à la première scène.) J'ai là un projet de contrat à vous soumettre. (A Lucien.) Examinez-le en m'attendant, et puis faites-moi le plaisir de

placer tous ces papiers dans la chambre que vous me destinez. (Cécile ramasse un papier qui était en dessous et qui tombe; elle le lui présente.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

CÉCILE.

C'était là, sur cette table, avec vos papiers...

RAYMOND, lisant.

« Monsieur le ministre... la recette de Dieppe est vacante par décès du titulaire... et j'ose me mettre sur les rangs... » (S'arrêtant et reployant le papier.) Au diable les pétitions... à peine arrivé, elles m'assaillent déjà... et je vous demande comment on a pu me glisser celle-ci, à moins que ce ne soit au moment où je descendais de voiture... (La mettant au milieu des papiers que tient Lucien.) Nous avons le temps de lire, rien ne presse.

LUCIEN.

Il faudrait voir cependant...

RAYMOND.

C'est tout vu, c'est un intrigant, auquel je ne répondrai même pas.

LUCIEN.

C'est quelqu'un de cette ville, quelqu'un peut-être d'influent, et c'est un nouvel ennemi que tu vas te faire...

RAYMOND.

Ça m'est égal!

LUCIEN.

On en a toujours assez.

RAYMOND.

Peu m'importe!

LUCIEN, s'adressant à Cécile.

Je vous demande, Mademoiselle, quel est le plus raisonnable? je m'en rapporte à vous.

RAYMOND.

Et moi aussi, prononce!... qui de nous deux a tort?

CÉCILE, timidement.

Eh! mais, tous les deux peut-être... (Vivement.) Pardon, mais il me semble, à moi qui ne m'y connais guère, (Montrant Lucien.) que si l'un craignait un peu moins les discours du monde, si l'autre les redoutait un peu plus...

RAYMOND, riant.

Bravo! nous tomberions dans le juste milieu.

CÉCILE.

Non, mais vous seriez tous deux, peut-être, bien près de la perfection.

RAYMOND, la regardant d'un air galant et rieur.

Nous y sommes dans ce moment.

CÉCILE.

Ah! Monsieur se moque de moi! ce n'est pas bien.

RAYMOND, à Lucien.

N'ai-je pas dit vrai?... et pour t'en rapprocher le plus tôt possible, va parler affaires; je vous rejoins dans l'instant. (Lucien sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien! ma chère enfant, maintenant que tu le connais, ne t'ai-je pas dit la vérité? et à part ses opinions, qui n'ont pas le sens commun, n'est-ce pas un excellent homme?

CÉCILE.

Oui, Monsieur.

RAYMOND.

Crois-tu être heureuse avec lui?

CÉCILE.

Je l'espère...

RAYMOND.

Ça ne suffit pas !... je veux que tu en sois sûre... car ton père, a qui je dois tout, m'a légué le soin de ton bonheur, et si je me trompais! parle, mon enfant, ouvre-moi ton âme... Autrefois, quand tu étais élevée près de moi, je ne te l'aurais pas demandé, te voyant tous les jours, je devinais, je prévenais tes moindres désirs... jusqu'à douze ou quatorze ans tu as été ma fille, je t'avais regardée comme telle, mais alors, et quoique ayant le double de ton âge, les convenances et ma position m'ont forcé de t'éloigner, de te remettre entre les mains d'une parente, qui ne pouvait t'aimer comme moi, mais qui, plus heureuse, ne t'a pas quittée, s'est emparée à mon préjudice de ton amitié, de ta confiance...

CÉCILE.

Jamais...

RAYMOND.

Et maintenant que je ne sais plus, comme autrefois, lire dans

tes yeux et dans ton cœur, je suis obligé de te demander : Que veux-tu, Cécile?... que désires-tu?

CÉCILE, avec émotion.

Rien, Monsieur, le choix que vous avez fait doit assurer mon bonheur ; et s'il en était autrement, ce ne serait pas votre faute, mais la mienne; aussi je n'hésite pas, car vous êtes mon père, et je dois vous obéir.

RAYMOND.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends; et malgré mon amitié pour Lucien, s'il se présente une personne que tu préfères, si tu es aimée de quelqu'un, parle... je ne te reprocherai rien, que de ne pas me dire la vérité.

CÉCILE.

Je vous l'ai dite, Monsieur; je ne suis aimée de personne.

RAYMOND.

Bien vrai?

CÉCILE.

De personne, je vous le jure, excepté de M. Lucien... et je pense comme vous que, sous tous les rapports, c'est un choix convenable et honorable.

RAYMOND.

A la bonne heure; je m'en vais le lui dire. Adieu, mon enfant, adieu... (Il fait quelques pas pour sortir, s'arrête et la regarde.) Cécile, tu as encore quelque chose à me demander?

CÉCILE.

C'est vrai, Monsieur, et je n'osais pas... (Raymond revient vivement près d'elle.) c'est-à-dire avec vous, Raymond... j'oserais bien... Mais ce que j'ai à demander, c'est au ministre, et j'ai peur.

RAYMOND.

Pourquoi donc? si c'est juste...

CÉCILE.

Ah! c'est de toute justice... Des marins... des pêcheurs, ceux qui tantôt conduisaient notre barque... ils sont bien pauvres, ils ont beaucoup d'enfants, qui n'ont qu'eux pour vivre, et malgré cela, lors de la dernière tempête... ils se sont exposés pendant toute la nuit... l'un a ramené à bord trois passagers, et l'autre en a sauvé quatre; et ils n'ont eu pour toute récompense... que la joie de leurs enfants, qui croyaient avoir perdu leur père... Ai-je tort, Monsieur, de m'intéresser à eux et de vous les recommander?

RAYMOND.

Non, sans doute... je m'occuperai d'eux, dès aujourd'hui, dès ce matin; tu peux le leur dire.

CÉCILE.

J'y vais à l'instant! quel bonheur de leur porter la promesse formelle du ministre... du ministre lui-même. (Coquenet entre par une des portes de gauche; il entend ces derniers mots, et voit Raymond embrasser Cécile sur le front. Cécile sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

(Ce dernier tire de sa poche un carnet et prend des notes sur la demande que Cécile vient de lui adresser.)

COQUENET, à part, pendant que Raymond achève d'écrire.

Du ministre lui-même !... c'est lui qui vient d'arriver... et puisque sa sœur refuse jusqu'à présent de parler en ma faveur, si je profitais de l'occasion pour faire mes affaires moi-même, ça n'est pas défendu... et comme je ne suis pas censé le connaître, cela n'en fera que plus d'effet. (Il s'approche de la table, y prend un journal, et salue Raymond qui lui rend son salut.) Monsieur arrive, à ce que je vois.

RAYMOND.

Oui, Monsieur.

COQUENET.

Il vient peut-être de Paris?

RAYMOND.

Oui, Monsieur!...

COQUENET.

Je vous en fais mon compliment.

RAYMOND.

Il n'y a de pas de quoi.

COQUENET.

Si vraiment, si vous étiez hier à la Chambre.

RAYMOND.

J'y étais...

COQUENET.

Vous pouvez vous vanter d'avoir entendu un fameux discours, celui qu'a prononcé le ministre, et qui a tenu toute la séance. Quel homme, Monsieur, que ce gaillard-là! comme il les a retournés, vers la fin surtout?...

RAYMOND.

C'est l'endroit qui a excité le plus de murmures...

COQUENET.

Qu'est-ce que ça fait?...

RAYMOND, se rapprochant.

Ah! cela ne vous fait rien?

COQUENET.

Non, Monsieur, cela n'empêche pas que ce ne soit un superbe discours... et un homme d'un talent immense, prodigieux... (Avec brusquerie.) Si vous ne pensez pas comme moi, tant pis pour vous... voilà mon opinion...

RAYMOND, souriant.

Que j'estime... (A part.) surtout pour sa rareté...

COQUENET, continuant avec chaleur.

C'est un homme d'État, celui-là; le seul que nous ayons... ou je ne m'y connais pas...

RAYMOND, à part, de même.

Ma foi, il faut venir à Dieppe pour entendre ces choses-là... (Haut.) On s'occupe donc de lui, en ce pays?

COQUENET.

Il y est adoré.

RAYMOND, à part et de même.

Ah bah! Et le télégraphe qui ne m'en dit rien...

COQUENET.

On lui dresserait des statues...

RAYMOND, à part.

Pour m'en jeter demain les débris à la tête. N'importe! (Haut.) C'est une très-aimable ville que la vôtre, Monsieur...

COQUENET.

Oui, l'air y est pur, la population éclairée, les fonctionnaires y sont très-bien... Nous venons, avant-hier, d'en perdre un très-estimé...

RAYMOND.

Je le savais.

COQUENET, à part.

Déjà!... (Haut.) C'est la nouvelle du pays; cela fait une place vacante, et l'on compte plusieurs concurrents...

RAYMOND.

Je m'en doute, car moi qui suis de Paris, et qui ne peux rien, j'ai déjà reçu une pétition à ce sujet...

COQUENET.

Est-il possible?

RAYMOND.

On me l'a remise au moment où je descendais de voiture.

COQUENET.

Vous m'avouerez que c'est d'une indiscrétion, pour ne pas dire plus! et j'en suis fâché pour notre endroit... (A part.) Ce ne peut être que Rabourdin, le sous-directeur, le seul qui ait des chances... (Haut.) Du reste, je connais ici tout le monde, et si vous me disiez le nom de l'individu, qui devait être au bas de la demande...

RAYMOND.

Je ne l'ai pas lu... je n'ai pas achevé la pétition...

COQUENET.

Franchement, vous avez bien fait... je me doute de qui cela peut être...

RAYMOND, riant.

D'un intrigant... d'abord... c'est ce que j'ai pensé.

COQUENET.

Et vous avez eu raison.

RAYMOND.

Cela ne m'empêchera pas cependant de voir, d'examiner, de prendre des renseignements... Et vous, Monsieur, qui êtes de cette ville...

COQUENET.

Voilà quinze ans que je n'en suis sorti...

RAYMOND.

Vous qui me paraissez un citoyen estimable, et en l'opinion duquel on peut avoir confiance...

COQUENET.

Vous me faites trop d'honneur...

RAYMOND.

Dites-moi, puisque vous me semblez connaître ce candidat, si c'est un homme capable, un homme de talents?...

COQUENET, d'un air dubitatif.

Eh! eh!

RAYMOND.

Jouit-il de quelque estime, de quelque considération?...

COQUENET, de même.

Eh! eh!

RAYMOND.

C'est donc, sous tous les rapports, la médiocrité et la nullité mêmes?...

COQUENET, de même.

Eh! eh!

RAYMOND.

Vous y mettez une discrétion et une délicatesse que j'apprécie; vous n'osez me dire que ce choix n'est pas convenable ?...

COQUENET.

Franchement, il y a mieux que cela à choisir... et pour peu que l'on ne se presse pas et que l'on attende...

RAYMOND.

Je vous remercie, Monsieur... Sans avoir d'action directe dans cette affaire, il se peut que je sois consulté, que l'on demande mon avis, et alors, je me souviendrai de celui que vous avez eu l'obligeance de me donner. (Il salue Coquenet et sort.)

SCÈNE V.

COQUENET, seul.

Je n'ai rien dit : pas un mot, pas une syllabe; ce n'est pas moi qu'on accusera d'avoir voulu calomnier personne, et je défie la méchanceté la plus acharnée de citer une seule de mes paroles... D'ailleurs, un rival! un concurrent! c'est de bonne et légitime défense... chacun pour soi... Dieu et les ministres pour tout le monde... Et puis, Rabourdin est garçon... et je suis père de famille. Voilà vingt ans qu'il est dans l'administration, vingt ans qu'il a une place, et je n'en ai jamais eu... Que diable! il faut de la justice... chacun son tour! A bas le cumul et le monopole!...

SCÈNE VI.

HERMINIE, DE GUIBERT, COQUENET.

HERMINIE, entrant en causant avec son mari.

Oui, Monsieur, vous pensiez ce matin à la députation pour arriver au ministère... il y a dans cette ville, à ce qu'on vient de m'apprendre, une réélection que l'on peut contester... et faire tourner à votre profit.

DE GUIBERT.

Certainement!

HERMINIE.

Eh bien! alors, tandis que vous êtes dans le pays, tâchez d'obtenir des voix... de gagner des gens influents.

DE GUIBERT.

Je ne demanderais pas mieux; c'est toi qui les repousses. (A demi-voix.) Voilà mon ami Coquenet, propriétaire, électeur, un des plus imposés du département, que tu refuses d'appuyer...

HERMINIE.

Et qui vous a dit cela?... est-ce qu'il faut faire attention à un mouvement de dépit ou de mauvaise humeur?... est-ce qu'on ne change pas d'idées vingt fois par jour?

DE GUIBERT.

Tu l'entends, mon ami... (A demi-voix.) Je t'avais bien dit qu'elle finissait par faire tout ce que je voulais, tu seras nommé; ma femme parlera pour toi au ministre.

COQUENET.

C'est ce que j'ai déjà fait...

DE GUIBERT.

Tu l'as donc vu?...

COQUENET.

Nous venons de causer ensemble, dans un incognito réciproque; et quoiqu'il ignore qui je suis, je le crois très-bien disposé pour moi!... Si, maintenant... Madame veut me proposer... comme receveur... une idée qui viendrait d'elle... parce que moi, je ne peux plus... me mettre en avant... je crois que nous l'emporterons...

HERMINIE.

Je ne demande pas mieux... je sais même en ce moment le moyen de tout obtenir de mon frère... les deux places ensemble... à une condition!

DE GUIBERT.

Et laquelle?

HERMINIE.

C'est que vous me raconterez dans tous ses détails l'aventure dont vous m'avez dit un mot ce matin... l'aventure arrivée à mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT, vivement.

Impossible, ma chère, impossible; c'est un secret trop important.

HERMINIE.

Raison de plus! vous parlerez... ou je suis muette... je ne dis rien à mon frère...

COQUENET.

Un moment, il y va de notre fortune; et il ne s'agit pas ici

d'une discrétion déplacée... toi qui, en fait d'aventures, racontes toujours avec tant de facilité...

DE GUIBERT.

Oui; mais celle-ci... j'ai promis de la garder pour moi...

COQUENET.

Et tu tiens ta parole... ta femme est un autre toi-même; ton ami aussi...

DE GUIBERT.

Je le sais bien, mais cela me ferait de fâcheuses affaires avec le ministre...

HERMINIE, vivement.

Le ministre...

DE GUIBERT, de même.

Avec d'autres personnes encore!... des mauvaises têtes, des ferrailleurs; moi je n'aime à me battre que le moins possible, et ça n'aurait qu'à en venir là...

COQUENET.

Si ça se savait... mais nous nous tairons...

DE GUIBERT.

Toi, je ne dis pas, tu seras comme moi, tu auras peur! mais ma femme... tu ne la connais pas...

HERMINIE.

Et moi, Monsieur, je vous déclare que vous avez excité et redoublé ma curiosité à un tel point, que je veux... j'exige que vous parliez à l'instant même, ou je me brouille avec vous... je ne vous revois de ma vie...

DE GUIBERT, à voix basse.

Eh bien! donc... et puisque vous me promettez tous les deux le secret... je vous dirai tout ce que je peux vous dire... apprenez que l'année dernière... dans une maison... (Se reprenant.) dans un château... où j'ai rencontré Cécile pour la première fois... j'ai vu, le matin au point du jour, un beau jeune homme sortir de son appartement...

HERMINIE.

Vous l'avez vu!...

DE GUIBERT.

De mes propres yeux vu... et il ne peut, à cet égard, me rester aucun doute... car le mystérieux inconnu, que je connais très-bien, me l'a avoué lui-même en me faisant jurer le silence le plus profond.

HERMINIE.

A merveille!... et cet inconnu; quel est-il?

DE GUIBERT.

Voilà, par exemple, ce que je ne vous dirai pas... je lui ai promis le secret, et je n'irai pas à plaisir me compromettre... en vous révélant un nom tout à fait inutile au piquant de l'anecdote...

HERMINIE.

Vous avez raison!... d'autant que j'ai deviné... je sais qui...

DE GUIBERT.

Silence, alors, et n'allez pas me compromettre.

HERMINIE.

C'est mon frère.

DE GUIBERT.

Non pas!...

HERMINIE.

J'en suis sûre... à votre effroi d'abord, et à votre inquiétude... et puis l'adoration que Raymond a pour sa pupille, les louanges dont il l'accable... le credit qu'il lui accorde à nos dépens. (A de Guibert qui veut parler.) Vous avez beau vous fâcher, c'est lui... Monsieur, c'est lui!...

COQUENET.

Il est de fait que je l'ai trouvé ici, tout à l'heure, qui l'embrassait!

HERMINIE, avec joie.

Vous l'entendez!... je n'en dirai rien... mais j'en suis enchantée.

DE GUIBERT.

Ce n'est pas vrai!...

HERMINIE.

Ah! monsieur mon frère, vous qui me faites toujours de la morale.

DE GUIBERT.

Ce n'est pas vrai, vous dis-je.

HERMINIE.

Vous osez le nier...

DE GUIBERT.

Permettez! je ne dis pas que le ministre ne soit actuellement fort bien avec elle, ça ne me regarde pas... mais ce n'est pas lui dont je veux parler! la vérité avant tout... il ne faut compromettre personne.

COQUENET, gravement.

Alors, c'est un autre...

HERMINIE, gaiement et en riant.

Ça en fait deux! c'est gentil.

DE GUIBERT.

Ma femme!... point de suppositions hasardées, je vous en prie...

HERMINIE.

Alors, Monsieur, point de demi-confidences; quel est donc ce séducteur si discret, si timide, qui n'ose paraître et qu'on n'ose nommer devant moi?...

COQUENET.

Je le connais..

HERMINIE, remontant le théâtre pour voir si personne ne vient.

Vous me le direz

COQUENET, bas, à l'oreille.

C'est toi-même, mon gaillard... c'est toi...

DE GUIBERT, avec embarras et à demi-voix.

Veux-tu te taire... devant ma femme...

COQUENET, lui faisant signe qu'il gardera le silence.

J'en étais sûr...

HERMINIE, qui a remonté près de la porte à droite, redescend le théâtre en courant et revient se placer entre eux deux.

COQUENET.

Parlez-lui... je m'en vais... j'aime mieux ne pas être là... mais je reviendrai... car voici bientôt l'heure où tout le monde se réunit au salon. (Il sort par la gauche.)

SCENE VII.

DE GUIBERT, HERMINIE, RAYMOND.

RAYMOND, qui est entré en lisant un papier, lève les yeux et aperçoit Herminie et de Guibert.

Ah! bonjour ma petite sœur! (Donnant la main à de Guibert.) Bonjour, mon cher Guibert.

HERMINIE.

Vous avez fait un bon voyage?

RAYMOND.

Excellent!

HERMINIE.

J'en suis ravie, et je le suis, surtout, de vous voir... vous savez qu'il y a longtemps que je ne vous ai rien demandé...

RAYMOND.

Je le crois bien... j'arrive!

HERMINIE.

Aussi j'ai deux pétitions à vous adresser! ça vous étonne?

RAYMOND, souriant.

Non, parbleu! ce qui m'étonnerait, ce serait si tu n'en avais pas!...

HERMINIE.

La première, mais je vous préviens d'abord qu'elle ne compte pas, c'est pour un ami... une personne de cette ville... M. Coquenet!

RAYMOND.

Coquenet! justement... (Montrant le papier qu'il tient à la main.) J'étais à lire sa pétition... une pétition qui m'a été remise au moment de mon arrivée!...

HERMINIE.

Il demande la place de receveur.

RAYMOND, montrant la pétition.

Je le vois bien!

DE GUIBERT.

Que sollicite aussi un M. Rabourdin... mais Coquenet est notre ami...

HERMINIE.

Un ami intime...

RAYMOND, avec intention.

Que tu connais... tu es sûre de le connaître?

HERMINIE.

Pas beaucoup!... mais mon mari...

RAYMOND.

Tu me permettras alors d'attendre de plus amples informations, car quelqu'un de ce pays... quelqu'un tout à fait désintéressé dans la question, m'a fait sur lui un rapport très-défavorable...

HERMINIE.

Quelque envieux!

RAYMOND.

Il n'en avait pas l'air; quoique paraissant le connaître mieux que personne, il y a mis une discrétion, enfin, comme je te l'ai dit... je m'informerai, et saurai qui de vous deux a raison... voyons maintenant ta demande principale!

HERMINIE.

Ne l'avez-vous pas devinée, le peu de mots que vous a dits mon mari, la tendresse que j'ai pour lui, et que vous prenez pour de l'ambition...

RAYMOND.

Je comprends; c'est toi qui lui as donné ces idées de pouvoir.

HERMINIE, avec calinerie.

Eh bien! oui, toute ma joie, tout mon orgueil, seraient de le voir votre collègue.

RAYMOND, imitant son ton.

Eh bien! non... ce n'est pas possible...

HERMINIE.

Et pourquoi donc?... il est capable ou il ne l'est pas?

RAYMOND.

C'est évident! voyons le dilemme?

HERMINIE.

S'il est capable, faites-le nommer...

RAYMOND.

C'est juste; et s'il ne l'est pas?...

HERMINIE, vivement.

Raison de plus, car vous l'êtes, vous!... et vous ordonnerez, vous gouvernerez sous son nom... tout n'en ira que mieux... il y aura enfin unité dans le gouvernement...

RAYMOND.

Le raisonnement est supérieur, et je n'ai rien à y répondre qu'un seul mot : non.

HERMINIE, avec colère.

Vous osez dire : non!...

RAYMOND, froidement.

Je l'ose, et je t'engage même à ne plus m'en parler, et à n'y plus penser.

HERMINIE.

Moi, j'y penserai toujours... je vous en parlerai sans cesse, et il faudra bien que vous cédiez, ou je dirai partout de vous un mal affreux...

RAYMOND.

Permis à toi, et tu trouveras de l'écho; il ne manquera pas de monde pour faire ta partie...

HERMINIE.

Ils font bien... ils ont raison... je suis de leur avis; c'est indigne de traiter ainsi sa sœur... une sœur qui vous aime.

DE GUIBERT.

Il est de fait, mon beau-frère, que vos procédés envers nous...

RAYMOND.

Et toi aussi... qui t'en mèles?... c'est charmant d'être ministre, on vous accuse de tout immoler à votre famille, et votre famille se plaint qu'on la sacrifie...

HERMINIE.

Ah! j'aurais plus de pouvoir, plus de crédit sur vous, si au lieu d'être votre sœur, j'étais votre pupille... (De Guibert lui fait signe de se taire.)

RAYMOND.

Sans contredit; car si tu étais Cécile, tu ne demanderais que des choses raisonnables.

HERMINIE.

Raisonnables ou non, je serais sûre de les obtenir...

DE GUIBERT, à demi-voix.

Ma femme, au nom du ciel... (Haut, et pour interrompre la conversation.) Voici toute la société des bains qui se rend au salon, car tous les soirs on fait de la musique.

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, entrant sur ces derniers mots; HERMINIE, à l'extrême gauche; DE GUIBERT, au milieu du théâtre: CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, allant s'asseoir à droite; LUCIEN, appuyé sur leur fauteuil; RAYMOND, allant causer avec elles; BELLEAU; BAIGNEURS ET BAIGNEUSES.

(Ces derniers entrent dans le salon, s'asseyent sur des canapés, se placent à des tables que l'on dresse, ou à la table ronde, et lisent des journaux ou des brochures; des dames s'approchent du piano qui est ouvert; d'autres travaillent, pendant que Belleau va et vient, et offre des rafraîchissements à tout le monde.)

LE VICOMTE, à de Guibert.

De la musique... c'est ce qu'on dit, et nous allons rire.

DE GUIBERT.

Et ma femme qui a promis de chanter.

LE VICOMTE, à Herminie, en s'inclinant.

Alors nous ne rirons plus, nous admirerons, et j'en ai grand besoin, je m'ennuie déjà ici...

DE GUIBERT, souriant.

Et les plaisirs... et les amours?...

LE VICOMTE.

Bah! c'est toujours la même chose... et il me prend souvent

l'envie de me lancer dans le sérieux et dans l'utile, pour m'amuser.

DE GUIBERT.

Prenez garde, vous devenez philosophe !...

LE VICOMTE, levant les yeux et apercevant Raymond, à droite, en face de lui. A part.

M. Raymond !... (Il s'approche et le salue.)

RAYMOND, lui rendant son salut.

N'est-ce pas monsieur le vicomte de Saint-André ?...

LE VICOMTE.

Attaché aux affaires étrangères.

RAYMOND.

Que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois. (Souriant.) Non pas à son ministère...

LE VICOMTE, de même.

C'est vrai... ce n'est pas là qu'on me trouve ; mais en revanche, là comme ailleurs, on a dû vous dire beaucoup de mal de moi, et cela sans doute m'a fait du tort dans votre esprit...

RAYMOND, froidement.

Cela m'a prévenu en votre faveur, et m'a fait penser qu'il n'était pas impossible que vous eussiez du mérite.

LE VICOMTE, étonné.

Monsieur...

RAYMOND.

Sans cela, comment expliquer cet acharnement contre un jeune étourdi, qui n'a encore employé son temps qu'à faire des folies et des dettes. A votre âge, on n'a que des camarades, on n'a pas encore l'honneur d'avoir des ennemis... Courage, jeune homme, c'est bon signe, cela promet !... mais ça ne suffit pas, il faut justifier cette haine.

LE VICOMTE.

Ah ! que l'on m'en offre les occasions.

RAYMOND.

Eh bien ! nous verrons ; et pour commencer, il faut vous éloigner de Paris... nous trouverons moyen de vous employer.

LE VICOMTE.

Je suis prêt à partir, et suis à vos ordres, monsieur le ministre.

TOUS LES BAIGNEURS, à demi-voix.

Le ministre ! (Ils causent entre eux et regardent Raymond, qui retourne s'asseoir près de Cécile et de madame de Savenay, et cause avec elles. Pendant ce temps entre Coquenet, qui s'approche de M. et de madame de Guibert.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, COQUENET.

COQUENET, à demi-voix, à madame de Guibert.

Eh bien ! mon aimable protectrice, quelles nouvelles?

HERMINIE.

Mauvaises pour tout le monde...

COQUENET.

Ah bah!

HERMINIE.

On vous a desservi auprès de lui.

DE GUIBERT.

On lui a dit de toi un mal affreux...

COQUENET.

Et qui donc?...

DE GUIBERT.

Quelqu'un de l'endroit.

COQUENET, vivement.

Je sais qui... ce ne peut être que Rabourdin, mon concurrent.

DE GUIBERT.

C'est possible.

COQUENET.

C'est évident... c'est le seul qui ait intérêt à me nuire, et vous conviendrez que c'est indigne, que c'est infâme... d'employer de pareils moyens pour réussir; je le dirai partout.

DE GUIBERT.

Et tu feras bien.

HERMINIE.

Du reste, tout n'est pas perdu... Le ministre, qui ne vous connaît pas encore, a promis de prendre des informations.

COQUENET.

C'est ce que je demande... parce que, n'en déplaise à Rabourdin, je veux agir franchement et loyalement... (A part.) Mais si, en attendant, je puis lui rendre la pareille, et trouver quelque occasion de lui nuire en dessous... (Pendant ces derniers mots, des baigneurs ont porté au milieu du théâtre et sur le devant le piano qui était au fond de l'appartement.

DE GUIBERT, à haute voix.

Ne disait-on pas que ces dames allaient nous faire de la musique?... (A sa femme qui est assise.) Le quatuor de *la Dame du Lac*, que tu étudiais tout à l'heure...

HERMINIE.

Je suis bien en train de chanter!...

DE GUIBERT.

Tu l'as étudié avec mademoiselle Cécile...

CÉCILE, vivement.

Oh! du tout!... (Bas, à Lucien, qui est près d'elle.) Je n'oserai jamais devant le monde...

HERMINIE, à part.

Ça la contrarie... (Se levant vivement et passant près d'elle.) Eh bien! voyons... je suis à vos ordres... nous ne chantons pas assez bien pour nous faire prier, et si Mademoiselle y consent...

CÉCILE.

Pardon, Madame, nous n'avons pas achevé de répéter ce morceau... et puis, pour ce quatuor, il manque deux personnes, la voix de basse, d'abord...

DE GUIBERT.

C'est moi... je chante tous les rôles de Lablache.

RAYMOND, à part, et souriant.

Belle recommandation pour être ministre.

DE GUIBERT, montrant un jeune homme en gants jaunes qui est près de lui.

Et voici M. de Sivry, un ténor délicieux, qui, de plus, accompagne à merveille. (Le jeune homme s'incline et se met en devoir d'ôter ses gants. — A Herminie.) Allons, ma chère amie... (Allant à Cécile.) Allons, Mademoiselle, il n'y a plus à refuser, vous feriez manquer ce morceau...

CÉCILE, souriant.

Je le ferai manquer bien mieux encore... en acceptant...

LUCIEN, à demi-voix, et d'un air de prière.

N'importe, Mademoiselle, on vous regarde, et c'est fixer l'attention.

CÉCILE.

J'obéis.

HERMINIE, avec bonté.

Et vous avez raison. (A part.) Elle ira tout de travers...

DE GUIBERT, offrant la main à Cécile, qu'il conduit au piano.

Nous demanderons à la société cinq minutes de répétition à demi-voix. (De Guibert, sa femme et Cécile se groupent près de M. de Sivry, qui vient de s'asseoir au piano, et tous quatre étudient à voix basse ; pendant ce temps, Coquenet, qui était à gauche du théâtre, a remonté par le fond derrière le piano, et est redescendu à droite où l'on vient de dresser une table de whist.)

COQUENET, présentant une carte à Raymond.

Monsieur voudrait-il être de notre whist?

RAYMOND, prenant la carte.

Très volontiers... (Coquenet retourne à la table de whist et compte les fiches et les jetons.)

LUCIEN, à Raymond, qu'il prend par le bras.

J'ai vu tout à l'heure, dans l'autre salon, des dames qui regardaient Cécile en chuchotant et en causant avec ce M. de Sivry qui accompagne au piano... quel est-il?...

RAYMOND.

Je l'ignore. (Lui montrant Belleau qui dans ce moment leur présente un plateau de rafraîchissements.) Mais demande au garçon des bains; ces gens-là savent tout. (Il retourne près du piano où M. de Sivry et les dames préludent à voix basse.)

LUCIEN, pendant que Belleau lui présente le plateau, prend un verre d'eau sucrée.

Dis-moi, Belleau, quel est ce jeune homme... là... au piano?...

BELLEAU.

Près de la jeune personne? (D'un air malin.) Hein! comme ils se regardent, et comme ils ont l'air de s'entendre!... (Avec finesse et à voix basse.) C'est peut-être un des trois...

LUCIEN, étonné.

Comment, un des trois?

BELLEAU.

Oui... l'on prétend qu'elle a déjà eu trois aventures...

LUCIEN, remettant son verre sur le plateau.

Morbleu!

BELLEAU.

Prenez donc garde, vous avez manqué de renverser mon plateau.

LUCIEN, cherchant à se contenir.

Pardon... (Cherchant à rire.) Eh!... de qui le sais-tu?...

BELLEAU.

De personne; on en parlait tout à l'heure dans l'autre salon, et tout le monde vous le dira : c'est connu... (Il va présenter son plateau à d'autres personnes.)

LUCIEN, à part.

Non, ce n'est pas possible, c'est absurde!... ce n'est pas d'elle qu'il a voulu parler!... ou plutôt j'ai mal entendu, je ne suis pas dans mon bon sens...

COQUENET, lui montrant la table qui est prête.

Si Monsieur veut tirer les cartes... (Lucien va à la table, retourne une carte et revient près de Coquenet.) Vous avez l'as de cœur.

LUCIEN, s'efforçant de rire.

Oui, Monsieur, mais une question... vous qui étiez tout à l'heure dans l'autre salon, avez-vous entendu dire que cette jeune personne qui est au piano...

COQUENET, à voix basse.

Silence... il ne faut pas parler de cela; vous savez donc aussi?...

LUCIEN, dans le dernier trouble.

Mais... à peu près...

COQUENET, à voix basse.

Ils disent trois ou quatre intrigues, mais ce n'est peut-être pas vrai; il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit... (Lucien fait un geste de fureur et veut s'éloigner; madame de Savenay se présente à lui à sa gauche.)

MADAME DE SAVENAY.

J'ai un *deux*, vous êtes mon partner... venez, Monsieur.

LUCIEN, hors de lui.

Oui, Madame. (Il se retourne et trouve de l'autre côté Raymond et Coquenet.)

RAYMOND ET COQUENET, l'entraînant.

Allons, plaçons-nous...

DE GUIBERT, au piano.

Enfin nous sommes prêts... nous commençons!... (M. de Sivry, qui est au piano, joue la ritournelle. — Raymond, Coquenet, madame de Savenay viennent de s'asseoir à la table de whist. — Lucien, debout encore, et prêt à s'asseoir regarde du côté du piano. — Les chanteurs, tenant leurs papiers de musique, vont commencer le morceau.)

ACTE III

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, seul.

Je n'ai pas dormi de la nuit... je ne sais à quelle idée m'arrêter, ni quel parti prendre; il faut que je parle à Raymond, car, enfin, rien n'est encore terminé!... excepté madame de Guibert et son mari, personne ici ne sait que ce contrat doit se signer aujourd'hui... Personne ne me connaît pour le prétendu; de ce côté, du moins, j'échapperai aux railleries et au ridicule... Mais sur les propos de ce garçon de bains et de ce Coquenet, le type des badauds de province... renoncer à celle que j'aime, à

un mariage avantageux, sans raisons, sans motifs, sans preuves! Il est vrai que j'ose à peine interroger, tant j'ai peur qu'ils ne devinent tous l'intérêt que je porte à Cécile. Mais enfin, des preuves, personne n'en donne... il n'y en a pas, et cependant cela se dit, cela se répète, et... tout à l'heure encore... là... dans ce salon, n'ai-je pas entendu, près de moi, les suppositions les plus extravagantes, sur Cécile, sur sa famille, sur tout ce qui l'entoure; et une fois que je serai marié, ils ne m'épargneront pas; bien plus, ils diront que je n'ignorais rien, ce Coquenet l'attestera, lui qui est venu hier tout me raconter à moi-même... Je savais tout, et j'ai passé outre, parce que Cécile est riche, de haute naissance, pupille du ministre... Ils le diront... je les entends déjà croasser de tous côtés autour de moi... J'en ai le frisson... j'en ai la fièvre!... Allons, consultons Raymond, lui seul peut me donner un bon conseil... C'est lui!... quelle contrariété! il est avec sa sœur.

SCÈNE II.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN.

HERMINIE.

Comment, Monsieur, vous ne déjeunez pas avec nous?...

RAYMOND, *avec son chapeau et ses gants.*

Non vraiment!... le vicomte de Saint-André a trahi, hier soir, mon incognito, et il faut que j'aille ce matin, avec le sous-préfet et les notables de la ville, à trois lieues d'ici, poser la première pierre d'un phare qui doit éclairer la côte... Impossible de me soustraire à cet honneur, qui va me valoir quelques quolibets... N'est-ce pas Lucien? Vous allez dire vous autres, que le ministère a beau établir des phares, il n'y voit pas plus clair pour cela...

LUCIEN.

Mon ami, j'aurais voulu te parler..

RAYMOND.

Est-ce à ce sujet?...

LUCIEN.

Non, pour autre chose...

RAYMOND.

Impossible, en ce moment... ces messieurs vont venir me prendre en voiture... si même ils ne m'attendent déjà... mais je reviendrai pour dîner... un grand dîner, où j'aurai l'élite de la

population... les titres sont connus... il faut en accepter les charges... Mais ce soir... pour nous dédommager (Frappant en riant sur l'épaule de Lucien.) le contrat que nous signerons...

LUCIEN.

C'est justement à propos de cela, que je voudrais te faire part... d'une inquiétude... que j'ai.

RAYMOND.

Je devine, ta corbeille qui n'arrive pas... Sois tranquille, tout était commandé avant mon départ, et choisi avec un goût... Ce n'est pas moi qui m'en suis chargé... c'est ma sœur qui a présidé à tout cela!

LUCIEN.

Quoi! c'est madame qui a eu cette complaisance!

RAYMOND.

Elle en a été ravie! les femmes aiment toutes à se mêler des corbeilles de noce... (A sa sœur.) Et quand celle-là arrivera-t-elle?

HERMINIE.

Aujourd'hui, je le suppose; du moins on me l'a formellement promis... le premier magasin de Paris!...

RAYMOND.

Ce n'est pas une raison d'exactitude, au contraire! N'importe, j'aime à y croire, et tantôt nous jouirons de l'effet...

LUCIEN, à demi-voix.

Oui, mais comme je te le disais, je désirerais te parler...

HERMINIE, faisant la révérence.

Je vous demande bien pardon, Monsieur, j'étais arrivée avant vous.

RAYMOND.

Quoi! même en famille, on se dispute chez moi les audiences... Parlez vite, les dames d'abord, c'est de droit... (Lucien va s'asseoir sur un des fauteuils.)

HERMINIE.

Deux mots suffiront... Je vois avec peine, Monsieur, que vous ne me rendez jamais justice...

RAYMOND.

Si vraiment; j'ai pu te reprocher de l'étourderie, de la frivolité; jamais de torts sérieux!... et si chaque jour ils m'attaquent dans mon honneur... ils ont du moins respecté le tien!... C'est une joie et une consolation réservées à notre vieux père, qui n'en a plus d'autres...

HERMINIE.

Eh bien, Monsieur, s'il en est ainsi, vous savez ce que je vous ai dit hier?...

RAYMOND.

Tu m'as dit tant de choses...

HERMINIE.

Pour cette nomination dont j'ai promis de vous parler sans cesse, quoi qu'il m'en coûte...

RAYMOND.

Ça ne te coûtera plus rien, tu n'auras plus cette peine... notre nouveau collègue est nommé...

HERMINIE, avec joie.

Il serait vrai?

RAYMOND.

Et ce n'est pas ton mari.

HERMINIE, avec colère.

Ah! c'est une trahison!...

LUCIEN, avec étonnement et se levant.

Comment! il était sur les rangs!...

RAYMOND.

Tu l'entends!... voilà Lucien, voilà nos amis eux-mêmes qui haussent les épaules à l'idée seule d'une pareille prétention, et si j'avais pu l'accueillir un instant, ils s'y seraient opposés.

LUCIEN, avec chaleur.

Oui, vraiment, pour ton honneur...

RAYMOND.

Je ne leur fais pas dire...

HERMINIE, à Lucien.

Et moi, Monsieur, je me rappellerai ce mot-là...

RAYMOND, se retournant vers Lucien.

A toi, maintenant, parle...

LUCIEN.

Pas devant ta sœur...

HERMINIE.

Je comprends, encore quelque perfidie, quelque complot contre moi...

SCÈNE III.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN, BELLEAU.

BELLEAU, entrant et s'adressant à Raymond.

M. le sous-préfet et toutes les autorités sont en bas, dans une

calèche... Les voilà qui descendent et demandent M. le ministre.

RAYMOND.

Je cours au devant d'eux... (A Lucien, qui veut le retenir.) Mon cher ami, à mon retour, nous causerons; il ne faut jamais qu'un ministre se fasse attendre, ça donne le temps de dire du mal de lui...

BELLEAU, naïvement.

Oh! non, monsieur le ministre, ils n'oseraient pas; car en arrivant, j'ai entendu M. le sous-préfet qui disait aux autres : Taisez-vous donc, il est ici!...

RAYMOND, riant, à Lucien.

A merveille!... ils avaient déjà commencé. (A Belleau.) Passe devant... dis-leur que je vais avoir l'avantage (En riant.) de les interrompre!... (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

HERMINIE, LUCIEN.

HERMINIE.

Je vois, Monsieur, que j'essaierais en vain de balancer votre crédit, et surtout celui de votre prétendue, de votre fiancée, à qui l'on n a rien à refuser...

LUCIEN, étonné.

Que voulez-vous dire?...

HERMINIE.

Qu'au moment même où je sollicitais en vain, Cécile venait d'obtenir du ministre cinq ou six places vacantes ici, à Dieppe... Des pilotes, des gens du port, des commis, ont été nommés à sa recommandation... elle dispose de tous les emplois, et désormais, quand je voudrai obtenir quelque faveur, c'est à elle que je m'adresserai, (Avec ironie.) ou plutôt à celui qui aura tout pouvoir par elle... (Lui faisant la révérence.) à vous, Monsieur, son heureux époux!... (Elle le salue et sort.)

SCÈNE V.

LUCIEN, seul, avec agitation.

Et elle aussi, dont les compliments ironiques... elle sait tout... et pour que ces bruits soient arrivés jusqu'à son oreille, il faut donc que de tous les côtés on les répète, ce qui est déjà aussi terrible que si ça était réellement... car enfin, quand tout le monde vous le dit, tout le monde ne peut avoir tort. Il est im-

possible que de pareils bruits se répandent et circulent aussi hardiment sans une cause, sans un prétexte... il faut donc que réellement il y ait quelque chose... (Se retournant vers le fond.) Madame de Savenay et Cécile... Allons, et quoi qu'il m'en coûte, il faut connaître la vérité.

SCÈNE VI.

LUCIEN, à l'écart, près de la table où sont les journaux ; CÉCILE, MADAME DE SAVENAY.

CÉCILE, gaiement à madame de Savenay, et sans voir Lucien.

C'est bien étonnant... comment, ma cousine, vous n'avez pas remarqué ?...

MADAME DE SAVENAY.

Quoi donc ?...

CÉCILE.

Quand nous sommes entrées au salon, et pendant que nous le traversions, il s'est fait tout à coup un grand silence, et tout le monde avait un air si extraordinaire...

MADAME DE SAVENAY.

Un air de déférence... on sait dans ce pays ce qu'est la marquise de Savenay, et leur respect...

CÉCILE, toujours gaiement.

Était bien grand !... ils baissaient tous les yeux sans nous adresser la parole, et à peine étions-nous passées, j'entendais derrière nous un bourdonnement qui cessait dès que vous retourniez la tête.

MADAME DE SAVENAY, gravement.

De nouvelles arrivées, surtout quand elles ont quelque distinction dans les manières, sont toujours sûres d'attirer l'attention... ici, dans cette petite ville, où l'on n'a rien à faire qu'à regarder...

CÉCILE.

Je le crois bien... tout à l'heure, dans la cour, quand ces pauvres pêcheurs sont venus me remercier de la gratification que leur je avais fait obtenir du ministre...

LUCIEN, s'avançant.

C'est donc vrai !...

CÉCILE, l'apercevant.

Ah ! Monsieur, vous étiez là ?...

LUCIEN.

Oui, Mademoiselle... (Vivement.) Mais cette gratification dont vous parlez?...

CÉCILE.

Vous savez, ces marins qui hier conduisaient notre barque, et qui, plusieurs fois déjà, ont exposé leurs jours pour des naufragés... ils sont bien misérables, et je voulais vous prier de parler en leur faveur, mais mon tuteur est si bon! il m'a enhardie; j'ai osé lui raconter leur dévouement, et jugez de mon bonheur!... ils ont eu une gratification et sont nommés gardes-côtes.

LUCIEN.

Pas autre chose!... (Avec trouble.) Je veux dire... voilà tout!...

CÉCILE.

Cela suffit, puisqu'ils sont enchantés!... et pendant qu'eux, leurs femmes et leurs enfants me remerciaient dans la cour, avec tant joie que j'en étais attendrie, je me retourne et je vois toute la société du salon, dont les figures étaient appliquées contre les carreaux des fenêtres, et ils me regardaient tous avec un air de raillerie que je ne puis vous rendre. Est-ce parce que j'avais des larmes dans les yeux? c'est très-mal... Il paraît que dans ce pays ils sont très-moqueurs.

MADAME DE SAVENAY.

C'est possible; mais ils ont du bon... surtout une sévérité de mœurs et de principes que j'approuve. Ce matin, et pendant que je prenais mon bain, les femmes de chambre de l'établissement causaient entre elles d'une jeune personne d'ici, qu'elles traitaient de la bonne manière.

CÉCILE.

Pauvre jeune fille!...

MADAME DE SAVENAY.

Et leur indignation m'a fait plaisir!... une demoiselle de haute naissance, qui, à peine âgée de dix-huit ans, a déjà eu quatre inclinations, pour ne pas dire plus!... Concevez-vous cela?... concevez-vous un pareil scandale?...

CÉCILE, souriant.

Peut-être aussi est-ce un mensonge? car cela me paraît si invraisemblable...

MADAME DE SAVENAY.

Invraisemblable ou non, j'admets (car je suis toujours portée à l'indulgence), j'admets qu'il y ait eu seulement inconséquence,

ou étourderie... n'importe, elle n'a que ce qu'elle mérite... Dès qu'une femme fait parler d'elle, elle est dans son tort... de ce côté-là, je suis sans pitié. Est-ce qu'on a jamais rien dit de moi?...

CÉCILE.

Non, sans doute.

MADAME DE SAVENAY

Pourquoi?... parce qu'il n'y avait rien; où il n'y a rien, le monde perd ses droits, car je le répéterai sans cesse, au fond de tous les jugements humains, il y a toujours quelque chose!... n'est-ce pas, monsieur Lucien?... Eh! mon Dieu! qu'avez-vous donc?... comme vous voilà pâle et troublé...

LUCIEN, passant entre les deux femmes.

J'en conviens, mais c'est de colère et d'indignation, car moi aussi je connais la jeune personne dont vous parliez tout à l'heure...

MADAME DE SAVENAY, souriant.

Ah! la demoiselle aux quatre inclinations...

LUCIEN.

Oui, Madame, et je cherche en vain à m'expliquer qui a pu donner lieu à d'aussi absurdes suppositions!...

CÉCILE, vivement et sautant de joie.

Elle n'est donc pas coupable? Ah!... que vous me faites plaisir!... (A madame de Savenay.) Vous voyez, je m'en doutais d'avance... parlez, Monsieur, contez-nous cela!... vous la connaissez donc?

LUCIEN, avec trouble.

Oui, sans doute, et beaucoup.

MADAME DE SAVENAY, sèchement.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

LUCIEN, avec émotion.

J'ajouterai que vous, Madame, vous pouvez l'apprécier encore mieux que moi, car elle est de votre société intime...

MADAME DE SAVENAY.

Est-il possible?...

CÉCILE, naïvement.

Alors, et moi aussi, je la connais donc? (Avec joie.) Dieu, que je suis contente de l'avoir défendue!... car de toutes mes amies de pension, il n'en est pas une, grâce au ciel, de qui un pareil soupçon puisse seulement approcher... son nom, Monsieur... son nom?

LUCIEN.

Oui, vous le saurez... oui, quelque coup que je puisse vous

porter, je dois tout vous dire, ne fût-ce que pour chercher avec vous, et la cause de ces outrages, et les moyens de les punir.

MADAME DE SAVENAY.

Parlez donc!

CÉCILE.

Parlez... cette jeune fille si indignement accusée...

LUCIEN.

C'est vous!...

CÉCILE, poussant un cri et passant près de madame de Savenay.

Moi!.. moi! grand dieu!...

MADAME DE SAVENAY, avec indignation.

Une personne qui est sous mon égide et ma protection... on ose l'attaquer... on ose avoir besoin de la défendre!...

CÉCILE, lui prenant les mains.

Ah! que je vous remercie!...

LUCIEN.

Oui, je pense comme vous; oui, sa vue seule devrait réduire ses ennemis au silence... et cependant, ni vous, ni moi, ne pouvons empêcher les bruits les plus injurieux, les plus invraisemblables de se glisser dans l'ombre et de se répandre...

MADAME DE SAVENAY.

Et comment?... et par qui?

CÉCILE.

Oui, Monsieur, achevez... je puis, je veux tout entendre; ce droit de défense que je réclamais pour un autre, on ne me le refusera pas, à moi, je l'espère; et pour me défendre, il faut au moins connaître ceux qui m'accusent... Et d'abord, ces personnes qui m'aimaient... non, vous avez dit mieux, que j'ai aimées... quelles sont-elles?

LUCIEN.

Je l'ignore!... mais à quelques mots que j'ai entendus, là, au salon, où j'écoutais incognito; à quelques railleries, que j'ai cru comprendre... (A Cécile.) et que m'a répétées madame de Guibert, la malignité s'exerçait sur la reconnaissance et sur l'amitié bien naturelles que vous portez à votre tuteur.

MADAME DE SAVENAY.

Là... je vous l'ai toujours dit!.. vous en parlez sans cesse avec un enthousiasme, une exaltation!... ce matin encore, ici, quand tout le monde l'attaquait, vous avez pris hautement la parole, vous vous êtes posée son avocat...

CÉCILE.

J'ai eu tort, sans doute; mais cependant...

MADAME DE SAVENAY.

Les jeunes personnes ne veulent jamais rien croire... il n en faut pas davantage pour donner lieu aux remarques, aux commentaires, aux interprétations...

LUCIEN.

Auxquelles la scène de tout à l'heure a prêté une nouvelle force... cette gratification, cette place accordée à de pauvres gens...

MADAME DE SAVENAY.

Vous voyez bien!... Qu'aviez-vous besoin de solliciter pour ces gens-là?... vous saviez bien que le ministre céderait à vos instances, et que cela ferait jaser... car il ne sait rien vous refuser...

LUCIEN, avec inquiétude.

En vérité...

MADAME DE SAVENAY.

Ce n'est pas comme à moi qui, dernièrement encore, n'ai pas même pu obtenir une place de garçon de bureau pour mon vieux valet de chambre... Mais, dès qu'il s'agit d'elle, tout est bien, tout est juste!... et c'est plutôt par la faute de Raymond que seront venus de tels bruits, car il fait partout de Cécile un tel éloge, c'est une telle admiration, que moi, qui vous parle, j'ai cru souvent qu'il l'aimait...

LUCIEN ET CÉCILE.

Lui?...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

En tout bien, tout honneur, s'entend, car j'étais toujours là... et ce n'est pas devant moi, et dans ma maison, qu'on pourrait supposer...

LUCIEN, avec impatience.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe : les suppositions ne respectent rien... et je ne voulais pas, je craignais de vous dire que vous-même n'étiez pas épargnée.

MADAME DE SAVENAY, passant devant lui.

Moi, la marquise de Savenay!... Je voudrais bien voir qu'on se permît.

LUCIEN.

J'ai entendu, à côté de moi, quelqu'un du pays murmurer à

l'oreille de son voisin, que c'était vous qui aviez favorisé, ou du moins toléré de pareils sentiments.

MADAME DE SAVENAY, *poussant un cri.*

Ah! c'est une infâme et atroce calomnie, que rien au monde ne pourrait justifier.

LUCIEN.

On ajoutait que c'était le prix de la pension de dix mille francs que vous venez d'obtenir du ministre.

MADAME DE SAVENAY.

Mais c'est une horreur qui n'a pas de nom...

LUCIEN, *vivement et avec joie.*

Ce n'est donc pas vrai? cette pension n'existe pas?

MADAME DE SAVENAY.

Si Monsieur... mais d'abord elle n'est que de cinq mille francs...

LUCIEN, *avec impatience.*

Eh! qu'importe le chiffre...

MADAME DE SAVENAY.

Il importe, Monsieur, qu'elle avait été accordée, sous la restauration, aux loyaux services du marquis de Savenay, et que, supprimée arbitrairement à la révolution de juillet, elle m'a été rendue dernièrement avec justice...

LUCIEN.

Par qui?...

MADAME DE SAVENAY.

Par le ministre... par Raymond.

LUCIEN, *avec force.*

Vous voyez donc bien qu'il y a, dans leurs mensonges mêmes, une apparence de vérité... et comme vous le dites vous-même...

MADAME DE SAVENAY.

Mais c'est à étrangler toute la ville de Dieppe... Il faudrait donc, pour leur complaire, renoncer à une pension qui m'est due?...

CÉCILE.

Ma pauvre cousine!

MADAME DE SAVENAY.

Et c'est vous, Mademoiselle, qui êtes cause de tout cela... ce sont vos étourderies, vos inconséquences qui rejaillissent sur moi, et me compromettent.

CÉCILE.

J'espère que non, Madame; de pareils bruits sont trop ab-

surdes pour que la raison n'en fasse pas justice... (Passant près de Lucien, et avec dignité.) Mais si, malgré leur invraisemblance, ils pouvaient, Monsieur, influer un instant sur votre esprit ou sur votre cœur, vous êtes libre, je vous rends vos promesses... Ce mariage n'est connu que de mon tuteur et de sa famille, le reste du monde l'ignore, et la rupture n'en causera ni bruit, ni scandale...

LUCIEN.

Moi, renoncer à vous, quand je vous aime plus que jamais; quand je voudrais, au prix de tout mon sang, confondre ces infâmes!...

CÉCILE.

Laissez-moi achever... Je ne puis rien contre des outrages dont j'ignore l'origine et la cause, je ne puis convaincre ceux qui m'ont jugée sans m'entendre et sans me connaître... mais je puis vous dire à vous, Monsieur : je ne suis pas coupable, je n'ai rien à me reprocher, et je n'en ai qu'une preuve à vous donner, mon serment... S'il suffit, à vos yeux, pour répondre à toutes les calomnies, si dans ce moment, où tout m'accable, vous seul croyez en moi, ce sera un gage d'estime que je n'oublierai jamais, une marque de tendresse qui vous acquiert, dès aujourd'hui, cet amour que vous réclamiez hier, et ma vie entière se passera à vous le prouver... Maintenant, Monsieur, prononcez... j'attendrai votre réponse. (Elle salue et sort.)

SCÈNE VII.

LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

LUCIEN, avec désespoir.

Ah! ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, je crois plus que jamais à sa pureté, à sa vertu, mais les autres!...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

Cela me regarde!... car maintenant, je suis intéressée plus qu'elle à faire connaître la vérité, et ce sera facile.

LUCIEN, avec doute.

Vous croyez?

MADAME DE SAVENAY.

J'en suis sûre! Quelques misérables ont pu, dans l'ombre, répandre de pareils bruits; mais quand, moi, la marquise de Savenay, je me montrerai, ils n'oseront soutenir mon regard, et un mot de moi suffira pour les confondre!... qu'ils viennent, je les attends!...

LUCIEN, avec impatience.

Mais c'est qu'ils ne viendront pas!... et en attendant, ces bruits circulent; et que leur opposerez-vous?...

MADAME DE SAVENAY.

La vérité...

LUCIEN, avec impatience.

Eh! ils ne voudront pas l'entendre... il y a tel mensonge qui, répété par la foule, acquiert la force de l'évidence; on ne discute plus une calomnie qui circule; c'est une monnaie que l'on reçoit, que l'on rend, qui a cours partout; et loin d'en effacer l'empreinte, la circulation ne fait que la rendre plus palpable et plus saillante... Vous-même, souvent, l'avez accueillie de bonne foi, sans vous en douter... et, peut-être, vous finirez encore comme les autres, par vous laisser entraîner au torrent!...

MADAME DE SAVENAY.

Parlez pour vous...

LUCIEN.

Moi, jamais...

MADAME DE SAVENAY.

Vous, Monsieur!... mais moi, je saurai y résister, et faire triompher la vérité; il y a en elle un accent auquel on ne peut se méprendre, surtout quand il vient d'une voix puissante et imposante... Je vous l'ai dit, Monsieur, cela me regarde, ne vous en mêlez pas!... Qui vient là?

LUCIEN.

Un monsieur du pays.

MADAME DE SAVENAY.

C'est par lui qu'il faut commencer.

SCÈNE VIII.

COQUENET, LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

COQUENET, après l'avoir saluée.

N'est-ce pas madame la marquise de Savenay que j'ai l'honneur de saluer?...

MADAME DE SAVENAY, avec hauteur.

Moi-même, Monsieur...

COQUENET

Mademoiselle votre nièce... ou votre cousine... n'est pas ici?... Je l'aime autant... je n'aurais peut-être pas osé m'adresser à elle, tandis qu'à vous, Madame, je le préfère.

MADAME DE SAVENAY, de même.

Pour quelles raisons?... qu'y a-t-il?

COQUENET.

Vous voyez, Madame, quelqu'un qui n'espère qu'en vous; un père de famille indignement calomnié, car la malignité n'épargne personne...

MADAME DE SAVENAY.

A qui le dites-vous?...

COQUENET.

Je le sais, Madame, je sais tout ce qu'on a dit sur mademoiselle Cécile, votre nièce...

LUCIEN.

Et vous n'avez pas craint de le répéter hier soir, à moi, Monsieur, qui connais ces dames...

COQUENET, vivement.

On me l'avait dit, Monsieur, je vous le jure... mais j'étais dans l'erreur, je me trompais, je le reconnais maintenant...

LUCIEN, avec joie.

Est-il possible?

MADAME DE SAVENAY, à Lucien, d'un air de triomphe.

Eh bien! vous le voyez, Monsieur, il n'est pas si difficile d'éclairer ces gens-là!...

LUCIEN.

Parlez, de grâce... je vous écoute...

COQUENET.

C'est tout ce que je demande... (Passant entre eux deux.) Eh bien! Madame, je sollicitais une place, où j'avais des droits, et que j'allais obtenir, lorsque M. Rabourdin, mon concurrent, m'a représenté au ministre comme un homme sans capacité, sans talent, sans considération... oui, Monsieur, lui, mon concurrent, lui-même!... c'est connu de toute la ville... chacun vous le dira, car je ne m'en suis pas caché, et quoi qu'il arrive, c'est un homme perdu de réputation... Aussi, moi, qui vous parle, j'aimerais mieux ne pas avoir de place, que de l'avoir à ce prix-là... mais enfin on m'attaque, je dois me défendre, vous comprenez, et c'est pour mon honneur, maintenant, que je tiens à être nommé, pas pour autre chose.

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY, avec impatience.

Eh bien! Monsieur?...

COQUENET.

Je m'étais d'abord adressé à madame de Guibert, la sœur du

ministre, dont le crédit a échoué... et... alors... j'ai eu l'heureuse idée d'implorer votre protection toute-puissante...

MADAME DE SAVENAY.

A moi, Monsieur, qui n'ai aucun pouvoir?...

COQUENET.

Cela vous plaît à dire... (Hésitant.) Mais vous savez mieux que moi, et nous savons tous, que par mademoiselle votre nièce...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY.

Comment?...

COQUENET.

Vous pouvez tout sur elle, qui peut tout sur le ministre, témoin encore ce matin... ces places nombreuses qui ont été accordées par mademoiselle Cécile, à votre recommandation...

MADAME DE SAVENAY, avec indignation, voulant parler.

Monsieur!...

COQUENET, continuant plus vivement.

Témoin ces quinze mille francs de pension que vous avez obtenus pour vous-même...

MADAME DE SAVENAY, avec colère.

Quinze mille francs!...

LUCIEN, de même, à madame de Savenay.

Otez-leur donc maintenant de l'idée!... (Lucien remonte le théâtre et redescend à droite près de madame de Savenay.)

COQUENET, continuant toujours.

Et pourquoi, je vous le demande, refuser votre protection à un honnête homme, à un père de famille; vous ne l'aurez jamais accordée à quelqu'un qui vous soit plus dévoué, plus reconnaissant... (Baissant la voix.) et s'il le faut même... s'il faut des sacrifices...

MADAME DE SAVENAY, poussant un cri d'indignation.

Ah! je suffoque... je me trouve mal... et quand je devrais traduire celui-ci devant le procureur du roi!

COQUENET, étonné.

Moi, mon Dieu! que vous ai-je donc fait?...

LUCIEN, à demi-voix et avec impatience.

Eh! Madame! comme je vous l'ai dit! vous voyez bien qu'il n'a pas cru vous offenser, et qu'il est de bonne foi, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'est pas le seul...

COQUENET.

Ils me l'ont tous conseillé... et madame de Guibert m'a dit : « Mon cher protégé, je ne puis rien pour vous... mais voyez ces

dames, qui ont tout pouvoir... c'est la seule manière d'arriver...» Après cela, si je m'y prends mal... excusez-moi.

MADAME DE SAVENAY, *se contenant à peine.*

Ah! c'est de madame de Guibert que vient tout cela?...

LUCIEN, *à demi-voix.*

Modérez-vous, de grâce... elle est avec son mari et avec un étranger...

MADAME DE SAVENAY.

Tant mieux, plus il y aura de témoins, plus le démenti sera éclatant... et voici l'occasion que j'attendais pour les faire rentrer tous dans la poussière... soyez tranquille, ce ne sera pas long...

SCÈNE IX.

COQUENET, M. DE GUIBERT, HERMINIE, *donnant le bras au* VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ; MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

HERMINIE, *donnant le bras au vicomte et s'adressant à son mari.*

Oui, Monsieur, il y a ici, à Dieppe, des ouvrages en ivoire délicieux!... Une de mes amies en a acheté pour mille écus! et je veux, comme elle, encourager les arts! ne venez-vous pas avec nous?...

DE GUIBERT, *se jetant dans un fauteuil à gauche.*

Je n'aime pas les arts... parce que c'est moi toujours qui paie les mémoires.

HERMINIE, *tenant toujours le bras du vicomte.*

Eh bien! nous irons sans vous.

COQUENET, *passant entre de Guibert et sa femme, bas à Herminie.*

Je joue de malheur, j'ai encore échoué!...

HERMINIE, *riant.*

Ce pauvre Coquenet!

MADAME DE SAVENAY, *s'approchant d'elle et à haute voix.*

Je suis enchantée de vous voir, Madame,.. j'allais chez vous!...

HERMINIE.

Aviez-vous quelques nouvelles à me donner?.

MADAME DE SAVENAY, *malgré les efforts de Lucien pour l'engager au silence.*

Non des nouvelles... mais une leçon... *(Herminie s'arrête, de Guibert se lève, se rapproche de sa femme, et le vicomte, quittant le bras d'Herminie, se met dans le fauteuil que vient de quitter de Guibert; Coquenet s'assied de l'autre côté de la table.)*

HERMINIE, *à madame de Savenay.*

Venant de vous, Madame, elle n'a rien qui puisse blesser; je

suis encore dans l'âge où on les reçoit, et depuis longtemps Madame est dans celui où on les donne!

DE GUIBERT, lui faisant signe de se taire.

Ma femme!...

HERMINIE.

J'attends ce que Madame veut m'apprendre...

MADAME DE SAVENAY, avec une colère concentrée.

Je vous apprendrai donc que lorsqu'une personne de mon rang veut bien recevoir une personne du vôtre... lorsqu'elle daigne admettre dans son intimité la femme d'un homme de rien...

DE GUIBERT.

Madame!...

MADAME DE SAVENAY.

Je veux dire d'un homme d'argent... c'est la même chose, à mes yeux... il ne faut pas pour cela que ces gens-là oublient leur origine et leur père, vigneron en Bourgogne... (Geste d'Herminie et de Lucien.) Je ne lui connais pas, du moins, d'autre titre.

LUCIEN, à demi-voix, à madame de Savenay.

Eh! Madame! de grâce...

MADAME DE SAVENAY.

Non, Monsieur, il est bon de prouver que nous sommes placées trop haut pour que leurs calomnies puissent nous atteindre.

HERMINIE.

Des calomnies, Madame?

MADAME DE SAVENAY.

Celles que vous avez répandues contre Cécile et contre moi...

HERMINIE, froidement.

Moi, Madame, je n'ai rien dit, je n'ai fait qu'écouter, voilà tout... Est-ce ma faute si j'ai beaucoup entendu?...

MADAME DE SAVENAY.

Et moi, je vais croire, Madame, et je crois déjà que tous ces bruits mensongers ont été, non pas écoutés, mais inventés par vous.

HERMINIE, avec indignation.

Par moi!... vous pourriez supposer...

MADAME DE SAVENAY.

Je ne suppose rien que votre silence ne prouve... j'en appelle à ces Messieurs... qu'ils prononcent! (Coquenet et le vicomte, qui étaient assis, se lèvent, et Lucien se rapproche de la marquise.)

HERMINIE, hors d'elle-même.

Ah! c'en est trop!... le ciel m'est témoin que je voulais me taire! mais puisqu'on a presque publiquement provoqué cette explication, puisqu'on appelle calomnies des vérités, il faut bien que je me résigne à donner des preuves...

DE GUIBERT, voulant l'empêcher de parler.

Ma femme!...

HERMINIE.

Eh! Monsieur, n'ayez pas peur!... je ne nommerai personne... Peu importent les noms, si les faits subsistent... et il me suffira de rappeler à Madame que l'année dernière, dans un château où elle se trouvait avec sa jeune parente, une personne digne de foi a vu... cela est assez évident... (Appuyant sur le mot.) vu, de grand matin, un bel inconnu sortant d'un appartement!...

MADAME DE SAVENAY, vivement.

Quelle indignité!...

HERMINIE, lui faisant la révérence.

Était-ce du vôtre, Madame?... mes suppositions n'ont jamais été jusque-là.

MADAME DE SAVENAY.

Mensonge et fausseté dont on ne pourrait trouver de témoin...

HERMINIE.

Ce témoin existe... il est ici.

MADAME DE SAVENAY.

Et quel est-il?...

HERMINIE.

Mon mari...

DE GUIBERT, passant près de madame de Savenay

Permettez...

HERMINIE, continuant avec chaleur.

Qui devant moi, (Montrant Coquenet.) et devant Monsieur, l'a attesté...

COQUENET, passant près d'Herminie.

C'est vrai, il m'a avoué à voix basse que c'était lui! lui-même... la vérité avant tout...

HERMINIE, avec colère.

Ah! voilà ce que j'ignorais, (Se retournant vers son mari.) et s'il était vrai...

DE GUIBERT, à sa femme.

Je te jure que non...

HERMINIE, à demi-voix.

Alors, et comme je vous le disais... c'était donc Raymond!...

TOUS.

Raymond!

LUCIEN, avec colère, et passant entre madame de Savenay et de Guibert, qu'il interpelle.

C'était donc Raymond!...

HERMINIE, de l'autre côté, à son mari.

Était-ce vous?

LUCIEN, de l'autre côté.

Était-ce Raymond?

DE GUIBERT, entre les deux, avec embarras.

Mais, Monsieur, mais, ma femme...

LUCIEN ET HERMINIE.

Répondez!

DE GUIBERT.

Ni l'un, ni l'autre...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY.

Qui donc, alors?

DE GUIBERT, avec un embarras toujours croissant.

Qui donc?... eh! mais... que vous dirai-je?... un jeune homme fort bien... fort aimable!... probablement... une première inclination...

LUCIEN, à part.

O ciel!

DE GUIBERT.

Qui aura sans doute commencé à Paris... (Vivement.) Un amour pur... platonique... j'en suis persuadé!

HERMINIE, à son mari, avec impatience.

Mais enfin, Monsieur, cette personne...

LUCIEN.

Oui... nous voulons la connaître... ou sinon...

DE GUIBERT, avec embarras.

Eh bien! eh bien! vous êtes tous témoins que ce n'est pas ma faute, que je ne voulais compromettre personne; mais puisque j'y suis contraint et forcé... c'est M. de Saint-André!

LE VICOMTE, courant à lui avec colère.

Monsieur de Guibert!

HERMINIE, au vicomte.

Vous, Monsieur! est-il possible?...

LE VICOMTE, à de Guibert, de même.

Vous m'aviez juré le secret...

DE GUIBERT.

Je ne dis pas non ! mais dans la position où je me trouvais, quand, à son corps défendant, il faut dire la vérité...

LE VICOMTE, de même.

Et qu'en savez-vous? qui vous le prouve?...

DE GUIBERT.

C'est autre chose, ça ne me regarde plus !... que ça ne soit pas, j'y consens, je le veux bien, mais je vous ai vu... mais vous en êtes convenu !

LE VICOMTE, de même

Monsieur !...

DE GUIBERT.

Vous me l'avez dit, à moi ! et plus tard, devant d'autres personnes que je pourrais citer, vous ne l'avez pas nié...

LE VICOMTE, avec feu.

Et si je vous ai abusé, si je me suis vanté, si j'ai menti... si par inconséquence, vanité ou tout autre motif peut-être, j'ai compromis une personne que je ne connaissais même pas...

DE GUIBERT, vivement.

Convenons-nous de ça?... à la bonne heure!... je ne demande pas mieux... je le préfère même pour moi (Regardant Lucien.) et pour tout le monde.

LE VICOMTE.

Et cela est ainsi... (A voix haute.) Oui, Messieurs, c'est la vérité que j'atteste et que je proclame... et si vous, monsieur de Guibert, si vous, ou tout autre, osiez maintenant révoquer en doute cette déclaration solennelle... ce serait m'insulter moi-même, et me faire, dans mon honneur, un outrage dont je lui demanderais raison. (Il sort.)

SCÈNE X.

PLUSIEURS BAIGNEURS, à gauche, ont entouré COQUENET ; DE GUIBERT, HERMINIE, sont près de lui du même côté ; de l'autre, à droite, LUCIEN, debout, près de MADAME DE SAVENAY, qui vient de tomber dans un fauteuil ; D'AUTRES BAIGNEURS ET BAIGNEUSES, au fond, réunis par groupes, causent à voix basse sur ce qui vient d'arriver.

COQUENET, sur le devant du théâtre, prenant sa prise de tabac et causant avec les baigneurs qui l'entourent.

C'est un brave jeune homme, un galant homme... qui se conduit bien ; il fait ce qu'il doit faire.

DE GUIBERT, à demi-voix.

Parbleu! il ne pouvait guère agir autrement.

HERMINIE, stupéfaite.

Comment, c'était lui!... et l'année dernière encore!...

DE GUIBERT, riant.

Eh! Madame... le temps ne fait rien à l'affaire.

HERMINIE, avec impatience.

Si, Monsieur! en tout temps, c'est très-mal, c'est indigne! (Elle continue à parler bas avec Coquenet et son mari.)

MADAME DE SAVENAY, assise de l'autre côté.

Je ne puis en revenir encore!

LUCIEN.

Ni moi non plus... (A part, avec douleur et colère.) Mais ce premier attachement dont elle-même nous parlait hier!...

MADAME DE SAVENAY.

Il faut qu'elle parte! qu'elle s'éloigne! et quant à ce mariage, à ce contrat, que l'on ignorait encore!...

LUCIEN, à part.

Grâce au ciel!... (Se retournant.) Dieu! c'est elle!... (A l'entrée de Cécile, chacun fait un mouvement et garde le silence.)

SCÈNE XI.

COQUENET, DE GUIBERT, HERMINIE, CÉCILE, entrant par le fond; LUCIEN, MADAME DE SAVENAY, BAIGNEURS ET BAIGNEUSES, par groupes, au fond du théâtre.

CÉCILE, traversant vivement le théâtre et courant gaiement à Lucien.

Ah! Monsieur, que je vous remercie! votre réponse ne s'est pas fait attendre! la réponse la plus aimable, la plus gracieuse! une corbeille magnifique qui m'arrive à l'instant, de votre part.

HERMINIE.

Une corbeille... (A part.) C'est la mienne.

CÉCILE.

Vous la verrez.

HERMINIE.

Je la connais.

CÉCILE.

C'est délicieux, n'est-ce pas!... et puis ce qui vaut mieux, ce qui est plus précieux encore pour moi... c'est le moment même que vous avez choisi pour me l'offrir... c'est une marque d'estime et de courage que j'attendais de vous.

LUCIEN, troublé.

Mademoiselle!

CÉCILE.

C'est dire hautement que vous me rendez justice, que vous ne craignez pas, aux yeux de tous, d'avouer et de défendre votre fiancée... votre femme...

TOUS, à demi-voix et avec étonnement.

Sa femme!

COQUENET, à demi-voix, à de Guibert, montrant Lucien.

La femme... de ce monsieur...

DE GUIBERT.

Eh! oui... sans doute...

COQUENET.

Et moi qui ai dit ce qui en était... combien je suis fâché...

CÉCILE, à Lucien, l'amenant au bord du théâtre.

Ne venez-vous pas voir, ainsi que ces dames, votre beau présent?...

LUCIEN, à demi-voix, avec émotion et douleur.

Pardon, Mademoiselle... je voudrais... et je ne sais comment vous expliquer... que des considérations imprévues... des obstacles plus forts même que mes sentiments, m'obligent à différer des projets... impossibles en ce moment à réaliser!... (Il la salue et sort. — Quelques personnes sortent après lui.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LUCIEN.

CÉCILE, étonnée.

Comment! il s'éloigne? (S'avançant vers plusieurs personnes du salon, qui s'éloignent également et sortent de l'appartement.) On m'évite... on détourne les yeux... (Courant à madame de Savenay, qui est toujours assise.) Ah! Madame... Madame... qu'est-ce que cela veut dire?...

MADAME DE SAVENAY, se levant, et d'une voix grave.

En ce moment, Mademoiselle, je m'abstiendrai de toute réflexion!... ailleurs, et plus tard, je vous parlerai, et vous dirai ce que je pense!... (Elle sort, et par les différentes portes du salon, tout le mond s'éloigne lentement.)

COQUENET, voyant Cécile qui, chancelante, s'appuie sur un fauteuil.

Pauvre jeune fille!... elle me fait de la peine!... (A part.) Mais voyez pourtant comme tout finit par se savoir! (Tout le monde a disparu; Herminie seule veut courir à Cécile, mais M. de Guibert retient sa femme, l'entraîne, et sort avec elle et Coquenet.)

SCÈNE XIII.

CÉCILE, seule et se soutenant à peine.

Madame de Savenay me méprise et me repousse... ma famille elle-même!... Ah! c'est le dernier coup!... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu? et maintenant qui implorer?... à qui demander justice?... et dans mon malheur... (Raymond paraît à la porte du salon à droite.) que me reste-t-il?

SCÈNE XIV.

CÉCILE, RAYMOND, à la porte du fond.

RAYMOND.

Moi! moi! mon enfant!...

CÉCILE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon ami, mon ami... mon sauveur!... défendez-moi. (S'arrachant de ses bras.) Non, non... je n'ose même pas implorer votre protection; ils me soupçonneraient; ils m'accuseraient; ils diraient...

RAYMOND.

Eh! qu'importe?... En traversant l'autre salon, leurs clameurs sont parvenues jusqu'à moi!... je n'y ai rien compris, sinon que tu étais leur victime... et j'accours... Ah! il y a injustice! il y a calomnie... Me voilà!... elle me connaît; elle sait que je n'ai pas l'habitude de reculer devant elle... Allons, ma fille, allons, ne tremble pas, relève la tête, regarde-la en face... et si, à sa vue, le courage te manque, appuie-toi sur ce bras qui ne te manquera pas!... (Il emmène Cécile par la porte du fond.)

ACTE IV

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, BELLEAU

(Saint-André se promène vivement et sans parler; Belleau le suit.)

BELLEAU.

Monsieur, voici le moment de prendre votre bain.

LE VICOMTE, se promenant.

Laisse-moi tranquille!...

BELLEAU.

Après cela, il sera trop tard, et quand on est malade.

LE VICOMTE, de même.

Je ne le suis plus...

BELLEAU.

Déjà?... Ce que c'est que l'eau de mer!...

LE VICOMTE.

Non, je souffre horriblement... j'ai la tête en feu... j'ai couru chez ces dames pour m'avouer coupable, leur demander pardon... Elles n'ont pas voulu me recevoir; elles ont raison... j'en veux à moi-même et à tout le monde!... J'ai beau répéter : cela n'est pas.... cela n'est pas!... ils ne veulent pas me croire; au contraire! mon insistance leur semble une preuve de plus...

BELLEAU.

Dame! Monsieur, soyez franc... avec eux, c'est bon, mais avec moi, vous pouvez en convenir...

LE VICOMTE.

Et toi aussi!... quand je te dis que cela n'est pas...

BELLEAU.

Si Monsieur a ses raisons, je le veux bien...

LE VICOMTE.

Des raisons, et lesquelles?... si ce n'est le tort que, malgré moi, et sans le vouloir, j'ai fait à cette jeune personne.

BELLEAU.

Si ce n'est que cela, Monsieur est bien bon!... on dit déjà tant de choses... sans vous compter...

LE VICOMTE, avec colère.

Encore, morbleu!...

BELLEAU.

Eh bien! en vous comptant... on dit tant de choses d'elle, et de sa tante surtout... une pension de vingt mille francs qu'elle a acquise...

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que cela signifie?...

BELLEAU.

Ça signifie, s'il faut vous l'avouer, que, parmi tous ces messieurs, la manière dont vous la défendez...

LE VICOMTE.

Eh bien! achève...

BELLEAU.

Eh bien! les jeunes gens comme il faut, les jeunes gens de

Paris, que nous avons ici, disent que ça n'est pas naturel... que cela étonne de Monsieur, et que décidément il faut qu'il ait des motifs...

LE VICOMTE.

Des motifs? et que peuvent-ils supposer?...

BELLEAU.

Je ne vous ne le dirai pas. Mais voilà M. Coquenet qui causait tout à l'heure avec eux...

LE VICOMTE.

Ah! je saurai du moins par lui...

SCÈNE II.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, COQUENET.

COQUENET, allant à lui, et lui donnant la main.

Bravo! jeune homme, bravo! une noble conduite qui vous fera honneur près des dames... toutes celles de la ville raffolent déjà de vous, à ce que m'a dit madame Coquenet, et vous aurez encore plus de succès ici qu'à Paris!...

LE VICOMTE.

Encore un à qui on ne l'ôtera pas de l'idée.

COQUENET.

Voyez-vous, ce qu'on estime le plus en province, c'est la discrétion!... peut-être parce qu'elle y est plus rare qu'ailleurs.

LE VICOMTE.

Mais, Monsieur...

COQUENET.

Et puis, non-seulement c'est généreux, mais adroit. Aussi, vous y gagnerez, car on gagne toujours à se bien conduire, et si vous étiez convenu de la moindre chose, vous étiez perdu.

LE VICOMTE.

Comment cela, s'il vous plaît?...

COQUENET

A cause du ministre... qui eût été furieux. On ne se laisse pas impunément enlever une si jolie maîtresse.

LE VICOMTE, étonné, et regardant Belleau qui, de la tête, lui fait signe que oui

C'est la maîtresse du ministre?...

COQUENET.

Qui n'eût jamais accordé à un rival la place qu'il vous a promise, tandis que maintenant, et en récompense...

LE VICOMTE.

Quoi ! Monsieur, vous pourriez croire...

COQUENET.

Ce n'est pas moi qui le dis... ce sont ces messieurs, vos amis intimes, qui prétendent que, d'ordinaire, vous ne défendez pas la réputation des dames, au contraire, mais que, dans cette occasion, et pour faire son chemin, on peut déroger, une fois par hasard, à ses principes.

LE VICOMTE.

Mais c'est une infamie... Moi, capable d'un mensonge, d'une bassesse pour flatter un ministre, pour obtenir une place... Je suis donc, à leurs yeux, un indigne, un misérable... C'est pour cela que, tout à l'heure, Dervière a détourné la tête, et ne m'a pas salué...

COQUENET.

Allons donc, vous vous trompez.

LE VICOMTE.

Non, non, et je lui en demanderai raison. Mais apprenez-moi tout, racontez-moi ce qu'ils ont dit...

COQUENET.

Rien que d'inoffensif et de tout naturel; ils prétendent que, maintenant, vous voilà ministériel, et qu'avant trois mois vous serez secrétaire d'ambassade... grâce à ce désaveu...

LE VICOMTE.

Que je regrette maintenant. Oui, j'ai eu tort, c'est ma faute, et pour un rien je dirais que c'est vrai...

BELLEAU.

Dame !... si c'est vrai, dites-le...

LE VICOMTE.

Eh non ! morbleu ! cela n'est pas !...

COQUENET, froidement.

Alors, ne le dites pas, et ça reviendra au même ! car maintenant, que vous le disiez ou non, ce sera exactement la même chose.

LE VICOMTE.

Eh ! Monsieur, vous me feriez damner, et si vous n'étiez pas un homme respectable... c'est à vous d'abord que je m'adresserais...

COQUENET, effrayé.

Par exemple !...

LE VICOMTE, le rassurant.

Eh non !... je sais bien que ce n'est pas votre faute, que vous

êtes innocent de tout ceci. Mais enfin, je ne sais plus que dire, ni que faire... je n'oserai plus défendre cette jeune personne... Et d'un autre côté, cependant, et de peur de paraître ministériel, je ne peux pas trahir ma conscience et la vérité...

COQUENET.

Silence! voici le ministre!...

SCÈNE III.

BELLEAU, COQUENET, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, RAYMOND.

LE VICOMTE, à part.

Tant mieux! je voudrais qu'il me cherchât querelle!... ça me justifierait... et s'il sait ce qui s'est passé...

RAYMOND, avec bonté.

Ah! monsieur de Saint-André...

LE VICOMTE, d'un air de hauteur.

Oui, Monsieur, moi-même...

RAYMOND.

J'arrive! mais, avant mon départ, je m'étais occupé de vous.

COQUENET, à demi-voix.

Vous voyez déjà!... c'est une place!... (A part.) Est-il heureux!... (Il remonte le théâtre et redescend à droite, où il s'assied.)

RAYMOND.

Vous trouverez chez vous une lettre qui, je crois, ne vous déplaira pas!

LE VICOMTE, balbutiant.

Mais... Monsieur... je ne sais... si je peux... si je dois...

RAYMOND, avec bonté.

Vous me remercierez après... voyez d'abord, et puis... nous en causerons avec vous et avec votre oncle... (Le congédiant de la main.) Allez!... (Il remonte le théâtre et s'adresse à Belleau, qui est resté au fond.) Dites à M. Lucien de Villefranche que je suis de retour, et que je l'attends ici, dans ce salon.

BELLEAU.

Oui, Excellence. (Montrant l'autre salon.) Il était là tout à l'heure à causer avec ces messieurs. (Il entre dans le salon à droite. Raymond redescend le théâtre, s'assied près de la table à gauche, et prend un journal qu'il lit; pendant ce temps, le vicomte a traversé le théâtre et s'adresse à demi-voix à Coquenet, qui est assis à droite.

LE VICOMTE.

Si c'est une place, je refuse!

COQUENET, haussant les épaules.

Allons donc!

LE VICOMTE, de même.

Je refuserai, je vous le jure. (Il sort.)

COQUENET, à part, toujours assis, à droite, pendant que Raymond, qui lui tourne le dos, est à gauche, et lit un journal.

Pour en avoir alors une meilleure, car il obtiendra maintenant tout ce qu'il voudra... Ce que c'est que d'être joli garçon et de plaire aux maîtresses des grands seigneurs... Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance... ce sera toujours une protection contre mes ennemis... et contre les attaques de ce Rabourdin.

RAYMOND, jetant avec impatience sur la table le journal qu'il vient de lire et apercevant Coquenet.

Pardon, Monsieur, je ne vous avais pas vu depuis hier, depuis notre dernière rencontre... dont je me félicite... car tous les renseignements que vous avez eu la bonté de me donner, sont exactement conformes aux informations que j'ai prises depuis...

COQUENET, avec joie.

N'est-il pas vrai? (A demi-voix et secouant la tête.) C'était un mauvais choix!

RAYMOND.

Très-mauvais, comme vous me le disiez, un homme sans capacité, sans considération...

COQUENET, de même.

C'est bien cela... et de plus, un infâme calomniateur!

RAYMOND.

Est-il possible! en auriez-vous la preuve?

COQUENET, en confidence.

Il m'a calomnié moi-même... et pas plus tard qu'hier... moi! moi, qui vous parle!...

RAYMOND.

Cela suffit, Monsieur... et si, comme je n'en doute pas, cela est aussi vrai que le reste, je vous jure qu'il ne sera pas nommé.

COQUENET, vivement.

C'est tout ce que je veux; et maintenant, Monsieur le ministre... car je sais aujourd'hui à qui j'ai l'honneur de parler... j'aurais aussi une demande à vous adresser...

RAYMOND.

Je suis à vos ordres, Monsieur, (Voyant Lucien qui entre.) mais dans un autre moment, si vous le voulez bien... car voici un ami, avec qui j'ai à traiter une affaire importante.

COQUENET.

Je m'en doute bien, et je vais, en attendant, rédiger une petite note que je vous apporterai...

RAYMOND, le retenant au moment où il va sortir.

Comment, Monsieur, vous vous doutez...

COQUENET, avec un air de finesse.

Oui, je sais à peu près ce dont il s'agit, et l'on vous dira avec quelle force je me suis élevé contre ces bruits absurdes et mensongers...

RAYMOND.

Que nous réduirons à leur juste valeur, je vous le promets... avec l'aide des honnêtes gens... je compte sur la vôtre, Monsieur !...

COQUENET.

Elle vous est acquise... Je vais rédiger ma petite note... (Il le salue et sort.)

SCÈNE IV.

LUCIEN, qui est entré lentement et d'un air sombre ; RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien ! tu voulais me parler ce matin avant mon départ... j'ai moi-même à causer avec toi... Eh ! mon Dieu ! quel air sombre et menaçant... qu'as-tu donc ?...

LUCIEN.

Ce que j'ai... tu me le demandes ? Ils disent tous, (Montrant la porte à droite.) et d'ici tu peux les entendre, que tu t'es joué de moi, que tu m'as trompé, abusé...

RAYMOND, riant avec ironie.

En vérité ?

LUCIEN.

Que tu as voulu me rendre la fable de tous, m'avilir, et qu'alors je dois t'en demander compte et me battre avec toi... voilà ce qu'ils disent !

RAYMOND.

A merveille ! on a toujours le temps de se battre, on n'a pas toujours celui de parler raison, et puisque nous sommes seuls, expliquons-nous. Qu'as-tu à me reprocher ? je ne sais rien ! je n'ai vu encore que Cécile, qui, elle-même, ignore sur quelles preuves, sur quels témoignages on la condamne ; j'aurais pu demander, interroger... les nouvelles ne m'auraient pas manqué... mais tronquées, dénaturées, et surtout amplifiées et embellies...

Je n'ai voulu entendre que toi, qui te dis l'offensé, et j'ai promis d'avance à Cécile, qui est dans les larmes, à madame de Savenay, qui voulait partir, qu'aujourd'hui même, ce soir, à ce dîner où j'ai invité toute la ville de Dieppe, je prouverais clairement, hautement, que Cécile est innocente et pure; que ceux qui l'attaquent sont infâmes, et ceux qui les croient, absurdes! à commencer par toi... Accuse-la, maintenant, je suis prêt à la défendre!

LUCIEN.

Ce n'est pas moi qui l'accuse, c'est une rumeur soudaine et générale qui s'élève contre elle! c'est la voix publique..

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que la voix publique? où commence-t-elle? où finit-elle? et pour la composer combien faut-il de clameurs et de sots réunis? Des bruits ne sont pas des preuves, il m'en faut d'autres, il me faut des faits...

LUCIEN, avec embarras.

Eh bien! on dit... on prétend...

RAYMOND.

Des faits...

LUCIEN, baissant la voix.

Eh bien!... on lui donne des amants... on lui en donne plusieurs...

RAYMOND, froidement.

Quels sont-ils?...

LUCIEN.

Toi, d'abord...

RAYMOND, avec un contentement ironique.

A la bonne heure, voilà une calomnie qui ne procède point par détour.., et par faux-fuyant... une calomnie franche e nette, comme je les aime. Examinons-la... Je ne te dirai pas que Cécile est la fille de mon bienfaiteur, de mon second père, de celui à qui je dois tout, qu'il me l'a confiée à son lit de mort, que je l'ai élevée comme mon enfant, et qu'on ne déshonore pas son enfant! ce serait peut-être une raison pour toi, ce n'en est pas une pour la calomnie, qui s'accommode à merveille d'ingratitude et d'inceste, et qui tient d'avance pour vraisemblable tout ce qui est infâme; mais je te donnerai des arguments plus positifs; je te parlerai de calculs, d'intérêts, des miens, et cette fois, peut-être, on pourra me croire. Si j'avais aimé Cécile, si j'en avais été aimé, pourquoi ne pas l'épouser?... non-

seulement elle est jeune, elle est belle, mais elle est riche... par mes soins et par mes efforts, par les trésors que j'ai disputés autrefois et arrachés pour elle à l'indemnité... Elle est riche!... et je n'ai rien! tu le sais, toi, tu en as les preuves... (Avec orgueil.) Oui, quoi qu'ils aient pu dire, je suis honnête homme, et grâce au ciel, je n'ai rien, et au lieu de m'assurer un avenir légitime et honorable, en épousant celle que j'aime et dont je suis aimé, j'aurais préféré sa honte à ma fortune... j'en aurais fait, comme vous dites, ma maîtresse... au lieu d'en faire ma femme!... Pourquoi?... pour déshonorer exprès la fille de mon bienfaiteur!... pour être infâme à plaisir!...

LUCIEN.

Non, non, cela n'est pas!

RAYMOND.

Voilà ce qu'ils proclament, cependant, et tu as pu les croire! Et j'ai voulu, disais-tu, t'avilir et te tromper en te faisant épouser une jeune fille que tu aimais, que tu m'avais supplié de t'accorder, que tu étais trop heureux d'obtenir, pour qui se présentaient chaque jour de nouveaux partis, et je les ai éloignés, je t'ai choisi parce que je te savais un honnête homme, et que je voulais le bonheur de ma pupille, de Cécile qui me chérit... comme un ami.. comme un frère... entends-tu bien... car moi, l'on ne peut m'aimer autrement... Mais si vos calomnies eussent été véritables, si, malgré mes rides précoces et mes cheveux blanchis avant l'âge, il eût été possible, comme vous le disiez, que je fusse aimé de cette jeune fille... mets-toi bien dans l'idée que je ne l'eusse cédée ni à toi, ni à aucun autre, car j'aurais trouvé en elle la compagne que j'avais rêvée, la consolation de mes chagrins, le bonheur de ma vie entière, et loin de renoncer à un pareil trésor, je te l'aurais disputé au prix de mon sang, au prix même de notre amitié! et cependant je te l'ai donnée à toi! qui pour récompense me soupçonnes et m'accuses; à toi, qui, loin de me défendre, m'attaques et me défies; à toi enfin, qui, avant de m'entendre, voulais d'abord te battre avec moi. (Geste de Lucien.) Rassure-toi, j'ai tout dit, et maintenant, si tu le veux, nous pouvons finir par là.

LUCIEN.

Non, non, tout est faux et absurde... pour toi, du moins, que je crois, que je révère... mais les autres!...

RAYMOND.

Eh bien! pourquoi n'en serait-il pas de même des autres?...

pourquoi n'y aurait-il pas mensonge sur eux comme sur moi?

LUCIEN.

C'est impossible... pourquoi une insistance, une animosité pareilles?... Qui peut en vouloir à cette jeune fille?

RAYMOND.

Voilà le grand mot!...

LUCIEN.

Qui donc a intérêt à la calomnier?

RAYMOND.

Personne, et cela n'empèche pas!... la calomnie est la seule chose qu'ici-bas on fasse gratis et sans intérêt!... Il y a dans le cœur humain un instinct malin et malfaisant qui porte notre croyance plutôt au mal qu'au bien... De là, dans le monde, cette espèce d'aide, d'appui, d'assistance tacite et mutuelle, que l'on prête de soi-même au développement et à la propagation d'un mensonge!... Par ce moyen, la calomnie est partout, et le calomniateur nulle part; nulle part on ne trouve un traître de mélodrame assez maladroit pour affirmer hautement une imposture réelle et positive, dont un soufflet ou dont les tribunaux feraient justice... Jamais, dans la société, on ne dit la chose qui n'est pas; mais on la dit autrement qu'elle est... on la dit de manière à la dénaturer, à l'altérer dans son intention, à la changer dans ses détails... la malignité fait le reste... Et, grâce à l'ignorance, à la sottise et aux causeries de salon, la vérité la plus limpide et la plus claire, se trouve imperceptiblement passée à l'état complet de mensonge!...

LUCIEN.

Je conçois cela pour des étrangers... mais des parents!...

RAYMOND.

Ça n'y fait rien.

LUCIEN.

Ton beau-frère, par exemple, M. de Guibert.

RAYMOND.

Il appartient à la majorité de la société... C'est un sot!...

LUCIEN.

Mais ta sœur, Herminie?...

RAYMOND.

Autre majorité... celle des étourdies et des coquettes. Misère et vanité que tout cela!... Les vrais coupables ne sont pas nos ennemis qui nous attaquent, c'est leur état, ils le font en conscience!... Ceux qui ne font pas le leur, ce sont nos amis qui

ne nous défendent pas, qui cèdent, qui nous abandonnent... c'est madame de Savenay, qui voulait partir et que j'ai retenue... c'est toi qui repousses Cécile et qui l'accables !...

LUCIEN.

Moi ! j'ai gardé le silence...

RAYMOND.

Ah ! voilà nos amis !... ils se taisent !... C'est là leur seul courage !... ils se taisent au milieu des clameurs... Eh morbleu ! c'est quand mugit la tempête qu'il faut élever la voix ! Ils entendront la mienne, car le bruit ne m'effraye pas... et quand on attaque mes amis, entends-tu bien, je ne recule pas, je reste près d'eux ! devant eux !... et si tu veux suivre mon exemple...

LUCIEN.

Peux-tu en douter ?...

RAYMOND.

Je m'en vais te dire ce que nous devons faire.

LUCIEN.

D'abord ne pas nous battre !

RAYMOND.

C'est convenu !... la réputation de Cécile n'y eût pas résisté, et un duel eût été pour elle le coup de la mort... ensuite, la meilleure manière de vaincre la calomnie est de remonter à sa source. Eh bien ! essayons !... remontons tous les deux à l'origine de tous ces bruits ?... Par qui ces premières rumeurs te sont-elle parvenues ?... cherche, rappelle-toi...

LUCIEN.

Que sais-je ?... c'était hier, ici, dans ce salon !... (En ce moment, Belleau, venant de la porte du fond, se dirige vers la porte à gauche, portant un plateau sur lequel est un thé complet. Il pose un instant le plateau sur la table à gauche, remet en ordre les cuillers et les tasses, et sort.)

LUCIEN, au moment où Belleau est entré.

Tiens... Belleau, le garçon de bains... qui le premier..

RAYMOND.

Cela ne m'étonne pas, ça devait partir d'aussi bas ! Eh bien ! cette opinion publique dont tu parlais, en voici un fragment... un honorable fragment...

LUCIEN, à demi-voix et entre ses dents.

Un misérable...

RAYMOND, de même.

Que tu méprises quand il est seul, et devant qui tu t'inclines quand ils sont plusieurs. Après !... quel autre encore ?...

LUCIEN.

Eh mais... tout le monde!

RAYMOND, avec impatience.

Qui? enfin...

SCÈNE V.

LUCIEN, RAYMOND, COQUENET.

LUCIEN, apercevant Coquenet qui sort de la porte à droite, tenant sa note à la main.

Eh! parbleu! M. Coquenet, ici présent!...

RAYMOND, étonné.

M. Coquenet!...

LUCIEN.

Qui m'a parlé de trois ou quatre intrigues...

RAYMOND, étonné.

Quoi!... c'est là M. Coquenet?

COQUENET, avec embarras, et serrant sa pétition.

Moi-même... que vous ne connaissiez pas...

RAYMOND,

Et que j'apprends à connaître... Flétrir une jeune fille que rien ne vous donnait le droit d'accuser, ni même de soupçonner...

COQUENET, vivement.

On me l'avait dit, Monsieur, et je le croyais... je le croyais, et pourquoi?

RAYMOND.

Parce que vous la connaissiez, sans doute?...

COQUENET.

Parce que je ne la connaissais pas; parce que je ne l'avais jamais vue; parce que j'ignorais l'intérêt que vous y portiez, et que, de plus, le fait m'était attesté par une personne honorable... un de vos parents...

RAYMOND.

Et qui donc?...

COQUENET.

Je cite mes autorités... M. de Guibert...

RAYMOND.

Mon beau-frère...

COQUENET.

Qui m'a avoué, ou plutôt donné à entendre... que lui-même...

RAYMOND.

Lui!... qui a vu Cécile hier pour la première fois...

COQUENET.

Il est vrai qu'aujourd'hui, (Montrant Lucien.) et devant Monsieur, il est convenu que ce n'était pas lui, mais un de ses amis, un jeune homme qui le nie, qui s'en défend...

RAYMOND, à Lucien.

Eh bien ! tu le vois, le nombre diminue en avançant, et tout se réduit déjà à un seul qui n'en convient pas... c'est sur un mot, sur une supposition, même démentie, que l'on joue l'honneur, la réputation d'une femme... Mais enfin, cela vient de de Guibert : cela me regarde maintenant. (A Lucien.) Toi, vois ces dames, rassure-les !... console-les !... je vais faire dire à mon beau-frère que je l'attends ici.

COQUENET.

J'y vais moi-même, et je vous l'envoie, trop heureux de déjouer avec vous toutes les calomnies, et de contribuer ainsi au triomphe de la vérité !... (Il sort par le fond, et Lucien par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, seul.

Ah ! M. de Guibert !... je vous apprendrai !... Et quant à ce jeune homme dont il a parlé, je saurai, je connaîtrai par lui...

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, RAYMOND.

RAYMOND, apercevant le vicomte qui s'est approché de lui, et qui le salue

Ah ! monsieur de Saint-André !... vous avez reçu ?...

LE VICOMTE, avec émotion.

Oui, monsieur le ministre... cette mission... dont vous voulez bien me charger !... et je venais vous dire... qu'à mon grand regret, je ne pouvais accepter cette marque de faveur...

RAYMOND.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?...

LE VICOMTE.

Parce que, dans la situation où je suis, elle m'enchaînerait, m'empêcherait de dire la vérité, et surtout de souffleter ceux qui en douteraient.

RAYMOND.

Je vous avoue que je ne comprends pas.

LE VICOMTE.

Je me suis trouvé, malgré moi, et par ma faute cependant, mêlé à des bruits injurieux contre mademoiselle Cécile de Mornas... et quand j'ai voulu prendre sa défense et la justifier, ils ont tous prétendu que j'avais pour but, non de proclamer la vérité, mais d'obtenir par là votre faveur... Et vous savez ce qui en est!...

RAYMOND.

Je sais qu'ils sont capables de tout... et je vous comprends maintenant... Mais ces bruits dont vous parliez...

LE VICOMTE.

Sont de toute fausseté, et j'ai beau le crier à tout le monde, à de Guibert lui-même qui m'accuse...

RAYMOND, *vivement.*

Ah ! nous y voilà!... C'est vous, que de Guibert prétend avoir été aimé de Cécile...

LE VICOMTE.

Je ne l'avais jamais vue.

RAYMOND, *se frottant les mains.*

Bravo!... je m'en doutais... c'est toujours comme cela...

LE VICOMTE.

Et cependant, ce n'est pas lui qui est le plus coupable.

RAYMOND, *apercevant de Guibert, qui entre, et courant à lui.*

C'est ce que nous allons voir!... Venez ici, Monsieur, venez...

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, RAYMOND, DE GUIBERT.

DE GUIBERT, *étonné.*

Qu'y a-t-il donc?... Coquenet vient de me raconter que vous étiez furieux contre moi.

RAYMOND, *à de Guibert.*

Et ce n'est pas sans raison!... Vous avez osé dire...

LE VICOMTE, *vivement, à Raymond.*

Vous ne m'avez pas laissé achever... Tout ce qu'il a avancé était faux... (*Montrant de Guibert.*) Oui, Monsieur, et cependant par mon imprudence, par mon étourderie, par ma faute, enfin, il avait le droit de parler ainsi; et je dois convenir que, même en se trompant, même en calomniant, il était de bonne foi...

DE GUIBERT, *avec bonhomie.*

Certainement, je suis toujours de bonne foi... qui ose en douter?...

RAYMOND, au vicomte

Achevez, Monsieur, achevez!... Comme tuteur de Cécile, j'ai droit à une explication...

LE VICOMTE, avec trouble.

Je le sais, Monsieur.

DE GUIBERT.

Et moi aussi, pour moi-même qui, aux yeux de mon beau-frère, suis calomnié!...

RAYMOND, lui faisant signe de se taire.

Il suffit...

LE VICOMTE, à Raymond.

Certainement... je ne demanderais pas mieux... mais l'embarrassant est de vous la donner, cette explication, sans compromettre, peut-être, d'autres personnes...

RAYMOND.

Vous ne les nommerez pas; je ne vous demande pas les noms, mais les faits.

LE VICOMTE.

C'est qu'ils sont, eux-mêmes, difficiles à raconter, ici, dans ce moment, sans y avoir réfléchi... sans y être préparé...

RAYMOND.

Bah!... un jeune homme d'esprit, comme vous, doit avoir le talent de tout dire.

DE GUIBERT.

D'ailleurs, nous comprendrons à demi-mot...

LE VICOMTE, à Raymond.

J'aimerais mieux ne confier cet aveu qu'à vous seul.

RAYMOND.

Impossible!... ce n'est pas devant moi, c'est devant mon beau-frère que la calomnie a eu lieu; c'est devant lui, surtout, qu'il importe de la rétracter. (Il fait passer le vicomte entre de Guibert et lui.)

DE GUIBERT.

C'est de toute raison, et de toute équité...

LE VICOMTE, avec hésitation.

Je le sens bien... et malgré cela... (Comme prenant du courage.) Eh bien! donc, Messieurs, il y six mois, à Rouen, où je me trouvais, il y avait à l'hôtel d'Angleterre, une femme...

DE GUIBERT.

Mariée?...

LE VICOMTE, froidement.

Non, une veuve...

DE GUIBERT.

Peu importe... il y a des veuves fort aimables.

LE VICOMTE.

Et celle-là était charmante, jeune, spirituelle et distinguée...

DE GUIBERT.

Comme elles le sont toutes...

LE VICOMTE.

Enfin, elle était seule avec une femme de chambre; je l'avais connue à Paris, je l'avais saluée souvent dans sa loge, aux Italiens; je la retrouvais à Rouen!... Deux Parisiens, en pays étranger, c'est-à-dire en province... Elle aimait les arts, nous faisions de la musique, nous chantions des romances...

RAYMOND.

Très-bien... très-bien...

LE VICOMTE.

Des mélodies de Schubert.

DE GUIBERT.

Nous comprenons...

LE VICOMTE.

Et un jour, celui de son départ, à la suite d'une discussion... une discussion musicale... des plus vives, nous ne devions plus nous revoir... (A Raymond.) Comme en effet je ne l'ai plus revue, je vous le jure...

DE GUIBERT.

Peu importe!...

LE VICOMTE.

Je sortais de chez elle, lorsque, dans le corridor de l'hôtel, je me trouve vis-à-vis (Montrant de Guibert.) de monsieur...

DE GUIBERT.

J'arrivais de Paris par le bateau à vapeur... quatre heures du du matin... la rencontre était romantique... Ah! mon gaillard, lui dis-je en riant, d'où venez-vous?...

LE VICOMTE.

Et dans ma surprise, dans mon trouble, ne voulant ni compromettre, ni nommer la personne véritable, je lui désignai, de la main, et à tout hasard, la porte d'un appartement qui était près de moi, en lui recommandant le silence...

DE GUIBERT.

Porte en citronnier, n° 12, je la vois encore...

LE VICOMTE.

Le soir, une jeune personne charmante traverse, avec sa

vieille parente, le salon de l'hôtel pour monter en voiture et quitter la ville... Et quel fut mon étonnement en entendant M. de Guibert, qui ne la connaissait pas alors plus que moi, et d'autres jeunes gens de l'hôtel, à qui il avait raconté cette histoire, me féliciter en riant sur ma bonne fortune! Ici, Monsieur, commence ma faute inexcusable et que je ne me pardondonnerai jamais... Certes, je me défendis de l'honneur qu'on m'attribuait...

DE GUIBERT.

C'est vrai, j'en suis témoin.

LE VICOMTE.

Mais pas aussi bien, peut-être, que je le devais... Que voulez-vous? ces dames étaient inconnues dans l'hôtel, je ne les avais jamais vues, je ne devais plus les revoir; et l'amour-propre, la vanité de jeune homme, d'autres raisons, plus puissantes encore peut-être, la crainte de compromettre une personne à qui je devais le secret, vous comprenez...

RAYMOND.

Je comprends, Monsieur, qu'alors vous ayez cru pouvoir agir ainsi; mais, maintenant, les choses sont arrivées au point que la justification de Cécile ne peut plus être complète que par le nom de cette personne...

LE VICOMTE, vivement.

Jamais, Monsieur, jamais!... sa position, le rang qu'elle occupe dans le monde... Plutôt mourir que la perdre de réputation.

RAYMOND, sévèrement.

Cette femme est-elle donc tellement respectable dans sa faute, qu'il faille lui sacrifier l'honneur d'une jeune fille pure et innocente?...

LE VICOMTE.

Non, sans doute... Mais si ce n'est pas pour elle, c'est pour les siens, c'est pour sa famille... de nobles et d'honnêtes parents, que j'estime, que je respecte...

RAYMOND.

Qu'importe, Monsieur?... les fautes sont personnelles; la vérité avant tout : votre devoir est de la faire connaître...

DE GUIBERT.

Oui, jeune homme, vous parlerez, vous direz tout.

LE VICOMTE, à Raymond.

J'ai dit tout ce que je pouvais dire, ne m'en demandez pas

davantage!... Du reste, parlez, ordonnez, prescrivez-moi ce qu'il faut faire, j'obéirai; mais, je vous en prie, je vous en supplie...

SCÈNE IX.

COQUENET, sortant de la première porte à gauche; HERMINIE, sortant de la seconde porte à gauche; RAYMOND, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, DE GUIBERT.

HERMINIE, qui est entrée sur les trois dernières lignes, et les a entendues.

Ah! monsieur le vicomte qui sollicite aussi...

RAYMOND, vivement.

Oui, ma sœur.

COQUENET, à Herminie, lui montrant la première porte à gauche, d'où il sort.

On vient d'apporter les ouvrages en ivoire que vous avez choisis... (Sur ce mot, de Guibert remonte le théâtre et redescend près de sa femme). Le marchand est là qui vous attend...

HERMINIE, à Coquenet.

Je suis à lui!... (Se retournant vers son frère, et lui montrant M. de Saint-André.) J'espère qu'il sera plus heureux que moi, et que vous lui accorderez ce qu'il vous demande.

LE VICOMTE, à Raymond, avec prière.

Je l'espère aussi.

HERMINIE, à Raymond, avec gaieté.

Il le faut d'abord!... un charmant cavalier... l'amabilité et la complaisance mêmes... (Revenant à gauche du théâtre, près de Coquenet, pendant que les trois hommes, à droite, continuent à causer ensemble à voix basse.) L'année dernière, tandis que monsieur mon mari me laissait seule, à Rouen, il m'a tenu fidèle compagnie... Nous faisions de la musique... nous chantions des mélodies de Schubert.

LES TROIS HOMMES, se retournant vivement et frappés de surprise.

O ciel!...

RAYMOND, retenant par la main de Guibert, qui veut courir après sa femme.

Silence, il le faut!...

HERMINIE, étonnée et riant.

Qu'ont-ils donc tous trois? (En ce moment, des portes du fond et de côté, entrent toutes les personnes des bains.)

DE GUIBERT, toujours retenu par Raymond.

Ce que j'ai, ce que j'ai, voilà du monde... (A part.) Et ne pouvoir pas même être furieux à mon aise.

RAYMOND, bas, à Saint-André.

Je vous rejoins à l'instant, Monsieur! je vous rejoins!... (Le

vicomte de Saint-André sort par une des portes de droite, au moment où, d'une des portes de gauche, sort le marchand dont Coquenet a parlé, tenant un coffret à la main. A sa vue, Herminie remonte le théâtre, et, entourée de plusieurs dames, examine, pendant la scène suivante, et sur une des tables du fond, les ouvrages en ivoire que l'on vient d'apporter.)

SCÈNE X.

COQUENET, sur le devant du théâtre; DE GUIBERT, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN, RAYMOND.

MADAME DE SAVENAY, à Raymond.

Enfin, Monsieur, comme j'ai toujours dit, et comme j'en étais sûre, nous avons donc la preuve évidente de toutes ces calomnies... M. Lucien me l'a attesté...

RAYMOND, troublé.

Oui, Madame, oui, à ne pouvoir en douter.

LUCIEN, d'un air de triomphe et s'adressant aussi à Raymond.

Ah! tu avais raison! tu disais bien qu'aux yeux de tous tu lui rendrais justice.

RAYMOND, avec embarras.

Certainement... oui, je l'ai dit, et je le répète... Mais dans ce moment et devant tout le monde... je ne le peux.

LUCIEN.

Au contraire, c'est devant eux, devant les autres encore... (Il veut faire un pas vers le fond, Raymond le retient par la main.) Qu'as-tu donc? toi que j'ai vu si hardi, si confiant... (Le regardant.) te voilà pâle et troublé... Hésiterais-tu? aurais-tu des doutes?...

RAYMOND.

Des doutes, quand d'un mot je peux lui rendre l'honneur... Oui, quoi qu'il arrive... (A part.) et fût-ce même aux dépens du mien... je le dois... (Il fait un pas en avant, de Guibert en fait un au devant de lui, Raymond s'arrête.) Non, non, mon pauvre père! il en mourrait. (A Lucien.) Plus tard, à toi seul, et d'ici là, si mon témoignage ne te suffit pas... (Montrant de Guibert.) voici la première cause de cette calomnie!...

LUCIEN.

Lui!

RAYMOND.

Il sait mieux que personne combien elle est injuste... (Il sort et entre dans l'appartement à droite, où vient d'entrer le vicomte.)

SCÈNE XI.

COQUENET, HERMINIE, MADAME DE SAVENAY, DE GUIBERT, LUCIEN.

(Au moment où Raymond vient de sortir, Herminie, qui était restée au fond de l'appartement avec les dames qui l'entouraient, renvoie le marchand et redescend le théâtre.)

LUCIEN, à de Guibert.

Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes au fait de tout...

HERMINIE, gaiement.

En vérité...

LUCIEN.

Parlez! nous écoutons...

MADAME DE SAVENAY.

Oui, Monsieur, j'ai le droit de vous demander ces preuves de l'innocence de Cécile... donnez-nous-les.

LUCIEN.

Pour que je les proclame... que je les rende publiques...

DE GUIBERT.

Il ne manquerait plus que cela! Je vous déclare, Monsieur, que je n'ai rien à dire, ni à vous, ni à personne...

HERMINIE.

C'est qu'alors il ne sait rien...

COQUENET.

C'est malheureusement probable...

DE GUIBERT, furieux, à sa femme.

Je ne sais rien, dites-vous... je ne sais rien... je sais tout...

HERMINIE.

Eh bien! alors, parlez... qui vous en empêche?...

DE GUIBERT.

Ce qui m'en empêche... Vous me le demandez?...

LUCIEN.

Eh! oui, Monsieur, on vous le demande! C'était déjà trop d'avoir accusé ce matin devant moi une personne que je dois défendre... Mais la savoir innocente de vos calomnies, pouvoir la justifier et ne pas le faire, c'est un procédé que je ne veux pas qualifier, un procédé dont j'ai le droit de vous demander compte... et je vous déclare ici, Monsieur, que vous parlerez...

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, HERMINIE.

Oui, sans doute, parlez!... parlez!...

DE GUIBERT, regardant sa femme, voulant et n'osant parler.

J'en suffoque... oser là, devant moi... ce sang-froid!... Non... je ne parlerai pas...

LUCIEN, avec force et lui prenant la main

Vous parlerez... ou nous nous battrons...

DE GUIBERT, hors de lui.

Eh bien! soit, Monsieur! aussi bien il faut que ma colère tombe sur quelqu'un... Nous nous battrons... je l'aime autant... nous nous battrons!

CÉCILE, sortant de l'appartement à droite, et entendant ces derniers mots.

Se battre! O ciel!... (Elle chancelle, prête à se trouver mal; Coquenet et madame de Savenay courent à elle, la soutiennent et l'emmènent dans son appartement.)

LUCIEN, à de Guibert.

Je suis à vos ordres.

DE GUIBERT.

Je suis aux vôtres. (Ils s'élancent vers la porte du fond; Herminie et toutes les personnes des bains se précipitent sur leurs pas, et sortent en désordre.)

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAVENAY, paraissant à la porte du fond; CÉCILE, sortant de l'appartement à droite.

CÉCILE, avec inquiétude.

Eh bien! Madame, quelles nouvelles?

MADAME DE SAVENAY.

Mauvaises; ce combat a eu lieu.

CÉCILE.

C'est fait de moi!...

MADAME DE SAVENAY.

J'ignore les détails, mais il paraît que M. de Saint-André est intervenu dans l'affaire, et que quelqu'un a été blessé, très-légèrement, il est vrai. N'importe, l'éclat est toujours le même, et après un tel événement, malgré tous mes efforts pour vous défendre, et même pour vous croire...

CÉCILE.

Quoi! Madame!

MADAME DE SAVENAY.

Tenez, Cécile, ne faisons pas de phrases et parlons franchement; il y a encore un moyen de vous sauver, et notre parenté, quoique éloignée, l'intérêt que je vous porte, les calomnies mêmes dont j'ai été l'objet et qu'il est urgent de dissiper... tout me faisait un devoir de tenter un dernier effort en votre faveur...

CÉCILE, avec impatience.

Permettez-moi seulement...

MADAME DE SAVENAY.

Écoutez-moi d'abord, vous me répondrez après... ou plutôt il n'y a rien à répondre. M. le marquis de Sommerville, le pair de France, l'oncle du vicomte de Saint-André, arrivait aujourd'hui à Dieppe pour sa santé, et vous jugez de son indignation en apprenant la conduite de son neveu... car le marquis est religieux et moral !... Je l'ai beaucoup connu autrefois !... beaucoup, et entre gens de qualité, on s'entend aisément, on parle la même langue. Il a compris comme moi qu'un mariage était indispensable... il se charge d'y décider son neveu, son seul héritier.

CÉCILE, de même.

Mais, Madame...

MADAME DE SAVENAY.

Il cherchait pour lui un riche parti, car le vicomte est sans fortune, la vôtre est fort belle... la famille consent, moi aussi.

CÉCILE, ne se contenant plus.

Et moi, Madame, je refuse !

MADAME DE SAVENAY.

Après ce qui s'est passé !

CÉCILE.

Mais il ne s'est rien passé, et puisque vous daignez, dites-vous, me porter quelque intérêt, quelque amitié, je vous en demande une preuve, la plus grande de toutes, emmenez-moi, partons d'ici !

MADAME DE SAVENAY.

Et que ne dira-t-on pas?...

CÉCILE.

Tout ce qu'on voudra, pourvu que je parte, que je m'éloigne...

MADAME DE SAVENAY.

Il y a dans cette résolution subite quelque nouveau mystère.

CÉCILE.

Aucun, Madame.

MADAME DE SAVENAY.

Si, Mademoiselle... et comme je ne veux pas, encore à mon insu, jouer un rôle indigne de moi... j'entends que vous n'ayez plus ni secrets, ni restrictions. Il me semble d'ailleurs qu'après tout ce que j'ai fait pour vous, j'ai quelques droits à votre confiance. Parlez, et je consens à vos demandes... je vous emmène à l'instant même.

CÉCILE, avec impatience et douleur.

Mais que voulez-vous que je vous dise?... je n'ai rien à vous avouer.

MADAME DE SAVENAY

Quoi! M. de Saint-André?...

CÉCILE.

Je ne le connaissais pas; je l'ai vu hier pour la première fois; je n'y ai jamais pensé...

MADAME DE SAVENAY.

Ainsi, vous n'avez jamais aimé... vous n'aimez personne... vous me le jurez devant Dieu!...

CÉCILE, avec embarras.

Ah! Madame...

MADAME DE SAVENAY, vivement.

C'est donc vrai!

CÉCILE, de même.

Ah! le ciel m'est témoin que c'est dans ce moment seulement que je vois clair en mon cœur...

MADAME DE SAVENAY.

A la bonne heure, au moins, voilà parler... pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt?...

CÉCILE.

Mais c'est que plus tôt, je ne pouvais me rendre compte des sentiments que j'éprouvais!... il me semblait que c'était de l'amitié, de la reconnaissance, pas autre chose; et cependant, me défiant de moi-même, je cherchais à combattre, à éloigner ces idées; j'y avais réussi, je consentais à me marier; je m'efforçais d'aimer celui qu'on me destinait... Mais quand j'ai vu que celui-là aussi, que tout le monde, que vous-même, vous m'abandonniez!... qu'une seule personne osait me défendre, me protéger et exposer son honneur pour sauver le mien! alors, que vous dirai-je?... pénétrée d'estime, d'admiration, de tendresse, j'ai

compris ce que j'éprouvais pour lui !... et loin d'en rougir, il me semblait que cela lui était dû, que j'en étais fière!... voilà mon crime, si c'en est un, et c'est à vous seule que je l'aurai confié, Madame... (A demi-voix et avec expression.) Je l'aime!...

MADAME DE SAVENAY.

Lui!... Raymond!...

CÉCILE.

Le plus noble, le plus généreux des hommes!...

MADAME DE SAVENAY.

Ce qui ne l'a pas empêché de séduire une jeune personne confiée à sa garde et à la mienne...

CÉCILE.

Non, Madame, il ignore ce que je viens de vous confier...

MADAME DE SAVENAY.

Allons donc!...

CÉCILE.

Il ne s'en doute même pas! il ne le saura jamais, et la preuve, c'est que je vous supplie de m'emmener avec vous, de partir à l'instant même...

SCÈNE II.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, qui est entré sur ces derniers mots, CÉCILE.

COQUENET.

Pardon... mais je crains qu'en ce moment, ce ne soit pas très-prudent...

CÉCILE.

Et pourquoi donc?...

COQUENET.

A cause du bruit que fait dans la ville ce malheureux duel.... combat d'autant plus fâcheux, que ce matin déjà le ministre devait se battre avec M. Lucien. Tout le monde s'y attendait, et il paraît qu'il n'a pas voulu...

CÉCILE.

Ce n'est pas vrai!

COQUENET.

Certainement, mais c'est le bruit général!... Comme ils disent aussi que M. de Saint-André, qui vient d'intervenir dans l'affaire, s'est battu à la place du ministre... C'est absurde!... Mais, vrai ou non, c'est affreux, blessé comme il est...

MADAME DE SAVENAY.

Ah! c'est le vicomte qui est blessé!...

CÉCILE.

Légèrement, à ce qu'on dit...

COQUENET.

Très-dangereusement... je craignais de vous l'apprendre...

CÉCILE, retenant un mouvement d'indignation.

Achevez...

MADAME DE SAVENAY.

Vous y étiez?...

COQUENET.

Non, Madame. Je venais de quitter mademoiselle, à qui j'avais, ainsi que vous, prodigué mes soins, et quand je suis arrivé, c'était fini. Mais je le tiens d'un témoin digne de foi, qui a tout vu, et chacun plaint ce pauvre jeune homme... chacun est furieux contre le ministre. (Geste de Cécile.) Ça n'a pas le sens commun... mais enfin c'est une clameur, un haro général dont il ne se relèvera pas... Il sera peut-être obligé de donner sa démission. (A part.) S'il pouvait au moins me nommer avant.

MADAME DE SAVENAY.

Et les têtes sont ainsi montées contre lui...

COQUENET.

Au point que, s'il sortait, le peuple lui jetterait des pierres.

CÉCILE.

Ah! mon Dieu!

COQUENET.

C'est pour cela, Mesdames (c'est bien injuste, et je ne sais comment vous le dire)... mais à cause de lui... on vous en veut...

MADAME DE SAVENAY.

Qu'est-ce à dire?

COQUENET.

Il y a des groupes sur la place, et si l'on apercevait la berline... à vos armes...

MADAME DE SAVENAY.

Les armes de Savenay!...

COQUENET.

C'est pour cela!... votre voiture est connue, la mienne ne l'est pas... un cabriolet de famille que vous pouvez prendre chez moi, et qui vous conduira à la première poste...

CÉCILE.

Ah! comment vous remercier...

COQUENET.

Trop heureux de vous être agréable, quoique ce matin madame votre parente m'ait bien mal accueilli... mais vous, je l'espère...

CÉCILE.

Ah! croyez que ma reconnaissance... (A madame de Savenay.) Voilà le seul ici qui m'ait montré quelque intérêt...

COQUENET.

Suivez-moi, Mesdames, par une des portes latérales...

CÉCILE.

Oui, partons, partons!...

SCÈNE III.

COQUENET, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Partir!... et pourquoi donc?...

CÉCILE.

Mais tout ce qui arrive, tous ces bruits effrayants!

RAYMOND, souriant.

Tout va à merveille... je suis accouru avec M. de Saint-André juste au moment où le combat commençait. Impossible de faire entendre raison aux deux adversaires, et c'est en me jetant entre eux que j'ai reçu cette égratignure, (Montrant sa main enveloppée d'un morceau de taffetas noir.) seule goutte de sang qui ait coulé dans cette mémorable affaire...

MADAME DE SAVENAY.

On prétendait que M. de Saint-André était blessé.

CÉCILE.

Et très-dangereusement...

COQUENET.

C'est Belleau, le garçon de bains, qui m'a dit le tenir d'un témoin oculaire.

RAYMOND.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Croyez donc, après cela, aux récits des grandes batailles. Du reste, après la guerre, la paix!... elle vient d'être signée. M. de Saint-André et moi avons donné à Lucien des raisons si claires, si évidentes, si positives, que celui-ci a tendu la main à son adversaire...

COQUENET.

En vérité !... (Il va s'asseoir près de la table à gauche, et y reste à lire les journaux jusqu'à la fin de la scène.)

RAYMOND, à Cécile.

Maintenant, comme je te l'avais promis, plus de soupçons; ils sont tous dissipés... Lucien va venir réclamer de toi cette main qui lui appartient, pour laquelle il a combattu, et tout à l'heure, à table, devant notre brillante société de Dieppe et de Paris, nous annoncerons officiellement votre mariage...

CÉCILE, avec embarras.

Non, non, Monsieur, je vous prie !

RAYMOND.

Qu'est-ce à dire ?

CÉCILE.

Je suis heureuse... que M. Lucien me rende justice, quelque tardive qu'elle soit... Mais celui qui a pu me soupçonner, m'accuser...

RAYMOND.

Allons, allons, nous sommes tous sujets à l'erreur, et par son caractère, lui plus qu'un autre peut-être!... Mais n'oublie pas que, même te croyant coupable, il t'aimait toujours, te défendait et se battait pour toi !... moyen qui devait te compromettre plus encore, mais qui, enfin, est une preuve, sinon de sa raison, au moins de sa tendresse.

CÉCILE.

Oui, Monsieur, mais hier encore, vous m'avez laissée libre de mon choix...

RAYMOND.

Hier, sans doute, sur un mot de toi, j'aurais tout rompu. Mais aujourd'hui, mon enfant, ce n'est plus possible; l'éclat de ce duel, les bruits qui l'ont précédé, ont rendu ce mariage nécessaire, indispensable; et pour toi, Cécile, pour ton honneur, je te le demande, je t'en supplie, au nom de la raison, au nom de l'amitié...

CÉCILE, hésitant

Ah ! Monsieur...

RAYMOND.

Ton père m'a remis ses droits, tu le sais, et s'il était là il te dirait lui-même : « Il le faut, ma fille, je l'exige ! »

CÉCILE, à demi-voix, à madame de Savenay.

Vous l'entendez, Madame ! vous avais-je dit la vérité ?...

MADAME DE SAVENAY, à Raymond.

Mais, cependant, Monsieur, s'il était des obstacles.

CÉCILE, vivement et à voix basse, à madame de Savenay.

Silence, au nom du ciel!... (Haut.) Dès que vous le voulez, Monsieur, et quoi qu'il m'en coûte, j'obéirai, je ne partirai pas... (A Coquenet.) Merci, Monsieur, de vos soins, de vos bons offices, que je noublierai jamais... (A madame de Savenay.) Venez, Madame... (Elle sort avec madame de Savenay, par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

RAYMOND, étonné.

Elle vous remercie, Monsieur...

COQUENET.

De ce que j'ai pu faire pour elle, et pour réparer des torts involontaires. Cela, je l'espère, balancera à vos yeux, tout le mal que mes ennemis vous ont dit de moi!

RAYMOND.

Des ennemis!... monsieur Coquenet, vous n'en avez pas d'autres que vous-même! (Lui remettant un papier.) Voici la pétition que j'avais reçue hier en arrivant...

COQUENET, y jetant les yeux.

Une des miennes! est-il possible!...

RAYMOND.

Sur laquelle vous m'avez donné votre avis...

COQUENET, vivement.

Vous êtes trop juste pour y ajouter foi! Il y a eu erreur, il y a eu calomnie!

RAYMOND, souriant.

Non, Monsieur, ce n'était malheureusement que de la médisance!... car tous les faits allégués contre vous, et par vous, sont de la plus grande exactitude!

COQUENET, vivement.

C'est par hasard!... c'est sans savoir ce que je faisais!

RAYMOND.

Mais vous le saviez quand vous avez répandu dans toute la ville les bruits les plus injurieux contre votre rival et votre concurrent!... quand vous accusiez M. Rabourdin de dénonciations et d'intrigues auprès de moi!... et je ne l'avais pas même vu! Ah! me suis-je dit, il y a contre celui-ci injure et calomnie, ce

doit être un honnête homme, et c'était vrai! Je sors de chez lui, il a la place!

COQUENET.

Est-il possible?....

RAYMOND.

C'est à vous qu'il la doit, Monsieur.

COQUENET, hors de lui.

Mais, moi, je vous le jure...

RAYMOND.

Il suffit! laissez-moi. (Il passe à gauche, près de la table, et s'assied.)

COQUENET, à part.

C'est une machination infernale... (Frappant sur sa pétition qu'il tient à la main.) Il y a là-dessous une intrigue que l'on saura. On saura tout... Je vous salue, Monsieur, et vous laisse... (A part.) Mais ça ne se passera pas ainsi; je vais tout raconter par la ville, et on connaîtra dès demain la vérité par le journal du département. (Il sort.)

SCÈNE V.

RAYMOND, toujours assis près de la table.

Enfin, et non sans peine, tout est arrangé! Lucien va venir, il sait la vérité, et maintenant ce secret est le sien, c'est le nôtre!... Ma sœur ne sera pas compromise, et son déshonneur n'abrégera pas les jours de mon père. De Guibert m'a promis le silence... avec sa femme, à qui, moi, je me réserve de parler... Et Cécile une fois mariée, tous ces bruits tomberont d'eux-mêmes. (Apercevant Cécile qui entre.) Eh mais! que me veux-tu?

SCÈNE VI.

RAYMOND, CÉCILE.

CÉCILE, avec émotion.

Vous m'avez dit, Monsieur, que mon devoir était d'épouser M. Lucien, que mon honneur, que ma réputation dans le monde dépendaient de ce mariage!

RAYMOND.

Et je le pense encore.

CÉCILE, lui remettant une lettre qu'elle tient à la main.

Tenez!

RAYMOND, regardant l'écriture.

C'est de Lucien?

CÉCILE, avec émotion.

Oui, Monsieur; il sait comme vous et par vous que je n'ai rien à me reprocher, il en a la preuve... mais cette preuve, il ne peut la donner à ce monde qui m'accuse et qui me croit coupable.

RAYMOND, qui a parcouru la lettre.

Ah! l'indigne! il t'estime! il t'honore! il t'aime! et n'ose, en t'épousant, braver d'injustes calomnies... que je voudrais... et que maintenant je ne puis réduire au silence... (Froissant la lettre avec colère.) Ah! tout est fini entre nous... et je cours...

CÉCILE, se jetant au devant de lui.

Où donc?

RAYMOND.

Lui demander compte de ton honneur qui me fut confié! de ton honneur qui m'est aussi cher que le mien!...

CÉCILE, avec force.

Et que vous allez perdre à jamais!... (Raymond pousse un cri et s'arrête.) Vous voyez que j'avais raison de vouloir partir... Et, quant à ces calomnies qui m'accablent, je ferai comme vous, mon ami, je les mépriserai.

RAYMOND.

Moi, mon enfant, c'est bien différent. Un homme doit avoir ce courage, il peut braver l'opinion; mais une femme, mais toi, pauvre jeune fille, c'est impossible! tu seras accablée par elle.

CÉCILE.

Eh bien! donc, je me résignerai à mon sort, je vivrai pure, innocente... et déshonorée! déshonorée à leurs yeux... mais non pas aux vôtres, n'est-il pas vrai?

RAYMOND.

Non... car tu es pour moi l'honneur même... Et ne pouvoir la défendre! (Avec rage.) Et pour la première fois de ma vie, reculer devant la calomnie, lui céder la victoire, lui abandonner sa victime, la lui laisser flétrir comme coupable... quand j'ai la conscience, la conviction de son innocence... Ah! mon cœur se révolte à cette idée, et quand je devrais défier le monde entier... (S'arrêtant.) Mais elle a dit vrai. Je me battrais contre cet infâme, contre eux tous... mon sang et ma vie ne la justifieraient pas... au contraire!... (Avec inspiration.) Mais mon nom! mon nom, peut-être!... (Allant à elle.) Cécile! veux-tu m'épouser?

CÉCILE, poussant un cri et tombant à ses pieds.

Ah!

RAYMOND.

Tu ne peux pas m'aimer! je le sais, c'est impossible! mais moi, je t'aimerai tant! je t'honorerai, je t'aimerai comme l'image de la vertu... et peut-être un jour... l'amitié!.. la reconnaissance... (Cherchant à la relever.) Réponds... le veux-tu?... le veux-tu?...

CÉCILE, se jetant dans ses bras en pleurant.

Ah! Monsieur!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAVENAY.

MADAME DE SAVENAY, voyant Raymond qui presse Cécile contre son cœur et qui l'embrasse, pousse un cri et détourne les yeux.

Quelle indignité! (Allant à Cécile.) Cette fois, Mademoiselle, je ne serai plus votre dupe... Voilà donc cet amour pur et platonique que vous avez eu tant de peine à m'avouer...

RAYMOND.

Que dit-elle?...

MADAME DE SAVENAY.

Cette tendresse que vous lui portiez depuis si longtemps en secret, et dont il ne se doutait même pas...

CÉCILE, étendant la main vers elle.

Ah!... taisez-vous.

RAYMOND, avec joie.

Non, non, parlez!... Il serait possible... elle vous aurait dit...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

Ce que vous savez mieux que moi, Monsieur... Je vois maintenant ce que je dois penser, ce que je dois croire... Tout n'était que trop vrai, et je n'entends plus servir de manteau à une liaison coupable, qui dure depuis trop longtemps à mon insu...

RAYMOND, la retenant par la main.

Non, Madame, vous resterez, et ainsi qu'eux tous, vous saurez la vérité!

SCÈNE VIII.

BELLEAU, qui se tient à gauche, à l'écart PLUSIEURS BAIGNEURS, COQUENET, HERMINIE, RAYMOND, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY; au fond, PLUSIEURS HOMMES ET FEMMES DES BAINS.

RAYMOND.

Messieurs, des bruits injurieux ont circulé ici, depuis hier...

vous les connaissez comme moi... (Regardant Coquenet.) et mieux peut-être ! je déclare devant vous qu'ils sont faux et calomnieux... Cette conviction, je ne puis, je le sais, la faire passer dans vos esprits... je ne puis vous forcer à croire mes paroles, mais peut-être croirez-vous mes actions... Je vous ai invités, Messieurs... (Prenant Cécile par la main.) pour vous présenter ma femme !...

COQUENET ET BELLEAU.

Sa femme !...

MADAME DE SAVENAY, avec satisfaction, HERMINIE, avec dépit.

Sa femme !...

COQUENET, aux personnes des bains qui l'entourent.

Ça ne m'étonne pas ! ils disent tous qu'elle est si riche !

CÉCILE, à madame de Savenay, avec joie et à voix basse.

Eh bien ! Madame.

MADAME DE SAVENAY, avec fierté.

Il le devait...

CÉCILE.

Quoi ! vous croyez encore...

MADAME DE SAVENAY.

N'en parlons plus. (Élevant la voix.) Je consens...

BELLEAU, à Coquenet.

Je crois bien... cela fera doubler la pension de vingt-cinq mille francs qu'elle a déjà...

HERMINIE, à Raymond, à demi-voix, et au bord du théâtre.

Je ne puis vous empêcher, Monsieur, de nous donner mademoiselle pour belle-sœur... mais je vous déclare que je ne la verrai pas, et ne la recevrai pas.

RAYMOND, solennellement.

Vous la recevrez et la respecterez. (Il lui parle bas à l'oreille, en la faisant passer près de Cécile.) ou sinon !...

HERMINIE, effrayée.

Ah ! Monsieur !... (S'inclinant du côté de Cécile, comme pour lui demander pardon.) Ah ! Cécile !... (Cécile la relève et l'embrasse.)

COQUENET, regardant les deux femmes qui s'embrassent.

Sa pauvre sœur !... la forcer ainsi de... C'est un desposte !

BELLEAU.

C'est un tyran !...

COQUENET.

C'est un homme infâme !...

FIN DE LA CALOMNIE.

LE VERRE D'EAU

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 7 novembre 1840

PERSONNAGES

LA REINE ANNE.
LA DUCHESSE DE MARLBOROUG, sa favorite.
HENRI DE SAINT-JEAN, VICOMTE DE BOLINGBROKE.
MASHAM, enseigne au régiment des gardes.
ABÏGAIL, cousine de la duchesse.
LE MARQUIS DE TORCY, envoyé de Louis XIV.
THOMPSON, huissier de la chambre de la Reine.
UN MEMBRE DU PARLEMENT.

La scène se passe à Londres, au palais Saint-James. Les quatre premiers actes dans un salon de réception, le dernier dans la chambre de la Reine.

ACTE PREMIER

Un riche salon du palais Saint-James; porte au fond; deux portes latérales; à gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un guéridon.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, entrant par la gauche du spectateur; MASHAM, dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite.

BOLINGBROKE.

Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine; j'en trouverai les moyens, je vous le jure, et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

M. DE TORCY.

J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon honneur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE.

Vous avez raison... Ils vous diront tous que Henri de Saint-

Jean est un libertin et un dissipateur; esprit brouillon et capricieux, écrivain passionné, orateur turbulent, je le veux bien... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean ait jamais vendu sa plume, ou trahi un ami.

M. DE TORCY.

Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir! (Il sort.)

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, MASHAM, endormi.

BOLINGBROKE.

O chances de la guerre et destinée des rois conquérants! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais Saint-James une audience de la reine Anne! et, pour lui faire parvenir une note diplomatique, employer autant d'adresse et de mystère que s'il s'agissait d'une galante missive!... Pauvre marquis de Torcy, si sa négociation ne réussit pas... il en mourra! tant il aime son vieux souverain, qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes...

MASHAM, dormant.

Ah! qu'elle est belle!

BOLINGBROKE.

Et la jeunesse, l'âge des illusions... Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant!

MASHAM, de même.

Oui, je t'aime, je t'aimerai toujours!

BOLINGBROKE.

Il rêve, le pauvre jeune homme! Eh! mais c'est le petit Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance...

MASHAM, dormant toujours.

Quel bonheur! quelle brillante fortune! c'est trop pour moi.

BOLINGBROKE, lui frappant sur l'épaule.

En ce cas, mon cher, partageons!

MASHAM, se levant et se frottant les yeux.

Hein! qu'est-ce que c'est... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille!

BOLINGBROKE, riant.

Et qui vous ruine!...

MASHAM.

Vous, à qui je dois tout... Pauvre écolier, pauvre gentil-

homme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Tamise, faute de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents que je vous dois toujours !...

BOLINGBROKE.

Pardieu, mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

MASHAM.

Pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Parce que j'en dois cent fois davantage.

MASHAM.

O ciel ! vous êtes malheureux !

BOLINGBROKE.

Non pas ! je suis ruiné, voilà tout ! mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années, les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper... A vingt-six ans... tout était fini !...

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas pu aller plus vite !... Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... impossible de vivre avec elle... un million de dot... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot, j'y gagne encore ! Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlborough, elle était whig... vous comprenez que je devais être tory; je me suis jeté dans l'opposition : je lui dois cela ! je lui dois mon bonheur ! car, depuis ce jour, mon instinct et ma vocation se sont révélés ! c'était l'aliment qu'il fallait à mon âme ardente et inactive! Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise, et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement!... le malheur, c'est le repos! Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Oui... les jours où il fallait conduire ma femme au bal! Mais

maintenant je tiens à rester! je serais désolé de partir! je n'en ai pas le temps... je n'ai pas un moment à moi... membre de la chambre des communes et grand seigneur journaliste... je parle le matin et j'écris le soir... En vain le ministère whig nous accable de ses triomphes, en vain il domine en ce moment l'Angleterre et l'Europe... seul avec quelques amis, je soutiens la lutte; et les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vainqueurs. Lord Marlborough, à la tête de son armée, tremble devant un discours de Henri de Saint-Jean, ou un article de notre journal *l'Examinateur*. Il a pour lui le prince Eugène, la Hollande et cinq cent mille hommes... J'ai pour moi, Swift Prior et Atterbury... A lui l'épée, à nous la presse!... nous verrons un jour à qui la victoire... L'illustre et avare maréchal veut la guerre, qui épuise le trésor et qui remplit le sien... moi, je veux la paix et l'industrie, qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la prospérité de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de faire comprendre à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM.

Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE.

Non... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire, qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon... et lord Marlborough en est un! je le prouverai... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'État.

MASHAM.

Ah! vous ne direz pas cela.

BOLINGBROKE.

Je l'ai écrit... je l'ai signé... l'article est là... il paraîtra aujourd'hui... je le répéterai demain, après-demain... tous les jours... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours... celle de la vérité!... Mais pardon.. je me croyais au parlement, et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM.

Qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE.

Vous-même!... Je vous crois très-discret quand vous êtes

éveillé; mais je vous préviens qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre bonheur, de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM.

Moi?

BOLINGBROKE.

A moins que ce ne soit la mienne!.. auquel cas je ne vous demande rien!... je comprendrai...

MASHAM.

Vous êtes dans l'erreur! je ne connais pas de grande dame! Il est quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur... un ami de mon père... vous peut-être?...

BOLINGBROKE.

Non, vraiment...

MASHAM.

Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine : la difficulté était d'arriver à Sa Majesté, de lui présenter ma pétition; et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture; j'y touchais presque lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi, se retourne, et croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude.

BOLINGBROKE.

Pas possible!

MASHAM.

Oui, Monsieur... je vois encore son air insolent et ricaneur... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre... Mais dans ce moment la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine, à qui je remis ma pétition... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçus une lettre d'audience de Sa Majesté!... Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux et à pied pour de bonnes raisons... J'étais près d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage qui allait plus vite que moi

m'éclabousse de la tète aux pieds, moi et mon pourpoint de satin, le seul dont je fusse propriétaire... et pour comble de fatalité. j'aperçois à la portière de la voiture... ce même individu, l'homme à la chiquenaude... qui riait encore... Ah! dans ma rage, je m'élançai vers lui; mais l'équipage avait disparu, et, furieux, désespéré, je rentrai dans mon modeste hôtel, ayant manqué mon audience.

BOLINGBROKE.

Et votre fortune!

MASHAM.

Au contraire! je reçus le lendemain, d'une personne inconnue un riche habit de cour, et quelques jours après, la place que je demandais dans la maison de la reine. J'y étais à peine depuis trois mois, que j'avais reçu ce que je désirais le plus au monde, un brevet d'enseigne dans le régiment des gardes.

BOLINGBROKE.

En vérité! Et vous n'avez aucun soupçon sur ce protecteur mystérieux.

MASHAM.

Aucun!... il m'assure de sa constante faveur, si je continue à m'en rendre digne... Je ne demande pas mieux... ce qui me paraît seulement gênant et ennuyeux, c'est qu'il me défend de me marier...

BOLINGBROKE.

Ah! bah!

MASHAM.

Craignant sans doute que cela ne nuise à mon avancement.

BOLINGBROKE, riant.

C'est là la seule idée que cette défense ait fait naître en vous?

MASHAM.

Oui, sans doute.

BOLINGBROKE, de même.

Eh bien, mon cher ami, pour un ancien page de la reine, et pour un nouvel officier dans les gardes, vous êtes d'une innocence biblique...

MASHAM.

Comment cela.

BOLINGBROKE, de même.

C'est que ce protecteur inconnu est une protectrice...

MASHAM.

Quelle idée!

BOLINGBROKE.

Quelque grande dame qui vous porte intérêt...

MASHAM.

Non, Monsieur... non, cela n'est pas possible!

BOLINGBROKE.

Qu'y aurait-il d'étonnant?... La reine Anne, notre charmante souveraine, est une personne fort respectable et fort sage, qui s'ennuie royalement... je veux dire autant que possible!... mais à sa cour, on s'amuse beaucoup!... toutes nos ladys ont de petits protégés, de jeunes officiers fort aimables, qui, sans quitter le palais de Saint-James, arrivent à des grades supérieurs.

MASHAM.

Monsieur!

BOLINGBROKE.

Fortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite personnel.

MASHAM.

Ah! c'est une indignité... et si je savais...

BOLINGBROKE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

Après cela, je peux me tromper, et si réellement c'est quelque grand seigneur ami de votre père... laissez venir les événements... laissez-vous faire! Ah! si on vous ordonnait de vous marier... je ne dis pas... mais on vous le défend... il est clair que ce n'est pas un ennemi... au contraire... et lui obéir n'est pas si difficile...

MASHAM, debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke.

Mais si vraiment... quand on aime quelqu'un... quand on est aimé...

BOLINGBROKE.

J'y suis!... l'objet de vos rêves! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant?

MASHAM.

Oui, Monsieur... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien... ni moi non plus... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse... j'attends pour l'épouser que j'aie fait fortune.

BOLINGBROKE.

Vous n'êtes pas encore très-avancé... et elle de son côté?

MASHAM.

Bien moins encore!... orpheline comme moi, demoiselle de

boutique dans la Cité, chez un riche joaillier... maître Tomwood.

BOLINGBROKE.

Ah! mon Dieu!

MASHAM.

Qui vient de faire banqueroute... elle se trouve sans place et sans ressources.

BOLINGBROKE, se levant.

C'est la petite Abigaïl...

MASHAM.

Vous la connaissez?

BOLINGBROKE.

Parbleu, du vivant de ma femme... je veux dire quand elle vivait près de moi... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood... ma femme aimait beaucoup les diamants, et moi, la bijoutière... Vous aviez raison, Masham, une fille charmante, naïve, gracieuse, spirituelle...

MASHAM.

Eh! mais, à la manière dont vous en parlez, est-ce que vous en auriez été amoureux?...

BOLINGBROKE.

Pendant huit jours! et peut-être plus! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps... et je n'en ai pas à perdre, maintenant surtout... mais j'ai gardé à cette jeune fille une amitié véritable, et voici la première fois que j'éprouve un regret... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée... je serais venu à votre aide... je vous aurais... mariés... mais, pour le présent, des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre... et, pour l'avenir, pas même l'espérance... les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie de me les laisser... car, par malheur, il est jeune, et comme tous les sots, il se porte à merveille... mais nous pourrions peut-être à la cour chercher pour Abigaïl...

MASHAM.

C'est ce que je disais... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérieuse, ni hautaine...

BOLINGBROKE, secouant la tête.

Ce n'est pas aisé à trouver.

MASHAM.

J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux... elle n'est qu'ennuyeuse à périr.

MASHAM.

Et j'avais conseillé à Abigaïl de se présenter chez elle ce matin; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

BOLINGBROKE.

N'importe, l'espoir de vous y trouver, elle y viendra, et tenez, tenez, monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je?... la voici.

SCÈNE III.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, MASHAM.

ABIGAÏL.

Monsieur de Saint-Jean ! (Elle se retourne vers Masham à qui elle tend la main.)

BOLINGBROKE.

Lui-même, ma chère enfant, et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile!... la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis!... rencontre bien rare en ce pays.

ABIGAÏL, gaiement.

Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur!... surtout aujourd'hui...

MASHAM.

Vous voilà donc décidée à vous présenter chez la duchesse de Northumberland?

ABIGAÏL.

Vous ne savez pas, j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM.

Et vous êtes si joyeuse?

ABIGAÏL.

C'est que j'en ai une autre!... plus agréable, je crois... et que je dois....

MASHAM.

A qui donc?

ABIGAÏL.

Au hasard.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux! c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAÏL.

Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de M. Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à moi pour acheter... or, en achetant des diamants... on cause.

BOLINGBROKE.

Et miss Abigaïl cause très-bien...

ABIGAÏL.

Il me semblait que cette dame n'était pas très-heureuse dans son ménage... qu'elle était esclave dans son intérieur, car elle me répétait souvent avec un soupir : Ah ! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici, vous faites ce que vous voulez.. Si on peut dire cela... moi qui, enchaînée à ce comptoir, ne pouvais le quitter... et ne voyais M. Masham que le dimanche après la messe, quand il n'était pas de service à la cour... Enfin, un jour, il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis... presque rien, trente guinées !... Mais elle avait oublié sa bourse... et je dis : On enverra ce bijou à l'hôtel de milady... Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari... à qui elle ne voulait pas dire... il y a des grandes dames qui ne disent pas à leur mari... et je m'écriai : Gardez, gardez, milady, je prends tout sur moi. — Vous daignez donc être ma caution? répondit-elle, avec un sourire charmant... C'est bien... je reviendrai !... — Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, riant.

La grande dame était une friponne.

ABIGAÏL.

J'en eus bien peur... car un mois s'était écoulé... M. Tomwood était bien mal dans ses affaires, et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, et dont pour rien au monde je n'aurais osé parler à personne... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais... mes plus belles robes, même celle-ci qui me va bien, à ce qu'on dit...

BOLINGBROKE.

Très-bien.

MASHAM.

Et qui vous rend encore plus jolie... si c'est possible.

ABIGAÏL.

Voilà pourquoi j'avais tant de peine à me décider. Enfin j'étais résolue... lorsque, hier au soir, une voiture s'arrête à la porte, une dame en descend, c'était milady... « Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue... et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté, et elle tenait cependant à venir elle-même s'acquitter... » Tout en parlant, elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais... elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin!... Enfin, je lui parlai de tout, excepté de M. Masham... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland... c'est elle qui me dit : N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse... d'ailleurs la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse... n'importe, je vous y offre une place... voulez-vous l'accepter... Et je me jetai dans ses bras en lui disant : Disposez de moi et de ma vie... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom. — Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là... et me voici...

MASHAM.

C'est très-singulier...

BOLINGBROKE.

Et ce papier, peut-on le voir?

ABIGAÏL, le lui donnant.

Certainement!...

BOLINGBROKE, souriant

Ah! ah! rien qu'à sa bonté je l'aurais devinée. (A Abigaïl.) Ce mot a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice?

ABIGAÏL.

Oui, vraiment... Est-ce que par hasard vous connaîtriez cette écriture?

BOLINGBROKE, froidement.

Oui, mon enfant... c'est celle de la reine.

ABIGAÏL, avec joie.

La reine! est-il possible?...

MASHAM, de même.

La reine vous donne une place auprès d'elle... et sa protection! et son amitié! voilà votre fortune assurée à jamais!

BOLINGBROKE, passant entre eux deux.

Attendez, mes amis, attendez... ne vous réjouissez pas trop d'avance!

ABIGAÏL.

C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle!

BOLINGBROKE.

Pas celle-là... Douce et bonne par caractère, mais faible et indécise, n'osant prendre un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjuguer par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut! c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main... la main qui tient le sceptre.

ABIGAÏL.

La reine aime donc beaucoup cette duchesse?

BOLINGBROKE.

Elle la déteste! en l'appelant sa meilleure amie! et sa meilleure amie le lui rend bien!

ABIGAÏL.

Et pourquoi ne pas rompre avec elle?... pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable?

BOLINGBROKE.

Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer... Dans notre pays... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne; et le parti whig, dont Marlborough est le chef, a non-seulement pour lui l'armée, mais le parlement! la majorité leur est acquise! et la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus... ses intérêts de cœur, ses désirs les plus chers l'obligent presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La du-

chesse l'a promis... aussi tout cède à son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu excitera sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me paraît aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigaïl bien douteuse encore!

ABIGAÏL.

Ah! s'il en est ainsi... si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous, j'ai quelque espoir!

MASHAM.

Et lequel?

ABIGAÏL.

Je suis un peu sa parente.

BOLINGBROKE.

Vous, Abigaïl?

ABIGAÏL.

Eh! oui vraiment... par mésalliance! un cousin à elle, un Churchill s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère!

MASHAM.

Est-il possible?... parente de la duchesse!

ABIGAÏL.

Parente bien éloignée... et jamais je ne m'étais presentée devant elle parce qu'elle avait refusé autrefois de recevoir et de reconnaître ma mère... mais moi... pauvre fille, qui ne lui demanderai rien, que de ne pas me nuire... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine...

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas une raison... vous ne la connaissez pas... Mais cette fois du moins je puis vous servir, et je le ferai... dussé-je m'attirer sa haine!

ABIGAÏL.

Ah! que de bontés!

MASHAM.

Comment les reconnaître jamais?

BOLINGBROKE.

Par votre amitié.

ABIGAÏL.

C'est bien peu!

BOLINGBROKE.

C'est beaucoup!... pour moi homme d'État... qui n'y crois

guère... (Vivement.) Je crois à la vôtre et j'y compte!... (Leur prenant la main.) Entre nous désormais, alliance offensive et défensive!

ABIGAÏL, souriant.

Alliance redoutable!

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez peut-être, et grâce au ciel la journée sera bonne! deux succès à emporter! la place d'Abigaïl... et une autre affaire qui me tient au cœur... une lettre que je voudrais à tout prix faire arriver ce matin entre les mains de la reine... j'en attends et cherche les moyens... Ah! si Abigaïl était nommée! si elle était reçue par les femmes de Sa Majesté, tous mes messages parviendraient en dépit de la duchesse.

MASHAM, vivement.

N'est-ce que cela?... je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE.

Est-il possible!

MASHAM.

Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à Sa Majesté, pendant son déjeuner, (Prenant le journal sur la table à droite.) la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode*, qu'elle parcourt en prenant son thé; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.

BOLINGBROKE.

A merveille! quel bonheur que la royauté lise le journal des modes... c'est le seul qu'on lui permette. (Glissant une lettre sous la couverture du journal.) La lettre du marquis au milieu des vertugadins et des falbalas. Et pendant que nous y sommes... (Tirant un journal de sa poche.)

ABIGAÏL.

Que faites-vous?

BOLINGBROKE.

Un numéro du journal l'*Examinateur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough... elle et toute sa cour en seront indignées... mais ça lui donnera quelques instants de plaisir... et elle en a si peu!... Voilà dix heures, allez, Masham, allez!

MASHAM, sortant par la porte à droite.

Comptez sur moi!

SCÈNE IV.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

Vous le voyez! le traité de la triple alliance produit déjà ses effets... c'est Masham qui nous protége et nous sert!

ABIGAÏL.

Lui! peut-être!... mais moi qui suis si peu de chose!

BOLINGBROKE.

Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes!... Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur! Les États sont subjugués ou conduits par des héros, par des grands hommes; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au m nde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, à fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin... moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'État, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère?

ABIGAÏL.

Non, vraiment.

BOLINGBROKE.

Eh bien! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande, et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé.

ABIGAÏL.

Est-il possible?

BOLINGBROKE, regardant du côte de l'appartement de la reine.

Je vous conterai cela un autre jour, quand nous aurons le temps. Et maintenant, sans me laisser abattre, je combats à mon poste, dans les rangs des vaincus!...

ABIGAÏL.

Et que pouvez-vous faire?

BOLINGBROKE.

Attendre et espérer!

ABIGAÏL.

Quelque grande révolution?...

BOLINGBROKE.

Non pas... mais un hasard, un caprice du sort, un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAÏL.

Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer?

BOLINGBROKE.

Non, mais si je le rencontre, je veux le pousser sous la roue. Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence, et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... Les grands effets produits par de petites causes... c'est mon système... j'y ai confiance, et vous en verrez les preuves.

ABIGAÏL, voyant la porte s'ouvrir.

C'est Masham qui revient!

BOLINGBROKE.

Non, c'est mieux encore!... c'est la triomphante et superbe duchesse...

SCÈNE V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAÏL, à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, à droite, par laquelle la duchesse est censée s'avancer.

Quoi! c'est là la duchesse de Marlborough?

BOLINGBROKE, de même.

Votre cousine... pas autre chose...

ABIGAÏL.

Sans la connaître je l'avais déjà vue... au magasin. (A part, et la regardant venir.) Eh oui... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets en diamants.

LA DUCHESSE, qui s'est avancée en lisant un journal, lève les yeux et aperçoit Bolingbroke qu'elle salue.

Monsieur de Saint-Jean!

BOLINGBROKE.

Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupait de vous en ce moment.

LA DUCHESSE.

Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir.

LA DUCHESSE, montrant le journal qu'elle tient à la main.

Rassurez-vous, Monsieur; je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

BOLINGBROKE.

Vous avez daigné lire...

LA DUCHESSE.

Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

BOLINGBROKE, troublé.

Ah! c'est là...

LA DUCHESSE.

Oui, Monsieur!... l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode*...

BOLINGBROKE.

Où je ne suis pour rien.

LA DUCHESSE, avec ironie.

Je le sais! Depuis longtemps votre règne est passé! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre, était une lettre du marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

Adressée à la reine...

LA DUCHESSE.

C'est pour cela que je l'ai lue.

BOLINGBROKE, avec indignation.

Madame!...

LA DUCHESSE.

C'est du devoir de ma charge! Surintendante de la maison de Sa Majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voilà averti, Monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire!

BOLINGBROKE.

Je me le rappellerai, Madame; mais du moins, et c'est ce que je voulais, Sa Majesté connaît les propositions du marquis?

LA DUCHESSE.

C'est ce qui vous trompe... je les avais lues, cela suffisait... le feu en a fait justice.

BOLINGBROKE.

Quoi ! Madame...

LA DUCHESSE, lui faisant la révérence, et s'apprêtant à sortir, aperçoit Abigaïl qui est restée au fond du théâtre.

Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart... quel est son nom ?

ABIGAÏL, s'avançant et faisant la révérence.

Abigaïl.

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Ah ! la jolie bijoutière !... c'est vrai, je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal, cette petite... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine?...

ABIGAÏL, vivement.

Ah ! Sa Majesté a daigné vous parler...

LA DUCHESSE.

Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et, puisque cette nomination dépend de moi seule, je verrai, j'examinerai avec impartialité et justice.

BOLINGBROKE, à part.

Nous sommes perdus !

LA DUCHESSE.

Vous comprenez, Mademoiselle, qu'il faut des titres.

BOLINGBROKE, s'avançant.

Elle en a.

LA DUCHESSE, étonnée.

Ah ! Monsieur s'intéresse à cette jeune personne !...

BOLINGBROKE.

A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez deviné.

LA DUCHESSE.

Aussi je l'aurais admise avec plaisir; mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

BOLINGBROKE.

C'est par là qu'elle brille !...

LA DUCHESSE.

C'est ce qu'il faudra voir... il y a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas !...

BOLINGBROKE.

Aussi mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'on l'appelle Abigaïl Churchill.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !

BOLINGBROKE.

Parente fort éloignée, sans doute... mais enfin, cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de Sa Majesté. Vous comprenez, Madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode, il y aurait dans le récit de cette aventure, de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journal *l'Examinateur* aurait beau jeu dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique... Mais rassurez-vous, Madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente, pour que je veuille la lui faire perdre; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de Sa Majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit... J'attends votre réponse.

LA DUCHESSE, fièrement.

Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision; je la ferai connaître à Sa Majesté... à elle seule !... Quant à vous, Monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne ; et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait... Vous avez des dettes énormes... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédé pour un sixième payé comptant... J'ai tout racheté... moi si avide, si intéressée... Vous ne m'accuserez pas cette fois de vouloir m'enrichir... (Souriant.) car ces créances sont, dit-on, désastreuses... mais elles ont un avantage... celui d'emporter la contrainte par corps... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la chambre des communes... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parliez tout

à l'heure paraît dans le journal du matin, le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, M. de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate, un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, Monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence ; et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire. (Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

BOLINGBROKE, gaiement.

Bien joué, vrai Dieu !... très-bien... c'est de bonne guerre... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution. Elle ne menace pas ; elle frappe... Et cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes... c'est admirable ! surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait... elle a payé pour moi... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigaïl, du cœur !

ABIGAÏL.

Non, non... je renonce à tout... il y va de votre liberté !

BOLINGBROKE, gaiement.

C'est ce que nous verrons ! et par tous les moyens possibles. (Regardant une pendule qui est sur un des panneaux à droite.) Ah ! mon Dieu ! voici l'heure de la chambre... je ne peux y manquer !... je dois parler contre le duc de Marlborough qui demande des subsides... Je prouverai à la duchesse que je m'entends en économie... je ne voterai pas un schelling... Adieu ! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance !... (Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, puis MASHAM.

ABIGAÏL, prête à partir.

Belle alliance ! où tout va mal... excepté pour Arthur, cependant !

MASHAM, accourant pâle et effrayé par la porte du fond.

Ah ! grâce au ciel, vous voilà ! je vous cherchais.

ABIGAÏL.

Qu'y a-t-il donc ?

MASHAM.

Je suis perdu !

ABIGAÏL.

Et lui aussi !...

MASHAM.

Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui.

ABIGAÏL.

Qui donc ?

MASHAM.

Mon mauvais génie, ma fatalité... vous savez... l'homme à la chiquenaude. Du premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait... (Avec rage.) Il riait encore !!! Et alors, sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom... j'ai tiré mon épée, lui, la sienne, et... et... il ne rit plus.

ABIGAÏL.

Il est mort ?

MASHAM.

Oh ! non... non... je ne crois pas... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAÏL.

Peine de mort.

MASHAM.

Si on veut... cela dépend des personnes.

ABIGAÏL.

N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM.

C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAÏL.

Dès ce soir.

MASHAM.

Mais vous... mais M. de Saint-Jean ?

ABIGAÏL.

Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place ! mais c'est égal... Vous d'abord... vous avant tout... éloignez-vous !...

MASHAM.

Oui ; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire que

je n'aimerais jamais que vous... je voulais vous voir... vous embrasser...

ABIGAÏL, vivement.

Alors, dépêchez-vous donc !...

MASHAM, se jetant dans ses bras.

Ah!

ABIGAÏL, se dégageant.

Adieu !... adieu... et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus! (Tous deux se séparent et s'éloignent.)

ACTE II

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, THOMPSON.

LA REINE.

Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la chambre des communes?

THOMPSON.

Oui, Madame... qui demandaient audience à Votre Majesté.

LA REINE, à part.

Encore des adresses et des discours... quand je suis seule; quand la duchesse est ce matin à Windsor. (Haut.) Tu as répondu que des affaires importantes... des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON.

Oui, Madame; c'est ce que je dis toujours.

LA REINE.

Et que je ne recevais pas...

THOMPSON.

Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à Votre Majesté.

LA REINE.

La duchesse y sera... cela la regarde; c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (A Thompson.) Sais-tu quels étaient ces honorables?

THOMPSON.

Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux, pour les

avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, *vivement.*

Qui donc ?

THOMPSON.

Sir Harley et M. de Saint-Jean.

LA REINE.

Oh!... et sont-ils partis ?

THOMPSON.

Oui, Madame.

LA REINE.

Tant pis... je suis fâchée de ne pas les avoir reçus... M. de Saint-Jean, surtout !... Quand il était au pouvoir... tout allait au mieux... mes matinées étaient moins longues... je ne m'ennuyais pas tant... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait à merveille... c'était comme un fait exprès... un bon hasard... — J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé... c'est d'une maladresse...

THOMPSON.

Madame la duchesse me l'avait tant recommandé ; règle générale : toutes les fois que M. de Saint-Jean se présentera...

LA REINE.

Oh !... c'est la duchesse! c'est différent! Et M. de Saint-Jean n'a rien dit ?

THOMPSON.

C'est lui qui venait d'écrire dans le salon d'attente, le papier que j'ai remis à Votre Majesté.

LA REINE, *prenant vivement le papier sur la table.*

C'est bien... Laisse-moi... (*Thompson sort.*)

LA REINE, *lisant.*

« Madame, mes collègues et moi demandions audience à Votre « Majesté! Eux pour affaires d'État, et moi, pour jouir de la vue « de ma souveraine qui, depuis si longtemps, m'est interdite. » Pauvre sir Henri ! « Que la duchesse éloigne de vous ses ennemis « politiques, je le conçois ; mais sa défiance va jusqu'à repousser « une pauvre enfant dont la tendresse et les soins eussent adouci « les ennuis dont on accable Votre Majesté. — On lui refuse la « place que vous vouliez lui donner près de vous, en alléguant « qu'elle est sans famille ; et je vous préviens, moi, qu'Abigaïl « Churchill est cousine de la duchesse de Marlborough. » (*S'arrê-*

tant.) Est-il possible?... (Lisant.) « Ce seul fait vous donnera la mesure « du reste... que Votre Majesté en profite et veuille bien en garder « le secret à son fidèle serviteur et sujet, etc. » Oui... oui, c'est la vérité. — Henri de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs... mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir... lui, surtout, ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux ! Ah ! quand ne serai-je plus reine, pour être ma maîtresse ! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la Couronne, aux chambres, à la majorité... à tout le monde enfin... c'est à n'y pas tenir... c'est un esclavage odieux, insupportable; et ici du moins, je ne veux plus obéir à personne; je serai libre chez moi, dans mon palais. — Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. (Elle sonne, Thompson paraît.) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood le joaillier... vous demanderez miss Abigaïl Churchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais. — Je le veux, je l'ordonne, moi, la reine, allez!

THOMPSON.

Oui, Madame. (Il sort.)

LA REINE.

L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne; et d'abord la duchesse dont l'amitié et les conseils continuels... commencent depuis longtemps à me fatiguer... Ah! c'est elle!... (Elle s'assied et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.)

SCÈNE II.

LA REINE, LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

LA DUCHESSE a remarqué ce mouvement, et s'approche de la reine qui est assise et lui tourne le dos.

Oserai-je demander à Sa Majesté de ses nouvelles?

LA REINE, sèchement.

Mauvaises... je suis souffrante... indisposée...

LA DUCHESSE.

Sa Majesté aurait eu quelque contrariété?...

LA REINE, de même.

Beaucoup!

LA DUCHESSE.

Mon absence, peut-être.

LA REINE, de même.

Oui, sans doute... je ne vois pas la nécessité d'aller ce matin

à Windsor... quand je suis ici accablée d'affaires, obligée d'écouter des réclamations et des adresses du parlement.

LA DUCHESSE.

Vous savez donc ce qui se passe?

LA REINE.

Non, vraiment...

LA DUCHESSE.

Une affaire très-grave... très-fâcheuse...

LA REINE.

Ah! mon Dieu.

LA DUCHESSE.

Qui excite déjà dans la ville une certaine fermentation. Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE.

Mais c'est affreux... On ne peut donc pas être tranquille? Nous avions pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...

LA DUCHESSE.

Que Votre Majesté se rassure, nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor un régiment de dragons qui, au premier bruit, marcherait sur Londres. Je viens de m'entendre avec les chefs, tous dévoués à mon mari et à Votre Majesté.

LA REINE.

Ah! c'est pour cela que vous étiez à Windsor?...

LA DUCHESSE.

Oui, Madame... et vous m'accusiez...

LA REINE.

Moi, duchesse?...

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez fort mal accueillie... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

LA REINE.

Ne m'en veuillez pas, duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement...

LA DUCHESSE.

Dont je devine la cause... Votre Majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle...

LA REINE.

Non, vraiment...

LA DUCHESSE.

Qu'elle veut me laisser ignorer de peur de m'affliger ou de m'inquiéter... je connais sa bonté...

LA REINE.

Vous êtes dans l'erreur.

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu... car à mon arrivée, vous avez caché un papier avec un empressement et une émotion tels, qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait... moi!

LA REINE.

Non, duchesse; je vous le jure... Il s'agit tout uniment d'une jeune fille (Tirant la lettre de son sein.) qui m'est recommandée par cette lettre... une jeune fillle que je veux... que je désire placer auprès de moi...

LA DUCHESSE, souriant.

En vérité!... rien de mieux alors; et si Votre Majesté veut permettre...

LA REINE, serrant la lettre.

C'est inutile... je vous en ai déjà parlé... c'est la petite Abigaïl.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) et celui qui vous la recommande si vivement...

LA REINE.

Peu importe... j'ai promis de ne pas le nommer... et de ne pas montrer sa lettre.

LA DUCHESSE.

A cela seul, je le devine!... c'est M. de Saint-Jean.

LA REINE, troublée.

Je ne dis pas que...

LA DUCHESSE, vivement.

C'est lui, Madame, j'en suis sûre...

LA REINE.

Eh bien! oui... c'est la vérité!

LA DUCHESSE, avec une colère qu'elle s'efforce de contenir.

Ah! je comprends que nos ennemis l'emportent, puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, Madame, aujourd'hui même, a été présenté au parlement, le bill qui rappelle en Angleterre le prince Édouard votre frère, et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance de la nation et les murmures du

peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés; et c'est pour eux enfin qu'elle nous abandonne et nous trahit...

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore une scène de plaintes et de jalousie... en voilà pour toute la journée. (Haut.) Eh! non, duchesse... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

LA DUCHESSE.

Que Votre Majesté craint de me la montrer...

LA REINE, avec impatience.

Par égard pour vous, (La lui donnant.) car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

LA DUCHESSE, parcourant la lettre

N'est-ce que cela? l'attaque est peu redoutable.

LA REINE.

Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigaïl?

LA DUCHESSE.

Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de Votre Majesté.

LA REINE.

Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine?...

LA DUCHESSE.

Si, Madame... j'en conviens, je l'avoue hautement: c'est pour cela même que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si longtemps, moi surintendante de votre maison de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures; de n'entourer Votre Majesté que de ma famille ou de gens de ma dévotion... Nommer Abigaïl serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie; et Votre Majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

LA REINE, avec embarras et à moitié convaincue.

Oui certainement... je comprends bien... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ah! soyez tranquille sur son sort; je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

LA REINE.

A la bonne heure...

LA DUCHESSE.

Et puis d'ailleurs l'intérêt que Votre Majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme... cet enseigne dans ses gardes, que l'autre jour Votre Majesté avait eu l'air de me recommander.

LA REINE.

Moi?... qui donc?...

LA DUCHESSE.

Le petit Masham, dont elle m'avait fait l'éloge.

LA REINE, avec un peu d'émotion.

Oui, c'est vrai, un jeune militaire qui, tous les matins, me lit le *Journal des Modes*.

LA DUCHESSE.

J'ai trouvé moyen de le faire passer officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait, pas même le maréchal, qui a signé presque sans le savoir... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier Votre Majesté.

LA REINE, avec joie.

Ah!... il viendra!

LA DUCHESSE.

Je l'ai mis sur la liste d'audience.

LA REINE.

C'est bien! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition crient à l'injustice, à la faveur...

LA DUCHESSE.

C'est le maréchal... ça le regarde... ce n'est plus un emploi dans votre maison.

LA REINE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

C'est juste!

LA DUCHESSE.

Vous voyez bien que, quand cela est possible, je suis la première à vous seconder.

LA REINE, assise, et se tournant vers elle.

Vous êtes si bonne!

LB DUCHESSE, debout près du fauteuil.

Mon Dieu non ! au contraire... je le sens bien... mais j'aime tant Votre Majesté, je lui suis si dévouée !

LA REINE, à part.

Après tout, c'est vrai !

LA DUCHSSE.

Et les rois ont si peu d'amis véritables ! d'amis qui ne craignent pas de les fâcher, de les heurter, de les contrarier... Que voulez-vous ! je ne sais ni flatter, ni tromper ; je ne sais qu'aimer...

LA REINE.

Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose.

LA DUCHESSE.

N'est-il pas vrai ?... Qu'importe le caractère ? Le cœur est tout... (La reine lui tend la main, que la duchesse porte à ses lèvres.) Votre Majesté me promet qu'il ne sera plus question de cette affaire... elle a pensé me faire perdre vos bonnes grâces... elle m'a rendu si malheureuse...

LA REINE.

Et moi aussi !

LA DUCHESSE.

Le souvenir en serait trop pénible. Qu'elle soit à jamais oubliée.

LA REINE.

Je vous le promets.

LA DUCHESSE.

Ainsi c'est convenu, vous ne reverrez plus cette petite Abigaïl ?...

LA REINE.

Certainement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON.

Miss Abigaïl Churchill !

LA DUCHESSE, à part, et s'éloignant.

O ciel !

LA REINE, avec embarras.

Au moment même où nous en parlions... c'est un singulier hasard.

ABIGAÏL.

Votre Majesté m'a ordonné de me rendre auprès d'elle.

LA REINE.

C'est-à-dire... ordonné... j'ai dit que je désirais... J'ai dit : Voyez si cette jeune personne...

LA DUCHESSE.

C'est juste... il faut bien que Votre Majesté la voie, pour lui annoncer que sa demande ne peut être admise...

ABIGAÏL.

Ma demande... je n'aurais jamais osé... c'est Sa Majesté qui d'elle-même, et dans sa bonté, a daigné me proposer...

LA REINE.

C'est vrai! mais des raisons majeures... des considérations politiques...

ABIGAÏL, souriant.

Pour moi!...

LA REINE.

M'obligent à regret à renoncer à un rêve que j'aurais été heureuse de réaliser... Ce n'est plus moi... c'est madame la duchesse, votre parente, qui désormais se charge de votre sort... Elle m'a promis pour vous, loin de Londres, une position honorable... (Avec dignité, passant près de la duchesse et prenant le milieu du théâtre.) et j'y compte...

ABIGAÏL, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Je m'en occuperai dès aujourd'hui... (A Abigaïl.) Attendez-moi, je vous parlerai en sortant de chez la reine, à qui mon devoir est d'obéir en tout.

LA REINE, à demi-voix, à Abigaïl.

Remerciez-la donc!... (Abigaïl reste immobile ; mais pendant que la duchesse remonte le théâtre, elle baise vivement la main de la reine.)

ABIGAÏL, à part.

Pauvre femme!... (La reine s'éloigne avec la duchesse par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

ABIGAIL, seule, et regardant sortir la reine.

Ah! que je la plains!... M. de Saint-Jean avait raison... il les connaît bien... ce n'est pas celle-là qui est reine, c'est l'autre... et je me laisserais protéger, c'est-à-dire tyranniser par elle!...

Plutôt mourir!... Je refuserai... Et cependant maintenant plus que jamais nous aurions besoin d'amis et de protecteurs, car depuis hier, depuis le départ d'Arthur, je n'ai pas vu M. de Saint-Jean... Je ne sais ce qu'il devient... de sorte que j'ai peur toute seule... (Avec effroi.) C'est ici, dans le palais de la reine, dans les jardins de Saint-James... avec un grand seigneur, sans doute, qu'il s'est battu... Il n'y a pas de grâce à espérer, et s'il n'a pas déjà gagné le continent, c'en est fait de ses jours. Ah! je ne demande plus rien pour moi, mon Dieu!... et j'avais tort de me plaindre... L'abandon, la misère, j'accepte tout sans murmurer. Qu'il soit sauvé, qu'il vive, et je renonce au bonheur... je renonce à mon mariage.

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, qui est entré avant la fin de la scène précédente.

Eh! pourquoi donc, palsambleu! moi je ne renonce à rien...

ABIGAÏL.

Ah! monsieur Henri, vous voilà... venez, venez... je suis bien malheureuse, tout est contre moi, tout m'abandonne.

BOLINGBROKE, gaiement.

C'est dans ces moments-là que mes amis me voient arriver. Voyons, ma petite Abigaïl, qu'y a-t-il?

ABIGAÏL.

Il y a que cette fortune que vous nous aviez promise...

BOLINGBROKE.

Elle a tenu parole... elle est venue exacte au rendez-vous.

ABIGAÏL, étonnée.

Comment cela?

BOLINGBROKE.

Ne vous ai-je pas parlé de lord Richard Bolingbroke, mon cousin.

ABIGAÏL.

Non, vraiment.

BOLINGBROKE.

Le plus impitoyable de mes créanciers, quoiqu'il fût comme moi de l'opposition! C'est lui qui avait vendu mes dettes à la duchesse de Marlborough. Du reste, l'être le plus nul, le plus incapable.

ABIGAÏL.

Je ne croirai jamais qu'il fût de la famille.

BOLINGBROKE.

Il en était le chef. A lui tous les biens... à lui l'immense fortune des Bolingbroke...

ABIGAÏL.

Eh bien ! ce cousin...

BOLINGBROKE, riant.

Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier?

ABIGAÏL.

Vous, monsieur de Saint-Jean ?...

BOLINGBROKE.

Moi-même... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille, et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel je viens demander justice à la reine.

ABIGAÏL.

Comment cela?

BOLINGBROKE, lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.

Avec mes honorables collègues que voici... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause; c'est le premier service qu'il rend à notre parti... Et jamais, à coup sûr, il n'aura fait autant de bruit de son vivant. Silence!... c'est la reine!...

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH, SIR HARLEY, MEMBRES DE L'OPPOSITION, DAMES D'HONNEUR.

(Abigaïl est à droite du spectateur; plusieurs seigneurs et dames de la cour viennent se placer auprès d'elle. Sir Harley et les membres de l'opposition à gauche, se groupent autour de Bolingbroke. La Reine, la duchesse et les dames d'honneur sortent des appartements à droite, et se placent au milieu du théâtre.)

BOLINGBROKE, cherchant ses expressions, et s'efforçant de s'échauffer.

Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus un parent désolé, qui accourt au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin... hier, dans votre palais... et dans les jardins de Saint-James...

ABIGAÏL, à part.

O ciel !...

BOLINGBROKE.

A été frappé en duel... si l'on peut appeler duel un combat sans témoins, où son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois.

LA DUCHESSE.

Permettez...

BOLINGBROKE.

Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras... comment ne pas croire que le ministère... (A la duchesse et aux seigneurs, qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.) Oui, Madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... j'accuse les ministres... j'accuse leurs partisans, leurs amis... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire, par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je viens déclarer à Sa Majesté que si des troubles sérieux éclatent aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre, mais à ceux qui l'entourent, et dont l'opinion publique réclame depuis longtemps le renvoi.

LA DUCHESSE, froidement.

Avez-vous terminé ?

BOLINGBROKE.

Oui, Madame.

LA DUCHESSE.

Maintenant, voici la vérité, prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

ABIGAÏL, à part.

Je meurs d'effroi.

LA DUCHESSE.

Il est malheureusement trop vrai qu'hier, dans une allée du parc de Saint-James, lord Richard s'est battu en duel...

BOLINGBROKE.

Avec qui ?

LA DUCHESSE.

Avec un cavalier, dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

BOLINGBROKE.

Je demande à Votre Majesté si cela est vraisemblable...

LA DUCHESSE.

Cela est cependant... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là... des employés du palais... que vous pouvez voir et interroger.

BOLINGBROKE.

Je ne doute point de leur réponse ! les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupable s'est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaissance des appartements et détours du palais, comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir ?

ABIGAÏL, à part.

C'est fait de nous !

BOLINGBROKE.

Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main dans la maison de la reine ?... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés ?

LA DUCHESSE.

Ils le sont !

ABIGAÏL, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE.

Sa Majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance.

LA REINE.

Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse. (La remettant à Bolingbroke) et à vous, monsieur de Saint-Jean... je veux dire milord Bolingbroke, à qui ce titre, et les liens du sang qui vous unissaient au défunt, imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

LA DUCHESSE.

On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

LA REINE.

Mylord et Messieurs, êtes-vous satisfaits?

BOLINGBROKE.

Toujours, quand on a vu Votre Majesté et qu'on a pu s'en

faire entendre. (La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues qui s'inclinent profondément, et rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartements à droite. Le reste de la foule s'écoule par les portes du fond.)

SCÈNE VII.

BOLINGBROKE, ABIGAIL

(Abigaïl suit un instant les membres de l'opposition qni se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre à gauche.)

BOLINGBROKE.

A merveille!... mais s'ils croient que c'est fini... ils se trompent bien... grâce à cette ordonnance, j'arrèterai plutôt toute l'Angleterre... (Se retournant vers Abigaïl qui se soutenant à peine, s'appuie sur un fauteuil à gauche.) Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc?

ABIGAÏL.

Ce que j'ai! vous venez de nous perdre.

BOLINGBROKE.

Comment cela?

ABIGAÏL.

Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple et de la cour... celui que vous ètes chargé de poursuivre... d'arrêter, de faire condamner...

BOLINGBROKE.

Eh bien!

ABIGAÏL.

Eh bien... c'est Arthur!

BOLINGBROKE.

Quoi? ce duel... cette rencontre...

ABIGAÏL.

C'était avec lord Bolingbroke, votre cousin, qu'il ne connaissait pas... mais qui depuis longtemps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, poussant un cri.

J'y suis! l'homme à la chiquenaude... Oui, ma chère, une véritable chiquenaude... c'est elle qui a été la cause de tout... d'un duel, d'une émeute... du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore, d'une ordonnance royale.

ABIGAÏL.

Qui vous prescrit de l'arrêter!

BOLINGBROKE, vivement.

L'arrêter! allons donc! Celui à qui je dois tout, un rang, un titre et des millions! non... non... je ne suis pas assez ingrat,

assez grand seigneur pour cela. (Prenant l'ordonnance qu'il veut déchirer.) Et plutôt, morbleu... (S'arrêtant.) O ciel!... et tout un parti qui compte sur moi... et l'opposition entière que j'ai déchaînée contre ce malheureux duel... et puis enfin, aux yeux de tous, c'est mon parent... c'est mon cousin...

ABIGAÏL.

Que faire, mon Dieu !

BOLINGBROKE, gaiement.

Parbleu ! je ne ferai rien... que du bruit... des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté, et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri mes sentiments et ma responsabilité de cousin !

ABIGAÏL.

Ah ! que vous êtes bon!... que vous êtes aimable!... C'est bien, c'est à merveille... Et comme depuis hier qu'il nous a quittés, il doit être loin maintenant... (Poussant un cri en apercevant Masham.) Ah !...

SCÈNE VIII.

ABIGAIL, MASHAM, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE, l'apercevant.

C'est fait de nous!... Malheureux ! qui vous ramène?... pourquoi revenir sur vos pas?

MASHAM, tranquillement.

Je ne suis jamais parti.

ABIGAIL.

Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

MASHAM.

Je n'étais pas sorti de Londres, que j'ai entendu galoper sur mes traces... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eut bientôt rattrapé. J'eus un instant l'idée de me défendre... mais déjà je venais de blesser un homme... et en tuer un second qui ne m'avait rien fait, vous comprenez... Je m'arrêtai et lui dis : (Portant la main à son épée.) Mon officier, je suis à vos ordres. Mes ordres, me dit-il, les voici : et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

ABIGAÏL.

Eh bien?

MASHAM.

Eh bien! c'est à confondre!... c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

BOLINGBROKE.

Est-il possible?

ABIGAÏL.

Une pareille récompense!...

MASHAM.

Après ce que je venais de faire! Demain matin, continue mon jeune officier, vous remercierez la reine; mais aujourd'hui nous avons un repas de corps... tous nos camarades du régiment; je me charge de vous présenter... venez... je vous emmène!... Que répondre? Je ne pouvais pas prendre la fuite... c'était donner des soupçons... me trahir... m'avouer coupable...

ABIGAÏL.

Et vous l'avez suivi?

MASHAM.

A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

ABIGAÏL.

Malheureux!...

MASHAM.

Et pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer. Qu'il vous suffise de savoir... que l'homme qui vous avait raillé et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

MASHAM.

Que dites-vous?

BOLINGBROKE.

Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu; je désire que le second vous en rapporte autant... Mais en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

MASHAM, *lui présentant son épée.*

Je suis à vos ordres.

BOLINGBROKE.

Eh! non... je n'ai pas un brevet d'officier à vous offrir... ni de repas de corps...

ABIGAÏL.

Heureusement... car il vous suivrait.

BOLINGBROKE.

Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi, d'abord, je vous chercherai très-peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

ABIGAÏL.

Jusqu'ici, grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

BOLINGBROKE.

Évitez d'en faire naître; restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

MASHAM.

Ce matin il faut que j'aille chez la reine.

BOLINGBROKE.

Tant pis.

MASHAM.

De plus voici une lettre qui m'ordonne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

ABIGAÏL.

Une lettre de qui?

MASHAM.

De mon protecteur inconnu!... celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boîte...

L'HUISSIER, paraissant à la porte des appartements de la reine.

Monsieur le capitaine Masham!

MASHAM.

La reine qui m'attend... (Remettant à Abigaïl la lettre et à Bolingbroke la boîte.) Tenez... et voyez... (Il sort.)

SCENE IX.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL.

Qu'est-ce que cela signifie?

BOLINGBROKE.

Lisons!

ABIGAÏL, lisant la lettre.

« Vous êtes officier! j'ai tenu ma parole... tenez la vôtre en
« continuant à m'obéir; tous les matins montrez-vous à la cha-
« pelle, et tous les soirs au jeu de la reine. Bientôt viendra le

« moment où je me ferai connaître... D'ici là, silence et obéis-
« sance à mes ordres, sinon, malheur à vous!... »

ABIGAÏL.

Et quels ordres, je vous le demande!

BOLINGBROKE.

Celui de ne pas se marier.

ABIGAÏL.

Une protection à ce prix-là, c'est terrible.

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez peut-être!

ABIGAÏL.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE, souriant.

C'est que ce protecteur mystérieux...

ABIGAÏL.

Un ami de son père!... un lord!...

BOLINGBROKE, de même.

Je parierais plutôt pour une lady.

ABIGAÏL.

Allons donc! lui! Arthur! un jeune homme si rangé, et surtout si fidèle!

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas sa faute, si on le protége malgré lui et incognito.

ABIGAÏL.

Ah! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum nous dira peut-être...

BOLINGBROKE, gaiement.

Ah! il y a un post-scriptum?

ABIGAÏL, lisant avec émotion.

« J'envoie à M. le capitaine Masham les insignes de son nouveau grade. »

BOLINGBROKE, ouvrant la boîte qu'il tient.

Des ferrets en diamants d'un goût et d'une magnificence... c'est bien cela.

ABIGAÏL, les regardant.

O ciel!... je sais qui! Ces diamants, je les reconnais! ils ont été achetés dans les magasins de maître Tomwood et vendus par moi, la semaine dernière...

BOLINGBROKE.

A qui? parlez?...

ABIGAÏL.

Oh! je ne le puis!... je n'ose... A une bien grande dame, et je suis perdue si Arthur en est aimé.

BOLINGBROKE.

Que vous importe? s'il ne l'aime point, s'il ne s'en doute même pas!

ABIGAÏL.

Il le saura... je vais tout lui dire...

BOLINGBROKE, la tenant par la main.

Non... si vous m'en croyez... il l'ignorera toujours!

ABIGAÏL.

Pourquoi donc?

BOLINGBROKE.

Ma pauvre enfant!... vous ne connaissez pas les hommes! Le plus modeste et le moins fat a tant de vanité! Il est si flatteur de se savoir aimé d'une grande dame! et s'il est vrai que celle-là soit si redoutable...

ABIGAÏL.

Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE.

Et quelle est-elle donc?

ABIGAÏL, montrant la duchesse qui entre par la galerie à droite.

La voici!

BOLINGBROKE, vivement, et lui prenant la lettre qu'elle tient.

La duchesse! (A Abigaïl qu'il renvoie.) Laissez-nous... laissez-nous...

ABIGAÏL.

Elle m'avait dit de l'attendre...

BOLINGBROKE, la poussant par la porte à gauche.

Eh bien! c'est moi qu'elle trouvera!... (A part.) O fortune! tu me devais cette revanche...

SCÈNE X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

(Elle entre rêveuse, Bolingbroke s'approche et la salue respectueusement.)

LA DUCHESSE.

Ah! c'est vous, Mylord; je cherchais cette jeune fille...

BOLINGBROKE.

Oserai-je vous demander un moment d'audience?

LA DUCHESSE.

Parlez... auriez-vous quelque indice, quelque renseignement

sur le coupable que nous sommes chargés de poursuivre?

BOLINGBROKE.

Aucun encore!... et vous, Madame?

LA DUCHESSE.

Pas davantage...

BOLINGBROKE, à part.

Tant mieux.

LA DUCHESSE.

Alors, que voulez-vous?

BOLINGBROKE.

D'abord m'acquitter de tout ce que je vous dois! la reconnaissance m'en faisait un devoir! Et devenu riche, par hasard, mon premier soin a été de faire remettre chez votre banquier un million de France, pour payer les deux cent mille livres, auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

LA DUCHESSE.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

C'était beaucoup!... je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons!... Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que vous y aurez gagné trois cents pour cent... j'en suis ravi... vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

LA DUCHESSE, souriant.

Mais si vraiment pour vous!...

BOLINGBROKE.

Non, Madame; vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'État était l'ordre, qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir, car grâce à elle on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres:

Cette leçon vaut bien un million sans doute!

Je ne le regrette pas, et je mettrai désormais vos enseignements à profit.

LA DUCHESSE.

Je comprends! n'ayant plus à craindre pour votre liberté... vous allez me faire une guerre plus violente encore.

BOLINGBROKE.

Au contraire... je viens vous proposer la paix.

LA DUCHESSE.

La paix entre nous!... c'est difficile.

BOLINGBROKE.

Eh bien! une trêve... une trêve de vingt-quatre heures!

LA DUCHESSE.

A quoi bon?... Vous pouvez, quand vous voudrez, commencer l'attaque dont vous m'avez menacée; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigaïl était ma parente; mes bienfaits ont devancé vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la plaçais à trente lieues de Londres, dans une maison royale, faveur recherchée par les plus nobles familles du royaume!

BOLINGBROKE.

C'est fort généreux... mais je doute qu'elle accepte!...

LA DUCHESSE.

Pour quelle raison, s'il vous plaît.

BOLINGBROKE.

Elle tient à rester à Londres.

LA DUCHESSE, avec ironie.

A cause de vous peut-être?

BOLINGBROKE, avec fatuité.

C'est possible!

LA DUCHESSE, gaiement.

Eh! mais... je commence à le croire!... l'intérêt que vous lui portez... l'insistance, la chaleur que vous mettez à la défendre... (Souriant.) Là, vraiment, mylord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

BOLINGBROKE.

Quand ce serait?...

LA DUCHESSE, gaiement.

Je le voudrais!

BOLINGBROKE.

Et pourquoi?

LA DUCHESSE, de même.

Un homme d'État amoureux, il est perdu!... il n'est plus à craindre!...

BOLINGBROKE.

Je ne vois pas cela!... Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front les amours et les affaires... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées, et sortent parfois des détours de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. — Je connais entre autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de

la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible... sa providence terrestre, et sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (Geste de la duchesse.) C'est intéressant, n'est-ce pas, Madame?... Eh bien! ce n'est rien encore! — Dernièrement, et par son mari, qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gardes, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes... des ferrets en diamants que l'on dit magnifiques...

LA DUCHESSE, avec embarras.

Ce n'est guère vraisemblable, et à moins que vous ne soyez bien sûr...

BOLINGBROKE.

Les voici!... ainsi que la lettre qui les accompagnait. (A demi-voix.) Vous comprenez qu'à nous deux, car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame! Des places ainsi données sont sujettes au contrôle des chambres et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves, mais ce riche présent acheté par elle... cette lettre dont l'écriture, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité que cette grande dame pourrait peut-être braver; mais elle a un mari... ce général dont je parlais... un caractère violent et emporté, dont un pareil scandale exciterait la fureur... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur!...

BOLINGBROKE, changeant de ton.

Madame la duchesse!... parlons sans métaphore. Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

LA DUCHESSE.

Ah! s'il était vrai!...

BOLINGBROKE.

Entre nous, point de promesses, ni de protestations : des faits! Abigaïl sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la Reine... et tout ceci vous sera remis.

LA DUCHESSE.

A l'instant...

BOLINGBROKE.

Non... dès son entrée en fonctions... et il dépend de vous que ce soit dès demain, dès ce soir...

LA DUCHESSE.

Ah ! vous vous méfiez de moi et de ma parole?

BOLINGBROKE.

Ai-je tort ?

LA DUCHESSE.

La haine vous aveugle.

BOLINGBROKE, *galamment.*

Non !... car je vous trouve charmante !... et si au lieu d'être dans les camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde !

LA DUCHESSE.

Vous croyez...

BOLINGBROKE.

Rien de plus vrai ! Livré à moi-même, je suis toujours la franchise personnifiée !

LA DUCHESSE.

Eh bien ! donnez-m'en une preuve... une seule, et je consens.

BOLINGBROKE.

Laquelle ?

LA DUCHESSE.

Comment avez-vous découvert ce secret?

BOLINGBROKE.

Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne...

LA DUCHESSE.

Que je devine !... Vous êtes riche maintenant, et comme vous me le disiez tout à l'heure, vous avez acheté à prix d'or, convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

BOLINGBROKE, *souriant.*

C'est possible.

LA DUCHESSE.

Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance !

BOLINGBROKE.

Mais, silence avec lui.

LA DUCHESSE.

Avec tous !

BOLINGBROKE.

Ce soir la nomination d'Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ce soir, cette lettre...

BOLINGBROKE.

Je le promets... Trève loyale et franche pour aujourd'hui!...

LA DUCHESSE.

Soit! (Elle lui tend la main, que Bolingbroke porte à ses lèvres. A part.) Et demain la guerre!... (Elle sort par la porte à droite, et Bolingbroke par la porte à gauche.)

ACTE III

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ABIGAIL, tenant un livre, LA REINE, tenant à la main un ouvrage de tapisserie, entrent par la porte à droite.

(Abigaïl se tient debout près de la reine, qui va s'asseoir à droite du spectateur, près du guéridon.)

ABIGAÏL.

Je ne puis revenir de mon bonheur; et quoique depuis deux jours je ne quitte plus Votre Majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigaïl, de vous consacrer ma vie.

LA REINE.

Ah! ce n'est pas sans peine!... Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille, on ne me connaît pas... J'ai l'air de céder... je cède même pendant quelque temps; mais je ne perds pas de vue mes projets, et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère... C'est ce qui est arrivé!

ABIGAÏL.

Vous avez parlé à la duchesse en reine!

LA REINE, naïvement.

Non, je ne lui ai rien dit; mais elle a bien vu à ma froideur que je n'étais pas satisfaite... et d'elle-même, quelques heures après, elle est venue, d'un air embarrassé, m'avouer, qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances à ma volonté...

et, exprès pour la punir, j'ai encore hésité quelques instants... et puis j'ai dit que décidément... je voulais !

ABIGAÏL.

Que de bontés ! (Montrant le livre qu'elle tient à la main.) Votre Majesté veut-elle ?... (La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre. — Abigaïl va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit.) *Histoire du Parlement !...*

LA REINE, avec un geste d'ennui, et posant la main sur le livre.

Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer... car, depuis que tu es avec moi, ma vie n'est plus la même ! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut... je suis libre... je ne suis plus reine...

ABIGAÏL, toujours le livre à la main.

Les reines s'ennuient donc?

LA REINE, lui prenant des mains le livre qu'elle jette sur le guéridon qui est près d'elle.

A périr !... Moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur, ni à l'imagination. N'avoir affaire qu'à des gens si positifs, si égoïstes, si arides. Avec eux j'écoute, avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riantes !

ABIGAÏL.

Pas toujours !... je suis si triste parfois !

LA REINE.

Ah ! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère, qu'ils ont exilé, et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine... que par un bill du parlement que je n'obtiendrai peut-être pas !

ABIGAÏL.

Ah ! c'est affreux.

LA REINE.

N'est-ce pas ?... Et, pendant que je parlais, je t'ai vue pleurer; et, depuis ce moment-là, toi, qui as su me comprendre, je t'aime comme une compagne, comme une amie.

ABIGAÏL.

Ah ! qu'ils ont raison de vous appeler la bonne reine Anne.

LA REINE.

Oui, je suis bonne; ils le savent, et ils en abusent. Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes; il leur faut des places; ils en veulent tous ! et tous la même... tous la plus belle !

ABIGAÏL.

Eh bien ! donnez-leur des honneurs et du pouvoir, moi, je ne veux que vos chagrins.

LA REINE, se levant et jetant son ouvrage sur le guéridon.

Ah! c'est ma vie entière que tu me demandes, et que je te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette, car nous sommes tous exilés... eux en France, et moi sur ce trône.

ABIGAÏL.

Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune... qui êtes libre?

LA REINE.

Tais-toi... tais-toi!... C'est ce qu'ils disent tous, et, à les en croire, il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi; n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non, non, j'ai préféré ma liberté... j'ai préféré à l'esclavage la solitude et l'abandon.

ABIGAÏL.

Je comprends... quand on est princesse, on ne peut donc pas choisir soi-même, ni aimer personne?

LA REINE.

Non, vraiment!

ABIGAÏL.

Comment!... en idée, en rêve, il n'est pas permis de penser à quelqu'un?

LA REINE, souriant.

Le parlement le défend.

ABIGAÏL.

Et vous n'oseriez le braver? Vous n'auriez pas ce courage, vous, la reine?

LA REINE.

Qui sait? je suis peut-être plus brave que tu ne crois!

ABIGAÏL, vivement.

A la bonne heure!

LA REINE.

Je plaisante!... C'est, comme tu le disais, un rêve! une idée... un avenir mystérieux, des projets chimériques où l'imagination se complaît et s'arrête! des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc pas? une lecture à nous deux... à voix basse... que j'en connaisse seulement le héros.

LA REINE, souriant.

Plus tard... je ne dis pas.

ABIGAÏL.

C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE.

Peut-être! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole, et lui, jamais!... C'est tout simple... à la reine...

ABIGAÏL.

C'est vrai... C'est gênant d'être reine! Mais, avec moi, vous m'avez promis de ne pas l'être!... Alors, entre nous, à vos moments perdus, nous pourrons parler de l'inconnu... sans craindre le parlement!

LA REINE.

Tu as raison!... ici il n'y a pas de dangers! et ce qu'il y a de charmant, Abigaïl, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État!... toi, jamais!...

ABIGAÏL.

Ah! mon Dieu!

LA REINE.

Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL.

C'est que justement j'ai une demande à vous adresser, une demande très-importante de la part...

LA REINE.

De qui?

ABIGAÏL.

De lord Bolingbroke... Ah! que c'est mal!... ses intérêts que j'oubliais!... et qu'il venait de nous confier, à moi... et à M. Masham...

LA REINE, avec émotion.

Masham!

ABIGAÏL.

L'officier qui est aujourd'hui de service au palais. Imaginez-vous, Madame, qu'autrefois Bolingbroke avait rencontré dans son voyage en France, un digne gentilhomme. . un ami... qui lui avait rendu les plus grands services, et il voudrait, à son tour, obtenir pour cet ami....

LA REINE.

Une place!... un titre?...

ABIGAÏL.

Non... une audience de Votre Majesté, ou du moins une invitation pour ce soir au cercle de la cour.

LA REINE.

C'est la duchesse qui, en qualité de surintendante, est chargée des invitations; je vais donner son nom. (Passant près de la table à gauche, et s'asseyant pour écrire.) Quel est-il?

ABIGAÏL.

Le marquis de Torcy.

LA REINE, vivement.

Tais-toi!

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc?

LA REINE, toujours assise.

Un seigneur que j'estime, que j'honore!... mais un envoyé de Louis XIV; et si l'on savait même que tu as parlé pour lui..

ABIGAÏL.

Eh bien?

LA REINE.

Eh bien!... il n'en faudrait pas davantage pour exciter des soupçons, des jalousies, des exigences... c'est l'amitié la plus fatigante!... et si je voyais le marquis...

ABIGAÏL.

Mais lord Bolingbroke y compte... il y attache une importance... il prétend que tout est perdu, si vous refusez de le recevoir!

LA REINE.

En vérité!

ABIGAÏL.

Et vous, qui êtes la maîtresse, qui êtes la reine... vous le voudrez, n'est-ce pas?

LA REINE, avec embarras.

Certainement... je le voudrais...

ABIGAÏL, vivement.

Vous promettez?

LA REINE.

Mais c'est que... silence!

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LA REINE, ABIGAIL.

LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

Voici, Madame, des dépêches du maréchal... et puis, malgré l'effet qu'a produit le discours de Bolingbroke... (Elle s'arrête en apercevant Abigaïl.)

LA REINE.

Eh bien!... achevez.

LA DUCHESSE, montrant Abigaïl.

J'attends que Mademoiselle soit sortie.

ABIGAÏL, s'adressant à la reine.

Votre Majesté m'ordonne-t-elle de m'éloigner?

LA REINE, avec embarras.

Non... car j'ai tout à l'heure des ordres à vous donner... (Avec une sécheresse affectée.) Prenez un livre. (A la duchesse d'un air gracieux.) Eh bien! duchesse?

LA DUCHESSE, avec humeur.

Eh bien! malgré le discours de Bolingbroke, les subsides seront votés, et la majorité, jusqu'ici douteuse, se dessine pour nous, à la condition que la question sera nettement tranchée, et qu'on renoncera à toute négociation avec Louis XIV!

LA REINE.

Certainement.

LA DUCHESSE.

Voilà pourquoi l'arrivée à Londres et la présence du marquis de Torcy produisaient un si mauvais effet; et j'ai eu grandement raison, comme nous en étions convenues, de promettre en votre nom que vous ne le verriez pas, et qu'aujourd'hui même il recevrait ses passeports...

ABIGAÏL, près du guéridon à droite, où elle est assise, et laissant tomber son livre.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous?

ABIGAÏL, regardant la reine d'un air suppliant.

Ce livre... que j'ai laissé tomber!

LA REINE, à la duchesse.

Il me semble, cependant, que, sans rien préjuger, on pourrait peut-être entendre le marquis...

LA DUCHESSE.

L'entendre... le recevoir... pour que la majorité incertaine et

flottante se tourne contre nous, et donne gain de cause à Bolingbroke!

LA REINE.

Vous croyez!...

LA DUCHESSE.

Mieux vaudrait cent fois retirer le bill, ne pas le présenter; et si Votre Majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

LA REINE, effrayée et avec humeur.

Eh! non, mon Dieu! qu'on ne m'en parle plus... c'en est trop déjà! (Elle va s'asseoir près de la table à gauche.)

LA DUCHESSE.

A la bonne heure!... Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire au marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de Votre Majesté...

LA REINE.

C'est bien!

LA DUCHESSE.

Ici... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle!

LA REINE.

A merveille... je vous remercie!...

LA DUCHESSE, à part.

Enfin! (Elle sort.)

ABIGAÏL, qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon.

Pauvre marquis de Torcy... nous voilà bien!... (Elle se lève et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.)

LA REINE, à gauche, et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.

Ah! quel ennui! Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques?... et ces dépêches du maréchal qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre! (Elle parcourt le rapport.

SCÈNE III.

LA REINE, ABIGAIL, MASHAM, paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.

ABIGAÏL.

Eh! mon Dieu, que voulez-vous?

MASHAM, à voix basse.

Une lettre de notre ami!

ABIGAÏL.

De Bolingbroke!... (Lisant vivement.) « Ma chère enfant... Puisque « la fortune vous sourit, je conseille à vous et à Masham de par- « ler au plus tôt de votre mariage à la reine. Mais pendant que « vous êtes en faveur, moi, je suis perdu!... Venez à mon « aide!... Je suis là... je vous attends!... il y va de notre salut « à tous. » Ah! j'y cours. (Elle sort par la porte du fond et Masham la suit.)

SCÈNE IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.

Qu'est-ce? (Masham s'arrête.) Ah! c'est l'officier de service. C'est vous, monsieur Masham?

MASHAM.

Oui, Madame... (A part.) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE.

Que voulez-vous?

MASHAM.

Une grâce de Votre Majesté.

LA REINE.

A la bonne heure!... vous qui ne parlez jamais... qui ne demandez jamais rien!...

MASHAM.

C'est vrai, Madame, je n'osais pas... mais aujourd'hui...

LA REINE.

Qui vous rend plus hardi?

MASHAM.

La position où je me trouve... et si Votre Majesté daigne m'accorder quelques instants d'audience...

LA REINE.

Dans ce moment c'est difficile... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, respectueusement.

Je me retire!...

LA REINE.

Non!... je dois avant tout justice à mes sujets; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes; et la vôtre a rapport sans doute à votre grade?

MASHAM.

Non, Madame!

LA REINE.

A votre avancement?...

MASHAM.

Oh! non, Madame; je n'y pense pas!

LA REINE, souriant.

Ah!... et à quoi pensez-vous donc?

MASHAM.

Pardon, Madame!... je crains que ce ne soit manquer de respect à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets.

LA REINE, gaiement.

Pourquoi donc? j'aime beaucoup les secrets! Continuez, je vous prie! (Lui tendant la main.) et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, portant la main à ses lèvres.

Ah! Madame!...

LA REINE, retirant sa main, et avec émotion.

Eh bien!...

MASHAM.

Eh bien! Madame... j'avais déjà, et sans m'en douter, un protecteur puissant.

LA REINE, faisant un geste de surprise.

Ah! bah!

MASHAM.

Cela vous étonne?...

LA REINE, le regardant avec bienveillance.

Non!... cela ne m'étonne pas...

MASHAM.

Ce protecteur, qui jamais ne s'est fait connaître, me défend sous peine de sa colère...

LA REINE.

Eh bien!... vous défend...

MASHAM.

De jamais me marier!

LA REINE, riant.

Vous!... vous avez raison!... c'est une aventure! et des plus intéressantes... (Avec curiosité.) Achevez!... achevez... (Se retournant avec humeur vers Abigaïl qui rentre.) Qu'est-ce donc?... qui se permet d'entrer ainsi?...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ABIGAIL.

LA REINE.

Ah ! c'est toi, Abigaïl ?... plus tard je te parlerai.

ABIGAÏL.

Eh ! non, Madame, s'est sur-le-champ ! Un ami qui vous est dévoué... et qui me demande avec instance de le faire arriver jusqu'à Votre Majesté !...

LA REINE, avec humeur.

Toujours interrompue et dérangée... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses !... Que me veut-on ?... quelle est cette personne ?

ABIGAÏL.

Lord Bolingbroke.

LA REINE, avec effroi et se levant

Bolingbroke !...

ABIGAÏL.

Il s'agit, dit-il, de la question la plus grave, la plus importante !

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (Haut.) C'est impossible... la duchesse va venir...

ABIGAÏL.

Eh bien ! avant qu'elle revienne !

LA REINE.

Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler des affaires d'État !... D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien !

ABIGAÏL.

Alors, voyez-le toujours, ne fût-ce que pour le congédier... car j'ai dit qu'on le laissât monter.

LA REINE.

Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui ?... Qu'avez-vous fait ?...

ABIGAÏL.

Punissez-moi, Madame, car le voici !...

LA REINE, avec colère, et traversant le théâtre

Laissez-nous !...

ABIGAÏL, à Bolingbroke qu'elle rencontre au fond du théâtre, et à voix basse.

Elle est mal disposée !...

MASHAM, de même.

Et vous n'y pourrez rien !

BOLINGBROKE.

Qui sait?... le talent... ou le hasard !... celui-là surtout !...
Abigaïl et Masham sortent.)

SCÈNE VI.

LA REINE, BOLINGBROKE.

(La reine a été s'asseoir sur le fauteuil, à droite, près du guéridon.)

LA REINE, à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.

Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

BOLINGBROKE.

Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, se levant.

Ah! je m'en doutais!... et c'est justement là ce que je craignais. Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire... j'apprécie vos motifs et vous en remercie... mais, voyez-vous, ce serait inutile; les passeports du marquis vont être signés...

BOLINGBROKE.

Ils ne le sont pas encore ! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme... et si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE.

Tout est arrangé et convenu... j'ai donné ma parole... s'il faut même vous le dire, j'attends la duchesse pour cette signature... elle va venir à trois heures, et si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE.

Je comprends...

LA REINE.

Ce seraient de nouvelles scènes !... de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement... vous qui êtes, pour moi, un ami véritable...

BOLINGBROKE.

Vous m'éloignez... vous me congédiez pour accueillir une ennemie. . Pardon, Madame ! je vais céder la place à la duchesse... mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné, accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes

qui nous restent?... Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter... (La reine, qui étai près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.) Un quart-d'heure, Madame, un quart-d'heure!... c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays. Son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir... Et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts. Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... paye des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, Madame .. si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu tout l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre?

LA REINE.

Permettez, Mylord...

BOLINGBROKE, continuant.

Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants, et que dans leur glorieuse défaite les vaincus n'en ont perdu que huit mille? Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon, qui est sa duchesse de Marlborough à lui; si au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi pour commander ses armées... Louis XIV eût interrogé les champs de bataille et choisi Vendôme ou Catinat... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés? Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contraignons pas!

LA REINE.

Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix... vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à ce que vous me proposez... il faut un courage que je n'ai pas... il faut se décider entre vous et des personnes qui elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, s'animant,

Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

LA REINE.

Non... non... laissez-moi l'ignorer!... Il faudrait encore s'irriter... en vouloir à quelqu'un... je ne le puis.

BOLINGBROKE, à part.

Oh! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère? (Haut.) Quoi! Madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de nos subsides entre dans les coffres du duc de Marlboroug, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

LA REINE, écoutant et croyant entendre la duchesse.

Silence... j'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke... on vient...

BOLINGBROKE.

Non, Madame... (Continuant avec chaleur.) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE.

Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE.

Voilà cependant la vérité!... Et ce jeune officier qui tout à l'heure, était ici... Arthur Masham peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

LA REINE, avec émotion.

Masham... que dites-vous?

BOLINGBROKE.

Qu'il est aimé de la duchesse...

LA REINE, tremblante.

Lui!... Masham!...

BOLINGBROKE, prêt à sortir.

Lui... ou tout autre, qu'importe?

LA REINE, avec colère.

Ce qu'il m'importe, dites-vous?... (Se levant vivement.) Si l'on m'abuse! si l'on me trompe! si l'on met en avant les intérêts de l'État, quand il s'agit de caprices, d'intrigues ou d'intérêts particuliers!... Non, non... il faut que tout s'explique! Restez, Mylord, restez; moi, la reine, je veux... je dois tout savoir! (Elle va regarder du côté de la galerie à droite et revient.)

BOLINGBROKE, à part pendant ce temps.

Est-ce que par hasard le petit Masham?... O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous?

LA REINE, avec émotion.

Eh bien! Bolingbroke, vous disiez donc que la duchesse...

BOLINGBROKE, observant la reine.

Désire la continuation de la guerre.

LA REINE, de même.

Pour tenir son mari éloigné de Londres.

BOLINGBROKE, de même.

Oui, Madame...

LA REINE.

Et par affection pour Masham...

BOLINGBROKE.

J'ai quelques raisons de le croire.

LA REINE.

Lesquelles?

BOLINGBROKE, vivement.

D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour, dans la maison de Sa Majesté.

LA REINE.

C'est vrai!

BOLINGBROKE, de même.

C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'enseigne.

LA REINE.

C'est vrai!

BOLINGBROKE.

Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE.

Oui, oui, vous avez raison : sous prétexte que moi-même je le voulais... je le désirais... (Vivement.) Et j'y pense maintenant... ce protecteur inconnu, dont Masham me parlait..

BOLINGBROKE.

Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE.

Qui lui défendait de se marier.

BOLINGBROKE, près de la reine, et presque à son oreille.

C'était elle... Aventure romanesque, qui souriait à sa vive imagination! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux loisirs, que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées, et fait voter des subsides pour continuer la guerre!... (Avec intention.) la guerre qui fait sa gloire, sa fortune et son bonheur... bonheur d'autant plus grand qu'il est ignoré, et que, par un piquant hasard, dont elle rit au fond du cœur, les augustes personnes qui croient servir son ambition, servent en même

temps ses amours!... (Voyant le geste de colère de la reine.) Oui, Madame...

LA REINE.

Silence!... c'est elle!...

SCÈNE VII.

LA REINE, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE, ABIGAIL.

LA DUCHESSE, sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine, et reste stupéfaite.

Bolingbroke!... (Bolingbroke s'incline et salue.)

LA REINE, qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la duchesse.

Qu'est-ce, Milady?... Que voulez-vous?

LA DUCHESSE, lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.

Les passeports du marquis de Torcy... et la lettre qui les accompagne!

LA REINE, sèchement.

C'est bien!... (Elle jette les papiers sur la table.)

LA DUCHESSE.

Je l'apporte à signer à Votre Majesté.

LA REINE, de même, et allant s'asseoir à la table à gauche.

Très-bien!... je lirai, j'examinerai.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) Votre Majesté avait cependant décidé que ce serait aujourd'hui même, et ce matin...

LA REINE.

Oui, sans doute... Mais d'autres considérations m'obligent à différer...

LA DUCHESSE, avec colère et regardant Bolingbroke.

Ah! je devine sans peine!... et il m'est aisé de voir à quelle influence Votre Majesté cède en ce moment!

LA REINE, cherchant à se contenir.

Que voulez-vous dire? et quelle influence? Je n'en connais aucune... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

BOLINGBROKE, debout, près de la table, et à droite de la reine.

Nous le savons tous!...

LA REINE.

On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu'à moi... mais dès qu'elle m'est connue, dès qu'il s'agit des intérêts de l'État, je n'hésite plus!

BOLINGBROKE.

C'est parler en reine...

LA REINE, s'animant.

Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre...

LA DUCHESSE.

Madame!...

LA REINE, s'animant de plus en plus.

Tout calculé, il est constant qu'à la bataille de Hochstedt, ou de Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants.

LA DUCHESSE.

Mais, permettez...

LA REINE, se levant.

Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave... avant de connaître au juste, et de savoir par moi-même?... Non, madame la duchesse, je ne veux pas servir des desseins ambitieux, ou d'autres! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'État.

LA DUCHESSE.

Un mot seulement...

LA REINE.

Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle. (A Abigaïl qui vient de paraître à la porte à droite.) Viens, partons!

ABIGAÏL.

Comme Votre Majesté est émue!

LA REINE, à demi-voix et l'amenant sur le bord du théâtre.

Ce n'est pas sans raison!... Il est un mystère que je veux pénétrer... et cette personne dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAÏL, gaiement.

Qui!... l'inconnu?

LA REINE.

Oui... tu me l'amèneras, cela te regarde!

ABIGAÏL, de même.

Pour cela il faut te connaître!

LA REINE, se retournant et apercevant Masham qui vient d'entrer par la porte du fond, et lui présente ses gants et sa Bible, dit tout bas à Abigaïl :

Tiens, le voici!

ABIGAÏL, immobile de surprise.

O ciel!

BOLINGBROKE, qui est passé près d'elle.

La partie est superbe!

ABIGAÏL.

Elle est perdue!...

BOLINGBROKE

Elle est gagnée! (La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la Bible, fait signe à Abigaïl de la suivre : toutes deux s'éloignent. — La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort; Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, seule.

C'est inouï!... Pour la première fois de sa vie, elle avait une volonté! une volonté réelle! Faut-il l'attribuer aux talents de Bolingbroke?... Ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille?... (D'un air de mépris.) Allons donc! (Après un instant de silence.) Je le saurai Je le saurai!... En attendant, et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement... elle était seule... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là... et elle a résisté encore!... et il a fallu employer les grands moyens!... Ce bill pour le rappel des Stuarts... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la chambre, si le marquis partait!... et j'ai ses passeports... je les ai... pour demain seulement... Vingt-quatre heures de plus, peu importe?... Mais tout en signant, la reine, qui ne tient à rien... pas même à sa mauvaise humeur... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordinaire... Il y avait de l'ironie, du dépit, une colère secrète et concentrée qu'elle n'osait laisser éclater... (En riant.) Décidément elle déteste sa favorite!... je le sais, et c'est ce qui fait ma force!... La faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite!... mais quand elle l'est sur la haine... cela ne fait qu'augmenter... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là?... Ah! notre jeune officier.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, MASHAM.

MASHAM, à part.

C'est la redoutable duchesse, dont Abigaïl m'a tant recommandé de me défier... J'ignore pourquoi. N'importe, ayons-en toujours peur... de confiance ! (Il la salue respectueusement.)

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Marlborough?

MASHAM.

Oui, Milady. (A part.) Ah ! mon Dieu ! elle va me faire destituer.

LA DUCHESSE.

Quels titres aviez-vous à cette nomination ?

MASHAM.

Fort peu, si l'on considère mon mérite; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE.

C'est bien !... j'aime cette réponse, et je vois que Mylord a eu raison de vous nommer...

MASHAM.

Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre ?

LA DUCHESSE.

Il vous l'accordera : parlez.

MASHAM.

Est-il possible ?

LA DUCHESSE.

Quelle est cette faveur ?

MASHAM.

C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE.

Il le fera... croyez-en ma parole...

MASHAM.

Ah! Madame, tant de bontés!... vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie...

LA DUCHESSE.

Eh! qui donc ?

MASHAM.

Des personnes qui ne vous connaissaient pas, et qui désormais partageront pour vous mon dévouement.

LA DUCHESSE.

Ce dévouement, puis-je y compter... puis-je le réclamer?

MASHAM.

Daignez me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, le regardant avec bienveillance.

C'est bien! Masham, je suis contente de vous... (Lui faisant signe d'avancer.) Approchez.

MASHAM, à part.

Quels regards pleins de bonté! je n'en reviens pas.

LA DUCHESSE.

Vous m'écoutez, n'est-ce pas?

MASHAM.

Oui, Milady... (A part.) Que peut-elle me vouloir?

LA DUCHESSE.

Il s'agit d'une mission importante dont la reine m'a chargée, et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendre avec moi, et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM.

Un coupable?

LA DUCHESSE.

Oui, un crime audacieux et qui ne mérite point de grâce, a été commis dans le palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que du reste j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

A été assassiné!

MASHAM, avec indignation.

Non, Madame, il a été tué loyalement, et l'épée à la main, par un gentilhomme insulté dans son honneur!

LA DUCHESSE.

Eh bien! si vous connaissez son meurtrier... il faut nous le livrer, vous me l'avez promis, et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM.

Ne poursuivez personne, Madame, car c'est moi !

LA DUCHESSE.

Vous, Masham!

MASHAM.

Moi-même.

LA DUCHESSE, vivement, et lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous!... taisez-vous!... que tout le monde l'ignore! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la cour et à la maison de la reine!... (Vivement.) Il n'y a rien à vous reprocher... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé loyalement... vous me l'avez dit; et qui vous voit, Masham, ne peut en douter... Mais la haine de nos ennemis et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat, dont elle semble la récompense...

MASHAM.

C'est vrai!

LA DUCHESSE.

Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM.

Est-il possible!... un pareil intérêt!...

LA DUCHESSE.

Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment : il faut partir pour l'armée.

MASHAM.

Ah! que je vous remercie!

LA DUCHESSE, avec émotion.

Pour peu de jours, Masham... le temps que cette affaire s'apaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai pour le maréchal des dépêches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM.

A quelle heure?

LA DUCHESSE.

Après le cercle de la reine... ce soir!... Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie!

MASHAM.

Je vous le jure! Mais je ne puis en revenir encore... vous que je craignais... vous que je redoutais. Ah! dans ma reconnaissance... je dois vous ouvrir mon âme tout entière...

LA DUCHESSE.

Ce soir vous me direz cela... Du silence!... on vient.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ABIGAIL, entrant tout émue par la porte à droite.

ABIGAÏL, à part.

Seul avec elle... un tête-à-tête!...

LA DUCHESSE, à part.

Encore cette Abigaïl que je rencontrerai sans cesse. (Haut.) Qui vous amène?... que voulez-vous? que demandez-vous?

ABIGAÏL, troublée et les regardant tous deux.

Rien... je ne sais pas... je craignais... (Se rappelant ses idées.) Ah!... si, vraiment... je me rappelle... la reine veut vous parler, Madame...

LA DUCHESSE.

C'est bien... je m'y rendrai plus tard...

ABIGAÏL.

A l'instant même, Madame... car la reine vous attend!...

LA DUCHESSE, avec colère.

Eh bien! dites à votre maîtresse...

ABIGAÏL, avec dignité.

Je n'ai rien à dire à personne... qu'à vous, madame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre. (La duchesse fait un geste de colère, puis elle se reprend, se contient et sort.)

SCÈNE IV.

MASHAM, ABIGAIL.

MASHAM.

Y pensez-vous, Abigaïl? lui parler ainsi?

ABIGAÏL.

Pourquoi pas?... j'en ai le droit. Et vous, Monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense?

MASHAM.

Tout ce qu'elle a fait pour nous... Vous qui me l'aviez représentée si impérieuse, si terrible...

ABIGAÏL.

Si méchante! Je l'ai dit, et je le dis encore.

MASHAM.

Eh bien! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés... à sa protection...

ABIGAÏL.

Sa protection!... Comment! qui vous a dit?...

MASHAM.

Personne... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et dans sa générosité elle a promis de me défendre... de me protéger.

ABIGAÏL, sèchement.

A quoi bon?... M. de Saint-Jean n'est-il pas là?... Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections!

MASHAM, étonné.

Abigaïl... je ne vous reconnais pas... d'où vient ce trouble... cette émotion...

ABIGAÏL.

Je n'en ai pas... je suis venue... j'ai couru... tant j'étais pressée d'obéir à la reine... Il ne s'agit pas de moi... mais de la duchesse... Que vous a-t-elle dit?

MASHAM.

Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée.

ABIGAÏL, poussant un cri.

Vous faire tuer, pour vous soustraire au danger!... Et vous croyez que cette femme-là vous aime? (Se reprenant.) non... je veux dire... vous porte intérêt, vous protége?

MASHAM.

Oui, sans doute; je lui ai dit que j'irais prendre ses dépêches pour le maréchal... ce soir... chez elle...

ABIGAÏL.

Vous avez dit cela, malheureux!

MASHAM.

Où est le mal?

ABIGAÏL.

Et vous irez?

MASHAM.

Oui vraiment... Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que lorsque vous êtes venue j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage...

ABIGAÏL, avec joie.

En vérité!... (A part.) Et moi qui le soupçonnais... (Haut et avec

émotion.) Pardon, Arthur... ce que vous me dites-là est bien.

MASHAM.

N'est-ce pas?... et ce soir... chez elle... bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAÏL.

Non... non, je vous en conjure; ne vous rendez pas à ses ordres... trouvez un prétexte...

MASHAM.

Y pensez-vous?... c'est l'offenser... c'est nous perdre!...

ABIGAÏL.

N'importe!... cela vaut mieux...

MASHAM.

Et pour quelle raison?

ABIGAÏL, avec embarras.

C'est que... ce soir... et à peu près à la même heure, la reine m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler, et qu'elle vous attendrait peut-être!... ce n'est pas sûr!

MASHAM.

Je comprends!... et alors j'irai chez la reine..

ABIGAÏL.

Non, vous n'irez pas non plus!

MASHAM.

Et pourquoi donc?

ABIGAÏL.

Je ne puis vous l'apprendre... Prenez pitié de moi, car je suis bien tourmentée, bien malheureuse...

MASHAM.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ABIGAÏL.

Écoutez-moi, Arthur... m'aimez-vous comme je vous aime?

MASHAM.

Plus que ma vie...

ABIGAÏL.

C'est ce que je voulais dire!... Eh bien! quand même j'aurais l'air de nuire à votre avancement, ou à votre fortune, et quelque absurdes que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM.

Je vous le jure!

ABIGAÏL.

Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM.

Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine...

ABIGAÏL, vivement.

Encore moins!...

MASHAM.

C'est pour eela, cependant, que ce matin je lui ai demandé une audience... et je suis sûr qu'elle nous protégerait, car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant.

ABIGAÏL, à part.

Il appelle cela de la bienveillance.

MASHAM.

Et elle m'a tendu gracieusement sa belle main que j'ai baisée. (A Abigaïl.) Qu'avez-vous? la vôtre est glacée?...

ABIGAÏL.

Non... (A part.) Elle ne m'avait pas dit cela!... (Haut.) Et moi aussi, Masham, je suis dejà en grande faveur auprès de la reine... je suis eomblée de ses bontés, de son amitié, et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici, à la cour, au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, avec colère.

Ah! je comprends... quelques-uns de ces lords... de ces grands seigneurs... On veut nous séparer, nous désunir... vous ravir à mon amour...

ABIGAÏL.

Oui, e'est à peu près eela. Silence, on frappe : c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir! Lui seul peut me donner avis et eonseil.

MASHAM.

Vous croyez?

ABIGAÏL.

Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez!

MASHAM, étonné.

Moi!...

ABIGAÏL.

Ah! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM.

Et je tiendrai tous mes serments! (Il lui baise la main et sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

ABIGAIL, seule. Pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour.

Ah! Arthur!... que je t'aime!... plus qu'autrefois... plus que jamais! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh! non, je l'aimerais sans cela! (On frappe encore à la porte à gauche.) Et mylord que j'oubliais... je perds la tête... (Elle va ouvrir la porte à gauche à B lingbroke.)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE ABIGAIL.

BOLINGBROKE. entrant gaiement.

J'accours aux ordres de la nouvelle favorite, car vous le serez... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...

ABIGAÏL, sans l'écouter.

Oui... oui, la reine m'adore, et ne peut plus se passer de moi! Mais venez, ou tout est perdu!

BOLINGBROKE.

O ciel!... est-ce que le marquis de Torcy?

ABIGAÏL, se frappant la tête.

Ah! c'est vrai!... je n'y pensais plus!... La duchesse est venue dans le cabinet de la reine... celle-ci a signé!...

BOLINGBROKE, avec effroi.

Le départ de l'ambassadeur?...

ABIGAÏL.

Oh! ce n'est rien encore!... Imaginez-vous que Masham...

BOLINGBROKE.

Le marquis s'éloigne de Londres?...

ABIGAÏL, sans l'écouter.

Dans vingt-quatre heures! (Avec force.) Mais si vous saviez...

BOLINGBROKE, avec colère.

Et la duchesse...

ABIGAÏL, vivement.

La duchesse n'est pas le plus à craindre!... un autre obstacle plus redoutable encore...

BOLINGBROKE.

Pour qui?

ABIGAÏL.

Pour Masham!

BOLINGBROKE, avec impatience.

Traitez donc d'affaires d'État avec des amoureux. Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

ABIGAÏL.

Et moi, je vous parle des miens! L'Europe peut aller toute seule, et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir!

BOLINGBROKE.

Pardon, mon enfant, pardon... vous d'abord. C'est que, voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle.

ABIGAÏL.

Comme l'amour!

BOLINGBROKE.

Eh bien! voyons? Vous dites donc que la reine a signé?

ABIGAÏL, avec impatience.

Oui... à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBOKE.

Je sais!... et la voilà au mieux avec la duchesse!

ABIGAÏL, de même.

Non... elle la déteste... elle lui en veut... j'ignore pourquoi, et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, vivement.

Une explosion qui n'attend plus que l'étincelle... d'ici à vingt-quatre heures, c'est possible!... Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engageait à rien en le recevant aujourd'hui! que par égard pour un grand roi, et en bonne politique... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela?

ABIGAÏL, d'un air distrait.

Je crois que oui... je n'en suis pas sûre!... Un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE.

C'est juste... voyons cet autre sujet?

ABIGAÏL.

Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien! ce n'était rien!... une autre encore... une autre grande dame... (Avec embarras.) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, à part.

Pauvre enfant!... elle croit me l'apprendre. (Haut.) Comment le savez-vous?

ABIGAÏL.

C'est un secret que je ne puis trahir... ne me le demandez plus!

BOLINGBROKE, avec intention.

J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne, duchesse ou marquise, aime aussi Masham?

ABIGAÏL.

C'est bien mal, n'est-ce pas? c'est bien injuste? Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment... moi, je n'avais que celui-là!... Et comment le défendre, moi, pauvre fille? comment le disputer à deux grandes dames?

BOLINGBROKE.

Tant mieux!... c'est moins redoutable qu'une seule.

ABIGAÏL, étonnée.

Si vous pouvez me prouver cela?

BOLINGBROKE.

Très-facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut; les deux hautes puissances s'observent, se déjouent, se neutralisent, et la province menacée échappe au danger, grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous?

ABIGAÏL.

A peu près... Mais le danger, le voici! La duchesse a donné rendez-vous à Masham, ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE.

Très-bien..

ABIGAÏL, avec impatience.

Eh! non, Monsieur, c'est très-mal!

BOLINGBROKE.

C'est ce que je voulais dire!

ABIGAÏL.

Et en même temps l'autre personne... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE.

Que vous disais-je? Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous!

ABIGAÏL.

A aucun, je l'espère!... Heureusement, cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir, au moment même... si elle sera libre, car elle ne l'est pas toujours... pour des raisons que je ne puis expliquer.

BOLINGBROKE, froidement.

Son mari?

ABIGAÏL, vivement.

C'est cela même... et si elle peut réussir à lever tous les obstacles...

BOLINGBROKE.

Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAÏL.

Dans ce cas-là, pour prévenir moi et Arthur, elle doit ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur, et demander négligemment un verre d'eau!

BOLINGBROKE.

Ce qui voudra dire : Je vous attends, venez!

ABIGAÏL.

Mot pour mot.

BOLINGBROKE.

C'est facile à comprendre.

ABIGAÏL.

Que trop!... Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur... c'est inutile, n'est-ce pas?... Car je ne veux point qu'il aille à ce rendez-vous... ni à l'autre! plutôt mourir! plutôt me perdre!

BOLINGBROKE.

Y pensez-vous?

ABIGAÏL.

Oh! pour moi, peu m'importe!... mais pour lui!... Plus j'y réfléchis!... ai-je le droit de détruire son avenir, de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, où à cause de ce duel... il peut être découvert et arrêté. Que faut-il faire?... Conseillez-moi... Je ne sais que devenir, et je n'ai d'espoir qu'en vous!

BOLINGBROKE, qui pendant ce temps a réfléchi, lui prend vivement la main.

Et vous avez raison! oui, mon enfant... oui, ma petite Abigaïl, rassurez-vous!... Le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine!

ABIGAÏL, avec impatience.

Eh! Monsieur...

BOLINGBROKE, vivement.

Nous sommes sauvés! Masham aussi... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

ABIGAÏL.

Ah! Bolingbroke!... si vous dites vrai... à vous mon dévouement, mon amitié, ma vie entière!... On ouvre chez la reine... partez! si l'on vous voyait!...

BOLINGBROKE, froidement, apercevant la duchesse.

Je puis rester, on m'a vu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, sortant de l'appartement à droite.

(La duchesse, apercevant Bolingbroke et Abigaïl, fait à celle-ci une révérence ironique; Abigaïl la lui rend et sort. Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.)

BOLINGBROKE, avec ironie.

Grâce au ciel! la voix du sang agit enfin! et vous voilà à merveille avec votre parente! cela me donne de l'espoir pour moi!

LA DUCHESSE, de même.

En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer...

BOLINGBROKE, galamment.

J'ai déjà commencé! et vous, Madame?

LA DUCHESSE.

Je n'en suis encore qu'à l'admiration pour votre adresse et vos talents.

BOLINGBROKE.

Vous pourriez ajouter pour ma loyauté... j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour!

LA DUCHESSE.

Et moi, les miennes!... j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête-à-tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

BOLINGBROKE.

Comment vous rien cacher?... vous avez tant d'esprit!...

LA DUCHESSE.

J'ai du moins celui de déjouer vos tentatives, et miss Abigaïl, qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

J'ai eu tort... ce n'était pas à elle... c'est à vous, Madame, que

je devais m'adresser... et je le fais... (S'approchant de la table, et y prenant une lettre imprimée.) Voici des lettres d'invitation, que vous, surintendante de la maison royale, avez seule le droit d'envoyer... et je suis persuadé que vous me rendrez ce service...

LA DUCHESSE, riant.

Vraiment, Mylord!... un service... à vous?

BOLINGBROKE.

Bien entendu qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... c'est notre seule manière de traiter ensemble!... Tout l'avantage pour vous... deux cents pour cent de bénéfice... comme pour mes dettes.

LA DUCHESSE.

Mylord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet... Je le préviens que j'ai pris des mesures générales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady vicomtesse de Bolingbroke, votre femme... (A demi-voix et en confidence.) je les ai obtenues de lord Évandale...

BOLINGBROKE, de même et souriant.

Au prix coûtant, sans doute?

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

N'importe le moyen!... vous les avez... et je ne prétends pas vous les ravir... ni vous menacer en aucune sorte! au contraire, quoique la trêve soit expirée... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Qui me sera agréable?

BOLINGBROKE, souriant.

Je ne le pense pas! et c'est peut-être pour cela que je vous le donne. (A demi-voix) Vous avez une rivale!

LA DUCHESSE, vivement.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE.

Il y a une lady à la cour, une noble dame qui a des vues sur le petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous.

LA DUCHESSE, tremblante de colère.

Vous me trompez...

BOLINGBROKE, froidement.

Je dis vrai... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous après le cercle de la reine...

LA DUCHESSE.

O ciel!

BOLINGBROKE.

C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher... car on tient à vous le disputer... à l'emporter sur vous... Adieu, Madame. (Il veut sortir par la porte à gauche.)

LA DUCHESSE, avec colère, et le suivant jusque près de la table qui est à gauche.

Ce que vous disiez tout à l'heure.... le lieu du rendez-vous? le signal?... parlez!

BOLINGBROKE, lui présentant la plume qu'il prend sur la table.

Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy. (La duchesse se met vivement à la table.) Invitation de forme et de convenance... qui, en accordant au marquis les égards et les honneurs qui lui sont dus, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui... comme avec moi... (Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. — Un valet de pied paraît. Il lui donne la lettre.) Ce billet au marquis de Torcy... hôtel de l'Ambassade... vis-à-vis le palais... (Le valet de pied sort.) Il l'aura dans cinq minutes.

LA DUCHESSE.

Eh bien! Mylord... cette personne...

BOLINGBROKE.

Elle doit être ici ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE.

Lady Albermale, ou lady Elworth; j'en suis sûre...

BOLINGBROKE, avec intention.

J'ignore son nom; mais bientôt nous pourrons la connaître... car si elle peut échapper à ses surveillants, si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, avec impatience

Achevez... achevez, de grâce!

BOLINGBROKE.

Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE.

Ici même... ce soir...

BOLINGBROKE.

Oui vraiment... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignements sont exacts.

LA DUCHESSE, avec colère.

Ah! malheur à eux... je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, à part.

J'y compte bien !

LA DUCHESSE.

Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer...

BOLINGBROKE.

Modérez-vous... voici la reine et ces dames.

SCÈNE VIII.

LA REINE, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE, ABIGAIL, MASHAM, puis M. DE TORCY.

(La Reine et les dames de sa suite entrent par la porte à droite ; les seigneurs de la cour et les membres du parlement entrent par le fond. — Les dames entrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite ; Abigaïl et quelques demoiselles d'honneur se tiennent debout derrière elles. — A gauche et sur le devant du théâtre, Bolingbroke et quelques membres du parlement. — A droite, la Duchesse observe toutes les dames ; du même côté, Masham et quelques officiers.)

LA DUCHESSE, à part, et regardant toutes les dames.

Laquelle ?... Je ne puis deviner... (A la reine qui s'approche.) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, cherchant des yeux Masham.

A merveille... (A part.) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, à voix haute.

Le tri de la reine ! (S'approchant de la reine. et à voix basse.) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE, sans l'écouter, et cherchant toujours.

Très-bien !... (Apercevant Masham.) C'est lui !...

LA DUCHESSE.

Cela contentera l'opposition.

LA REINE, regardant Masham.

Oui... et cela fera plaisir à Abigaïl...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Vraiment ?... (La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine. — Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.)

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Oui, Messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE.

Vous croyez ?

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE.

C'est inouï.

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, annonçant.

Monsieur l'ambassadeur, marquis de Torcy ! (Étonnement général : tout le monde se lève et le salue. — Bolingbroke va au devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine)

LA REINE, d'un air gracieux.

Monsieur l'ambassadeur, soyez le bienvenu, nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, bas, à la reine.

Rien de plus... de grâce, prenez garde!

LA REINE, se tournant vers Bolingbroke qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix.

Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez, quand je le peux...

BOLINGBROKE, s'inclinant avec respect.

Ah! Madame... que de bontés!...

M. DE TORCY, bas, à Bolingbroke.

Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, de même.

Je le sais...

M. DE TORCY, de même.

Cela va donc bien?

BOLINGBROKE, de même.

Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère...

M. DE TORCY, de même.

Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine?...

BOLINGBROKE, de même.

Cela dépendra de nous...

M. DE TORCY, de même.

Du parlement ou des ministres?

BOLINGBROKE, de même.

Non, d'un allié bien léger... et bien fragile... (On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri, et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.)

LA DUCHESSE, de l'autre côté, et s'adressant à la reine.

Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour ses partners?

LA REINE.

Qui vous voudrez... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE.

Lady Abercrombie...

LA REINE.

Non ! (Montrant une dame qui est près d'elle.) Lady Albermale.

LADY ALBERMALE.

Je remercie Votre Majesté !...

LA DUCHESSE, à part.

Et moi aussi. (Regardant lady Albermale.) Par ce moyen elle ne lui parlera pas. (Haut.) Et pour la troisième personne ?

LA REINE.

La troisième? Eh! mais... (Apercevant le marquis de Torcy qui s'approche d'elle.) monsieur l'ambassadeur.. (Mouvement général d'étonnement, et joie de Bolingbroke.)

LA DUCHESSE, bas à la reine, avec reproche.

Un pareil choix... une pareille préférence.

LA REINE, de même.

Qu'importe !

LA DUCHESSE, de même.

Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, de même.

Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, de même.

On va penser... on va croire...

LA REINE, de même.

Tout ce qu'on voudra! (Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine qu'il conduit à la table du tri, et s'assied entre elle et lady Albermale. La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur, et passe du côté gauche.)

BOLINGBROKE, près d'elle, et à voix basse.

C'est trop généreux, duchesse... vous faites trop bien les choses... le marquis admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de Sa Majesté, c'est plus que je ne demandais.

LA DUCHESSE, avec dépit.

Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE.

Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE.

En effet... (Elle veut faire un pas.)

BOLINGBROKE, la retenant.

Mais au lieu de les interrompre, nous ferions mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE.

Oui... mais aucune de ces dames...

LA REINE, jouant toujours, et ayant l'air de répondre au marquis.

Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait dans ce salon... une chaleur étouffante... (Avec émotion, et s'adressant à Masham.) Monsieur Masham! (Masham s'incline.) je vous demanderai un verre d'eau!

LA DUCHESSE, poussant un cri, et faisant un pas vers la reine.

O ciel!

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, duchesse?

LA DUCHESSE, furieuse et cherchant à se contenir.

Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi! Votre Majesté... il serait possible...

LA REINE, toujours assise et se retournant.

Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement?

LA DUCHESSE.

Il serait possible que Votre Majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE ET LE MARQUIS, voulant la calmer.

Madame la duchesse!...

LADY ALBERMALE.

C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, avec dignité.

Quoi donc!... qu'ai-je oublié?

LA DUCHESSE, troublée, et cherchant à se remettre.

Les droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

LA REINE, étonnée.

Tant de bruit pour cela!... (Se retournant vers la table de jeu.) Eh bien! duchesse, donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Moi!

BOLINGBROKE, à la duchesse, à qui Masham présente en ce moment le plateau.

Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.

Ah!...

LA REINE, avec impatience.

Eh bien, Madame... m'avez-vous entendue? et ce droit réclamé avec tant d'instance... (La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau, qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.)

LA REINE, se levant avec vivacité.

Ah! vous êtes d'une maladresse... (Tout le monde se lève, et Abigaïl descend à droite près de la reine.)

LA DUCHESSE.

C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

LA REINE, avec aigreur.

Cela prouve mon indulgence!

LA DUCHESSE, de même.

Après les services que je lui ai rendus.

LA REINE, de même.

Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE.

Je ne les impose point à Votre Majesté, et s'ils lui sont importuns... je lui offre ma démission.

LA REINE.

Je l'accepte!

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!...

LA REINE.

Je ne vous retiens plus... Mylords et Mesdames, vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, bas, à la duchesse.

Duchesse, il faut céder!

LA DUCHESSE, à part, avec colère.

Jamais!... Et Masham... et ce rendez-vous... non, il n'aura pas lieu! (Haut, à la reine.) Encore un mot, Madame!... En remettant à Votre Majesté ma place de surintendante... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, à part.

Que veut-elle faire?

LA DUCHESSE, montrant Bolingbroke.

Sur la plainte de mylord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke.

BOLINGBROKE, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE, à Bolingbroke.

C'est vous maintenant qui en répondez, car je vous le livre. Arrêtez donc, et sur-le-champ, monsieur Masham, que voici!

LA REINE, avec douleur.

Masham!... il serait vrai!...

MASHAM, baissant la tête.

Oui, Madame!...

LA DUCHESSE, contemplant la douleur de la reine, et bas à Bolingbroke.

Je suis vengée!...

BOLINGBROKE, de même et avec joie.

Mais nous l'emportons!

LA DUCHESSE, fièrement.

Pas encore, Messieurs! (Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'épée que Masham lui présente. La reine, appuyée sur Abigaïl, rentre dans ses appartements, et la duchesse sort par le fond. — La toile tombe.)

ACTE V

Le boudoir de la reine; deux portes au fond; à gauche, une fenêtre avec un balcon; à droite. la porte d'un cabinet conduisant aux petits appartements de la reine; à gauche une table et un canapé.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLINGBROKE, entrant par la porte du fond à gauche.

« Après la séance du parlement, dans le boudoir de la reine, » m'a écrit Abigaïl! M'y voici! toutes les portes se sont ouvertes devant moi!... Est-ce Sa Majesté elle-même... est-ce ma gentille alliée qui désire me parler? Peu importe... La duchesse et la reine sont furieuses l'une contre l'autre, l'explosion habilement préparée a enfin eu lieu... ce devait être. Ces deux augustes amies qui depuis si longtemps se détestaient, n'attendaient qu'une occasion pour se le dire... Et connaissant le caractère orgueilleux et emporté de la duchesse... je me doutais bien que dans son premier mouvement... Mais j'attendais mieux!... je croyais qu'aux yeux de toute la cour, elle allait reprocher à la reine, et cette intrigue secrète... et ce rendez-vous... Elle m'a trompé... elle s'est arrêtée à temps!... elle s'est modérée... mais les premiers coups sont portés... La duchesse

en disgrâce, les wighs furieux, le bill rejeté; bouleversement général. Je disais bien que de ce verre d'eau dépendait le destin de l'État... (Réfléchissant.) Alors... et dès que je serai ministre...

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, entrant par la porte du fond à droite.

ABIGAÏL.

Ah! Mylord! vous voilà!

BOLINGBROKE.

Oui... je m'occupais du ministère.

ABIGAÏL.

Lequel?

BOLINGBROKE.

Le mien... quand j'y serai... ce qui ne tardera pas.

ABIGAÏL.

Au contraire!... nous en sommes plus loin que jamais!

BOLINGBROKE.

Que me dites-vous?

ABIGAÏL.

Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant que j'étais dans le boudoir de la reine... à travailler avec elle et à parler de Masham... (Vivement.) Qui ne risque rien... n'est-ce pas?

BOLINGBROKE.

Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

ABIGAÏL.

Et par la suite...

BOLINGBROKE.

Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAÏL, naïvement.

Ah! vous me faites trembler!

BOLINGBROKE, vivement.

Et moi aussi!... Achevez donc!

ABIGAÏL.

Eh bien! sont arrivés chez la reine... milady... milady... une grande dame qui est dévote...

BOLINGBROKE.

Lady Abercrombie?

ABIGAÏL.

C'est cela... avec lords Devonshire et Walpool.

BOLINGBROKE.

Des amis de la duchesse...

ABIGAÏL.

Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE.

C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAÏL.

Annoncer à la reine que la disgrâce de la surintendante produirait les plus fâcheux effets... que le parti wigh était furieux... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE.

Et la reine, qu'a-t-elle répondu?

ABIGAÏL.

Elle ne répondait rien... incertaine... indécise... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE.

Qu'il fallait donner.

ABIGAÏL.

Est-ce que je m'y connais?

BOLINGBROKE.

Qu'importe?... demandez à la moitié des conseillers de la couronne?... Enfin, qu'est-il arrivé?

ABIGAÏL.

La reine hésitait encore, lorsque lady Abercrombie lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE.

Qu'a-t-elle pu lui dire?

ABIGAÏL.

Je l'ignore!... J'étais bien près cependant... et je n'ai rien entendu qu'un nom... celui de lord Evendale... et celui de Masham!... (Vivement.) Oh! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine, jusque-là froide et sévère, a dit d'un air de bonté : N'en parlons plus, qu'elle vienne! je la reverrai.

BOLINGBROKE, avec colère.

La duchesse! rentrer dans ce palais dont je la croyais pour jamais bannie...

ABIGAÏL.

Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de

vous écrire sur-le-champ : Venez ! pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE.

Avec qui?

ABIGAÏL.

Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, avec impatience.

Eh bien !

ABIGAÏL.

Eh bien !... il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clé des petits appartements. (Montrant la porte à droite.) Cette clé qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure et sans être vue !...

BOLINGBROKE, avec impatience.

Je le sais !

ABIGAÏL.

La reine refusera de la reprendre; la duchesse alors voudra tomber aux pieds de Sa Majesté, qui la relèvera... et elles s'embrasseront, et le bill passera, et le marquis de Torcy, aujourd'hui même...

BOLINGBROKE.

O faiblesse de femme et de reine !... et au moment où nous tenions la victoire.

ABIGAÏL.

Y renoncer à jamais !

BOLINGBROKE.

Non... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi !... je l'ai narguée si souvent qu'elle me le rend parfois... mais elle me revient toujours !... Cette réconciliation... cette entrevue... à quel moment?

ABIGAÏL.

Dans une demi-heure !

BOLINGBROKE.

Il faut que je parle à la reine !...

ABIGAÏL.

Elle est renfermée avec les ministres qui viennent d'arriver... C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, se frappant la tête.

Mon Dieu !... mon Dieu, que faire ?... Il faut pourtant que je

la voie, que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée par moi, et qu'à tout prix je rallumerai ! Mais pour tout cela une demi-heure !...

ABIGAÏL, lui montrant la porte du fond à gauche, qui s'ouvre.

Quel bonheur !... c'est la reine !

BOLINGBROKE, respirant.

Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas dit... Laissez-nous, Abigaïl, laissez-nous... Veillez à l'arrivée de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir !...

ABIGAÏL.

Oui, Mylord !... Que Dieu le protége !... (Abigaïl sort par la porte du fond à droite.)

SCÈNE III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, à part.

Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos, j'y suis décidée !.. (Levant les yeux, et gaiement.) Ah ! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir ! je viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, souriant, avec ironie.

J'apprends le nouveau trait de clémence de Votre Majesté !... c'est magnanime à elle d'oublier ainsi le scandale d'hier.

LA REINE.

L'oublier, dites-vous ?... plût au ciel ! Mais le moyen !... il n'est question que de cela, et si vous saviez depuis ce matin... depuis hier... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre... J'en ai mal aux nerfs... aussi je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE.

Et l'on vous réconcilie ?...

LA REINE.

Bien malgré moi... mais il a fallu en finir... Vous qui êtes pour la paix, vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse. (Geste d'étonnement de Bolingbroke.) Mon Dieu... je ne la défends pas... m'en préserve le ciel ! mais on l'accuse parfois si injustement... vous tout le premier ! (Étourdiment.) Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain... je n'ai pas eu le temps de vérifier...

(Gravement.) Mais le petit Masham... ce que vous m'en avez dit!...

BOLINGBROKE.

Eh bien!...

LA REINE, souriant, avec contentement

Erreur complète!

BOLINGBROKE, à part.

C'est donc cela!

LA REINE.

Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE.

Vous croyez?

LA REINE, souriant.

J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on m'a données, et dont il ne faut pas parler!... c'est qu'elle est au mieux avec lord Evendale!...

BOLINGBROKE, souriant.

Votre Majesté appelle cela une raison!...

LA REINE, d'un ton sévère.

Certainement. (Riant.) Et puis, réfléchissez, raisonnez, Bolingbroke, car cette pauvre duchesse que j'ai accusée aussi... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ainsi dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie... dont elle se repent maintenant?

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE, riant, et toujours à demi-voix.

La duchesse avait soupçonné... ou cru deviner... qu'hier au soir Masham devait avoir une entrevue mystérieuse...

LA REINE, à part.

O ciel!

BOLINGBROKE.

Avec qui?... on l'ignore!... il est même douteux que ce soit vrai... mais, si Votre Majesté le désire... je saurai... je découvrirai...

LA REINE, vivement.

Non... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même

heure, après le cercle de Votre Majesté, la duchesse devait avoir, chez elle, un rendez-vous avec Masham.

LA REINE.

Un rendez-vous?

BOLINGBROKE, vivement.

Oui, Madame!

LA REINE, avec colère.

Hier!... avec lui!... Ils s'entendaient... ils étaient donc d'intelligence...

BOLINGBROKE, vivement et avec chaleur.

Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans un moment de dépit, renoncé à sa place de surintendante! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à toute heure, elle ne peut plus, comme autrefois, le voir ici sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander; voilà pourquoi, une fois rentrée ici, à la cour...

LA REINE, à part.

Jamais!

SCÈNE IV.

BOLINGBROKE, LA REINE, ABIGAIL, accourant par la porte du fond à droite.

ABIGAÏL, tout émue, accourant près de Bolingbroke.

Mylord... Mylord...

LA REINE, avec colère.

Qu'y a-t-il?

ABIGAÏL.

Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de madame la duchesse!

LA REINE.

La duchesse! (Passant au milieu du théâtre.) Et qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi?

ABIGAÏL.

Elle venait... offrir à Sa Majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE.

Que je n'admets pas... Je peux pardonner des injures qui me sont personnelles; jamais celles dirigées contre la dignité de ma

couronne... et hier, à dessein, et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE.

Intention manifeste!

THOMPSON, se présentant à la porte du fond.

Milady duchesse de Marlborough attend dans la salle de réception les ordres de Sa Majesté.

LA REINE.

Abigaïl, allez les lui porter. Dites-lui que nous ne pouvons la recevoir; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous!... qu'elle ait dès demain à nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clés de nos appartements, qui désormais lui sont interdits, ainsi que notre présence... Allez...

ABIGAÏL, stupéfaite.

Quoi, il serait possible...

BOLINGBROKE, froidement.

Allez donc, miss Abigaïl, obéissez à la reine.

ABIGAÏL.

Oui, Mylord... (A part.) Ah! ce Bolingbroke est un démon! (Abigaïl sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, s'approchant de la reine qui vient de se jeter dans un fauteuil à droite du spectateur.

Bien, ma souveraine, très-bien!

LA REINE, avec exaltation, et comme fière de son courage.

N'est-ce pas? Il m'ont crue faible et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE.

Nous le voyons bien!

LA REINE, avec colère.

C'est aussi trop abuser de ma patience!

BOLINGBROKE.

C'est un état de choses intolérable...

LA REINE.

Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, vivement.

C'est ce que nous disions depuis longtemps!... Parlez! mes amis et moi, sommes prêts à exécuter vos ordres!

LA REINE, se levant.

Mes ordres... certainement ! je vous les donnerai ! et c'est à vous, Bolingbroke, à vous que je me confie ; mais, dites-moi... et Masham ?...

BOLINGBROKE.

Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire dès que le nouveau ministère sera formé, la chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé !

LA REINE, avec agitation.

C'est bien ! je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.

BOLINGBROKE, vivement.

Le maréchal?

LA REINE.

Eh ! non... Masham !...

BOLINGBROKE, à part.

Toujours Masham !...

LA REINE, de même.

Et sa punition... car je veux qu'il soit puni... condamné... je le veux !...

BOLINGBROKE, à part.

O ciel !

LA REINE.

Il vous a privé d'un parent que vous aimiez... et puis la duchesse sera furieuse !

BOLINGBROKE, vivement.

Au contraire... elle sera enchantée ! ils sont brouillés... une guerre à mort.

LA REINE, dont la colère tombe tout à coup.

Ah ! (D'un ton radouci.) Vous ne disiez pas cela !

BOLINGBROKE, à demi-voix, et riant.

Elle a découvert à n'en pouvoir douter que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée... qu'il en aimait une autre !...

LA REINE, vivement.

En êtes-vous sûr ! qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE, de même.

Mon jeune prisonnier, qui me l'a avoué à moi ! un amour mystérieux... Une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans le lui dire... je n'ai pu en savoir davantage.

LA REINE, avec contentement.

Voilà qui est bien différent... (Se reprenant.) je veux dire, bien

singulier... (En riant.) et il faudra que nous causions de tout cela.

BOLINGBROKE.

Oui, Madame!... (Vivement.) Dès ce soir, Votre Majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès longtemps, je me suis entendu ! L'ordonnance de dissolution...

LA REINE.

C'est bien !

BOLINGBROKE, de même.

Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

LA REINE, de même.

A merveille!

BOLINGBROKE.

Et dès que Votre Majesté aura donné sa signature...

LA REINE.

Certainement!... Mais, ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham?

BOLINGBROKE.

Oui, vraiment... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter!

LA REINE.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE.

Parce que je réponds de lui!... parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de la cour... Mais ce soir, quand tout le monde se sera retiré, quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

LA REINE.

Je comprends!...

BOLINGBROKE, remontant le théâtre, et s'approchant de la porte du fond.

Je délivrerai mon prisonnier que nous interrogerons... ou plutôt que Votre Majesté voudra bien interroger, car je n'en aurai pas le loisir...

LA REINE, avec joie

C'est bien!... c'est bien!... (En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.)

LA DUCHESSE, apercevant Bolingbroke.

Dieu! Bolingbroke! (Elle referme vivement la porte.)

LA REINE, s'arrêtant à ce bruit.

Silence!

BOLINGBROKE.

Qu'est-ce donc?

LA REINE, montrant le cabinet à droite.

Rien... j'avais cru entendre de ce côté. (Revenant à lui gaiement.) Non... A ce-soir... à bientôt.

BOLINGBROKE, s'éloignant.

Masham sera ici... avant onze heures. (Bolingbroke est sorti par la porte du fond, à gauche.)

SCÈNE VI.

LA REINE, ABIGAIL.

(La reine, qui vient de reconduire Bolingbroke, aperçoit, en redescendant le théâtre, Abigaïl qui entre par la porte du fond à droite.)

LA REINE, allant s'asseoir sur le canapé à gauche.

Ah! te voilà, petite? Eh bien!... et la duchesse?

ABIGAÏL.

Ah! si vous saviez!

LA REINE, s'asseyant.

Viens ici près de moi!... (A Abigaïl qui hésite à s'asseoir près de la reine.) Viens donc! Qu'a-t-elle dit?

ABIGAÏL.

Rien! mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits...

LA REINE, souriant.

Je le crois sans peine! car le message dont je t'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAÏL, étonnée.

Que dites-vous?

LA REINE.

Oui, Abigaïl, oui, tu seras tout pour moi... ma confidente, mon amie. Oh! ce sera ainsi! car d'aujourd'hui je commande, je règne!... Achève ton récit... Tu crois donc que la duchesse est furieuse?

ABIGAÏL.

J'en suis sûre! car en descendant le grand escalier, elle a dit à la duchesse de Norfolk qui lui donnait le bras... (c'est miss Price qui l'a entendue, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance) elle a dit : « Quand je devrais me « perdre, je déshonorerai la reine!... »

LA REINE.

O ciel!...

ABIGAÏL.

Et puis elle a ajouté : « Il vient de m'arriver d'importantes « nouvelles dont je profiterai. » Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage

LA REINE.

De quelles nouvelles voulait-elle parler?

ABIGAÏL.

De nouvelles importantes.

LA REINE.

Qu'elle vient d'apprendre?...

ABIGAÏL.

Peut-être des nouvelles politiques...

LA REINE.

Ou plutôt cette entrevue que nous avions projetée pour hier au soir?

ABIGAÏL.

Où est le mal?

LA REINE.

A coup sûr!... car hier si je désirais, et devant toi, interroger Masham, c'était pour une affaire grave et importante... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait... pour connaître enfin la vérité!

ABIGAÏL.

Ce qui est bien permis! surtout à une reine!

LA REINE.

Tu crois?

ABIGAÏL.

C'est un devoir! (Vivement.) Et puis enfin, qu'aurait-elle à dire?... Vous ne l'avez pas vu, (A part.) grâce au ciel! (Avec satisfaction.) Et maintenant qu'il est prisonnier... c'est impossible!

LA REINE, avec embarras.

Et si cela ne l'était pas?

ABIGAÏL, effrayée.

Que voulez-vous dire?

LA REINE, avec joie.

Tu ne sais pas, Abigaïl : il va venir, je l'attends!

ABIGAÏL, vivement.

Vous, Madame?

LA REINE, lui prenant la main.

Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL, avec émotion.

Je tremble!... j'ai peur...

LA REINE, avec reconnaissance et se levant.

Pour moi!... Rassure-toi!... aucun danger...

ABIGAÏL.

Et si la duchesse le savait dans le palais... dans votre appartement... à une pareille heure!... Mais non, Votre Majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke, qui ne peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté!... et c'est impossible...

LA REINE, lui montrant la porte du fond à gauche, qui vient de s'ouvrir.

Tais-toi!... le voici...

ABIGAÏL, voulant courir vers Masham.

O ciel!

LA REINE, la retenant.

Ne me quitte pas.

ABIGAÏL, avec jalousie.

Oh! non, Madame, non certainement!

SCÈNE VII.

MASHAM, LA REINE, ABIGAIL.

(Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine, qui, avec émotion et sans lui parler, lui fait signe de la main d'avancer.)

LA REINE, bas à Abigaïl.

Ferme ces portes... et reviens! (Abigaïl ferme la porte du cabinet à droite et celles du fond, et revient vivement se placer près de la reine.)

MASHAM.

Lord Bolingbroke m'envoie présenter à Votre Majesté ces papiers qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière importance!...

LA REINE, avec bonté, et prenant les papiers.

C'est bien, je vous remercie!

MASHAM.

Je dois les lui reporter avec la signature de Votre Majesté.

LA REINE.

C'est vrai!... je l'oubliais!... (Elle passe près de la table à gauche et s'assied. Regardant les papiers.) Ah! mon Dieu! comme en voilà!... (Elle ôte ses gants, prend une plume et signe vivement sans les lire les diverses ordonnances. Pendant ce temps, Masham s'est approché d'Abigaïl qui est de l'autre côté, à l'extrémité à droite.

MASHAM.

Eh! mon Dieu! miss Abigaïl, comme vous voilà pâle!

ABIGAÏL, à demi-voix, avec émotion.

Écoutez-moi, Arthur... j'ai le crédit... le pouvoir de la duchesse !

MASHAM, avec joie.

Est-il possible?

ABIGAÏL, de même.

La faveur de la reine ! Et je suis décidée à repousser tous ces biens... à y renoncer...

MASHAM, étonné.

Et pourquoi?

ABIGAÏL.

Pour vous!... Quelque fortune qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant?

MASHAM, vivement.

Pouvez-vous le demander ?

ABIGAÏL, tremblante.

Eh bien ! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame... la première de ce royaume...

MASHAM.

Que dites-vous?

ABIGAÏL.

Silence!... (Lui montrant la reine qui a achevé de signer, et qui s'avance vers lui.) La reine vous parle.

LA REINE.

Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...

MASHAM.

Je remercie Votre Majesté, et vais annoncer à mylord qu'il est ministre !

LA REINE.

C'est généreux à vous, car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera sans doute de poursuivre l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM.

Je ne crains rien !... il sait comment ce duel s'est passé!

LA REINE.

Et puis, vous avez pour vous de hautes protections... la nôtre d'abord, et, bien mieux encore, celle de la duchesse ! (Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche du spectateur. Masham est debout devant elle, et Abigaïl debout derrière le canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.) On m'a

assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas, car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

MASHAM.

Moi, Madame... jamais!

LA REINE.

Et pourquoi donc vous en défendre? la duchesse est fort belle, fort aimable, et le rang qu'elle occupe...

MASHAM.

Ah! qu'importe le rang et la puissance... on y songe peu quand on aime. (Regardant Abigaïl qui est debout derrière la reine.) Et j'aime ailleurs. (Abigaïl fait un geste d'effroi.)

LA REINE, baissant les yeux.

Ah! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle!

MASHAM, avec amour, et regardant Abigaïl.

Plus que je ne peux vous dire... (Se reprenant.) Je veux dire que je l'aime... que je suis heureux et fier de cet amour; punissez-moi, Madame, si, même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

LA REINE, se levant brusquement.

Taisez-vous!... n'entendez-vous pas?

ABIGAÏL, montrant la porte du cabinet.

On frappe à cette porte!

MASHAM, montrant les portes du fond.

Ainsi qu'à celles-ci!

ABIGAÏL.

Et ce bruit au dehors!... les appartements se remplissent de monde.

LA REINE.

Comment fuir maintenant?... (A part, avec effroi.) et cette phrase de la duchesse! (Haut.) Et si on le voit ici...

ABIGAÏL.

Là, sur ce balcon... (Masham s'élance sur le balcon à gauche; Abigaïl referme la fenêtre.)

LA REINE.

C'est bien... va leur ouvrir.

ABIGAÏL.

Oui, Madame... mais du calme... du sang-froid.

LA REINE.

Oh! j'en mourrai. (Abigaïl va ouvrir les portes du fond.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA DUCHESSE DE MARLBOROUG, ET PLUSIEURS SEIGNEURS ; BOLINGBROKE, entrant après eux.

(Abigaïl va ouvrir la porte à droite, d'où sortent plusieurs demoiselles d'honneur.)

LA REINE.

Qui ose ainsi, à cette heure... dans mes appartements... Ciel! la duchesse... Une pareille audace!...

LA DUCHESSE, regardant autour d'elle dans l'appartement.

Me sera pardonnée par Votre Majesté, car il s'agit d'importantes nouvelles... d'où dépend le salut de l'État!

LA REINE, avec impatience.

Lesquelles?

LA DUCHESSE, examinant toujours l'appartement.

Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agitent toute la ville... (A part, et regardant le balcon.) Il ne peut être que là. (Haut.) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, froidement.

C'est vrai!

LA DUCHESSE, courant à la fenêtre. Abigaïl fait quelques pas pour la retenir, et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.

Tenez... entendez-vous les cris furieux de ce peuple?

BOLINGBROKE.

Qui demande la paix!

LA DUCHESSE, qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.

Ah! Monsieur Masham dans l'appartement de la reine!

LA REINE, à part, et voyant paraître Masham.

C'est fait de moi!

ABIGAÏL, bas à la reine.

Non, je l'espère!... (Tombant à ses genoux.) Grâce, Madame!... grâce!... c'est moi qui à votre insu... l'avais reçu cette nuit...

LA DUCHESSE, avec colère.

Quelle audace!... Vous osez soutenir...

ABIGAÏL, baissant les yeux.

La vérité!

MASHAM, s'inclinant.

Que Sa Majesté nous punisse tous deux!

LA REINE, bas à Bolingbroke.

Bolingbroke, sauvez-nous!

BOLINGBROKE, s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond, et prenant le milieu du théâtre.

Permettez!... J'ai à vous dire...

LA DUCHESSE, s'adressant à Bolingbroke.

Et moi, je demanderai à Mylord comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif?

BOLINGBROKE, se tournant vers l'assemblée.

Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, Mylords! M. Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission de faire ses adieux à Abigaïl Churchill... sa femme...

LA REINE ET LA DUCHESSE, poussant un cri.

O ciel!...

LA REINE, avec agitation.

Messieurs!... Messieurs!... (Leur faisant signe de s'éloigner.) Un instant, je vous prie!... (Ils s'éloignent tous de quelques pas; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.)

LA REINE, à demi-voix.

Ah! qu'avez-vous fait?...

BOLINGBROKE, de même.

Vous m'avez dit de vous sauver... (A la reine qui ne peut cacher son émotion.) Allons, ma souveraine... et puis, fallait-il laisser déshonorer cette jeune fille qui venait de se dévouer pour Votre Majesté?

LA REINE, avec courage, et comme ayant pris sa résolution.

Non!... (A demi-voix.) Dites-leur d'approcher. (Bolingbroke fait un signe; Abigaïl et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart, s'avancent timidement.)

LA REINE, avec émotion et à voix basse, à Abigaïl.

Abigaïl... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit... ne le démentez pas... Encore cette preuve de dévouement... et ma reconnaissance, mon amitié vous sont à jamais acquises...

ABIGAÏL, à la reine, avec épanchement.

Ah! Madame... si vous saviez...

BOLINGBROKE, lui coupant la parole.

Silence!... (Il fait signe à Masham qui, à son tour, s'avance près de la reine.)

LA REINE.

Quant à vous, Masham...

BOLINGBROKE, bas, à Masham.

Refusez!

LA REINE.

Je sais que d'autres idées, peut-être... mais par le dévoue-

ment que vous lui portez... votre reine vous le demande...

MASHAM.

Moi, Madame...

LA REINE.

Elle vous l'ordonne! (Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre.)

LA REINE, s'adressant aux personnes de la cour, et prenant le milieu du théâtre.

Mylords et Messieurs, les graves événements que madame la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditions depuis longtemps. Sir Harley, comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions... Nous rappelons mylord duc de Marlborough dont le talent et les services deviennent désormais inutiles; et, décidée à une paix honorable, nous entendons que, dans le plus bref délai, les conférences s'ouvrent à Utrecht, entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

BOLINGBROKE, qui est placé à droite entre Masham et Abigaïl, bas à Abigaïl.

Eh bien, Abigaïl, mon système n'a-t-il pas raison? Lord Marlborough renversé... l'Europe pacifiée...

MASHAM, lui remettant les papiers que la reine a signés.

Bolingbroke ministre!

BOLINGBROKE.

Et tout cela, grâce à un verre d'eau!

FIN DU VERRE D'EAU.

UNE CHAINE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 29 novembre 1841

PERSONNAGES

EMMERIC D'ALBRET, jeune compositeur.
CLÉRAMBEAU, négociant, son oncle.
M. DE SAINT-GÉRAN, contre-amiral.
HECTOR BALLANDARD, avoué.
ALINE, fille de Clérambeau.
LOUISE, femme de Saint-Géran.
UN DOMESTIQUE de M. de Saint-Géran.
UN DOMESTIQUE d'Emmeric.
UN DOMESTIQUE de l'hôtel.
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

Un appartement d'artiste très-élégant. Un piano à droite. Près du piano, et faisant face au spectateur, une table couverte d'un riche tapis et sur laquelle sont des albums, des papiers de musique.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, entrant par la porte du fond ; EMMERIC, à droite, assis devant son piano, et la tête appuyée sur sa main.

HECTOR, gaiement.

C'est moi... c'est un profane dans le temple des arts !

EMMERIC, levant la tête.

Mon ami Ballandard !

HECTOR.

Je te dérange? Tu étais là devant ton piano à travailler, à chercher quelque mélodie ?

EMMERIC.

Non... Je ne faisais rien.

HECTOR.

Tant pis! Nous attendons de toi un second ouvrage, digne de ton début... A vingt-cinq ans obtenir sur notre première scène

lyrique un succès qui fait tourner toutes les têtes!... C'est superbe... c'est admirable!... Et moi, Hector Ballandard, avoué de première instance, je suis fier de pouvoir dire au Palais : C'est Emmeric d'Albret, mon compatriote et mon ami d'enfance. Il est, comme moi, de Bordeaux; nous ne nous sommes jamais quittés. (Lui remettant une lettre sous enveloppe.) Voici encore une lettre qui est arrivée ce matin pour toi, sous enveloppe, à mon adresse.

EMMERIC, mettant la lettre dans sa poche.

Je te remercie... Cela t'a dérangé...

HECTOR.

Du tout : je n'ai affaire au Palais qu'à midi, à la quatrième chambre... J'ai le temps! (Touchant la poche où Emmeric a serré sa lettre.) C'est toujours pour ce procès dont tu dois me parler.

EMMERIC.

Oui, mon ami.

HECTOR.

Quand il te plaira, à tes ordres... Un client tel que toi donne du relief et du brillant à une étude!

EMMERIC.

La tienne n'en a pas besoin!... C'est, dit-on, une des meilleures de Paris, grâce à ton activité, à tes talents, et surtout à ta réputation d'honnête homme!

HECTOR.

Que veux-tu? C'est à présent le seul moyen de se distinguer... Ils ont trouvé cela original pour un avoué... et ma clientelle a doublé!

EMMERIC.

Ainsi que tes bénéfices .. car on prétend que tu gagnes par année une quarantaine de mille francs.

HECTOR.

Un peu plus, un peu moins... Je végète dans la poussière d'une étude, au milieu des licitations et des saisies immobilières; ou, dans les grands jours, plaidant au Palais quelque référé ou quelque mur mitoyen qui ne trouve pas d'avocats! Du reste, et quoi que je fasse, obscur et inconnu, ignoré de tous, excepté du client qui demande mon adresse le jour du procès et qui l'oublie souvent le jour des honoraires!... Tandis que toi, quelle brillante carrière! Des bravos! de la fortune et de la réputation! Une vie d'artiste est une vie de plaisirs! Tu passes tes matinées avec les plus jolies actrices de Paris, et tes soirées

dans la haute société, où l'art musical est tellement en honneur que l'on dit même (Baissant la voix.) que des grandes dames que l'on ne m'a pas nommées, des duchesses, des marquises courent après toi...

EMMERIC, vivement.

Comment

HECTOR.

Par amour pour la musique! Et, à propos de cela, j'ai un service à te demander. On donnera bientôt ton nouvel opéra

EMMERIC.

On a mis le premier acte à l'étude, il n'y a que celui-là de terminé.

HECTOR.

Eh bien! fais-moi le plaisir de me mener à la répétition.

EMMERIC.

Quand tu voudras...

HECTOR.

Je te remercie! (Avec embarras.) Et, dis-moi donc, j'entrerai sur le théâtre... dans les coulisses... je pourrai parler à ces dames!

EMMERIC.

Certainement...

HECTOR.

Je n'oserai pas!

EMMERIC, riant.

Allons donc!...

HECTOR.

Et puis, encore un autre service!... Si tu pouvais obtenir pour moi, de quelque duchesse du faubourg Saint-Germain, une invitation de bal ou de concert...

EMMERIC.

C'est dit.

HECTOR.

Une invitation que je puisse montrer, ou du moins laisser voir... Cela me sera très-utile...

EMMERIC.

En quoi donc?

HECTOR.

Je vais te le dire... (En confidence.) Je voudrais me marier.

EMMERIC, vivement.

Tu fais bien!... surtout si c'est une inclination.

HECTOR.

Oui, mon ami, une inclination... et une affaire!... une jolie femme et une jolie dot... qui achèverait de payer ma charge... Le père donne deux cent mille francs d'abord, sans compter la suite. C'est un riche marchand de Bercy... Et sa fille, mademoiselle Victoria Giraut, me plaît beaucoup... Elle est charmante et a reçu une éducation très-distinguée... aussi elle se nommait Victoire, et elle tient à ce qu'on l'appelle Victoria... Elle a étudié la peinture et la musique.

EMMERIC.

Ah! elle a de la voix?

HECTOR.

Non, grâce au ciel! Elle est comme moi, elle chante faux... et de ce côté-là, du moins, il y a de l'harmonie dans le ménage!... Mais voilà où nous cessons de nous accorder!... Elle a de l'imagination, de la poésie; elle rêvait un mari idéal, vaporeux; enfin, il lui faut une grande passion... et je suis un avoué... qui n'ai jamais fait la cour à personne... Je n'en ai pas le temps!... toute la semaine à mon étude. Autrefois seulement, avant d'avoir acheté ma charge, j'étais amoureux le dimanche... Et encore qu'est-ce que c'était, des grisettes!

EMMERIC.

Il y en a de charmantes.

HECTOR, d'un air dédaigneux.

Oui, c'est jeune... c'est gentil, c'est gracieux, si on veut... Mais rien de distingué!... des piqueniques, des parties d'ânes à Montmorency, des dîners sur l'herbe, où l'on rit comme des fous!... C'est bien ennuyeux!

EMMERIC.

C'est délicieux !

HECTOR.

Ça ne mène à rien... Tandis que si j'étais lancé comme toi, un homme à la mode... un homme à aventures, mademoiselle Victoria Giraut m'adorerait .. Avant-hier, déjà, je lui ai dit que tu étais mon ami... Tu ne m'en veux pas?... mon ami intime... cela à produit le meilleur effet!... Si elle sait que je vais dans les coulisses et surtout chez les duchesses, cela me relèvera à ses yeux.

EMMERIC.

Je comprends.

HECTOR.

Parce que les duchesses, vois-tu bien, cela a été le rêve de toute ma vie... quelquefois même, quand j'étais maître clerc, j'allais le soir après mon étude les voir monter en voiture, à la sortie de l'Opéra ou des Italiens... Et en contemplant leurs toilettes élégantes, leur air fier et distingué, les armoiries et les livrées qui chamarraient leurs carrosses, je me disais : Est-il possible qu'il y ait des gens assez heureux, pour se faire aimer d'elles! Aimé d'une marquise, d'une comtesse, même d'une baronne, faute de mieux, ce doit être délirant!... Je rentrais alors à pied, éclaboussé par elles... Et, pensant à toi, je me répétais; Mon camarade Emmeric est-il heureux!... C'est la seule fois que je t'aie porté envie...

EMMERIC.

Et tu avais bien tort! Te rappelles-tu la fable d'Icare.

HECTOR.

Certainement! Je ne suis pas encore assez... avoué pour avoir oublié ma mythologie!... Mais, grâce au ciel, tu n'en es pas là! tu ne tombes pas, au contraire!

EMMERIC.

Ma foi, je n'en suis pas loin!... Le tourbillon de ces hautes régions vers lesquelles j'ai voulu m'élever m'empêche de me créer, comme toi, une position solide, honorable et indépendante!... Ce monde élégant et futile où je n'avais rien pour réussir, et où, malgré moi, je suis lancé, me prend tous les instants que je devrais donner à l'étude... Les plaisirs vous accablent d'affaires et de soins étrangers à vos travaux... Dans ce moment, encore, ce billet que tu viens de me remettre... (Le tirant de sa poche.)

HECTOR.

N'est-ce pas pour un procès?

EMMERIC, souriant avec ironie en ouvrant la lettre.

Eh! oui, un procès... gagné depuis longtemps. Mais pour détourner les soupçons... pour que mon nom ne frappe pas continuellement ses gens qui me connaissent, on adresse les lettres à toi que l'on ne connaît pas; maître Ballandard... un avoué... ça a l'air d'une lettre d'affaire.

HECTOR.

Et c'est une lettre d'amour de quelque marquise?

EMMERIC.

Elle me rappelle qu'il y a demain, à l'Opéra, une représentation à bénéfice, où je dois l'accompagner.

HECTOR, vivement.

Dans sa voiture?... dans sa loge?...

EMMERIC, s'asseyant devant la table.

Oui, sans doute... Mais cette loge, il n'y en avait plus, elles étaient toutes retenues; il a donc fallu, et n'importe comment, en trouver une... (Montrant un coupon qu'il tire du tiroir de la table.) numéro 10, première de face à droite, entre les colonnes... Et sais-tu ce que cela me coûte?

HECTOR.

A vingt-cinq ou trente francs la place, cela doit te faire au moins...

EMMERIC, avec impatience.

Je ne te parle pas de cela... (Il jette sur la table l'enveloppe et cache dans les feuillets d'un manuscrit la lettre qu'il tenait à la main, puis il met sous une autre enveloppe le coupon de loge qu'il a pris dans le tiroir de la table, cachète la lettre, la met dans sa poche et se lève pendant les phrases suivantes.) mais des démarches, des courses et du temps que cela m'a pris... toute la journée d'hier à la recherche et à la conquête d'une loge, au lieu de rester là, devant mon piano, à écrire ce quintette que je venais de trouver et dont j'ai perdu le motif... ce quintette que mes acteurs attendaient... Voilà comment je ne travaille pas, comment je ne fais rien, et pourquoi mon opéra ne sera jamais fini!

HECTOR.

Tant pis! car je connais des gens qui se faisaient une grande fête d'assister à la première représentation.

EMMERIC.

Eh! qui donc?

HECTOR.

Ta famille, M. Clérambeau ton oncle, et sa fille la charmante Aline.

EMMERIC.

Ma cousine?...

HECTOR.

Je crois même que c'est pour ça qu'elle est venue à Paris; elle le désirait depuis bien longtemps.

EMMERIC.

En vérité!...

HECTOR.

Et grâce à cette maladie de langueur qu'elle a eue...

EMMERIC.

Oui... pauvre Aline ! je l'ai vue si souffrante !

HECTOR.

Il n'y paraît plus ! fraîche et jolie comme les amours... Mais elle a persuadé à son père que l'air de la capitale lui ferait du bien... et quand on est un des premiers négociants de Bordeaux, et qu'on n'a qu'une fille...

EMMERIC.

Et quand viennent-ils?

HECTOR.

Eh ! mais... ils devraient déjà être arrivés.

EMMERIC.

Comment le sais-tu ?

HECTOR.

Ne suis-je pas l'homme d'affaires de M. Clérambeau?... As-tu oublié ce procès si embrouillé que je lui ai gagné, et pour lequel j'ai fait deux voyages, l'année dernière, à Bordeaux... Il m'avait donné ses pleins pouvoirs pour lui retenir un appartement.

EMMERIC.

Eh bien?

HECTOR.

Eh bien? j'ai pensé qu'au coin de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens... il y avait un hôtel très-confortable... l'hôtel de Castille.

EMMERIC.

Celui-ci !

HECTOR.

J'ai retenu l'appartement du premier, deux mille francs par mois... Ton oncle est riche, et puis l'avantage de loger dans la même maison que son neveu...

EMMERIC, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami, quelle bonne idée ! quelle joie de revoir ma famille !... Aline, ma sœur, ma compagne et mon élève ! Nous faisions de la musique ensemble.

HECTOR.

Nous serons ses chevaliers.

EMMERIC.

Tu donneras le bras à mon oncle.

HECTOR.

Nous les conduirons partout... Au palais de justice.

EMMERIC.

A la première représentation de mon opéra.

HECTOR.

Il n'est pas achevé!..

EMMERIC, vivement.

Il le sera!.. je veux qu'elle soit témoin d'un triomphe... car elle s'y connaît... Une voix charmante! et un goût... Je me remets à l'ouvrage... (Courant au piano.) J'ai retrouvé mon quintette, j'ai le motif, écoute plutôt...

HECTOR, prenant une chaise.

Quel plaisir! (S'arrêtant.) Tais-toi donc!

EMMERIC, s'arrêtant.

Comment?...

HECTOR, écoutant aussi.

On monte l'escalier... N'entends-tu pas?

EMMERIC, de même.

Eh! oui! cette voix!... (La porte s'ouvre.)

SCÈNE II.

HECTOR, CLÉRAMBEAU, ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, s'écriant de loin.

Ah! mon oncle!... ma cousine!... (Courant à Aline, qu'il embrasse à plusieurs reprises.) Chère Aline! Quel bonheur de se revoir!...

CLÉRAMBEAU, passant entre eux deux.

Eh bien!... eh bien!.. et moi?

EMMERIC, lui serrant la main.

Bonjour, mon cher oncle. (Regardant Aline.) Mais depuis un an, depuis mon dernier voyage à Bordeaux... comme ma cousine est embellie!

ALINE.

Et mon père, qui disait que non...

CLÉRAMBEAU, la prenant par la main.

Salue donc notre ami, notre avoué, M. Ballandard, et remercie-le de l'appartement qu'il nous a choisi.

ALINE.

Il est charmant!

CLÉRAMBEAU.

Vous ne m'aviez pas écrit que mon neveu demeurait dans cet hôtel, on vient de nous l'apprendre.

HECTOR.

Une surprise que je vous ménageais.

ALINE.

Juste l'étage au dessous!... Comme ce sera commode pour mon cousin.... (A Clérambeau, et baissant les yeux.) quand il viendra vous voir.

CLÉRAMBEAU, brusquement.

Je n'entends pas qu'il se dérange... je veux qu'il agisse sans façons... comme nous... Tu le vois, nous venons, en arrivant, te faire notre visite; mais ça ne t'oblige à rien.

EMMERIC.

Comment, mon oncle?...

CLÉRAMBEAU.

Tu as à travailler... il faut qu'un artiste travaille.

EMMERIC.

Il y a temps pour tout... Je vous accompagnerai dans le monde, je vous y présenterai.

CLÉRAMBEAU.

Je te remercie, je m'en abstiendrai.

HECTOR, à Clérambeau.

Il est lancé dans la haute société.

CLÉRAMBEAU.

Raison de plus : il y règne des mœurs qui m'effraieraient pour une jeune fille.

EMMERIC.

Eh! qui vous a dit cela?

CLÉRAMBEAU.

Vos livres et vos papiers publics... Apprenez, Monsieur, qu'à Bordeaux nous lisons tout ce qui paraît à Paris.

EMMERIC, lui prenant la main, d'un air de compassion.

Mon pauvre oncle!...

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que c'est?

EMMERIC, riant.

Je ne vous fais pas de reproches, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer... mais vous avez peut-être tort de nous juger à la lecture... Nos mœurs sont plus honnêtes que nos écrits... et si vous restez quelque temps parmi nous, vous trouverez qu'il y a encore quelque décence et quelque bon ton dans nos salons, de la vertu dans les familles, de bons ménages dans le monde et

des honnêtes gens partout. . même au Palais, demandez à Ballandard.

CLÉRAMBEAU.

Lui ! je l'excepte, je le connais... il est de Bordeaux... C'est une candeur, une pureté de mœurs... (Regardant son neveu.) bien rares de nos jours... Et puis, avec lui, tôt ou tard les procès finissent, tandis qu'avec les autres...

EMMERIC.

Vous voyez bien...

CLÉRAMBEAU.

Une exception ne prouve rien... Et vous, Monsieur, vous ne voyez jamais les choses que du beau côté, comme votre père, du reste, Balthazar d'Albret, mon cher beau-frère, qui était toujours dans l'idéal et moi dans le positif... Ne fût-ce que par amitié pour votre mère... ma pauvre sœur, je voulais associer son mari à mon commerce... Il aurait fait comme moi une bonne et solide fortune... Mais non, au lieu de rester dans la marine marchande, où l'on gagne de l'argent... il a voulu entrer dans la marine royale.

EMMERIC.

Où l'on gagne des épaulettes... de la gloire...

CLÉRAMBEAU.

Et des boulets !... Emporté à Navarin, il m'a laissé sa veuve, qui n'a pas tardé à le suivre... et son fils que j'ai élevé chez moi, que je voulais aussi diriger vers le commerce... commis d'abord... (Jetant un coup d'œil sur sa fille.) Et puis, qui sait? D'autres vues... un bel avenir, qui aurait continué la maison Clérambeau junior de Bordeaux... Mais, bah ! avec cette famille-là on se trouve toujours dans des directions opposées à celle qu'on voulait prendre... Et un beau jour, voilà que j'entends répéter de tous les côtés que mon neveu a des dispositions... des talents... du génie !...

EMMERIC.

Non, mon oncle... mais le désir de ne plus vous être à charge et de m'acquitter de vos bienfaits...

CLÉRAMBEAU.

Mes bienfaits!... qui est-ce qui t'en parlait?... personne!

EMMERIC.

Moi! qui ne les oublierai jamais !

CLÉRAMBEAU.

Eh bien! était-ce une raison pour m'abandonner?... pour

avoir... du génie... Qui est-ce qui t'en demandait?... qui t'a donné ces idées-là?... Était-ce moi?... Et surtout des idées de musique... moi, qui n'ai jamais pu en comprendre une note.

HECTOR, passant devant Aline et donnant une poignée de main à Clérambeau.

Enchanté de faire votre partie... (Aline remonte le théâtre et revient se placer entre Clérambeau et Emmeric.) Et moi aussi, je ne comprends pas la musique, mais je l'aime.

CLÉRAMBEAU.

Moi, je la déteste en particulier et les arts en général!... A quoi sert un peintre?... A quoi sert un musicien?... A porter le trouble dans les familles, à monter la tête des jeunes personnes, à leur faire perdre devant leur piano un temps qu'elles pourraient employer à calculer ou à tenir les livres en partie double.

ALINE.

Mais, mon père...

CLÉRAMBEAU.

Je ne dis pas cela pour toi, qui soignes les écritures et la correspondance...

ALINE.

Et le ménage...

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai! et si j'ai le désagrément de m'entendre dire tous les jours : « Votre fille chante comme madame Malibran... » Ce n'est pas ma faute, mais celle de mon neveu... Et, à présent, impossible de la corriger... car cela date de loin. Dans leur enfance, et pendant que j'étais à faire ma caisse ou mes bordereaux, j'entendais dans ma maison, la maison de commerce Clérambeau junior, un tapage infernal... des morceaux d'ensemble que monsieur composait déjà et qu'il exécutait seul avec sa cousine... des finals, des quintettes et des duos... toujours le même : « Je t'aimerai... Tu m'aimeras toute la vie. » Et si j'avais été le maître!... mais on ne l'est pas quand on n'a qu'un enfant... une fille unique que l'on craint toujours de perdre... et il faut bien alors déroger malgré soi à ses principes... Mais si la Chambre, qui a déjà supprimé la propriété littéraire, si la Chambre, qui est en voie d'économie et de progrès, supprimait un jour les arts et les artistes, je crierais bravo!... Il y a là un monsieur dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui est toujours sûr de mon vote tant que je serai électeur! un monsieur qui voudrait briser les harpes et les pianos en acajou pour en

faire des métiers à la Jacquart!... Voilà un homme qui entend l'industrie et les intérêts de tous!

HECTOR.

Excepté ceux d'Érard et de Pleyel.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que ça me fait à moi?

ALINE.

Si, mon père, cela vous fait quelque chose... Et quand vous avez vu l'opéra de mon cousin... (A Emmeric.) car il a été joué dernièrement à Bordeaux... notre ville natale... Et un succès!... un enthousiasme!... Ah! que j'étais heureuse et fière... Et pendant les bravos, je me surprenais à être modeste, à baisser les yeux et à rougir de votre gloire, comme si c'était un peu la mienne; c'est tout naturel... c'était de la famille... Et mon père lui-même, au second acte, après le duo... vous savez bien? ce duo d'amour qui est si beau... Ils applaudissaient tous, ils demandaient l'auteur, leur compatriote, qui n'était pas là... et alors, et par un mouvement spontané, ils se sont tous retournés vers notre loge... nous saluant de leurs acclamations, nous honorant de sa gloire, nous, ses amis, ses parents... Ah! cela vous a fait quelque chose.

CLÉRAMBEAU.

Non... non...

ALINE.

Si, mon père... je l'ai vu... des larmes roulaient dans vos yeux!... vous étiez ému et tremblant...

CLÉRAMBEAU.

Je le crois bien... j'avais une peur... ma fille qui se trouvait mal!...

EMMERIC.

Est-il possible?...

CLÉRAMBEAU.

La musique lui fait toujours cet effet-là, la musique de tout le monde... la première venue... et quand ma fille se trouve mal... j'oublierais tout... je donnerais tout.

ALINE.

Je le sais bien!... et cependant je n'en abuse pas.

CLÉRAMBEAU.

Non, tu es revenue tout de suite.

ALINE.

Et je ne vous ai rien demandé!

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai ! mais que cela ne t'arrive plus...

ALINE.

Ah ! c'est que cette partition est si belle !... Ils disaient tous : Il ne fera jamais mieux... et moi, je disais que si... N'est-ce pas, mon cousin, votre second ouvrage sera encore plus beau ?... Vous me le promettez ?...

EMMERIC.

Oui, ma cousine.

ALINE.

Ne fût-ce que pour les confondre.. Et puis, ce soir, vous nous en jouerez quelque chose...

EMMERIC.

Certainement !

HECTOR, à Aline, d'un air de satisfaction.

J'irai à la répétition...

ALINE.

Vous, monsieur Baillandard?

HECTOR.

Il me l'a promis !..

ALINE.

Et nous aussi, n'est-il pas vrai?... Vous nous y conduirez...

EMMERIC.

Trop heureux de vous donner le bras !

CLÉRAMBEAU.

Allons... voyons... il ne faut pas empêcher ton cousin de travailler !... Dis-lui adieu et descendons. (Il prend Aline par la main et remonte avec elle le théâtre, pendant qu'Emmeric traverse et va se placer à gauche, près d'Hector.)

ALINE.

Un instant encore... C'est amusant d'être ainsi chez un garçon... avec son père, s'entend... et puis, mon cousin est très-bien logé... un piano superbe... C'est donc là que vous travaillez... que vous trouvez des mélodies si gracieuses... et (Prenant un cahier qui est sur la table, près du piano.) ce gros cahier... c'est votre poëme... Ah ! voyons...

CLÉRAMBEAU.

Mais, tu n'y penses pas... c'est d'une indiscrétion...

EMMERIC.

En quoi donc ?...

HECTOR.

Un opéra, c'est fait pour être vu.

ALINE.

Et celui-là, tout le monde le verra... je l'espère ; je puis bien commencer... (Redescendant le théâtre en lisant le cahier.) Et voici d'abord des vers que je trouve très-bien!... (Lisant sur le manuscrit.)

En toi seule est mon âme, et ma vie, et mon être!
Te quitter, c'est mourir!... te revoir, c'est renaître.

CLÉRAMBEAU, ramassant un papier qui vient de tomber.

Oui!... c'est du joli... Et ceux-ci : « Que cette soirée de de- « main, à l'Opéra, me rend heureuse, mon ami... »

ALINE, avec émotion.

Mon ami...

CLÉRAMBEAU, à Emmeric, et s'interrompant.

Pardon!... mon neveu. (Se retournant vers Aline.) Ma fille... qu'as-tu donc?...

ALINE, s'efforçant de se remettre.

Moi!... rien!... Rendez cette lettre à mon cousin.

EMMERIC, avec embarras.

Du tout... ma cousine, elle ne m'appartient pas.

ALINE.

Et à qui donc?

EMMERIC, hésitant.

A Ballandard.

HECTOR.

A moi!...

CLÉRAMBEAU, riant.

Si tu peux nous prouver cela...

EMMERIC, passant près de la table à droite.

Très-aisément... voici l'adresse qui l'accompagnait... elle est de la même écriture... et vous voyez : « A Monsieur Ballan- « dard, avoué, rue de Gaillon. » (Il repasse près de Ballandard et reprend sa remière place.)

ALINE, avec joie.

Est-il possible?...

HECTOR, bas, à Emmeric.

Mais, mon ami!...

EMMERIC, de même.

Tais-toi donc!

CLÉRAMBEAU, stupéfait, et examinant l'enveloppe avec sa fille.

C'est, ma foi, vrai!... Un cachet avec des armes... c'est une grande dame!... Qui aurait jamais cru cela?... Hector Ballan-

dard, que je regardais comme le plus pur et le plus chaste de tous les avoués... de première instance.

HECTOR, toujours retenu par Emmeric.

Ça n'empêche pas...

CLÉRAMBEAU.

Alors, et d'après cela... jugez des autres... Fi! Monsieur...

HECTOR, passant entre Clérambeau et Aline.

Si vous vouliez m'écouter!

EMMERIC.

Il venait me consulter sur une loge d'Opéra... et sur les moyens de se la procurer...

SCÈNE III.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU, OLLIVIER.

OLLIVIER.

On demande M. Clérambeau et sa fille...

ALINE.

Et qui donc?

OLLIVIER.

Un monsieur d'une quarantaine d'années, qui les attend dans leur appartement...

ALINE.

C'est mon parrain, j'en suis sûre : il m'avait promis d'être ici à mon arrivée.

CLÉRAMBEAU.

Un grand seigneur... un pair de France que nous faisons attendre.

ALINE.

Adieu, mon cousin, à tantôt; adieu, monsieur Ballandard... N'oubliez pas la loge d'Opéra!...

HECTOR.

Mais quand je vous répète...

CLÉRAMBEAU, à Emmeric.

Avais-je tort... quand je te disais qu'à Paris...

ALINE, au fond du théâtre.

Venez-vous?

CLÉRAMBEAU.

Oui, ma fille... l'immoralité a gagné jusqu'à la basoche... Je descends, je descends... (Il sort avec Aline.)

SCÈNE IV.

EMMERIC, HECTOR.

EMMERIC, retenant Hector qui remonte vers la porte.

Non, te dis-je, tu resteras, tu ne les suivras pas.

HECTOR.

Je veux les détromper...

EMMERIC.

Et à quoi bon?... Qu'est-ce que ça te fait?...

HECTOR.

Ça me fait que ton oncle est un client très-riche et très-moral, auprès de qui tu vas me faire du tort... et si cette épître... si cette conquête que tu m'attribues me fait perdre sa clientelle.

EMMERIC.

Sois donc tranquille!

HECTOR.

Pourquoi enfin ne gardes-tu pas ton bonheur, toi, garçon, et me le donnes-tu à moi, homme marié, ou c'est tout comme... puisque je tâche en ce moment?...

EMMERIC.

Pourquoi?... pourquoi?... parce que l'idée seule que ma cousine aurait pu croire ou supposer...

HECTOR, avec force.

Ce qui existe, ce qui est vrai!...

EMMERIC.

Oui, sans doute... Mais quand je l'ai vue se troubler et pâlir... je n'ai plus su ce que je faisais...

HECTOR.

Tu l'aimes donc?

EMMERIC, vivement.

Moi? quelle idée!... Est-ce que je peux, est-ce que je dois y penser?

HECTOR.

Et qui t'en empêche?

EMMERIC.

Mon oncle est immensément riche!... et moi!

HECTOR.

A lui, la fortune... à toi, le talent... tout cela peut se marier ensemble...

EMMERIC.

Tu ne l'as donc pas entendu tout à l'heure? Il déteste les arts et les artistes...

HECTOR.

Sa fille les aime... elle les lui fera aimer...

EMMERIC.

Jamais !

HECTOR.

Elle le suppliera.

EMMERIC.

Il sera inexorable.

HECTOR.

Eh bien ! elle se trouvera mal, et tu sais que pour lui c'est un argument sans réplique...

EMMERIC.

Qui ne nous avancera à rien ; car si tu savais, si je pouvais, si j'osais te dire...

HECTOR.

Il y a donc d'autres raisons ?

EMMERIC.

Oui... il y en a.

HECTOR.

Eh bien ! alors, à qui parleras-tu de tes affaires, si ce n'est à ton ami et à ton avoué ?

EMMERIC.

Tu dis vrai !... Eh bien... mon ami... quand je quittai Bordeaux, il y a quatre ans, ma cousine en avait treize ou quatorze... ce n'était qu'un enfant, et moi, déjà jeune homme, j'arrivais à Paris plein d'ardeur et d'ambition, rêvant les succès, la gloire et la fortune... Je ne connaissais pas les obstacles sans nombre qui arrêtent l'artiste à l'entrée de sa carrière... Ce talent dont on m'avait flatté, ce feu créateur que je sentais en moi, comment leur prouver qu'il existait ? Un peintre n'a besoin que d'une toile et d'un pinceau, et sans appui, sans protecteur, seul, dans sa mansarde, il compose le tableau qui, à la prochaine exposition, doit dire à tous les yeux : « Arrêtez-vous et regardez ; il y a là du talent... du génie peut-être !... » Combien son sort est préférable à celui du compositeur, du malheureux musicien, qui, seul avec ses inspirations, sent les mélodies qui le débordent sans pouvoir les faire arriver à vos oreilles. Pour se faire connaître, il ne peut, comme le peintre, acheter la toile et le canevas qui lui sont nécessaires; il lui faut le misérable libretto (le poëme, comme ils l'appellent) que chacun refuse à son inexpérience; il lui faut un théâtre, des chanteurs, un or-

chestre, un public à qui il dise : « Ecoutez... » Et tout cela m'était refusé, aussi le découragement et le désespoir avaient promptement succédé à mes folles illusions. Je rêvais la misère, la honte, et peut-être... oui, oui ! plutôt mourir que de retourner dans mon pays et dans ma famille, obscur et inconnu comme au jour du départ...

HECTOR.

Et tu ne m'avais jamais parlé de cela...

EMMERIC.

Les succès, on les dit volontiers ! mais les mécomptes de l'amour-propre, on les dérobe aux yeux de tous, on les garde... on les amasse là... dût-on en être accablé ! Un soir, j'étais dans un riche salon du faubourg Saint-Germain, où mon talent de pianiste m'avait fait avoir accès, et là, parmi les beautés que le mérite ou la mode plaçait au premier rang, s'offrit à moi une jeune femme que vingt rivaux, comtes ou marquis, entouraient de leurs soins assidus !... beauté fière et dédaigneuse à qui l'orgueil allait bien, car elle semblait née pour commander ! Aussi tous ces jeunes élégants, tous ces grands seigneurs, prosternés devant l'idole du jour, mendiaient un regard qu'elle ne leur accordait pas !... Mon air soucieux et triste la frappa sans doute, ou sa générosité lui fit deviner qu'il y avait là un malheureux à secourir, car elle traversa le salon et vint s'asseoir à côté de moi, qui tressaillis !... Je ne l'avais pas contemplée encore dans toute sa beauté... je n'avais pas osé !...

HECTOR.

Et elle était là, assise auprès de toi !... Étais-tu heureux !

EMMERIC.

Elle n'avait pas encore parlé que déjà son regard m'avait dit : « Qu'avez-vous? » Aussi, et quelques instants après, malgré moi, et sans le vouloir, je lui avais confié mes peines et mon désespoir... Elle m'écoutait en souriant... de ce sourire des anges qui promet secours et protection, et j'avais à peine fini qu'elle appelait de son éventail un de ceux qui, l'instant d'avant, étaient des plus assidus auprès d'elle.

HECTOR.

Un duc, un marquis ?

EMMERIC.

Non, vraiment !

HECTOR.

Le ministre de l'intérieur ?...

EMMERIC.

Ce n'était qu'un homme de lettres qui avait su par sa plume se créer une indépendance qu'on lui reprochait! Du reste, et dans ce siècle où tout le monde a du génie, il n'en avait pas apparence, à peine de l'esprit, mais du bonheur, et le hasard depuis vingt ans l'avait fait réussir; c'était tout ce qu'il me fallait. « Monsieur, » lui dit ma protectrice, « vous me parliez tout à l'heure avec beaucoup de galanterie de votre dévouement, je vous offre un moyen de me le prouver. Voici un jeune compositeur que vous ne connaissez pas... moi, je le connais, vous lui donnerez un opéra où vous songerez, non à vous, mais à lui... car il lui faut un succès. » Le lendemain j'avais un poëme, et quelques mois après un nom, de la gloire, de la fortune, et un bel avenir...

HECTOR.

C'est admirable! j'aurais adoré une femme pareille!

EMMERIC.

Eh! qui te dit que déjà il n'en était pas ainsi? Je n'avais plus qu'une pensée : me trouver sur ses pas, la suivre dans les concerts, dans les bals où, caché dans la foule, je m'enivrais du plaisir de la voir! On dit que l'amour s'augmente dans la retraite et dans la solitude... Ah! qu'il est plus puissant dans le monde et dans ses brillantes réunions, à l'éclat des lustres et des parures, dans ces salons étincelants où celle que vous aimez vous paraît plus belle encore des hommages qui l'entourent, où toutes les passions s'irritent par les obstacles et la contrainte, où une soirée entière se passe dans l'attente ou l'échange d'un coup d'œil... Que te dirai-je, enfin?... Cette noble personne si fière de son rang et de sa renommée, cette femme jeune et belle, adorée ou enviée de tous, fut enfin touchée de ma reconnaissance, de mon amour, de quelque gloire peut-être qui était son ouvrage!...

HECTOR.

Et tu ne te regardes pas comme le plus heureux des hommes?

EMMERIC.

Si, mon ami...

HECTOR.

Je donnerais pour ce bonheur-là mon étude et tous mes clients, et je conçois que maintenant tu n'aies plus aucun désir à former!

EMMERIC.

Non, sans doute ! mais ce délire, cette fièvre une fois calmés, quelques lueurs de raison glissent et passent devant vos yeux éblouis... Cette position si délicieuse, si enivrante, vous apparaît peu à peu telle qu'elle est, une position fausse, terrible, dangereuse ! Vivre dans une dissimulation et un mensonge continuels, veiller sans cesse sur ses démarches, ses discours, ses regards, n'oser avouer à personne son bonheur ou ses peines, porter le trouble dans un ménage, tromper un galant homme qui vous tend la main, qui souvent même vous accable de son amitié, voilà votre existence de chaque jour... Et si, dans un moment de dépit, de honte, de remords, on se sent le courage d'abdiquer un bonheur qui vous rend si malheureux, si on se surprend à désirer une vie moins pleine d'émotions... qui vous offre le calme et le repos, premiers besoins de l'artiste ; si, enfin, vos rêves vous montrent dans le lointain un intérieur paisible... un ménage... une famille... on se dit aussitôt que le devoir, la reconnaissance, vous défendent de pareilles idées ; qu'un homme d'honneur se doit tout entier à celle qui lui a tout sacrifié... Alors seulement on s'aperçoit qu'on n'est plus maître de son avenir... et, quelque séduisants que soient les liens qui vous retiennent ou vous enlacent, des chaînes de fleurs sont toujours des chaînes !

HECTOR.

Tu as donc des reproches à lui faire ?

EMMERIC.

Aucun, par malheur !... Bonne, aimable et dévouée... elle braverait tout pour moi.

HECTOR.

Il faut cependant qu'elle ait des torts ?

EMMERIC.

C'est moi qui les ai tous ! et un entre autres.... le plus grand... le plus terrible... dont à coup sûr elle n'est pas coupable, et contre lequel on ne peut rien... c'est que, malgré moi, je sens là que...

HECTOR.

Que tu ne l'aimes pas !

EMMERIC, *vivement.*

Ce n'est pas là ce que je veux dire... Je la chéris, je l'estime !... je l'honore, je voudrais qu'il se trouvât quelque bonne

occasion de me faire tuer pour elle, parce qu'alors nous serions quittes...

HECTOR.

Alors, c'est que tu ne l'aimes pas.

EMMERIC, *vivement.*

Du tout!... Je l'aime moins, ou plutôt je l'aime autrement depuis que, par malheur, il y a un an... une autre que j'ai revue, que j'ai retrouvée...

HECTOR.

Ta cousine?

EMMERIC.

Eh bien! oui... L'année dernière... ces quinze jours passés à Bordeaux... quand celle que j'avais laissée enfant s'est offerte à moi, parée de tous les charmes de la jeunesse; quand j'ai pu admirer cette candeur, ce caractère si pur, ce cœur si naïf où je lisais ainsi qu'en ses yeux, tout en elle semblait me dire que son affection était restée la même!... qu'autrefois comme à présent, comme toujours... elle voyait en moi son frère, son ami, son mari... (*Avec amour.*) Moi, son mari!... (*Avec désespoir.*) Et ces liens que je ne peux briser!...

HECTOR.

Tu ne le peux?

EMMERIC.

Eh! non... car je ne suis ni un traître, ni un ingrat. Je lui dois tout, je ne serais rien sans elle. Et, pour prix de ses bienfaits et de son amour... je l'abandonnerais lâchement!... oui, lâchement... car des dangers la menacent... De quelque prudence que je me sois entouré, la haine et l'envie sont près de s'éveiller, des bruits commencent à courir, des soupçons circulent, des railleries sont parvenues jusqu'à son mari et l'ont mis en défiance... Une rupture lui dirait tout... car, dans sa douleur, dans son désespoir, elle ne ménagerait rien... Et sa réputation, sa fortune, ses jours... j'aurais tout compromis... Non... non... mon sort est fixé... je ne puis le changer, et, ne fût-ce que par châtiment, par expiation... je resterai, bon gré mal gré, éternellement lié à cette chaîne que j'ai ambitionnée, et que d'autres m'envient peut-être!...

HECTOR.

Mais si, cependant, il se trouvait quelques moyens...

EMMERIC, *avec impatience.*

Lesquels? C'est impossible. (*A Olivier qui entre.*) Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

SCÈNE V.

EMMERIC, OLLIVIER, HECTOR.

OLLIVIER, au fond du théâtre.

Une visite pour Monsieur!

EMMERIC, avec impatience.

Je ne reçois pas, je n'ai pas le temps...

OLLIVIER.

Voici la carte...

EMMERIC.

Qu'importe? je n'y suis pas! (Ollivier remet alors la carte sur le guéridon à gauche, et fait quelques pas pour se retirer. Emmeric remonte le théâtre pendant qu'Hector le traverse, va à Ollivier et lui dit, en lui donnant le coupon de loge qu'il a mis sous enveloppe et serré dans sa poche.) Tiens... ce billet où tu sais bien.

OLLIVIER.

Oui, Monsieur!...

HECTOR, qui pendant ce temps a passé à gauche, lisant la carte qu'Ollivier a jetée sur la table.

Le comte de Saint-Géran... pair de France.

EMMERIC, vivement.

M. de Saint-Géran?... Que me veut-il? où est-il?

OLLIVIER.

En bas, chez votre oncle...

EMMERIC.

Qu'il vienne!... qu'il vienne!... (Ollivier sort.)

SCÈNE VI.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR, tenant toujours la carte.

M. de Saint-Géran... pair de France... Est-il parent de ce terrible marin, de cet enragé duelliste qui vient d'être nommé contre-amiral... et qui a toujours l'habitude de tuer son homme?...

EMMERIC.

C'est lui-même!...

HECTOR.

Ah! mon Dieu! Et tu le reçois?

EMMERIC.

Pourquoi pas!

HECTOR.

Ce doit être un homme féroce... qui jure et qui boit... toujours la pipe à la bouche ou le sabre à la main? Et moi, qui suis un homme de conciliation... je veux dire un homme de procès... je n'aime pas les gens qui se disputent et se battent... ailleurs qu'au Palais!

EMMERIC.

Tu n'aimes donc pas les marins?

HECTOR.

Ils me font peur, surtout celui-là.

SCENE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC, OLLIVIER.

OLLIVIER, annonçant.

M. le contre-amiral comte de Saint-Géran! (Emmeric et Hector vont au devant de lui.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous en prie, Messieurs, ne vous dérangez pas. Si vous faites la moindre cérémonie, je m'en vais!

EMMERIC.

Comment donc!... monsieur le comte...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous allez me faire repentir d'être venu le matin... en garçon... Je sors de chez votre oncle, à qui j'ai eu l'honneur de faire ma visite... et, au risque d'interrompre quelque chef-d'œuvre... j'ai voulu serrer la main d'un ami!

EMMERIC.

Je vous en remercie...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce sont les inconvénients du talent et de la célébrité... on est obligé de subir l'admiration et les visites d'amateurs.

HECTOR.

Ah! Monsieur est amateur?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Abonné aux Italiens! Dilettante furieux, j'adorais leur musique. (A Emmeric.) Vous m'avez réconcilié avec la musique française, à qui j'en voulais depuis longtemps... car je déteste le bruit et le tapage...

HECTOR.

Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Cela me ferait fuir à l'autre bout du monde. (A Emmeric.) Je viens vous rappeler un plaisir que vous m'avez promis... celui d'assister à votre première répétition...

HECTOR, d'un air avantageux.

J'y serai aussi...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, Monsieur, le plaisir sera double!... J'aurai l'honneur de me placer à côté de vous. Monsieur est, comme moi, un amateur ?...

HECTOR.

Non, Monsieur, je ne suis ni un amateur, ni un grand seigneur...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Mieux encore!... un artiste?

HECTOR.

Je suis avoué.

EMMERIC.

Hector Ballandard, mon ami intime... que je vous demande la permission de vous présenter.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Un homme d'honneur et de probité ! la meilleure réputation du Palais !.. Vous voyez que la présentation était inutile... nous nous connaissions déjà... Et c'est votre ami?

EMMERIC.

Je lui confie toutes mes affaires...

M. DE SAINT-GÉRAN.

S'il en est ainsi, il en est une dont je voulais vous parler, et que nous pouvons traiter devant lui...

EMMERIC.

Quoi! Monsieur, vous veniez?...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Pour votre répétition... Et puis, pour autre chose encore!... Asseyons-nous ! (Hector va chercher une chaise qu'il avance à M. de Saint-Géran. Emmeric en a pris une autre, et Hector une troisième.)

M. DE SAINT-GÉRAN, à Hector, qui reste debout.

Après vous, Monsieur, je vous en prie...

HECTOR.

Non... Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN, forçant Hector à s'asseoir, en même temps que lui.

Je ne souffrirai pas!...

HECTOR.

C'est trop fort... et je ne puis en revenir. Pardon, Monsieur! j'ai bien l'honneur de parler à monsieur de Saint-Géran, le contre-amiral?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, Monsieur!...

HECTOR.

Celui qui dernièrement voulait se faire sauter avec son vaisseau.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pourquoi pas?

HECTOR.

Excusez mon ignorance... Je n'avais vu de marins qu'au théâtre... je croyais qu'ils devaient tous jurer et ne parler que de sabord et de tribord.

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Il y en a peut-être! je n'en connais pas!...

HECTOR.

On m'a trompé comme pour vos trois duels...

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est différent? Ceux-là, par malheur, ne sont que trop vrais!

HECTOR.

Est-il possible?... Vous qui êtes si rempli de bienveillance et de politesse!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Aussi, Monsieur, et pour que vous n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi... je tiens à me justifier... J'ai toujours été, par goût ou par bizarrerie, pour la paix, la tranquillité et le gouvernement! c'est une idée comme une autre... c'était la mienne... j'étais donc juste-milieu, de plus... j'étais pair de France et marié!... trois catégories qui, de notre temps, prêtent au ridicule... et probablement on ne me l'aurait pas épargné... ça commençait! Or, c'est encore une de mes bizarreries... je n'aime à me moquer de personne... et, réciproquement, je n'aime pas...

HECTOR.

Je comprends...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, dans mes moments perdus, et un marin en a beaucoup... je me remis avec quelque obstination à l'épée et au

pistolet... de manière à être à peu près sûr de moi. Aussi, depuis ces trois malheureuses rencontres...

HECTOR.

Malheureuses pour vos adversaires qui y sont restés tous les trois...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comme vous dites, cela a fait taire les railleurs, m'a réconcilié avec tout le monde, m'a permis de rester dans mon caractère naturel, et me donne désormais le droit d'être honnête et pacifique... impunément... Vous savez maintenant ma recette.

HECTOR.

Dont je n'abuserai pas... quoiqu'elle soit infaillible... Mais vous vouliez, monsieur le comte, nous parler d'affaires... C'est différent, je suis là sur mon terrain!...

EMMERIC.

Et j'attends, je vous l'avoue, avec impatience...

M. DE SAINT-GÉRAN, *souriant.*

En vérité!... Eh bien? m'y voici. Vous êtes, mon cher Emmeric, un fort estimable garçon, que j'aime beaucoup pour votre talent d'abord... et puis encore pour d'autres raisons. Votre père Balthazar d'Albret, officier de fortune, était capitaine de vaisseau, et moi, cadet d'une noble famille de Bretagne, j'étais aspirant dans la marine, où l'on avait alors assez peu d'estime pour les jeunes gentilshommes, quand ils ne faisaient pas leurs preuves... Votre digne père me donna occasion de faire les miennes, il m'avait pris en amitié... il me protégeait... il me mettait toujours en avant... c'est-à-dire à côté de lui... et dans sa dernière affaire... j'eus l'honneur d'être blessé par le boulet qui l'emporta...

EMMERIC.

Monsieur!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous comprenez que ces choses-là ne s'oublient pas, et qu'il y a des gens dont on est toujours débiteur. Si vous aviez pris l'état de votre père, mon amitié vous eût utilement secondé... Faute de mieux, elle vous a du moins suivi dans une autre carrière... J'étais en mer, à mon grand regret, et en expédition lointaine, lors de votre arrivée à Paris... mais l'année d'après j'étais à votre première représentation, et quoique je ne sois pas querelleur, malheur à celui qui n'aurait pas crié bravo!...

heureusement nous étions tous du même avis! Ne pouvant donc rien pour votre réputation et votre gloire, j'ai songé à votre bonheur et à votre fortune... je veux vous marier...

EMMERIC.

Vous, Monsieur?

HECTOR.

Est-il possible?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh! oui, sans doute!... Il faut qu'un artiste se marie : trop de chagrins, trop d'ennuis, trop de désappointements cruels entourent sa vie extérieure; il y succomberait s'il ne trouvait chez lui le dédommagement ou l'oubli de ses maux, le bonheur et l'amour, qui l'attendent au coin de son foyer. Il lui faut un ami de tous les instants, qui le ranime et relève son courage, qui le console de ses défaites, qui partage ses triomphes, qui lui inspire ses chants, et à qui il puisse les dire : ce sera sa femme!... Et quand, le cœur froissé d'une critique injuste et barbare, il aura aux yeux de tous caché sous un sourire la rage qui le dévore et les larmes qui le suffoquent... devant qui osera-t-il pleurer?... devant sa femme, qui pleurera avec lui...

EMMERIC.

Ah! vous avez raison.

M. DE SAINT-GÉRAN.

N'est-il pas vrai?

EMMERIC.

Mais, dans ma position incertaine, sans avenir assuré...

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai bien pensé à tout cela... Les artistes font rarement fortune, aussi il leur en faut une toute faite... une riche héritière qui, dégageant votre existence de tous les soucis matériels, vous permette de faire des chefs-d'œuvre à votre aise et en génie amateur, comme qui dirait la fille unique d'un riche négociant de Bordeaux... de votre oncle, par exemple...

HECTOR, se levant.

O ciel!...

EMMERIC, se levant aussi.

C'est impossible...

M. DE SAINT-GÉRAN, se levant un instant après eux.

Ce n'est pas vous que cela regarde... c'est moi... s'il n'y avait pas d'obstacles... s'il n'y avait rien à faire... je n'aurais pas de mérite... et je veux en avoir... Je désire seulement, et avant

tout... car votre cousine Aline est ma filleule, et je tiens à son bonheur, je désire savoir si vous l'aimez...

EMMERIC.

Moi, Monsieur?...

HECTOR, vivement.

Il en est épris, il l'adore, il en perd la tête... tout à l'heure encore nous en parlions... et il se désespérait de ne pouvoir aspirer à sa main.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ainsi donc... si elle devenait votre femme... vous me promettriez de la rendre heureuse?...

EMMERIC.

Ah! je vous le jure, et sur l'honneur!

M. DE SAINT-GÉRAN, lui prenant la main.

C'est bien!... (Froidement.) Elle est à vous!

EMMERIC ET HECTOR, poussant un cri.

Comment?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous la donne...

EMMERIC.

Comment, Monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN, avec force.

Elle est à vous avec cent mille écus de dot... c'est tout ce pue j'ai pu obtenir maintenant... nous verrons plus tard...

HECTOR.

Permettez!... permettez!... Moi, qui me mêle d'affaires et qui en fais mon état... je ne les mène pas si bien et si promptement, et je vous prie de me donner encore votre recette.

M. DE SAINT-GÉRAN

La voici! Je vous ai annoncé que j'aimais ma filleule... presque autant que vous, c'est tout dire. Elle m'écrivait parfois... car elle écrit très-bien, et quoi qu'elle ne me parlât jamais de son cousin... je me doutais... et vous aussi peut-être, qu'elle l'aimait beaucoup; la preuve c'est que sa maladie, l'année dernière, a commencé le jour où son père lui a parlé de projets de mariage avec un riche propriétaire du Médoc, et apprenant le voyage de Paris, j'ai voulu le jour même de l'arrivée, aborder la question.

HECTOR, se frottant les mains.

C'est cela même!... à l'abordage!... (A part.) J'adore les marins!

EMMERIC.

Et qu'a dit M. Clérambeau?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce qu'il a dit? il y a mis de la franchise, il a refusé net...

EMMERIC.

O ciel!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et m'a même prié assez brutalement, moi l'ancien ami de la famille, moi, le parrain de sa fille, de ne pas insister sur ce chapitre.

HECTOR.

Diable! j'avoue que je m'en serais allé.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Moi! je suis resté, et voici ce que j'ai répondu : « monsieur Clérambeau... vous rappelez-vous ce jour où vous aviez eu en mer trois bâtiments marchands capturés par les Anglais... ce jour où la maison Clérambeau junior de Bordeaux allait faire faillite et déposer son bilan... ce jour enfin où, renfermé dans son cabinet, un négociant honorable... voulait ne pas survivre à sa honte et allait se faire sauter la cervelle... quand on frappa à sa porte en lui criant que ses trois bâtiments étaient en rade, ramenés par le capitaine Saint-Géran... Je le vois encore... descendre son escalier... se jeter dans mes bras en me disant : « Monsieur, tout ce que je possède, tous mes biens sont à vous... » « Je refusai alors, j'accepte aujourd'hui... et de tous vos biens... je vous demande le qlus précieux... votre fille! Me la refuserez-vous?...

EMMERIC ET HECTOR.

Eh bien?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien!... c'était une lettre de change que je lui presentais!... un effet à longue échéance... qui arrivait enfin à remboursement... et quelque durs qu'ils soient, ces vieux négociants ont tellement l'habitude de faire honneur à leur signature, qu'il m'a jeté sa fille en me disant : « La voilà! payez-vous. »

EMMERIC.

Ah! Monsieur... ah! mon sauveur!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

A deux conditions, pourtant... Ne vous effrayez pas... La première, car les négociants ont aussi d'autre ambition que celle de l'argent... La première est que son gendre... n'ayant

pas de fortune, ait au moins quelque titre... quelque distinction... (Vivement.) Il y a droit autant et plus qu'un autre, et cela nous regarde. Quant à la seconde condition, elle est plus facile encore...

EMMERIC ET HECTOR.

Quelle est-elle ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

« Quoique ami des mœurs, m'a-t-il dit, je ne suis pas d'un ri-
« gorisme assez ridicule pour exiger que mon gendre ait été
« jusqu'ici un modèle de raison et de sagesse... je pardonne-
« rais même quelques-unes de ces folies de jeunesse... erreurs
« éphémères qui n'ont point de lendemain et passent sans
« retour...

HECTOR.

L'excellent père !

M. DE SAINT-GÉRAN.

« Mais ne voulant exposer à aucune chance le bonheur de
« ma fille, je ne veux pas d'attachement réel et sérieux qui
« survive au présent et compromette l'avenir... »

EMMERIC, à part.

O ciel !...

M. DE SAINT-GÉRAN.

« Donnez-moi, a-t-il ajouté, votre parole et la sienne qu'aucun
« danger pareil n'existe... et je consens à l'instant...

EMMERIC.

Monsieur !...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Je lui ai juré que je ne vous connaissais aucun attachement de ce genre... et vous-même... Eh bien ! vous vous troublez !..

EMMERIC, troublé.

C'est que...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien?...

HECTOR.

C'est que justement... il est engagé depuis longtemps dans des liens...

EMMERIC, vivement, à M. de Saint-Géran.

Que je romprai, je vous le jure. Dès aujourd'hui, tout sera fini entre nous, et sans retour...

HECTOR.

A la bonne heure !... c'est bien facile...

M. DE SAINT-GÉRAN, secouant la tête.

Non, non, jeunes gens, pas tant que vous croyez...

EMMERIC, avec force.

Quand on y est décidé.

HECTOR, de même.

Quand on le veut bien.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce n'est pas une raison!... des ménagements à garder... l'honneur d'une famille ou d'un mari... le desespoir d'une pauvre femme... son amour, ses larmes, votre propre faiblesse, mille circonstances que l'on ne peut prévoir, rattachent et renouent à chaque instant les anneaux de cette chaîne d'or, qui est de plomb quand on la porte, et de fer quand on veut la rompre... Moi, qui vous parle, j'étais comme vous... j'avais un amour dans le cœur... lorsque des amis imprudents, pour m'arracher à cette passion insensée, me proposèrent un riche et illustre mariage... des biens immenses dans nos colonies, la fille d'un marquis, et mieux encore, une femme jeune et belle qu'en tout autre moment j'aurais adorée... Mais, alors, ramené malgré moi sous le joug que je voulais fuir... et longtemps encore luttant contre un ascendant fatal, j'étais insensible aux douceurs d'un nouvel hymen. Je négligeais, je délaissais ma femme, qui jamais, grâce au ciel! n'a connu le secret de ma froideur et de mon indifférence... Mais enfin cela pouvait arriver... et pour la sécurité et le repos de votre ménage, vous voyez que malheureusement votre beau-père a raison.

EMMERIC.

Non, Monsieur... et vous pouvez lui dire que je suis libre... aujourd'hui, aujourd'hui même j'espère, par la douceur et la raison, faire comprendre à une autre personne... et l'amener d'elle-même...

HECTOR, à M. de Saint-Géran, qui secoue la tête avec incrédulité.

Je suis sa caution... et à nous deux...

M. DE SAINT-GÉRAN.

A nous trois!...

EMMERIC, se retournant.

Qu'y a-t-il?

SCÈNE VIII.

HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC, OLLIVIER, qui sort de la porte du fond à droite, et s'approche d'Emmeric.

OLLIVIER, à demi-voix.

Monsieur, j'ai porté la lettre.

EMMERIC, vivement.

C'est bien! c'est bien!...

OLLIVIER, de même.

Il n'y a pas de réponse... mais on vous attend.

EMMERIC, à Ollivier, qui se retire.

Cela suffit... je sais ce que c'est.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et moi aussi...

HECTOR, à M. de Saint-Géran.

C'est d'elle... c'est évident... Eh bien! il n'y a pas à hésiter, il faut y aller, n'est-il pas vrai?

M. DE SAINT-GÉRAN, prenant la main d'Emmeric qui tressaille.

Et vous tremblez déjà... Allons, du courage!...

EMMERIC.

J'en aurai...

HECTOR, regardant la pendule.

Et mon affaire à la quatrième chambre... Je vais au Palais.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ma voiture est en bas, et si je peux vous conduire, monsieur Ballandard...

HECTOR.

Trop d'honneur... (A part.) La voiture d'un pair de France! d'un contre-amiral!... Si Victoria me voyait passer...

M. DE SAINT-GÉRAN.

D'autant, monsieur Ballandard, que je vous estime déjà beaucoup comme homme et comme avoué .. et que j'ai à vous parler d'une affaire qui m'est personnelle, d'un bon procès...

HECTOR.

Me voilà... toutes voiles dehors... prêt à courir sur l'ennemi.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est très-bien...

HECTOR.

Et, au premier commandement, feu de toutes les batteries!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien! nous causerons en allant au Palais...

HECTOR, riant.

Vous voulez donc bien me prendre à bord?

M. DE SAINT-GÉRAN, emmenant Hector à qui il donne le bras.

Oui, sans doute... De là je vais au Luxembourg... à la Chambre des pairs.

EMMERIC, prenant son chapeau.

Et moi, je vais chez elle...

ACTE II

Un riche salon du faubourg Saint-Germain. Porte au fond; Portes latérales. Tables à droite et à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, assise à la gauche du théâtre, devant une table, une broderie à la main et ne travaillant pas; M. DE SAINT-GÉRAN, entrant par la porte du fond.

LOUISE, se retournant.

Vous, Monsieur, d'aussi bonne heure!... Qui s'y serait attendu? Et ce discours que vous deviez prononcer à la Chambre des pairs?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

La séance est remise... je viens de l'apprendre au Palais!...

LOUISE.

Vous allez au Palais?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quand on a des procès et des avoués... et j'en ai un charmant.

LOUISE.

Un procès?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, un avoué.

LOUISE.

C'est tout comme!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je lui ai expliqué en route la succession de votre oncle...

LOUISE.

Ce n'est pas facile!

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est vrai ! et il m'a compris sur-le-champ... et mieux que moi-même... C'est un habile homme!... Il viendra ici en sortant du Palais, où je l'ai conduit... et j'allais me rendre au Luxembourg... quand j'ai rencontré dans la salle des Pas-Perdus... le vicomte de Beaugé, mon collègue !

LOUISE.

Ah ! le vicomte plaide aussi !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Contre sa femme!... Il venait de gagner en séparation... C'est lui qui m'a appris qu'il n'y avait pas de séance à la Chambre... et qu'il n'entendrait pas mon discours... Il était dans son jour de bonheur...

LOUISE.

Mais vous, Monsieur, qui deviez parler... cette nouvelle vous a contrarié ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pas dans ce moment!... puisque je vous trouve seule... ce qui est bien rare pour moi !...

LOUISE.

Et fort ennuyeux !

M. DE SAINT-GÉRAN, allant prendre une chaise, et s'asseyant près de Louise.

Du tout... Au lieu de parler, j'écouterai... c'est tout bénéfice.

LOUISE, se retournant vers lui.

Savez-vous, Monsieur, que vous devenez très-aimable et très-galant?

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Et savez-vous, Madame, depuis quelle époque?

LOUISE.

Je ne suis pas forte sur les dates.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce qui veut dire que vous n'avez pas remarqué... Eh bien ! c'est, je crois, depuis que vous êtes devenue coquette! Cela vous étonne?

LOUISE.

Non, vraiment!... car, grâce au ciel, cela produit presque toujours cet effet-là... Pendant les trois premières années de mon mariage, quand je vivais dans mon hôtel, seule et retirée... ne voyant personne, attendant mon mari qui ne venait pas... et

pensant à lui qui ne pensait guère à moi, séduit comme il était par des charmes plus puissants...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comment, Madame?...

LOUISE, avec ironie.

Les charmes de la gloire! Alors, pauvre femme négligée et oubliée, ensevelie vivante à vingt ans, nul ne troublait le silence et le calme du mausolée... je veux dire de mon ménage... et vous-même, faisant comme tout le monde, ne sembliez pas vous douter de mon existence... Mais aujourd'hui qu'il paraît prouvé que j'existe, aujourd'hui que tout le monde me recherche, que les hommages m'entourent et que j'ai voulu devenir à la mode, non par goût, mais par lassitude de ne rien être; aujourd'hui, Monsieur, le bruit qui se faisait autour de vous vous a réveillé... Vous avez, par impatience ou par curiosité, levé les yeux vers celle que chacun regardait... et il s'est trouvé que c'était votre femme... Rencontre inattendue... enchantement de votre part et surtout de la mienne... à moi qui ne pouvais manquer d'être bien sensible à un effet aussi tendre du hasard !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Très-bien ! égayez-vous à mes depens!... vous avez raison... Mais que voulez-vous? occupé autrefois d'idées qui m'absorbaient tout entier... des idées d'ambition... de renommée, de fortune...

LOUISE.

D'autres encore...

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est possible! mais le temps, la réflexion, celles que j'ai faites... il y a deux ans, à la suite de cette blessure dont j'ai pensé mourir... je le croyais du moins comme tout le monde, car les journaux même l'avaient imprimé d'avance...

LOUISE.

C'est vrai !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et dès-lors... je me suis promis... Tenez, Madame, il faudra que je fasse preuve de franchise et que je vous avoue tous mes torts, tous mes défauts... un jour... où...

LOUISE, souriant.

Où nous aurons beaucoup de temps devant nous!...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Oui, sans doute... pour que nous puissions aussi parler des vôtres !

LOUISE.

J'en ai donc ?

M. DE SAINT-GÉRAN, secouant la tête.

Eh ! mais...

LOUISE, vivement.

Lesquels ? Parlez... (Voyant qu'il hésite.) Un seul !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous me mettez dans un grand embarras...

LOUISE, triomphante.

Vous voyez bien !...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

L'embarras du choix...

LOUISE.

Comment, Monsieur !...

M. DE SAINT-GÉRAN.

D'abord, vous êtes fière, mais l'orgueil vous sied si bien... et vous avez tant de droits d'en avoir qu'on n'oserait vous en blâmer... ensuite...

LOUISE.

Ah ! il y a un ensuite !...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, Madame... Vous pardonnez difficilement une offense... Je ne vous en fais pas un reproche... car, moi aussi, je serais comme vous... Les torts de ceux que j'aime me trouveraient peut-être inflexible et implacable... mais ces torts, si je les connaissais ou si je les soupçonnais, je voudrais franchement les leur déclarer... La franchise avant tout... et je trouve... c'est là mon reproche le plus grave... que parfois vous en manquez...

LOUISE, se levant.

Ah ! ne parlez pas ainsi... car à l'instant même je vous dirais...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quoi donc ?...

LOUISE.

Ce que vingt fois... j'ai été tentée de vous avouer, et dans ce moment encore...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien ! vous n'osez achever... Vous tremblez... je crois !

LOUISE.

Non, Monsieur, non... mais vous n'avez jamais su quelle noble affection je vous portais ! Quand on me parla, à moi jeune fille de dix-huit ans, d'épouser un homme presque sans fortune, qui avait plus du double de mon âge... on crut que je refuserais, et j'acceptai, car c'était un homme de mérite et de cœur dont je savais depuis longtemps la vie entière... Oui, Monsieur, aussi bien et mieux que vous, j'aurais dit les combats auxquels vous aviez assisté, vos exploits, vos blessures... J'étais heureuse d'offrir un riche héritage à celui qui m'apportait ce patrimoine de gloire... j'étais fière de vous, fière de porter votre nom... et, à mon âge, une pareille exaltation serait aisément devenue de l'amour. Vous aviez peu à faire pour gagner ce cœur qui volait au devant du vôtre... vous ne l'avez pas voulu... J'ignore alors quelle barrière s'élevait entre nous...

M. DE SAINT-GÉRAN, troublé.

Et jamais jusqu'ici le moindre reproche !...

LOUISE.

Ah! Monsieur!... des plaintes !... des reproches, de la jalousie !... Moi, à qui vous accordez quelque orgueil !... j'ai gardé le silence... L'amour-propre, la fierté que vous me reprochiez tout à l'heure, m'ont donné la force de combattre et de vaincre... et quand plus tard vous êtes revenu à moi... un nouvel obstacle plus grand encore nous séparait... le souvenir du passé et mon indifférence... M'accuserez-vous encore de manquer de franchise ?...

M. DE SAINT-GÉRAN, avec franchise.

Non, Madame. Tout cela est vrai, et ce récit qui devrait m'ôter l'espoir et le courage, ne me laisse qu'un désir... celui de réparer mes torts, et par mes soins, par ma tendresse, par un dévouement de tous les instants... de reconquérir... ce cœur que j'ai perdu... de le tenter du moins. Vous ne pouvez m'en empêcher...

LOUISE.

Non, sans doute.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quoique votre mari, je puis comme un autre aspirer à vous plaire, j'y aurai plus de mérite... car c'est plus difficile... Par malheur, le temps et les occasions vont me manquer... on me donne un nouveau commandement, et sous qeu de jours il me faudra appareiller pour les Antilles.

LOUISE, *vivement.*

Vous partez ?...

M. DE SAINT-GÉRAN

Une belle occasion de faire connaissance avec vos propriétés de la Martinique... avec ce beau pays où depuis longtemps vous êtes attendue, et où le procès qu'on nous intente pour la succession de votre oncle nécessiterait peut-être votre présence... Je ne vous parle pas du plaisir que j'aurais à vous avoir sur mon vaisseau, où vous commanderiez en souveraine... Pour entreprendre un pareil voyage, il faudrait aimer... et vous, Madame !...

LOUISE.

Moi... je n'aime pas la mer... vous le savez !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous êtes bien bonne de ne pas dire mieux... et je vous en remercie... Mais dans votre désir de rester à Paris, n'y a-t-il pas quelque autre motif ?

LOUISE, *avec émotion.*

Que voulez-vous dire ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pardon, à mon tour, de ma franchise... Ce désir de plaire et de briller dont vous ne vous défendez point, amène sur vos pas une foule d'adorateurs dont vous souffrez les hommages. Je vous connais, Louise, et jamais un soupçon sérieux n'est entré dans mon âme... Mais votre jeunesse, mes fréquents voyages, votre position, vos succès dans le monde, ont pu éveiller l'envie ou froisser la vanité !... il est si facile à un fat de compromettre la plus honnête femme du monde !... Déjà, et vous savez que je suis peu endurant... il m'a semblé que quelques allusions indirectes, quelques railleries de salon m'étaient adressées par deux ou trois vieilles douairières... c'est toujours par elles que cela commence... J'ai regardé alors autour de moi, et il m'a semblé...

LOUISE.

Quoi donc ?... Monsieur.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous êtes émue ?

LOUISE.

Non pas émue, mais curieuse de savoir...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce que je sais... Eh bien ! il me semble que votre jeune cousin... le vicomte de Langeac...

LOUISE, riant.

Lui !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce fat moyen âge... qui rougit de son siècle et dont son siècle rougit... ce gentilhomme palefrenier qui court au Champ-de-Mars ou au clocher après le ridicule.

LOUISE, riant.

Et qui gagne toutes les courses.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous ne pouvez nier qu'il ne vous suive partout et qu'il ne vous fasse hautement la cour la plus assidue... Hier encore...

LOUISE.

C'est vrai !... je ne peux pas l'empêcher de m'aimer.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, mais je peux l'empêcher de vous le dire... de l'avouer aussi publiquement, et s'il s'en avise encore !

LOUISE.

Que ferez-vous ?

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

Ce que je ferai?... je l'empêcherai de faire jamais la cour à personne.

LOUISE, froidement.

Allons donc !...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

Parole d'honneur !

LOUISE.

Allons donc !

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est un sot !

LOUISE, riant.

Ce n'est pas une raison pour tuer les gens !... vous seriez toujours l'épée à la main !... Et dans votre intérêt, Monsieur, je vous supplie...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce sera donc pour vous faire plaisir... et en revanche, je vous demanderai un service.

LOUISE, vivement.

Ah! de grand cœur ! si c'est en mon pouvoir !

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai à vous parler du fils d'un ancien ami... Emmeric d'Al-

bret, un jeune homme d'un immense talent... que j'aime beaucoup, et que peut-être pour cela vous n'aimez guère.

LOUISE.

Pouvez-vous le penser?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Du moins, et malgré mes efforts pour l'attirer chez moi, il y vient rarement... et à sa place j'en ferais autant... car l'accueil froid et glacé qu'il reçoit de vous... non pas que ce ne soit conforme aux règles du cérémonial ; mais ce n'est pas ainsi qu'on agit avec les artistes... Ils ne tiennent pas aux soirées ni aux dîners d'apparat, mais à une réception franche et cordiale; avec lui, du reste, je ne compte pas les visites, et quand il ne vient pas, je vais le voir!... Je sors de chez lui.

LOUISE.

Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est là que j'ai fait la rencontre d'un avoué modèle, d'un praticien phénomène, dont je vous parlais tout à l'heure, M. Hector Ballandard...

LOUISE, avec émotion.

Ballandard!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous le connaissez?...

LOUISE.

En aucune façon... mais je connais... j'ai vu ce nom...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Dans les journaux, dans les annonces de vente. Donc, M. Ballandard et moi avons l'idée, pour notre ami Emmeric, d'une excellente affaire... dont je vous parlerai quand elle sera conclue... car elle ne l'est pas encore, et jusque-là il vaut toujours mieux se taire... En attendant, il a composé un ouvrage qui le place à la tête de l'école française, un ouvrage qui fait honneur au pays... cet honneur-là, le pays doit le lui rendre...

LOUISE.

Eh bien! Monsieur!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien! je pourrais faire valoir ses droits près du ministre votre oncle... mais dans la discussion du dernier projet de loi... j'ai parlé...

LOUISE.

Contre lui.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, pour lui... et j'aurais l'air de demander le qrix d'un service... tandis que vous... sa nièce...

LOUISE.

Moi, Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Cela du moins me serait agréable; mais si cela vous déplaît trop...

LOUISE.

Non, sans doute... et pour vous, Monsieur...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Emmeric d'Albret.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'il soit le bien-venu!

SCÈNE II.

LOUISE, EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN.

EMMERIC, s'approchant respectueusement de Louise qu'il salue.

Madame la comtesse se porte-t-elle bien?

LOUISE, froidement et lui faisant la révérence.

Très-bien, Monsieur... (Se mettant à gauche devant son métier à broder.) Je sais que vous avez à parler d'affaires avec M. le comte, je ne vous en empêche pas!

M. DE SAINT-GÉRAN, attirant Emmeric près de lui à droite, et à voix basse.

Je me doute que vous avez un long récit à me faire... Vous venez de chez elle!...

EMMERIC, troublé.

C'est-à-dire, Monsieur...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ah! vous nous l'aviez promis.

EMMERIC.

Et je l'ai fait... non sans hésiter, j'en conviens... mais il y avait là du monde que je ne m'attendais pas à y rencontrer... et je n'ai pas encore pu lui parler.

M. DE SAINT-GÉRAN, riant.

Vous en avez été ravi...

EMMERIC, naïvement.

C'est vrai!... car tout ce qui peut retarder une pareille explication...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Eh bien! que vous disais-je? vous le voyez déjà?... On ne brise pas à son gré de pareils nœuds.

EMMERIC.

J'y parviendrai, je vous le jure!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien! alors, il faut y retourner! il faut tout lui dire! le plus tôt vaut le mieux.

EMMERIC.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GÉRAN.

A la bonne heure!... Je vous reverrai aujourd'hui, dès que tout sera terminé.

EMMERIC.

Tantôt... ce soir, je l'espère.

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'attends votre ami Ballandard, qui doit passer ici en sortant du Palais, et, avant, je vais mettre en ordre des papiers que je lui ai promis... et dont il a besoin pour notre procès... Vous le permettez?

EMMERIC, s'inclinant

Comment donc, monsieur le comte...

M. DE SAINT-GÉRAN, lui tendant la main.

Ainsi, à tantôt... (M. de Saint-Géran sort par le fond.)

SCÈNE III.

EMMERIC, après un instant d'hésitation, s'approchant de Louise qui est toujours occupée à broder.

Madame la comtesse a reçu la loge d'Opéra que j'ai eu l'honneur de lui envoyer?

LOUISE, souriant.

Oui... j'ai eu cet honneur-là... une loge excellente... aux premières, entre les colonnes... celle que je désirais... Je vous ai donné bien de la peine... je suis bien égoïste... je n'ai songé qu'à moi... et au plaisir que j'aurais à passer une soirée entière... avec vous et près de vous.

EMMERIC, avec embarras.

Certainement... mais ce monde qui d'ordinaire vous entoure...

LOUISE, gaiement et se levant.

Nous ne serons pas en tête-à-tête, je le sais bien, et à peine

pourrai-je vous parler et vous voir, mais je saurai que vous êtes là, derrière mon fauteuil... (Vivement.) Rassurez-vous, je ne me retournerai pas... mais si je le voulais... il ne tiendrait qu'à moi, et c'est beaucoup... Et puis le plaisir d'être belle... à vos yeux... car je serai superbe et on me regardera... (Vivement.) Je n'y ferai pas attention, je vous le promets... mais vous... j'espère que vous le verrez... Aussi le spectacle peut être mauvais... impunément... je vous promets d'avance que je serai ravie, et que tout me paraîtra délicieux !

EMMERIC.

En vérité!... je ne sais comment vous dire...

LOUISE.

Eh ! quoi donc, Monsieur ?

EMMERIC.

Que je ne pourrai demain... vous accompagner.

LOUISE.

O ciel!... quelque chagrin... quelque malheur qui vous arrive... Non... ce n'est donc qu'une affaire... celle dont on me parlait tout à l'heure, une affaire importante... pour vous... pour vos intérêts? Il faut y aller, Monsieur, il le faut... Je resterai... je trouverai un prétexte... je renoncerai à mon plaisir... ou plutôt il n'y en a plus pour moi, dès que vous n'y serez pas, et puis ce sera une raison pour qu'aujourd'hui vous veniez dîner ici et passer la soirée; je vous engage.

EMMERIC.

Moi!...

LOUISE.

Je le peux... j'en ai le droit... On m'a reproché de ne jamais vous inviter... et on avait raison... je ne l'osais pas... je ne l'ose jamais... Pardonnez-le-moi... j'ai tant de motifs...

EMMERIC.

Je le sais...

LOUISE.

Tant de raisons de trembler... ce monde qui nous observe et semble nous deviner, ces rivaux dont la jalousie s'éveille...

EMMERIC, vivement.

Ce n'est que trop vrai !...

LOUISE.

D'autres dangers plus terribles encore... d'autres reproches... d'autres tourments... les miens... je ne vous en parle pas ! Encore quelques jours, et un meilleur avenir se prépare... nous

aurons moins de gêne, d'inquiétude, de contrainte; car on doit s'éloigner... on doit partir... on me l'a dit. (Vivement.) Et, vous ne savez pas, on voulait m'emmener! Moi, quitter Paris!... moi, vous quitter!... jamais!

EMMERIC, à part.

O ciel!

LOUISE.

Ce soir, du reste, et à dîner, on vous en parlera, sans doute.

EMMERIC.

Non, Louise... je ne viendrai pas.

LOUISE, étonnée.

Ni ce soir... ni demain?...

EMMERIC.

Ni demain.

LOUISE.

Et quand donc, mon ami, quand donc?

EMMERIC.

Jamais!... je ne dois plus vous revoir...

LOUISE.

Ce n'est pas possible!... J'ai mal entendu!... ce n'est pas vous qui parlez!

EMMERIC.

Non... c'est une voix plus forte et plus puissante que la mienne... celle de l'honneur et de la reconnaissance... Il y a au monde un fardeau plus pesant que mes remords! des bienfaits contre lesquels je lutte en vain! une amitié qui m'opprime et m'accable... celle de votre mari!... Je lui dois trop!

LOUISE.

Et à moi, Monsieur, ne me devez-vous rien? Ces reproches que vous vous adressez... croyez-vous qu'ils me soient inconnus?... croyez-vous donc que je ne m'indigne pas comme vous de trahir et de feindre? Et tout à l'heure encore... avant votre arrivée, touchée de sa franchise... de sa loyauté... j'allais tout lui avouer.

EMMERIC.

O ciel!...

LOUISE.

J'ai pensé à vous, et je me suis arrêtée... Oui, Monsieur, je tremblais pour vous... pour vous seul!... car, moi, je savais comment me défendre : je lui aurais demandé si l'esclave qu'il avait si longtemps opprimée et méprisée n'avait pas le droit de briser

sa chaîne... je lui aurais rappelé l'indigne rivale à qui il m'avait sacrifiée dès le premier jour de notre mariage... et ces affronts, que j'ai subis en silence... je les lui aurais prouvés... J'ai les lettres... je les garde... c'est ma défense, ma justification... si rien au monde pouvait me justifier.

EMMERIC.

Que dites-vous?

LOUISE.

Non... non... je ne m'abuse pas!... Excusable peut-être à ses yeux, je ne le suis pas aux miens, et cependant vous savez si j'ai combattu, si j'ai résisté au penchant qui m'entraînait et dont j'aurais triomphé... si une nouvelle fatale et mensongère ne m'eût abusée... Je me suis crue libre... et alors, malgré la distance qui aux yeux du monde pouvait nous séparer... c'est moi... car j'étais la plus riche, c'est moi, vous le savez, qui vous offris ma fortune, ma main... car je vous aimais... et quand le bruit de cette mort faussement répandu... fut enfin et trop tard démenti... un amour que j'avais cru noble et légitime devenait une trahison... j'étais coupable... car j'étais esclave... Il m'était défendu de vous aimer... au moment même où je vous aimais plus encore... où je vous aimais pour toujours!...

EMMERIC.

Ah! ce n'est pas vous... c'est moi qu'il faut accuser... c'est moi qui ne mérite pas de grâce!

LOUISE.

Tant mieux!... j'aurai plus de bonheur encore à vous pardonner! et s'il n'existe pas d'autres raisons!...

EMMERIC.

Il en existe... qui me sont personnelles... qui viennent de moi... de ma volonté...

LOUISE.

C'est volontairement que vous voulez me quitter?... ce n est pas possible! vous me trompez... vous détournez la vue!... O ciel! ce qu'on me disait tout à l'heure!... Lui aussi peut-être! des doutes, des soupçons sur M. de Langeac!...

EMMERIC, vivement.

M. de Langeac!...

LOUISE, avec joie.

Jaloux!... il est jaloux!... Ah! que c'est bien à vous, Monsieur... Je ne l'espérais pas... je tremblais que vous ne le fussiez pas... et, voyez mon injustice... je me disais ce matin encore...

Il ne s'en est même pas aperçu... tandis qu'un autre... Eh bien! oui... depuis quelque temps... je croyais voir en vous... de la froideur, de l'indifférence... je le redoutais du moins, excusez ma faiblesse, on craint tout quand on aime... et pour vous faire aussi connaître l'inquiétude et la jalousie... je suis devenue coquette... par dépit... ou plutôt par amour... C'est mal... j'en conviens, je m'en accuse... Mais j'en ai été bien punie... et hier seulement je me suis aperçue de l'étendue de ma faute... Ce fat qui n'avait reçu de moi d'autre encouragement que mon silence, a osé, en me donnant la main pour monter en voiture... me glisser un billet.

EMMERIC, avec colère.

Il serait possible?...

LOUISE, vivement.

Que j'aurais jeté à ses pieds... que j'aurais déchiré à ses yeux, si M. de Saint-Géran n'eût été là... Vous le connaissez, c'en eût été fait du vicomte... et, malgré moi, il m'a fallu...

EMMERIC.

Vous avez gardé ce billet?

LOUISE, vivement.

Pour vous le donner... pour vous le montrer... Il est là, dans mon secrétaire... et vous allez voir par vous-même...

EMMERIC.

C'est inutile... Madame!

LOUISE, vivement.

Et puis, j'oubliais encore, car je veux tout vous dire, qu'hier, dans la soirée, le vicomte m'avait suppliée de lui donner, pour demain, une place dans ma loge à l'Opéra.

EMMERIC.

Et vous la lui avez accordée?

LOUISE, avec tendresse.

Non pas, j'ai refusé... car déjà dans mon cœur j'avais l'espoir que vous viendriez... que je passerais cette soirée avec vous... et maintenant qu'humble et repentante j'ai avoué tous mes torts, votre grande colère ne tombera-t-elle pas? Cette place, réservée pour vous et si bien défendue par moi... ne mérite-t-elle pas quelque indulgence... Monsieur?...

EMMERIC, avec émotion.

Louise!

LOUISE, doucement.

Vous viendrez, n'est-il pas vrai?... Pourquoi vous en défendre encore?...

EMMERIC.

Parce que je le dois... parce que, malgré moi-même... j'allais oublier ma résolution... et que...

LOUISE, sévèrement.

Et que... le dépit ou l'amour-propre vous défend de céder... C'est mal, Monsieur... c'est très-mal! Avec ceux qu'on aime il n'y a plus de vanité ni d'orgueil... Et maintenant, après avoir prié... je commande... Vous m'accompagnerez demain à l'Opéra... dans ma loge... vous y viendrez... si vous m'aimez... et je n'ajouterai qu'un mot : Si vous ne venez pas... ne me revoyez plus! (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

EMMERIC, seul.

Non... non!... je ne le pourrai jamais!... et tant qu'elle sera là, tant que je la verrai... tant que j'entendrai le son de sa voix... que celui qui m'accuse de faiblesse soit plus intrépide ou plus barbare... moi, je ne saurais, en face de tant d'amour, avouer que je suis un perfide et un ingrat. (Allant placer son chapeau sur la table, à gauche.) Allons! et, à défaut d'autre courage... ayons, au moins, celui du silence... celui de l'absence... puisqu'elle m'offre elle-même le moyen de rompre... je le saisirai... et demain... je n'irai pas... non... je n'irai pas à l'Opéra! je le jure... Elle me comprendra, et sans bruit, sans explications... tout sera dit... sera fini!

SCÈNE V.

EMMERIC, HECTOR, entrant par le fond.

EMMERIC.

Ah! te voilà?

HECTOR.

Oui... mon ami, conseil et avoué de M. de Saint-Géran... une clientelle superbe que je te dois... Je viens pour son procès... depuis des siècles il était en panne... mais, grâce à moi nous allons gagner le large et manœuvrer de manière...

EMMERIC.

Ah çà! prends garde... on dirait que c'est toi qui es le marin!

HECTOR.

C'est vrai! je m'identifie tellement avec mes clients... Et toi,

qui t'amène?... Tu venais aussi pour lui rendre compte de l'autre affaire... de la tienne?...

EMMERIC.

Oui, mon ami.

HECTOR, vivement et à demi-voix.

Raconte-moi donc cela... Tu sors de chez elle?...

EMMERIC.

Oui, je viens de l'autre bout de Paris... J'arrive à l'instant.

HECTOR.

Eh bien?...

EMMERIC.

Eh bien! mon ami, tout est fini... tout est rompu... ou, du moins, c'est tout comme...

HECTOR.

Vivat! Et M. de Saint-Géran qui prétendait qu'on n'en venait jamais à bout!... Reçois mon compliment... pour toi et pour moi.

EMMERIC.

Comment cela?

HECTOR.

Je pouvais, encore une fois, me trouver compromis!... Je ne connaissais pas ce matin les conséquences d'une amitié comme la tienne... c'est trop dangereux... Je sors de chez ton oncle, qui t'attend, par parenthèse.

EMMERIC.

Oui, j'ai promis d'aller le prendre ainsi que mademoiselle ma cousine, pour sa première sortie.

HECTOR.

Eh bien! sais-tu, mon ami, qui j'ai rencontré dans son salon?... Sa fille, causant... avec qui?... avec Victoria Giraut!

EMMERIC.

Ta prétendue?...

HECTOR.

Elles se connaissent! M. Giraut, le négociant en vins, qui achète tous les ans des médoc et des saint-émilion, emmenait souvent avec lui sa fille à Bordeaux... chez ton oncle Clérambeau, son commettant... et les deux demoiselles se sont liées d'amitié...

EMMERIC.

Eh bien! où est le mal?

HECTOR.

Tu ne le devines pas?... Ta cousine lui aura tout dit... Ces petites filles sont si bavardes... Elle lui aura raconté cette con-

quête dont je suis innocent, et que tu as passée à mon ordre... cette lettre... cette passion... dont je ne suis que le manteau et l'enveloppe...

EMMERIC, cherchant à le rassurer.

Peut-être, mon ami !

HECTOR.

Il n'y a pas de peut-être... J'en suis sûr ; car, au moment où je sortais du cabinet de ton oncle, Victoria m'a dit : « Ah ! ah ! monsieur Hector Ballandard fait des victimes et des ravages dans la haute société... Il est en correspondance avec des comtesses ou des baronnes. » Tu vois ce dont tu es cause... J'ai voulu nier sans te compromettre... ce qui m'a donné un air gauche et embarrassé qu'on a pris pour de la discrétion... Et, maintenant, toi et moi dirions la vérité, qu'on ne nous croirait pas.

EMMERIC.

Eh bien ! ne disons rien !

HECTOR.

Ne rien dire !... Et mon mariage qui va manquer... Je suis perdu !...

EMMERIC.

Quelques jours encore, et je te justifierai près de la famille Giraut, et je donnerai des preuves telles qu'il faudra bien qu'on y ait confiance !...

HECTOR.

A la bonne heure !... car Victoria a des yeux noirs superbes, et, quoique née à Bercy, tu la prendrais pour une Espagnole... Et puis elle a deux cent mille francs... de dot... Et quand on est amoureux...

EMMERIC, souriant.

De la dot ?

HECTOR.

Du tout !... Mais tout cela se confond tellement que je serais désolé de les séparer... dans mon affection ! Aussi, mon ami, et pour nous deux, tu as bien fait de rompre ; car, je te le dis en confidence... cette liaison commençait à se répandre, à s'ébruiter.

EMMERIC.

Qu'en sais-tu ?

HECTOR.

Je viens d'en entendre parler... moi, qui ne connais rien !

EMMERIC.

Et où donc?

HECTOR.

Dans un endroit qui n'a rien de bien mystérieux... au café Tortoni... où j'étais entré en sortant de chez ton oncle... c'est en face. Trois jeunes gens, qui déjeunaient en parlant beaucoup et en buvant de même... l'un d'eux prononça ton nom... Un grand jeune homme à la barbe blonde en pyramide renversée... physionomie à la Werther, longue, rêveuse et blafarde...

EMMERIC, à part.

Le vicomte de Langeac.

HECTOR, continuant.

« Oui, lui disait son voisin, je soupçonne le jeune compositeur « de l'emporter sur toi...

« L'oreille est le chemin du cœur...

« Et cette place qu'elle t'a refusée pour demain dans sa loge « à l'Opéra, je gage que c'est lui qui en profitera... — Je l'en « empêcherai bien! — Et comment cela? — La comtesse est « ma parente, j'ai le droit de veiller à sa réputation, et si son « mari ne voit rien... je m'opposerai, moi, à ce qu'on la com- « promette... j'écrirai à Emmeric que je lui défends d'aller de- « main à l'Opéra avec elle. — Allons donc! — Je vais lui écrire... « vous en êtes témoins... et je vous jure qu'il n'ira pas, ou « sinon... »

EMMERIC.

L'insolent!...

HECTOR.

Qu'est-ce que ça te fait? puisque tu ne dois plus la revoir, puisque tout est rompu!

EMMERIC.

Eh! non! rien ne peut l'être maintenant...

HECTOR.

Et pourquoi!

EMMERIC.

Pourquoi?... parce que tu ne sais pas que tantôt, chez elle... cette maudite loge d'Opéra que tu connais...

HECTOR.

Numéro 10, entre les colonnes, je ne l'ai point oublié.

EMMERIC.

Eh bien! elle m'a offert une place en me disant : Vous vien-

drez demain, ou tout est fini entre nous... Et j'étais décidé à n'y pas aller.

HECTOR.

Très-bien!

EMMERIC.

Et, maintenant, d'après ce que tu viens de me dire... pour moi, pour mon honneur, rien ne peut m'empêcher de m'y rendre...

HECTOR.

Cela n'a pas le sens commun! car, supposons que je ne t'aie rien dit...

EMMERIC.

Et cette impertinente épître que sans doute je vais trouver chez moi... Il croirait donc que je le crains, que je lui obéis? Non... non! j'irai!

HECTOR.

Tu n'iras pas!

EMMERIC.

Je te dis que si!

HECTOR.

Je te dis que non! Ah! monsieur le comte! (Il va au devant de lui.)

SCÈNE VI.

EMMERIC, HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN, sortant de l'appartement à gauche et tenant à la main des papiers qu'il va porter sur la table à gauche.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh! mais, Messieurs, qu'y a-t-il donc?

HECTOR.

Je m'en rapporte à monsieur le comte.

EMMERIC, à part, avec effroi.

O ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous apportais les pièces de notre procès.

HECTOR.

Et moi, j'en ai un autre à vous soumettre...

EMMERIC.

Hector, je t'en supplie!...

HECTOR.

Ah! dame... si tu ne te laisses pas conduire par nous... Il faut

cependant que les gens qui ont de la raison dirigent ceux qui n'en ont pas.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est juste. De quoi est-il question?

EMMERIC.

Non, tu ne parleras pas!

HECTOR.

Je suis avoué.. je parlerai! j'expliquerai les faits de la cause, (Montrant M. de Saint-Géran.) et le tribunal jugera. (Montrant Emmeric.) Il arrive de l'autre bout de Paris; il vient de chez elle... il nous l'avait promis.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ah! vous y êtes retourné?... A merveille!

HECTOR.

Oui, à merveille... Mais, attendez, il a rompu.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est très-bien!

HECTOR.

Sans doute, mais voilà qui ne l'est pas... Par un événement, par une circonstance inattendue.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'est-ce que je vous disais? Il y en a toujours qui surviennent au moment où l'on croyait tout fini.

HECTOR.

Une futilité... une loge pour demain à l'Opéra.

EMMERIC.

Hector, au nom du ciel!

HECTOR.

Tu te fâcheras si tu veux.

EMMERIC, s'emportant.

Eh! oui, sans doute!...

M. DE SAINT-GÉRAN, passant entre eux deux.

Voyons, mes amis, voyons s'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette grave affaire... Et si je puis vous seconder...

HECTOR.

C'est tout ce que je demande, parce que, si vous vous en mêlez... cela va s'arranger.

EMMERIC, à part.

Ah! c'en est fait de nous!

HECTOR.

On lui a donc dit : Si vous ne venez pas demain soir dans ma loge... tout est fini entre nous...

EMMERIC, avec colère.

Hector!...

HECTOR.

Ses propres paroles... je les tiens de toi, et tout se trouvait rompu... Mais voilà qu'un rival, un fat, défend à Emmeric de s'y rendre. Et lui, qui ne voulait pas, qui était décidé à ne pas y aller, me répond maintenant...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'il ira?...

HECTOR.

C'est absurde ! n'est-il pas vrai ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, c'est tout naturel!...

EMMERIC, vivement.

N'est-ce pas, Monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, sans doute, et j'en ferais autant...

HECTOR, stupéfait et laissant tomber ses bras.

Alors, nous n'y sommes plus.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Si, vraiment ! nous y sommes... et si vous voulez vous en rapporter à moi...

HECTOR ET EMMERIC.

Oui, certainement!

M. DE SAINT-GÉRAN, gravement.

Puisque Emmeric est décidé à rompre avec cette femme, il ne doit plus la revoir.

HECTOR.

Bravo!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ni paraître dans sa loge.

HECTOR.

Bien jugé!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il viendra dans la mienne... Nous en avons une..

EMMERIC, stupéfait.

Monsieur!..

M. DE SAINT-GÉRAN.

Avec son beau-père et Aline sa future, que j'inviterai...

EMMERIC.

Permettez!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Aux yeux et à la face de celui qui vous a défié!... Vous me le montrerez, et dans l'entr'acte vous me donnerez le bras... Nous trouverons moyen de nous en approcher, et alors je dirai devant lui et devant ceux qui l'entoureront, que je vous ai offert dans ma loge ainsi qu'à *votre prétendue,* une place que vous refusiez d'abord... et si nous voyons en ses traits le moindre sourire de doute ou d'incrédulité, je vous permets de lui en demander raison... Je serai là, je serai votre témoin...

HECTOR.

O ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ah! il ne faut pas croire... qu'une rupture n'amène pas quelques coups d'épée ou quelque chose de ce genre-là...

EMMERIC.

Je le sais, Monsieur; et je m'y attends, je le désire, même... J'irai dans votre loge... j'irai...

HECTOR.

A la bonnne heure! Et en retournant chez ton oncle qui t'attend et qui s'impatiente peut-être... tu peux lui transmettre l'invitation de monsieur le comte, pour demain...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, sans doute. Allez vite, pendant que nous, nous allons parler procès. (Emmeric quitte la droite, remonte le théâtre, le traverse et va prendre sur la table son chapeau qu'il y a placé.)

HECTOR.

A vos ordres.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et si demain monsieur Ballandard veut accompagner ses amis... avec nous à l'Opéra...

HECTOR.

Quoi! vraiment? monsieur le comte, vous seriez assez bon... (Bas, à Emmeric qui est près de lui.) O Victoria!... si elle pouvait y aller! (Haut) Mais je crains d'être indiscret, je crains de vous gêner...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Du tout!... une loge immense... aux premières, numéro 10... entre les colonnes.

EMMERIC ET HECTOR, stupéfaits et à part.

O ciel!... (Emmeric, qui avait pris son chapeau et qui allait partir, s'arrête.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ma femme l'a obtenue d'une de ses amies qui vient de la lui

céder non sans peine, car on se les arrache : tout Paris y sera !... (Se retournant vers Emmeric qui se disposait à sortir, mais qui s'est arrêté pour faire des signes à Hector.) Eh bien ?... qu'avez-vous donc?...

EMMERIC.

Rien... Monsieur... Le trouble... l'émotion... suite toute naturelle...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Du sujet que nous venons de traiter... Courez près d'Aline... votre prétendue... Sa vue seule vous remettra... Adieu, mon ami, adieu et à bientôt! (Emmeric sort tout troublé.)

SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN.

M. DE SAINT-GÉRAN, qui vient de reconduire Emmeric.

Pauvre jeune homme! il en est réellement tout bouleversé... (Regardant Hector.) Eh mais ! et vous aussi?...

HECTOR, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

M. DE SAINT-GÉRAN.

La même physionomie...

HECTOR, balbutiant.

Je... je l'aime tant, ce... cher Emmeric... que... que tout ce qu'il éprouve...

M. DE SAINT-GÉRAN, riant.

Je conçois cela !... Oreste et Pylade n'avaient qu'un cœur... mais pas la même figure... et la vôtre est impayable...

HECTOR.

Vous êtes bien bon ! (A part.) Je ne sais plus ce que je dis.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Venons à notre procès... car vous êtes de bon conseil... et vous avez, surtout en affaires, une clarté et une lucidité... dont j'ai été charmé. Voici les papiers... dont je vous ai parlé. (Montrant la table à gauche.) Nous allons, si vous le voulez bien, les examiner ensemble. (Il traverse le théâtre et va s'asseoir à la table à gauche, en face d'Hector.)

HECTOR, pendant ce temps, à part, à droite au bord du théâtre.)

Cet homme si terrible !... Si cela se découvre... Emmeric... et moi, peut-être, qui aurai été complice de cette trahison...

M. DE SAINT-GÉRAN, assis à la table et l'appelant.

Quand vous voudrez...

HECTOR.

Oui, monsieur le comte... (Il va s'asseoir vis-à-vis de lui.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Voici *primo* les papiers qui établissent notre parenté... et nos droits à la succession...

HECTOR, toujours troublé.

Oui, Monsieur... Vous dites une succession?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Dont je vous ai parlé... celle de notre oncle, décédé sans enfants à la Martinique... l'oncle de ma femme.

HECTOR.

De votre femme... (S'oubliant malgré lui.) Ah! si je l'avais su...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quoi donc?

HECTOR, cherchant à se remettre.

Que votre oncle de la Martinique fût décédé sans enfants...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Mais vous le saviez... Je vous l'ai expliqué... et, d'après les pièces... vous voyez que notre grand-oncle...

HECTOR.

Celui de la Martinique?..

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non... Son père avait épousé une Saint-Dizier, également notre grand'tante... de sorte que, des deux côtés, l'héritage devait nous revenir... puisque c'était la tante de ma femme. Et, d'après l'ordre généalogique... notre grand-oncle... vous comprenez...

HECTOR, avec trouble, et vivement.

Je comprends... je comprends... à merveille... votre grand-oncle était... sa tante...

M. DE SAINT-GÉRAN, partant d'un éclat de rire.

Qu'est-ce que vous me dites là?

HECTOR.

Pardon! pardon!... (A part.) Dieu! quel tort je me fais!... (Haut.) Je vous avoue que j'ai une migraine... un mal de tête... qui m'empêche... de voir... et de comprendre.

M. DE SAINT-GÉRAN.

En effet .. votre main est glacée.

HECTOR.

Et ma tête brûlante.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est à moi de vous demander excuse... de vous avoir parlé

affaire en un pareil moment... Nous remettrons notre conférence.

HECTOR, s'essuyant le front.

Je respire!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

D'autant plus que voici ma femme.

HECTOR, à part.

La peur me reprend!

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-GÉRAN, LOUISE, entrant vivement, HECTOR.

LOUISE, à M. de Saint-Géran.

Ah! Monsieur... que je vous fasse part de la plus heureuse rencontre...

M. DE SAINT-GÉRAN, l'interrompant.

M. Hector Ballandard, notre avoué... notre ami... que j'ai l'honneur de vous présenter. (Louise fait à Hector une profonde révérence.)

HECTOR, à part.

Dieu! quelle est belle!... (S'interrompant.) C'est égal, à ce prix-là j'aime mieux ne pas la regarder.

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Un homme de talent... quand il n'a pas mal à la tête...

HECTOR, cherchant à sourire.

C'est vrai... J'y suis très-sujet... (S'arrêtant.) Qu'est-ce que je dis là...

M. DE SAINT-GÉRAN, à Hector.

Trop de modestie... (A Louise.) Je me suis permis de lui offrir pour demain, et sans vous consulter, une place dans votre loge à l'Opéra.

LOUISE, de l'air le plus aimable.

Vous étiez sûr d'avance de mon aveu et de mes remerciements...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il y viendra avec Emmeric d'Albret, son ami... qui vient de nous le promettre.

LOUISE, fait un geste de joie, se reprend et dit froidement.

C'est fort bien à lui... et j'en suis charmée.

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

C'est-à-dire que cela vous contrarie.

LOUISE, froidement.

Nullement !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Mon Dieu!... je le vois... je vous connais...

LOUISE.

Vous vous trompez!

HECTOR, à part et se détournant.

J'ai peur que dans mes yeux ils ne s'aperçoivent...

LOUISE.

Et la preuve... c'est que vous aurez, Monsieur, d'après vos désirs... de bonnes nouvelles à lui annoncer...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comment cela?

LOUISE, vivement et avec joie.

Ah! c'est un hasard unique... impayable... mais aujourd'hui j'ai du bonheur... tout me réussit.

HECTOR, à part.

Ce n'est pas comme à moi !

LOUISE.

J'allais sortir pour une visite que vous m'aviez prié de faire, lorsqu'une voiture entre dans la cour de l'hôtel... Je voulais déjà faire dire que je n'y étais pas... et l'on m'annonce... vous ne le devineriez jamais... mon oncle...

HECTOR, vivement et à part.

Celui de la Marti... (S'arrêtant.) Qu'est-ce que je dis?... il est mort...

LOUISE.

Ce cher oncle!... qui m'aime tant et que je ne vois jamais!... C'est tout naturel... quand on est ministre... on n'a pas le temps d'avoir une famille ou des amis... on se doit tout entier...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

A ses ennemis!

LOUISE, gaiement.

Comme vous dites... Monsieur... J'ai sur-le-champ songé à ma pétition ou plutôt à la vôtre... et avec le sourire le plus gracieux... le ministre a daigné me répondre que c'était une personne de talent, ce qui est vrai, à qui il avait déjà pensé... ce qui n'était peut-être pas vrai... et il n'en a que plus de mérite...

M. DE SAINT-GÉRAN.

C' st donc accordé?...

LOUISE, gaîment.

Eh! oui, Monsieur...

M. DE SAINT-GÉRAN, passant près d'Hector.

Vous l'entendez? Emmeric, votre ami, a la croix d'honneur...

HECTOR, balbutiant.

J'en suis ravi!

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Vous ne serez pas le seul... Il y a quelques personnes de par le monde à qui cette nouvelle fera encore plus de plaisir.

LOUISE.

A qui donc?

M. DE SAINT-GÉRAN, à demi-voix et à l'oreille de sa femme.

A son beau-père et à sa prétendue...

LOUISE, stupéfaite.

Son beau-père!

M. DE SAINT-GÉRAN, de même et gaîment.

Eh! oui... c'est là l'affaire dont nous nous occupions... et dont il ne fallait pas parler avant qu'elle ne fût certaine... elle l'est maintenant... De cette faveur, de cette justice, dépendait son mariage... et c'est à vous qu'il le devra... (A Hector.) Aussi, et comme les bonnes nouvelles n'arrivent jamais trop tôt... je m'empresse d'annoncer celle-ci à son beau-père.

LOUISE, à part.

Et sa visite de ce matin... ses détours... son embarras... Ah! quelle fausseté! (Louise est debout à gauche du théâtre, M. de Saint-Géran, après avoir repris sur la table à gauche les papiers qu'il y avait laissés, entre dans le cabinet à gauche dont la porte reste ouverte. Hector remonte le théâtre et gagne doucement la porte du fond. Louise se retourne et l'aperçoit.)

LOUISE, cachant son trouble et affectant un air gracieux.

Monsieur... monsieur Ballandard...

HECTOR, revenant près d'elle et redescendant à gauche.

Madame la comtesse!... (A part et la regardant.) Dieu! comme elle tremble!... et moi aussi!...

LOUISE, affectant de sourire.

Il s'agit donc d'un mariage pour M. Emmeric d'Albret?...

HECTOR, lui répondant avec trouble, et regardant toujours du côté du cabinet à gauche.

Mais, oui... du moins il en est question... on en parle vaguement.

LOUISE, cherchant à se contraindre.

Ah!... Avec qui?

HECTOR, baissant la voix.

Je ne sais .. je l'ignore.

LOUISE.

Vous, son ami intime?...

HECTOR.

Il est très-discret, très-caché... il ne dit rien.

LOUISE, avec plus d'émotion.

Le nom, la demeure de son beau-père, de sa prétendue?...

HECTOR.

Je ne m'en doute même pas. (M. de Saint-Géran rentre dans ce moment, tenant une lettre à la main.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Voici mon message à la famille... et je vais envoyer... (Louise va à la table à droite et sonne. Paraît au fond du théâtre un domestique en livrée.)

LOUISE, traversant le théâtre, prenant la lettre des mains de son mari, et s'adressant au domestique.

Julien!... vous porterez cette lettre. (Jetant les yeux sur l'adresse qu'elle lit en tremblant.) A... M. Clérambeau... négociant... hôtel de Castille... boulevard des Italiens.

M. DE SAINT-GÉRAN, au domestique.

Sur-le-champ!... car, à cette heure, toute la famille doit être rassemblée!

LOUISE, sur le devant du théâtre et avec résolution.

Tant mieux!... (Au domestique.) Julien, mes chevaux.

HECTOR, à part.

Bonté divine! tout est perdu! (Le domestique sort par le fond. M. de Saint-Géran et sa femme par la gauche. Hector les salue et sort vivement par le fond.

ACTE III

Un salon élégant de l'hôtel de Castille, demeure de Clérambeau. Porte au fond; deux portes latérales. Table à gauche et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉRAMBEAU, ALINE, entrant vivement.

ALINE, causant avec son père.

C'est donc une lettre de mon parrain, M. de Saint-Géran?

CLÉRAMBEAU.

Oui, ma fille... cent fois, oui... Son domestique vient de me l'apporter.

ALINE.

Et vous ne me l'avez pas montrée!... Ce sont donc de mauvaises nouvelles?

CLÉRAMBEAU.

Plût au ciel!

ALINE.

Comment cela?

CLÉRAMBEAU.

Comment! comment!... C'est que lorsque j'ai fait une promesse, je la tiens, et j'avais promis que je vous marierais... si ton cousin...

ALINE.

Obtenait la croix d'honneur... (Avec joie.) Eh! bien?

CLÉRAMBEAU, avec humeur.

Eh bien! il est nommé...

ALINE.

Est-il possible? Et cela vous fâche?

CLÉRAMBEAU.

Non; mais je croyais... j'espérais que ce serait plus difficile... Avec ce diable de Saint-Géran, on ne peut jamais compter sur un obstacle! Il est sa caution, il répond de tout... Je lui avais parlé en l'air des articles, il les a rédigés... il a prévenu le notaire et le peu d'amis que nous avons à Paris... et il veut que l'on signe le contrat dès ce soir, attendu qu'après-demain il part... il s'embarque pour la Martinique.

ALINE.

Il faut alors se hâter... Il a raison, ça ne peut pas se passer sans lui.

CLÉRAMBEAU.

Certainement, mais tout cela va trop vite... J'aime à être heureux à mon aise; et quand on ne me prévient pas d'avance, quand je suis pressé... je ne m'y reconnais plus; rien ne sera prêt.

ALINE.

Parce que vous ne le voulez pas, mon papa! et ce n'est pas bien... Je ne vous dis pas cela pour vous gronder... mais quand on fait les choses même malgré soi, il faut les faire de bonne grâce. Qu'est-ce que vous avez à reprocher à mon cousin?

CLÉRAMBEAU, avec humeur

Ce que j'ai?...

ALINE.

N'est-ce pas un homme d'honneur... un homme de talent que tout le monde estime?

CLÉRAMBEAU, avec colère.

Ce que j'ai...

ALINE.

Est-ce que ce n'est pas le fils de votre frère bien-aimé... celui que vous avez élevé?... le seul parent qui vous reste?... Est-ce que pour vous et pour moi il ne se jetterait pas au feu?

CLÉRAMBEAU, hors de lui.

Ce que j'ai?... c'est que tu l'aimes trop.

ALINE.

C'est votre faute... c'est vous qui en êtes cause! parce que vous n'êtes pas juste envers lui. Alors en revanche et pour le dédommager... ainsi, prenez-y garde, il ne tient qu'à vous que cela augmente... Tandis qu'au contraire, si vous lui faisiez bon accueil et un peu d'amitié...

CLÉRAMBEAU.

Tu crois?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. d'Albret.

ALINE, à demi-voix.

Le voici. Allez au-devant de lui... tendez-lui la main et embrassez-le...

CLÉRAMBEAU, avec embarras et à demi-voix.

Quoi? tu veux que...

ALINE, de même.

A moins que vous n'aimiez mieux que...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Non, non... (Courant au devant d'Emmeric qui entre.) Mon ami, mon cher neveu...

SCÈNE II.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

Emmeric, se jetant dans les bras de Clérambeau qui l'embrasse.

ALINE, à son père, d'un air d'approbation.

A la bonne heure au moins! (A Emmeric.) Voilà mon père, que j'aime plus que jamais... qui autant que nous désire notre mariage.

EMMERIC, à Clérambeau, avec joie.

Ah! si elle dit vrai!

CLÉRAMBEAU.

Eh bien! oui, je l'ai toujours désiré... et ce que je me gardais bien de vous avouer, c'était d'abord le projet et le rêve de ma vie... Dès ton plus jeune âge, je voyais en toi le mari de ma fille, je te la destinais ainsi que la maison Clérambeau junior de Bordeaux... car je t'aimais comme un fils, et voilà pourquoi je me suis pris à te détester... quand je t'ai vu tromper toutes mes espérances... quand je t'ai vu préférer le piano au comptoir... et les cavatines aux billets de banque... ce qui est bien différent.

ALINE.

Pas toujours!

CLÉRAMBEAU.

Et quand tu as quitté Bordeaux... quand j'ai su que tu habitais Paris... Paris et l'Opéra... je t'avoue franchement que je t'ai cru perdu... mais enfin, je me suis dit : Cela le regarde... sauvons ma fille... ma fille avant tout... et voilà pourquoi, dans mes craintes...

ALINE.

Lesquelles?

CLERAMBEAU, passant près d'elle.

Tu n'as pas besoin de les savoir. (A Emmeric.) Mais moi, père de famille... c'est mon affaire, je dois avoir peur de tout par état! Je dois être soupçonneux et défiant pour elle, qui est toute confiance et tout amour... car je réponds de son repos, de sa joie, de ses illusions... et son malheur serait un crime que je ne pardonnerais ni aux autres ni à moi-même.

ALINE.

Quel malheur peut m'attendre avec lui... et avec vous?

CLÉRAMBEAU.

Eh! certainement. Je me disais : Tant que je serai là... cela ira encore... elle me confiera ses chagrins, si elle en a... mais quand je n'y serai plus!... quand elle n'aura plus personne pour la consoler... je la connais, vois-tu bien?... je la connais mieux que toi... elle en mourrait d'abord.

ALINE, souriant.

Allons donc.

CLÉRAMBEAU.

Parbleu!... comme si déjà cela n'avait pas manqué arriver...

Sais-tu pourquoi elle a été si malade... pourquoi je la voyais dépérir? parce que depuis six mois tu n'avais pas écrit ni donné de tes nouvelles.

ALINE, lui mettant la main devant la bouche.

Mon père!...

CLÉRAMBEAU.

Et à la première lettre... la santé, la fraîcheur, tout est revenu.

ALINE.

Ce n'est pas vrai!...

CLÉRAMBEAU.

Je te dis, moi, qu'elle mourrait de chagrin si jamais son mari ne l'aimait plus ou en aimait une autre.

ALINE.

Quelle idée! Est-ce que c'est possible?

EMMERIC, vivement.

Ah! ma cousine!

ALINE.

Je vous défends de vous justifier. (Avec bonté.) Je vous le défends!... (A Clérambeau.) Est-ce que vous croyez que mon cousin est comme M. Hector Ballandard, qui aime ma bonne amie Victoria, qui veut l'épouser, et qui reçoit des lettres d'une grande dame... (A Emmeric.) Voilà ce que mon cousin ne ferait jamais! voilà qui est indigne... Aussi, j'en ai prévenu Victoria... je lui ai tout dit, parce qu'on ne doit tromper personne! (A Emmeric qui tressaille.) Qu'avez-vous donc?

EMMERIC, vivement.

Rien... Je pense à ce pauvre Ballandard, qui au fond aime cette jeune fille réellement... et à qui sans doute cela aura fait du tort.

ALINE.

Eh bien! pas trop... C'est étonnant! Victoria avait l'air surprise plutôt qu'indignée... ce qui l'inquiétait, c'était de savoir le nom de cette grande dame... (Naïvement.) Vous ne le savez pas, mon cousin?

EMMERIC, troublé.

Non, non... ma cousine.

CLÉRAMBEAU, haussant les épaules.

Comme si il te le dirait!

ALINE, avec confiance.

Il me dirait tout, car il m'aime, j'en suis sûre... et pour l'en

récompenser, je vais lui annoncer de bonnes nouvelles. M. de Saint-Géran, mon parrain, vient d'écrire à mon père que vous aviez la croix d'honneur.

CLÉRAMBEAU.

Grâce aux soins de sa femme, madame de Saint-Géran, qui l'a demandée elle-même à son oncle le ministre.

ALINE.

Quelle bonne et aimable femme!... La connaissez-vous, mon cousin?... Elle doit être charmante!

CLÉRAMBEAU.

C'est ce que tout le monde dit.

ALINE.

Ah! que je l'aimerai, que je la bénirai!... C'est à elle que nous ferons notre première visite de noces, et, par malheur, mon parrain n'y sera pas... car il part, il s'embarque... voilà pourquoi nous sommes obligés de nous presser et de signer ce soir le contrat... (Baissant les yeux.) A moins que vous ne soyez comme mon père, et que ça ne vous contrarie par trop.

EMMERIC, avec amour.

Ah! ma cousine!... ma femme!

CLÉRAMBEAU, qui a remonté le théâtre, passant entre eux deux.

Un instant, un instant... j'ai à vous parler.

ALINE, s'approchant.

Quoi donc encore?...

CLÉRAMBEAU.

A lui, à lui seul. (Faisant signe à Aline de se tenir à l'écart.) Reste là!... (A Emmeric, à droite du théâtre.) Je t'avoue franchement que j'avais des doutes sur toi... j'avais entendu parler vaguement, confusément... d'une passion... mais M. de Saint-Géran, mon ancien ami, m'a juré, et sans cela, je n'aurais jamais consenti! Oui, quelque avancée que fût l'affaire, je l'aurais rompue à l'instant. M. de Saint-Géran... m'a juré que tu n'avais conservé aucun attachement, aucune liaison capable de compromettre l'avenir et le bonheur de ton ménage.

EMMERIC.

Ah! mon oncle!

CLÉRAMBEAU.

Je le crois... mais j'exige de toi le même serment... (Remontant le théâtre.) Eh! mon Dieu! qui vient là?

SCÈNE III.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, entrant vivement et s'adressant à Emmeric.

Mon ami, mon ami!... (Apercevant Clérambeau et sa fille) Pardon, je ne vous voyais pas.

CLÉRAMBEAU.

Quel air agité !... on dirait que vous êtes poursuivi.

ALINE.

Et que vous avez peur.

HECTOR, troublé.

Non, c'est que j'ai couru, j'ai marché vite... Une affaire assez importante, sur laquelle je voulais demander conseil à Emmeric... une affaire personnelle et qui m'intéresse. (Clérambeau s'éloigne d'eux et va s'asseoir près de la table à gauche, feuilletant des brochures)

ALINE, qui s'est approchée d'Emmeric, lui dit à voix basse.

Cela a rapport à celle de ce matin... avec cette grande dame.

EMMERIC, troublé.

C'est possible!

ALINE, de même.

Il faut pourtant qu'il y prenne garde, s'il veut épouser ma bonne amie Victoria... Un mari ne doit aimer que sa femme.

EMMERIC, avec embarras.

Certainement.

ALINE.

Eh bien! parlez-lui, dites-lui cela... Je vous laisse. (Elle remonte le théâtre et passe à gauche près de son père, qui est assis, et lit par dessus son épaule.)

EMMERIC, s'approchant avec impatience d'Hector, qui est à droite.

Qu'est-ce donc? et que me veux-tu, pour venir ainsi?

HECTOR, à demi-voix.

Dis que tu as une répétition... prends ton chapeau et va-t'en.

EMMERIC.

Qu'est-ce que cela signifie?

HECTOR.

Va-t'en, te dis-je, ou gare l'orage et les explications.

EMMERIC.

Et pourquoi ?

HECTOR.

Parce qu'elle arrive à l'instant même!

EMMERIC.

Et qui donc?

HECTOR.

La comtesse!... J'ai couru... je l'ai précédée de quelques instants...

EMMERIC.

Grand Dieu!... comment empêcher...

HECTOR.

Il n'est plus temps! C'est... elle...

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, ALINE, LOUISE, paraissant à la porte du fond, et précédant le domestique qui venait pour l'annoncer, HECTOR, EMMERIC.

LOUISE, s'arrêtant un instant au fond du théâtre et les regardant tous les quatre.

Les voilà! (Aline et son père la regardent étonnés. Louise fait un pas vers Emmeric.)

HECTOR, se jetant au devant d'elle, et la présentant à Clérambeau.

Madame la comtesse de Saint-Géran! (Le domestique qui suivait Louise se retire.)

CLÉRAMBEAU.

La femme de notre ami!...

ALINE.

De notre bienfaiteur... (Courant à elle.) Notre bienfaitrice elle-même...

CLÉRAMBEAU.

Qui daigne nous honorer de sa visite...

LOUISE, avec émotion, et regardant Emmeric.

M. de Saint-Géran voulait en vain me retenir... je suis venue dès ce matin, tant il me tardait de connaître sa filleule... et son ancien et intime ami... M. de Clérambeau.

CLÉRAMBEAU.

Vous êtes trop bonne!... c'était à nous à ne pas nous laisser prévenir... à nous rendre à votre hôtel... mais à peine arrivés... (Prenant sa fille par la main.) J'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Aline Clérambeau, la filleule de votre mari... et ma fille...

LOUISE, qui n'a cessé de regarder Aline.

Ah!... (Cherchant à se contenir.) Elle est très-bien!...

CLÉRAMBEAU, avec bonhomie.

Pas trop mal!... pour quelqu'un qui n'a jamais quitté Bordeaux. Et vous, Madame, ne quittant jamais Paris, il était dif-

ficile de faire connaissance... mais maintenant, je l'espère.. maintenant que la voilà fiancée à son cousin...

HECTOR ET EMMERIC, à part, détournant la tête.

O ciel!...

LOUISE.

Fiancée!... (Avec amertume.) Ah!... j'en fais compliment à M. Emmeric d'Albret, son fiancé...

ALINE, passant près de Louise.

Grâce à vous, Madame... et je ne sais comment vous remercier... car c'est vous qui êtes cause de tout... du consentement de mon père... de mon mariage avec mon cousin...

EMMERIC, voulant l'interrompre.

Aline!...

ALINE.

Et pourquoi donc cacher à Madame et notre reconnaissance... et notre bonheur?...

CLÉRAMBEAU.

Qui est son ouvrage...

LOUISE, avec amertume.

Pas encore!...

ALINE.

Est-ce qu'il y aurait des obstacles?...

LOUISE, regardant Emmeric.

Peut-être!

HECTOR, vivement.

Au sujet de cette croix d'honneur...

CLÉRAMBEAU.

Lesquels?

LOUISE, cherchant à modérer son émotion.

Je devais en parler avec monsieur d'Albret, que je ne croyais pas rencontrer ici... (A Clérambeau et à Aline.) Ne vous effrayez pas! je lui dirai... à lui, à lui seul... ce que je pense... de...

HECTOR, vivement.

De ces obstacles...

CLÉRAMBEAU, s'inclinant.

Nous vous laissons!...

ALINE, à Louise.

Ah! mon Dieu! s'il fallait encore différer et attendre...

EMMERIC, bas, à Hector.

Emmène-la donc.

CLÉRAMBEAU, bas, à sa fille.

Allons... allons, ma fille. (Il sort le premier par la gauche.)

ALINE, fait quelques pas pour le suivre, puis elle s'arrête et dit à Louise.

Adieu, Madame...

LOUISE, la saluant de la main, et cherchant à modérer son impatience.

Adieu!... adieu... (Aline fait un pas pour revenir vers elle; Hector, qui a remonté le théâtre, l'empêche d'aller plus loin et l'emmène.)

ALINE, sortant en causant avec Hector.

Vous comprenez bien que s'il y avait encore des obstacles, ce serait terrible... (Ils sortent tous deux par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

LOUISE, EMMERIC.

LOUISE.

Enfin, nous voilà seuls!... Je voulais voir et me convaincre par moi-même... que je n'étais pas abusée par un songe ou par une imposture. Mais non... tout est vrai!... tout est réel!... et cette fois du moins l'on ne m'a pas trompée! Quoi! ce matin même... et pendant que vous affectiez à mes yeux les plus tendres sentiments.. un mariage se tramait pour vous! que dis-je?... il était déjà convenu et arrêté... et ce mariage, tous vos amis, tout le monde le connaissait, excepté moi... (Avec ironie.) Et pourquoi donc craindre de me l'apprendre?... pourquoi hésiter à m'en faire part? Aviez-vous peur de réclamations ou d'obstacles, ou redoutiez-vous pour mes jours la douleur de votre perte?... C'est un excès d'égards que je n'attendais pas... mais j'attendais de l'honneur, de la loyauté, de la franchise... et je vois, Monsieur, que c'était trop exiger!...

EMMERIC.

Accusez ma faiblesse... mais non pas ma franchise... Ce matin seulement... je vous le jure, M. de Saint-Géran a eu l'idée de ce mariage... et j'accourais chez vous, résolu à tout vous dire... En vous voyant, Madame, je n'ai eu ni la force, ni le courage de vous avouer un sentiment...

LOUISE.

Auquel je n'aurais pas ajouté foi... Me persuaderez-vous, Monsieur, que votre cousine, que vous connaissez depuis l'enfance, et que vous oubliez depuis si longtemps, s'est fait aimer de vous... depuis ce matin et dès son arrivée... et que l'arran-

gement de famille, que la spéculation de M. de Saint-Géran est devenue sur-le-champ un mariage d'inclination?

EMMERIC.

Oui, Madame, c'est la vérité...

LOUISE.

Je voudrais le croire pour vous, pour votre honneur, pour avoir le droit de vous conserver quelque estime... mais par malheur, M. Clérambeau est immensément riche.

EMMERIC.

Ah! Madame.

LOUISE, avec colère.

Oui... c'est un mariage d'argent... c'est à de vils intérêts que vous me sacrifiez...

EMMERIC.

Jamais!... jamais!... je vous le jure...

LOUISE.

Je ne crois plus ni vos paroles, ni vos serments, je n'en croirai que vos actions... A l'instant même, et devant moi, vous déclarerez à votre oncle que vous renoncez à ce mariage... et qu'il est à jamais rompu... Il le faut... je le veux, moi, à qui vous devez tout!

EMMERIC, l'interrompant vivement.

Ah! vous n'avez pas besoin de me le rappeler; les liens de la reconnaissance m'enchaîneront toujours, et vous pouvez le croire, puisque vos reproches mêmes ne les ont pas brisés... Oui!... vous êtes une grande dame et je ne suis qu'un artiste, mais ennobli par votre amour et par quelque gloire peut-être, il n'y a plus de distance... et dussent vos ducs et pairs et tous les grands seigneurs qui vous entourent de leurs hommages, frémir d'orgueil et s'indigner d'un tel rival, la noblesse des arts vaut bien l'autre! elle est aussi glorieuse, plus rare... et le roi qui fait des ducs et pairs, ne fait pas des talents.

LOUISE, cherchant à l'interrompre.

Vous vous trompez, Monsieur, je n'ai ni la volonté ni le droit...

EMMERIC.

De me traiter en esclave... ni de me commander...

LOUISE.

Eh bien donc!... et pour la dernière fois... Pardonnez à cette fierté même qui malgré moi se révolte, et que je ne puis maîtriser encore... Laissez-moi le temps et la force de briser ce nœud

fatal... qui m'indigne... et me pèse autant qu'à vous... vingt fois je l'ai tenté... et je me le reprochais... et je tremblais d'y réussir... Vos torts me donneront le courage que mon cœur me refusait... Ce secours, quelque cruel qu'il soit... me vient encore de vous, et je vous en remercie... il m'aidera à reconquérir mon estime... à triompher d'un ascendant qui n'est pas aussi grand que vous le pensez et que je le croyais moi-même... Peut-être y a-t-il dans mon cœur plus d'orgueil encore que d'amour... peut-être eussé-je supporté votre perte plus aisément que votre abandon... Et dans ce moment, où je vous vois non plus tel que mon imagination se plaisait à vous créer... mais tel que vous êtes... j'interroge mon cœur... et déjà... il me semble que je puis vous oublier... vous bannir... que je puis ne plus vous aimer... et même... (Avec passion) non... non... je ne suis pas comme vous... je ne veux pas vous tromper... je vous aime... je vous aime toujours!

EMMERIC.

O ciel!... si on nous entendait!...

LOUISE, avec colère.

Ah! c'est de l'effroi que ce mot vous inspire... vous redoutez de l'entendre... Vous!... (S'arrêtant sur un geste d'Emmeric, et baissant la voix.) Ne craignez rien, Monsieur, ne craignez pas que je vous compromette... il y a pour vous rassurer des motifs plus précieux encore que vous même : le sang dont je sors, et surtout le nom que je porte... C'est déjà trop de l'avoir offensé par ma faute, sans le flétrir encore par un éclat; et quant à moi, qui croyais jusqu'ici que notre plus terrible punition était dans nos devoirs trahis... d'aujourd'hui, grâce à vous, je comprends un châtiment plus grand encore... c'est de rougir de celui pour qui l'on a tout méconnu! et mon seul regret maintenant est dans ce signe de l'honneur, que j'ai mendié pour vous et que vous ne méritiez pas!

EMMERIC.

Ah! grâce au ciel! vous avez brisé vous-même... ces liens que je n'osais rompre... vos outrages m'ont affranchi... de mes chaînes et plus encore de mes remords... J'épouserai ma cousine.

LOUIS

Vous l'épouserez?...

SCÈNE VI.

JULIEN, entrant vivement, LOUISE, EMMERIC.

LOUISE.

Vous ici, Julien? Qui vous amène?

JULIEN, à demi-voix, à la comtesse.

M. le comte vient de rentrer à l'hôtel... il a demandé Madame... et paraît très-agité...

LOUISE, à part.

O Ciel! (Haut, à Julien, et lui faisant signe de passer devant elle. Julien sort.) Allez... allez... j'y cours!... (Elle s'élance vers la porte du fond.)

EMMERIC, faisant quelques pas vers elle.

Madame... au nom du ciel!...

LOUISE, se retournant vers lui.

Adieu... Monsieur, adieu pour jamais! (Elle sort.)

SCÈNE VII.

EMMERIC, seul.

Ah!... (Il reste quelques instants la tête dans les mains, puis il regarde autour de lui avec joie.) Libre!... je suis libre!... je respire enfin... je renais... je sors d'esclavage!...

SCÈNE VIII.

HECTOR, passant la tête par la porte à gauche, et n'osant pas entrer, EMMERIC.

EMMERIC, courant à lui.

Ah! mon ami, mon cher Hector!

HECTOR.

Qu'est-ce donc?

EMMERIC, lui sautant au cou.

Embrasse-moi... Tout est fini...

HECTOR.

En vérité?

EMMERIC.

Je n'appartiens plus qu'à moi... je suis mon maître, tout est rompu... toute est brisé... et à jamais.

HECTOR.

Que le ciel t'entende!...

EMMERIC.

Tu en doutes encore...

HECTOR.

Non... Mais, comme disait ce matin... quelqu'un... (Avec crainte.) que je ne veux pas nommer... je crains toujours quelque circonstance imprévue qui remette tout en question, et le désespoir de tout à l'heure m'a fait trembler.

EMMERIC.

C'est vrai!... Pauvre femme!...

HECTOR.

Tu la regrettes déjà?

EMMERIC.

Non... mais je la plains.

HECTOR.

Et moi, je ne plains personne que ceux qui se trouvent, malgré eux et à leur corps défendant, mêlés dans des aventures périlleuses où ils n'ont que faire! Si tu m'avais vu, tu ne m'aurais pas reconnu... J'étais stupide!...

EMMERIC.

Mon pauvre Ballandard!...

HECTOR.

Et moi qui enviais ton bonheur et les grandes dames!... Vive la bourgeoisie! vive mademoiselle Giraut!... Elle est ici.

EMMERIC.

Comment cela?

HECTOR.

Il y a du monde ce soir... quelques amis, et elle est arrivée la première.

EMMERIC.

Et moi qui t'ai compromis près d'elle... Je vais la voir... et, sous le sceau du secret, lui avouer la vérité.

HECTOR, le retenant.

Garde-t'en bien.

EMMERIC.

Et pourquoi donc?

HECTOR.

Tu ne peux pas t'imaginer combien j'ai gagné près d'elle depuis ce matin... elle est gracieuse... elle est aimable... elle ramène toujours la conversation sur cette passion que je te dois... et qu'elle ne me croyait pas capable d'inspirer!... Or, il paraît que les passions sont une affaire de mode et d'entraînement... Il suffit que quelqu'un commence... pour encourager les autres.

EMMERIC, souriant.

Et mademoiselle Victoria?...

HECTOR.

Ce n'est pas ma faute... c'est la tienne! Je ne te demandais pas à être mauvais sujet; mais, maintenant que c'est reconnu et établi, tu comprends qu'il ne faut rien dire! car, en m'ôtant mes torts, tu m'ôterais tous mes avantages.

EMMERIC.

C'est juste! Et je te les laisse... je te les laisserai tant que tu voudras...

HECTOR, lui prenant la main.

Je te remercie! Et conçois-tu mon bonheur?

EMMERIC.

Il n'égale pas le mien... C'est Aline! (Il va au devant d'Aline qui sort de l'appartement à gauche.)

SCÈNE IX.

ALINE, EMMERIC, HECTOR.

ALINE.

Eh bien! Monsieur, il faut que ce soit moi qui vienne vous chercher! J'ai entendu partir la voiture de madame de Saint-Géran... Et ces obstacles dont il était question?

EMMERIC.

Rien, rien.

HECTOR.

Il n'y en a plus.

ALINE, avec joie.

A la bonne heure! Tout le monde est arrivé, excepté le notaire et mon parrain... les deux personnes les plus essentielles... après nous, cependant! Et vous, monsieur Ballandard, voilà une demi-heure que Victoria vous cherche des yeux, et elle m'a demandé deux fois où était M. Hector.

HECTOR, bas, à Emmeric.

Tu le vois... elle ne peut plus se passer de moi... Je cours près d'elle. (Il sort.)

ALINE, allant à des domestiques qui paraissent au fond.

Et vous, les glaces, le punch, qu'il faut faire circuler. Dépêchez-vous.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Mademoiselle.

EMMERIC, souriant.

En vérité, vous vous occupez de tout !

ALINE.

C'est notre devoir à nous autres; mais... quand je tiendrai notre ménage, ce sera bien mieux encore. (Montrant le salon à gauche.) Je rentre. Et vous aussi, n'est-ce pas?... On pourrait penser que je reste ici pour causer avec vous. C'est peut-être vrai... (S'enfuyant.) Adieu, Monsieur! (Se frappant le front.) Ah! mon Dieu!... moi, à qui vous supposez une si bonne tête... Un petit billet que j'oubliais... et que votre groom vient de descendre pour vous.

EMMERIC, prenant la lettre en regardant Aline.

Merci, ma cousine, merci. (Jetant les yeux sur l'écriture.) O ciel! (Il traverse vivement le théâtre. Aline, pendant ce temps, s'est retournée vers deux domestiques qui viennent d'entrer par la porte du fond, portant des plateaux de rafraîchissements.) Vous, dans le grand salon. (A un autre domestique.) Vous, dans la chambre de mon père et dans le boudoir... Et les tables de jeu à organiser... (A Emmeric.) Vous venez, n'est-il pas vrai?

EMMERIC, troublé.

Oui... oui... Je vous suis... (Elle sort par la porte à droite, celle du boudoir, au moment où rentre Hector par la porte à gauche, celle du salon.)

HECTOR, vivement.

Une glace!... une glace!... pour mademoiselle Victoria. (Levant les yeux et apercevant Emmeric, qui est près de la table à gauche.) Eh bien! il chancelle!... il se trouve mal!... Est-ce l'excès du bonheur? (Courant à lui.) Mon ami!...

EMMERIC, vivement.

Tais-toi... tais-toi...

HECTOR.

Qu'as-tu donc?

EMMERIC.

C'est d'elle... c'est de la comtesse... Tiens, lis.

HECTOR, lisant.

« Mon mari a tout découvert... Il sait tout! » (Tremblant.) Ah! je n'ai pas la force d'achever.

EMMERIC, lui prenant le billet.

« Je n'ai plus que vous seul au monde pour me défendre ou me donner conseil. Je suis chez vous... je vous attends. »

HECTOR, avec colère.

Qu'est-ce que je te disais? Ça ne finira pas... ça ne finira jamais.

EMMERIC, avec désespoir.

Et au moment le plus heureux de ma vie! Adieu, mon ami... adieu!

HECTOR.

Est-ce que tu iras près d'elle?

EMMERIC.

Et le moyen d'hésiter sans être un infâme! C'est pour moi... c'est par moi... qu'elle a tout perdu, son rang, sa fortune, sa réputation. Et puis, n'y a-t-il pas un homme d'honneur que j'ai offensé et outragé?

HECTOR.

Ah! ne me dis pas cela.

EMMERIC.

Et demain, sans doute... C'est juste... ma vie lui appartient... et j'irai la lui offrir.

HECTOR, hors de lui.

Tu n'iras pas!

EMMERIC.

Silence!... et calme-toi! Tâchons de conserver quelque sang-froid. Songeons d'abord à cette malheureuse femme... à son départ... à sa fuite... Il faut de l'argent, et beaucoup... Je n'en ai pas!...

HECTOR.

Qu'importe? puisque j'en ai...

EMMERIC.

Et dès qu'elle sera en sûreté... Viens!... partons!... (S'arrêtant.) Mais mon oncle... mais ma cousine?...

HECTOR, remontant à gauche vers le salon.

Et tout ce monde qui est invité!... et ce contrat que l'on va signer!

EMMERIC, qui a passé à droite.

Impossible!... je refuserai! Mais être témoin de la douleur d'Aline, de son désespoir... des reproches de son père et d'un pareil éclat... Non... non... je n'en ai pas la force! Qu'ils ne sachent rien ce soir... Demain, seulement... demain, tu viendras... tu leur apprendras tout quand je serai tué...

HECTOR.

Que dis-tu?

EMMERIC, froidement.

Est-ce que cela peut être autrement?

HECTOR, hors de lui.

Tué!... tué!... Je ne le veux pas.

EMMERIC.

Silence!...

HECTOR.

Mais c'est absurde ! Se battre et se faire tuer ou fuir en pays étranger pour une femme qu'on n'aime plus !... et, pour elle, abandonner...

EMMERIC.

Mais tais-toi donc !...

SCÈNE X.

HECTOR, EMMERIC, ALINE, sortant du boudoir à droite.

ALINE, vivement.

Eh bien! qu'y a-t-il donc ? (A Hector et s'arrêtant en le regardant.) Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle, monsieur Ballandard !

HECTOR.

Moi !... c'est vrai !... je ne m'en cache pas...

ALINE.

Je vous en défie bien... Que vous est-il donc arrivé? quel événement ?...

HECTOR, troublé.

Je voudrais... je ne peux... vous dire... ni vous expliquer.

EMMERIC, bas.

C'est un secret.

ALINE, vivement.

Vous me le direz?

EMMERIC, de même.

Certainement! (Bas, à Hector et lui montrant la porte du fond.) Veille sur elle !

HECTOR, effrayé.

Moi !... Et si pendant ce temps...

EMMERIC.

Quoi donc?

HECTOR.

Le mari... allait venir.

EMMERIC, le poussant.

Je vous rejoins.. Va donc...

HECTOR, à part.

Ah ! Ballandard ! si on t'y rattrape jamais... Et dire qu'une fois qu'on y est... pas moyen d'en sortir... condamné à perpét... (Rencontrant un regard d'Emmeric.) Je m'en vais, mon ami, je m'en vais. (Sortant.) Ah ! c'est à perdre la tête. (Il sort.)

SCÈNE XI.

EMMERIC, ALINE.

ALINE, gaiement et le regardant sortir.

Il est très-amusant, M. Ballandard. (Courant près d'Emmeric.) Ditesmoi vite son secret.

EMMERIC.

Son secret?

ALINE, le regardant et voyant son trouble.

C'est donc sérieux?...

EMMERIC.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

ALINE.

Encore cette dame, cette passion de ce matin?...

EMMERIC.

Oui... oui... cette fatale passion, dont il n'est que trop puni.

ALINE.

C'est bien fait... il le mérite.

EMMERIC.

Vous dites vrai!... mais il y va de ses jours.

ALINE.

Ah! le pauvre jeune homme!

EMMERIC.

Un duel.

ALINE.

Miséricorde!

EMMERIC.

Et comme je suis son témoin...

ALINE, vivement.

Il n'y a pas de danger pour les témoins?

EMMERIC.

Aucun.

ALINE.

A la bonne heure!...

EMMERIC.

Mais il faut que tous les deux nous partions, que j'aille le rejoindre à l'instant même... sans qu'on s'en doute... Et pour votre père... pour tout le monde...

ALINE.

Surtout pour Victoria...

EMMERIC.

Il faudrait retarder ce contrat... le remettre à demain... et, pour y réussir... chercher un moyen qui ne vînt pas de moi!...

ALINE, vivement.

Je le trouverai... Je m'en charge...

EMMERIC.

Est-il possible!

ALINE, avec tendresse.

Dès que vous le voulez... dès que cela vous rend service... Et puis je suis si heureuse d'être d'un secret de moitié avec vous... Soyez tranquille, il sera bien gardé, car vous... c'est moi!

EMMERIC, à part.

Ah! malheureux que je suis!

ALINE.

Prenez donc garde, c'est mon père... contraignez-vous... un air riant, comme moi...

SCÈNE XII

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

CLÉRAMBEAU.

Concevez-vous une contrariété pareille? M. de Saint-Géran... mon ami...

ALINE.

Mon parrain... et notre témoin... Eh bien?

CLERAMBEAU.

Eh bien! il me fait dire que, retenu chez lui par une importante affaire...

EMMERIC, à part.

Je ne la devine que trop...

CLÉRAMBEAU.

Il ne pourra venir ce soir signer au contrat... et nous prie même de ne pas l'attendre... J'en suis désolé!...

ALINE.

Et moi aussi...

CLÉRAMBEAU.

Mais, enfin, le notaire est là... ainsi que tous nos amis. Venez, mes enfants.

ALINE, bas à Emmeric, qui fait un geste de crainte.

N'ayez donc pas peur. (Haut, à Clérambeau.) Non, mon père, non, ce n'est pas convenable.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce à dire?

ALINE.

C'est mon parrain qui a fait ce mariage... c'est lui qui est mon témoin, et nous ne pouvons pas, en son absence... (Bas, à Emmeric.) Est-ce bien? (Emmeric lui serre la main.)

CLÉRAMBEAU.

Puisqu'il le permet et nous y autorise.

ALINE, passant près de son père en regardant Emmeric.

C'est égal... nous remettrons à demain, car on doit, pour un ami...

CLÉRAMBEAU, s'échauffant.

Faire une impolitesse à tous les autres... Toi, qui étais si pressée...

ALINE.

Je ne le suis plus.

CLÉRAMBEAU.

Toi, qui ce matin encore ne voulais pas différer d'un jour, ni d'une heure...

ALINE.

C'était ma fantaisie... et j'en ai une autre...

CLÉRAMBEAU.

Veux-tu te taire!

ALINE.

Un caprice!

CLÉRAMBEAU.

Veux-tu te taire devant ton cousin... ton prétendu?... Quelle idée va-t-il avoir de toi?

ALINE, regardant Emmeric avec amour.

Une bonne... je l'espère...

CLÉRAMBEAU, vivement et passant près d'Emmeric.

Mon neveu, mon neveu... n'allez pas la juger d'après cela... et lui croire un mauvais caractère... Je ne l'ai jamais vue ainsi... c'est la première fois...

EMMERIC.

Il faudrait retarder ce contrat... le remettre à demain... et, pour y réussir... chercher un moyen qui ne vînt pas de moi!...

ALINE, vivement.

Je le trouverai... Je m'en charge...

EMMERIC.

Est-il possible!

ALINE, avec tendresse.

Dès que vous le voulez... dès que cela vous rend service... Et puis je suis si heureuse d'être d'un secret de moitié avec vous... Soyez tranquille, il sera bien gardé, car vous... c'est moi!

EMMERIC, à part.

Ah! malheureux que je suis!

ALINE.

Prenez donc garde, c'est mon père... contraignez-vous... un air riant, comme moi...

SCÈNE XII

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

CLÉRAMBEAU.

Concevez-vous une contrariété pareille? M. de Saint-Géran... mon ami...

ALINE.

Mon parrain... et notre témoin... Eh bien?

CLERAMBEAU.

Eh bien! il me fait dire que, retenu chez lui par une importante affaire...

EMMERIC, à part.

Je ne la devine que trop...

CLÉRAMBEAU.

Il ne pourra venir ce soir signer au contrat... et nous prie même de ne pas l'attendre... J'en suis désolé!...

ALINE.

Et moi aussi...

CLÉRAMBEAU.

Mais, enfin, le notaire est là... ainsi que tous nos amis. Venez, mes enfants.

croyais pas, à cette heure-ci, qu'il eût déjà du monde... (Entrant en scène.) J'attendrai... Quelle nuit j'ai passée... J'ai promis hier au soir à Emmeric de venir ici de grand matin préparer son beau-père aux événements de la journée... Il a été décidé dans notre conciliabule d'hier que madame de Saint-Géran s'échapperait aujourd'hui de chez elle, de grand matin!... et convenu avec Emmeric seulement que s'il n'était pas tué... il partirait avec elle pour la Suisse... sinon ce sera moi!... (Avec douleur.) Et mon étude!... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit : je n'ai vu que des épées et des pistolets... un cauchemar horrible... Décidément, le faubourg Saint-Germain est plus dangereux que Montmorency, et les passions à équipages ne valent pas les amours à pied!... D'abord, celles-ci finissent toujours à volonté... J'avais un moyen infaillible de hâter les dénoûments... j'écrivais hardiment, et à tout hasard : « Je sais tout... je ne ne vous reverrai plus... » Jamais on ne demandait d'explications, tandis qu'ici... Dieu sait s'il en faut!... et de quel genre... Aussi mon terrible client est comme un fantôme que je crois voir partout... (Apercevant M. de Saint-Géran qui sort de l'appartement à gauche.) Là! qu'est-ce que je disais?

SCÈNE II.

M. DE SAINT-GÉRAN, HECTOR.

HECTOR.

Quoi!... c'est vous... monsieur le comte? de si bonne heure sorti de votre hôtel!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'y rentrais!... Je sais que Clérambeau est matinal, et je venais m'excuser auprès de lui de mon impolitesse d'hier au soir... et lui expliquer pourquoi je n'avais pu assister à ce contrat.

HECTOR, à part.

Le beau-père sait tout... ma visite est inutile.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et puisque je vous rencontre, monsieur Ballandard, j'ai aussi à m'acquitter envers vous...

HECTOR, à part.

O ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai reçu hier... au sujet de notre procès, les deux ou trois pages de consultation que vous m'avez adressées... (Souriant.) Le

SCÈNE XIII.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, qui s'est approché d'Emmeric, à voix basse.

Elle te demande et t'attend... et si tu ne viens pas...

EMMERIC, de même.

Plus qu'un instant.

CLÉRAMBEAU, à sa fille.

Venez alors, Mademoiselle, venez au moins présenter nos excuses à nos amis...

ALINE, à son père, qui se dirige vers le salon.

Oui, mon père, je vous suis. (Clérambeau entre dans le salon. Aline, vivement près d'Emmeric.) Êtes-vous content de moi, mon cousin?

HECTOR, étonné.

Comment?...

ALINE, d'un air de reproche.

Ah! vous causez bien des chagrins à vos amis, monsieur Balandard!

HECTOR, étonné.

Moi!...

ALINE.

C'est égal... partez, partez vite... (Se rapprochant de la porte à gauche.) Adieu, et à bientôt ..

EMMERIC, à la porte du fond, regardant Aline.

Et renoncer à tant de bonheur!...

ALINE, à gauche.

A demain!

HECTOR, entraînant Emmeric par le fond.

Viens... partons!

ACTE IV

Même décor qu'au troisième acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, entrant par la porte du fond, à la cantonade.

Eh oui... M. Clérambeau... il faut que je lui parle... Je ne

croyais pas, à cette heure-ci, qu'il eût déjà du monde... (Entrant en scène.) J'attendrai... Quelle nuit j'ai passée... J'ai promis hier au soir à Emmeric de venir ici de grand matin préparer son beau-père aux événements de la journée... Il a été décidé dans notre conciliabule d'hier que madame de Saint-Géran s'échapperait aujourd'hui de chez elle, de grand matin!... et convenu avec Emmeric seulement que s'il n'était pas tué... il partirait avec elle pour la Suisse... sinon ce sera moi!... (Avec douleur.) Et mon étude!... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit : je n'ai vu que des épées et des pistolets... un cauchemar horrible... Décidément, le faubourg Saint-Germain est plus dangereux que Montmorency, et les passions à équipages ne valent pas les amours à pied!... D'abord, celles-ci finissent toujours à volonté... J'avais un moyen infaillible de hâter les dénoûments... j'écrivais hardiment, et à tout hasard : « Je sais tout... je ne ne vous reverrai plus... » Jamais on ne demandait d'explications, tandis qu'ici... Dieu sait s'il en faut!... et de quel genre... Aussi mon terrible client est comme un fantôme que je crois voir partout... (Apercevant M. de Saint-Géran qui sort de l'appartement à gauche.) Là! qu'est-ce que je disais?

SCÈNE II.

M. DE SAINT-GÉRAN, HECTOR.

HECTOR.

Quoi!... c'est vous... monsieur le comte? de si bonne heure sorti de votre hôtel!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'y rentrais!... Je sais que Clérambeau est matinal, et je venais m'excuser auprès de lui de mon impolitesse d'hier au soir... et lui expliquer pourquoi je n'avais pu assister à ce contrat.

HECTOR, à part.

Le beau-père sait tout... ma visite est inutile.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et puisque je vous rencontre, monsieur Ballandard, j'ai aussi à m'acquitter envers vous...

HECTOR, à part.

O ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai reçu hier... au sujet de notre procès, les deux ou trois pages de consultation que vous m'avez adressées... (Souriant.) Le

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous en remercie...

HECTOR.

Tout ce que je demande... c'est que ça ne soit pas dangereux...

M. DE SAINT-GÉRAN, d'un air indifférent.

Je n'en sais rien!... Je l'espère... Je ne voulais, du reste, parler de cette aventure qu'à M. Clérambeau et à son gendre, aussi je viens de faire dire à Emmeric que je l'attendais ici...

HECTOR, à part.

Nous sommes sauvés! Courons prévenir Emmeric. Dieu! le voici...

SCÈNE III.

EMMERIC, SAINT-GÉRAN, HECTOR.

(Emmeric, pâle, l'habit croisé sur la poitrine et tenant à la main une boîte de pistolets, s'approche de M. de Saint-Géran, malgré les signes d'Hector qu'il ne voit pas.)

EMMERIC, avec émotion.

Vous m'avez fait dire, Monsieur, que vous m'attendiez ici... chez mon beau-père... et je venais me mettre à vos ordres!...

HECTOR, à part.

C'est fait de nous...

M. DE SAINT-GÉRAN, étonné.

A mes ordres!... et pourquoi?...

EMMERIC, de même.

Je ne comprends pas, Monsieur, que vous me le demandiez.

HECTOR, vivement.

En effet... cela lui revenait de droit, car je l'ai vu ce matin, je lui ai tout raconté! et il se promettait d'être votre témoin... il venait pour cela...

M. DE SAINT-GÉRAN.

En vérité!... Je vous en remercie, mon cher... J'avais d'abord pensé à vous...

HECTOR.

C'est ce que M. le comte me disait à l'instant.

EMMERIC, étonné.

O ciel!... que signifie...

HECTOR, passant près de lui.

Par malheur, tout est terminé... laisse là tes pistolets... on

n'en a plus besoin. (Les lui prenant ainsi que son chapeau et les mettant sur la table.) Le combat a eu lieu ce matin.

M. DE SAINT-GÉRAN.

A cinq heures.

HECTOR, vivement.

Et M. de Langeac est blessé...

EMMERIC.

Ah ! blessé !...

HECTOR, de même.

Pas dangereusement... ne t'effraie pas... Cela lui apprendra, comme je te le disais, à tenir des propos... C'est une bonne leçon.

EMMERIC, le regardant, avec émotion.

Oui... oui... en effet.

HECTOR, de même.

Dont il se souviendra.

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'y compte bien... Votre beau-père, à qui je viens de tout raconter, m'a appris que ni vous ni ma filleule n'aviez voulu signer le contrat en mon absence, et je vous devais de doubles excuses qu'il n'a acceptées qu'à la condition que je viendrais tantôt déjeuner avec vous en famille... et je n'ai eu garde de refuser. Je cours expédier, avant mon voyage de demain, quelques affaires dont l'une vous concerne... Ainsi donc, à tantôt! (Fausse sortie. Geste de joie d'Hector et d'Emmeric.) Et puis, ce soir, notre contrat de mariage, sans remise, cette fois...

HECTOR, à part.

Dieu le veuille!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et, s'il nous reste du temps... nous achèverons notre soirée à l'Opéra... à cette fameuse représentation... où nous chercherons votre adversaire.

HECTOR, étourdiment et avec joie.

Que nous ne trouverons pas.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et pourquoi?

HECTOR, embarrassé.

Je dis, je suppose...

M. DE SAINT-GÉRAN.

N'importe! nous y serons... nous autres. Adieu, mes jeunes amis!

HECTOR.

Adieu, monsieur le comte !... (M. de Saint-Géran est sorti. Hector n'achève pas sa phrase et tombe anéanti dans un fauteuil à gauche, pendant qu'Emmeric s'assied de l'autre côté à droite.)

SCÈNE IV.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR.

Encore un assaut de passé !...

EMMERIC, accablé.

Je ne sais plus où j'en suis !...

HECTOR.

Ni moi non plus... Des émotions et des terreurs pareilles abrègent l'existence... J'en ferai une maladie !

EMMERIC, ne revenant pas de sa surprise.

C'était M. de Langeac !... Et sans ta présence d'esprit...

HECTOR.

Moi, qui n'en ai jamais... J'avais une telle peur, que ça m'a donné du courage... Je voyais tout perdu.

EMMERIC, se levant vivement et passant à gauche.

Ah ! mon Dieu !

HECTOR.

Qu'as-tu donc?

EMMERIC.

Et sa femme !

HECTOR.

Où est-elle?

EMMERIC.

Chez moi... où elle venait d'arriver pour notre fuite... notre départ...

HECTOR.

Encore une terreur !... Ça recommencera donc toujours?... Courons vite... (Il s'élance vers la porte et voit paraître Louise, pâle et en désordre. Il pousse un cri.)

SCÈNE V.

EMMERIC, LOUISE, HECTOR.

LOUISE, entrant vivement par la porte du fond, ne voit pas d'abord Emmeric, qui vient de remonter à gauche, et n'aperçoit qu'Hector, qui est en face d'elle. Courant à lui.

J'ai reconnu la voiture... je l'ai vue de la fenêtre... elle vient

de partir... Ils vont se battre... Venez... venez... car il tuera Emmeric. (Elle se retourne, l'aperçoit, pousse un cri et se jette dans ses bras.) Ah!

EMMERIC.

Rassurez-vous, le duel a eu lieu.

HECTOR, vivement.

Mais pas avec lui!

EMMERIC.

Avec M. de Langeac...

LOUISE.

Est-il possible?...

HECTOR, de même.

Dont il avait trouvé une lettre dans votre secrétaire.

EMMERIC.

Le secrétaire où étaient cachées les miennes... Et ce domestique, qui nous est dévoué, est venu, tout effrayé, vous raconter la colère de M. de Saint-Géran.

LOUISE.

Ah! ce que c'est que d'être coupable!... J'ai cru que tout était découvert.

EMMERIC.

Et tout est sauvé...

HECTOR.

Mais il faut quitter cette maison au plus vite... Remontez... Je cours chercher une voiture!...

EMMERIC.

Qu'elle attende en bas!

HECTOR.

C'est dit... et je reviens t'avertir. Ah!... cette boîte! (Revenant sur ses pas, il reprend, sur la table à gauche, son chapeau et la boite qu'il emporte.)

SCÈNE VI.

EMMERIC, LOUISE.

EMMERIC.

Oui... il faut rentrer à l'hôtel avant que M. de Saint-Géran n'y retourne... car, s'il vous demandait... s'il ne vous y trouvait pas...

LOUISE, hors d'elle-même.

Je comprends... vous avez raison... Mais pardonnez-moi... tant d'idées se confondent... la crainte et la joie... Vous m'aviez quittée, disiez-vous, pour les préparatifs de ce départ. Je croyais

que vous m'aviez trompée; je vous croyais mort, et, alors, malgré moi... sans le vouloir... je suis sortie de chez vous... j'ai descendu cet escalier... J'étais folle.

EMMERIC, inquiet et regardant autour de lui.

Venez!... Ne songeons qu'à votre sûreté...

LOUISE, sans l'écouter.

Oui, oui. Il est donc vrai! vous alliez tout sacrifier pour moi... votre famille, votre patrie!... Tant d'amour, malgré mes outrages!... Vous voyez bien que nous nous aimions toujours; qu'unis par le danger, rien ne peut plus nous séparer!... Et quant à ce mariage...

EMMERIC, avec effroi.

Qu'osez-vous dire?

LOUISE, vivement.

Votre parole est donnée, je le sais! Vous ne pouvez maintenant la dégager... Mais, moi... je m'en charge.

EMMERIC, effrayé.

Grand Dieu!... Venez, vous dis-je... ne restons pas ici.

LOUISE.

Et pourquoi?

EMMERIC.

Si l'on vous voyait ainsi, le matin, chez mon oncle...

LOUISE.

C'est vrai!... Je n'y pensais pas.

EMMERIC.

Remontons chez moi... attendre Ballandard. (Ils font quelques pas et s'arrêtent.) Non, écoutez... On parle.

ALINE, en dehors.

Comment! il est déjà venu!...

EMMERIC.

C'est la voix de ma cousine...

LOUISE, effrayée.

Ah!... qu'elle ne me voie pas!

EMMERIC, lui montrant la porte à droite.

Là... là... Ne craignez rien.

LOUISE, hésitant.

Et cependant...

EMMERIC.

Non! De grâce... si vous m'aimez... (Louise entre dans le cabinet à droite, dont Emmeric ferme la porte.)

SCÈNE VII.

ALINE, EMMERIC.

ALINE, entrant par la porte du fond et accourant avec joie.

Mon cousin!... et de si bonne heure... Ah! que c'est bien à vous!... que c'est aimable!... Je m'en doutais... Je me disais : Il sait que je suis inquiète... alors il viendra... pour moi... et un peu pour lui...

EMMERIC, avec embarras.

Ah ! sans doute!

ALINE.

Eh bien?... quelle nouvelle? Et ce vilain combat?

EMMERIC.

Il a eu lieu... ce matin...

ALINE, vivement.

Et M. Ballandard ?

EMMERIC.

Il ne lui est rien arrivé...

ALINE.

A la bonne heure... Et son adversaire?...

EMMERIC, troublé et regardant vers la porte à droite.

J'ignore... je ne sais...

ALINE.

Puisque vous y étiez... vous, son témoin...

EMMERIC, de même.

Je veux dire... Je ne sais si cela aura des suites...

ALINE.

Il est donc blessé?

EMMERIC, vivement.

Oui... oui... ma cousine. Je croyais vous l'avoir appris.

ALINE.

Mais, du tout!... Et voyez donc ce M. Ballandard! Qui s'en serait jamais douté?... Se battre ainsi!... Quelqu'un de blessé... Je vous avais promis le secret, mais cela devient trop grave et trop terrible...

EMMERIC.

Ma cousine!

ALINE.

Je ne peux pas, sans prévenir Victoria, lui laisser épouser un querelleur, une mauvaise tête... un spadassin...

EMMERIC.

Au nom du ciel!...

ALINE, vivement.

C'est votre ami!... mais Victoria aussi est mon amie... et comme il s'agit de son bonheur...

SCÈNE VIII.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que c'est! qu'est-ce que c'est?... Déjà ensemble!...

ALINE, étourdiment.

Ne faites pas attention, mon papa, nous nous disputions!... à propos... (Courant à lui, et l'embrassant.) Bonjour, mon père... car c'est par vous que commence toujours ma journée...

CLÉRAMBEAU, souriant en regardant Emmeric.

Pas aujourd'hui à ce que je vois!... On m'avait dit que Ballandard était ici et me demandait... (A Aline, qui cause bas avec son cousin.) Qu'est-ce que tu fais là?... ton parrain qui vient déjeuner avec nous.

ALINE.

C'est vrai!...

CLÉRAMBEAU.

Et tu ne donnes pas des ordres... tu ne t'occupes de rien... pas même des affaires du ménage... Ton cousin ne voudra plus de toi... il rompra le mariage...

ALINE, à Emmeric.

Est-ce vrai, mon cousin?... Je vais ordonner le déjeuner... qui sera superbe... (Elle remonte le théâtre.)

CLÉRAMBEAU, passant près d'Emmeric.

Et moi... je vais m'occuper de la dot... car il faut bien y songer...

ALINE, revenant à gauche, près de son père.

Bah!... j'ai idée que mon cousin m'épouserait sans cela... N'est-ce pas, Emmeric?

CLÉRAMBEAU, se retournant vers elle.

Mais, allez donc, car cet enfant-là ne sait plus m'obéir... allez donc, rien ne sera prêt... et s'il le faut... dépêche-toi... (Montrant Emmeric.) pour revenir plus vite!

ALINE, gaiement.

Et vous dites que je ne vous obéis pas... J'y vais, mon père, et je reviens. (Elle sort en courant par la porte à gauche, et Clérambeau la suit plus lentement; en ce moment Louise entr'ouvre la porte à droite.)

LOUISE, à demi-voix.

Puis-je sortir maintenant?

EMMERIC, vivement et refermant la porte.

Pas encore...

CLÉRAMBEAU, se retournant, et voyant Emmeric fermer la porte, revient sur ses pas.

Hein?... qu'y a-t-il? On a fermé cette porte...

EMMERIC, troublé.

C'est possible... je n'ai pas vu.

CLÉRAMBEAU, traversant à droite

Il me semblait avoir entendu parler...

EMMERIC, le retenant par le bras.

C'est moi qui aurai dit quelques mots...

CLÉRAMBEAU.

Et à qui?...

EMMERIC.

A qui!... à Ballandard... que j'avais cru voir là dans votre cabinet, où il s'est renfermé...

SCÈNE IX.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

HECTOR, s'approchant d'Emmeric, et à demi-voix.

La voiture est en bas.

EMMERIC, tressaille, et lui dit à voix basse.

C'est bien!...

HECTOR, de même

Faut-il monter chez toi... la prévenir?

EMMERIC, de même.

Non!... (Hector s'éloigne, et Clérambeau s'approche d'Emmeric.)

CLÉRAMBEAU, à demi-voix.

Voilà Ballandard qui est ici.

EMMERIC, troublé.

Cela m'étonne.

CLÉRAMBEAU, de même.

Cela ne m'étonne pas... car il m'avait semble entrevoir une robe...

EMMERIC, de même.

Quelqu'un de la maison...

CLÉRAMBEAU.

Personne n'a traversé ce salon...

EMMERIC.

C'est vrai... mais par un autre escalier... une autre sortie.

CLÉRAMBEAU.

Il n'y en a pas...

EMMERIC, dans le plus grand trouble.

Alors... je ne sais... je ne puis m'expliquer... je me serai trompé... vous aussi.

CLÉRAMBEAU, faisant un pas.

Ce qu'il est facile de voir... (S'arrêtant.) C'est ma fille!...

SCÈNE X.

HECTOR, ALINE, arrivant du fond, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, entrant gaiement.

Mon parrain... mon parrain qui arrive!...

CLÉRAMBEAU, allant au devant de lui.

Qu'il soit le bien venu!

EMMERIC, à part.

Malédiction!

ALINE, retenant Hector qui veut s'éloigner.

Vous ne partirez pas, je vous garde; vous resterez avec nous au déjeuner de famille. (Clérambeau a été au fond du théâtre au devant de M. de Saint-Géran, et lui a serré la main. Pendant ce temps, Emmeric, troublé et indécis, à voulu se rapprocher de la porte à droite; il a trouvé devant lui Clérambeau qui vient de quitter M. de Saint-Géran, et qui ne cesse d'examiner Emmeric; celui-ci redescend alors le théâtre.)

M. DE SAINT-GÉRAN, à Aline.

Je me suis encore fait attendre, et pourtant je n'ai pas perdu de temps! Avant même de rentrer chez moi... j'ai couru à la Grande-Chancellerie pour une surprise que je réservais à ma filleule... Mais ils n'en finissaient pas... il m'a fallu y rester jusqu'à présent...

ALINE.

En vérité!...

M. DE SAINT-GÉRAN, à Aline, à demi-voix.

Et j'arrive avec le brevet que j'ai fait expédier devant moi... celui de nouveau chevalier... que ton fiancé tiendra de ta main... Tu le lui donneras ce soir en signant le contrat.

ALINE.

Ah! que de bontés!

CLÉRAMBEAU, qui a quitté l'extrême droite du théâtre, vient se placer près de M. de Saint-Géran, et lui dit avec émotion.

J'ai encore un service à réclamer de vous, mon ami... un avis... une consultation...

HECTOR, s'avançant.

Me voilà !

CLÉRAMBEAU, à Hector.

Je vous remercie... Daignez, ainsi que ma fille, nous attendre dans le petit salon... où nous vous rejoignons à l'instant...

ALINE, à Hector.

C'est pour la dot... Venez.

HECTOR.

Comme votre père a la figure défaite!

ALINE, gaiement.

Il a faim... j'en suis sûre!... Mais soyez tranquille, le déjeuner ne se fera pas attendre... Venez donc, monsieur Ballandard. (Elle sort avec Hector par la porte à gauche, et Clérambeau remonte le théâtre de quelques pas pour bien s'assurer de leur sortie.)

SCÈNE XI.

CLÉRAMBEAU, redescendant à gauche, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Parlez!... Que me voulez-vous?

CLÉRAMBEAU, avec émotion.

Je voulais vous rappeler... mon ami... qu'en me demandant ma fille pour mon neveu, vous vous êtes rendu sa caution... Vous m'avez juré, ainsi que lui, et sur l'honneur, que désormais il n'y aurait dans sa conduite aucun mystère... aucune intrigue... aucune relation... de nature à compromettre le bonheur de mon enfant... c'est à cette seule condition que j'ai consenti... vous le savez !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Certainement!... Et où voulez-vous en venir?

CLÉRAMBEAU.

A ceci, mon ami... qu'il ne faut ni vous étonner ni m'en vouloir si je retire ma parole...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Y pensez-vous?

EMMERIC.

Et pourquoi? de grâce!...

CLÉRAMBEAU.

Il ose le demander... quand tout à l'heure, ici même... chez moi... dans la maison de sa fiancée, il a reçu en secret une

femme... (Traversant le théâtre.) qui est cachée là, dans cet appartement!

EMMERIC, se mettant devant Clérambeau qui veut y entrer.

Monsieur... (M. de Saint-Géran se trouve à l'extrémité à gauche, Clérambeau au milieu, Emmeric à droite.)

CLÉRAMBEAU, à M. de Saint-Géran.

Et la preuve, c'est qu'il refuse de m'y laisser entrer!...

EMMERIC, avec impatience.

Parce que... parce que, malgré l'affection et le respect que je vous porte... je ne veux pas, après mon mariage... me voir en butte à une inquisition... à des soupçons sans cesse renaissants... et le moyen de s'y opposer plus tard est de commencer dès le premier jour...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Cela me paraît assez juste.

CLÉRAMBEAU.

Mais cependant cette robe que j'ai aperçue...

EMMERIC, troublé.

C'est possible... Mais je vous répète que la femme qui a traversé cet appartement est une personne que j'ai à peine entrevue... une femme de la maison...

CLÉRAMBEAU, voulant entrer dans l'appartement à droite.

Alors, voyons...

EMMERIC, se mettant devant lui.

C'est-à-dire que vous n'en croyez pas ma parole... et que déjà votre défiance...

CLÉRAMBEAU.

Je ne me défie de personne... mais j'aime mieux voir par moi-même...

EMMERIC.

Et voilà ce qui m'offense... voilà ce que je ne souffrirai pas...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Ne vous fâchez pas, mes amis. Moi, qui suis désintéressé dans la question... si vous voulez me prendre pour juge...

EMMERIC, vivement, s'élançant au devant de lui, se trouve entre M. de Saint-Géran, qui est à gauche, et Clérambeau, qui est à droite du spectateur.

Non pas... non, Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN, étonné.

Et pourquoi donc?...

EMMERIC, troublé, et regardant toujours Clérambeau qui se dirige vers la porte à droite.

Parce qu'il douterait même de vous... il ne vous croirait pas... Il ne croit à rien...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant et allant s'asseoir sur le fauteuil à gauche.

C'est juste!

EMMERIC, regardant Clérambeau d'un air suppliant.

Pas même à mon honneur!

CLÉRAMBEAU, qui se dirigeait vers la porte du cabinet à droite, s'arrête un instant indécis et étonné.

En vérité... je ne sais plus si je dois... (Emmeric fait un geste de joie.) Non, ma foi. (Il s'élance dans l'appartement à droite. Emmeric reste accablé et ne sort de son désespoir qu'à la voix de M. de Saint-Géran.)

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GÉRAN, assis dans le fauteuil à gauche et faisant signe à Emmeric de se rapprocher de lui.

Dites-moi donc. (A demi-voix.) Est-ce que vraiment (Montrant la porte à droite.) il y a là... est-ce que, malgré vous, ce serait-elle... encore elle?

EMMERIC, vivement.

Non, Monsieur, personne! et je vous jure!...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

Je vous crois, sans cela vous m'auriez choisi pour arbitre... persuadé que mon rapport eût été en votre faveur.

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-GÉRAN, assis à gauche, EMMERIC, debout près de lui, CLÉRAMBEAU, sortant de l'appartement à droite, dont il referme la porte. Il est pâle, hors de lui, se soutient à peine et affecte un air riant.

M. DE SAINT-GÉRAN, le regardant.

Eh bien! (Clérambeau essaie de parler et ne peut pas.) Eh bien! donc?

CLÉRAMBEAU, essayant de rire.

Rien... rien du tout... absolument rien.

EMMERIC, à M. de Saint-Géran.

Je vous l'avais dit.

M. DE SAINT-GÉRAN, regardant Clérambeau en riant.

Il en est encore tout ému et tout déconcerté.

CLÉRAMBEAU.

Nullement; c'est-à-dire, c'est possible... la surprise de n'avoir rien vu. (Regardant Emmeric.) Et je comprends que... que...

M. DE SAINT-GÉRAN, passant près de lui.

Que vous avez tort d'être soupçonneux, et de vous défier de tout. . Que cela vous serve de leçon!...

CLÉRAMBEAU.

Une leçon dont je profiterai.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pour hâter son mariage. (Geste de Clérambeau.) Ah! je réclame votre parole, vous me l'avez donnée... J'en prends acte, et maintenant, mon cher, que vous n'avez plus à m'opposer ni preuves ni soupçons...

CLÉRAMBEAU, emporté malgré lui.

Mais, au contraire!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comment, il y avait donc?...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Personne, personne au monde... Mais vous me parlez de soupçons, je dis : au contraire... je n'en ai plus, et ma confiance...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Est revenue.

CLÉRAMBEAU.

Certainement.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, c'est ce que je disais; plus d'obstacles, tout est convenu... Votre main, votre main, et ce soir, le contrat.

CLÉRAMBEAU, balbutiant.

Oui, mon ami.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et quant à l'article que nous avons corrigé ce matin... (A Emmeric.) celui de la dot, que nous avons revue et augmentée.

EMMERIC, avec honte.

Ah! grand Dieu!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous allez l'envoyer au notaire.

CLÉRAMBEAU, remontant le théâtre, avec agitation.

Sur-le-champ, mon ami, sur-le-champ... Je vous rejoins près de ma fille, je vous rejoins, vous... et...

M. DE SAINT-GÉRAN, gaiement, et gagnant la porte à gauche.

Et le déjeuner.

EMMERIC, passant près de Clérambeau.

Mais, Monsieur...

CLÉRAMBEAU, à voix basse et d'un ton solennel.

C'est moi qui la ferai sortir...

M. DE SAINT-GÉRAN, se retournant vers Emmeric.

Eh bien?

CLÉRAMBEAU.

Allez donc, Monsieur... allez, on vous attend. (Emmeric sort avec M. de Saint-Géran par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

CLÉRAMBEAU, allant ouvrir la porte à droite, puis LOUISE.

CLÉRAMBEAU.

Partez, Madame, j'ai éloigné le danger.

LOUISE, chancelant et s'appuyant sur le fauteuil qui est près d'elle.

Ah! mes genoux fléchissent.

CLÉRAMBEAU, effrayé.

Au nom du ciel!

LOUISE.

Vous qui m'avez sauvé l'honneur et la vie... par grâce, écoutez-moi!...

CLÉRAMBEAU, regardant vers la porte à gauche.

On peut revenir!

LOUISE, avec égarement.

Qu'importe? si je vous sauve à mon tour... si j'empêche ce mariage, auquel vous ne pouvez consentir ni moi non plus! (Se reprenant.) Pardon, Monsieur, pardon, je ne veux pas vous offenser, au contraire... je ne veux que votre bonheur et celui de votre fille... Elle ne serait pas heureuse, il ne l'aimerait pas.

CLÉRAMBEAU.

Ces liens, comme il le disait... n'étaient donc pas rompus?...

LOUISE.

Si vraiment! hier... ici-même... Ah! j'avais de la force alors! j'avais du courage; je croyais qu'il ne m'aimait plus. (Avec joie.) Mais je m'abusais et lui aussi. Dès qu'il a su mes dangers...

CLÉRAMBEAU.

Est-il possible?

LOUISE.

Il voulait tout quitter, s'exiler avec moi.

CLÉRAMBEAU, sévèrement.

Avec vous!

LOUISE.

Ah!... ne m'accablez pas, Monsieur!... Je sais combien je suis coupable; mais à qui confier mes craintes et mes tourments... je n'ai plus de père!... Si j'en avais un... je tomberais à ses pieds, je lui dirais : Prenez pitié de moi!.. pardonnez à ma raison qui s'égare... défendez-moi contre moi-même... empêchez-moi de me perdre... (Tombant à ses genoux.) car moi, je ne peux rien, que l'aimer!...

CLÉRAMBEAU, attendri et cherchant à la relever.

Madame, Madame... mon enfant!

LOUISE, se relevant, avec joie.

Mon enfant! vous l'avez dit!

CLÉRAMBEAU.

Oui, c'est à moi de veiller sur vous... mais partez, au nom du ciel!

LOUISE.

Je pars, je vous obéis... si vous me jurez que ce mariage n'aura pas lieu.

CLÉRAMBEAU, regardant vers la porte à gauche.

On vient... peut-être votre mari.

LOUISE.

Mon juge! il saura tout... (Avec joie.) Non, c'est Emmeric.

SCÈNE XV.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, LOUISE.

EMMERIC, s'élançant près de Clérambeau.

Monsieur!

CLÉRAMBEAU, à Emmeric, d'un ton sévère en lui montrant Louise.

Vous sentez qu'à présent ce mariage est impossible.

LOUISE, poussant un cri.

Je pars! (Elle sort par la porte du fond.)

EMMERIC, avec désespoir, à Clérambeau.

Ah! Monsieur, qu'avez-vous fait?

CLÉRAMBEAU.

Mon devoir! Je dirai tout à ma fille.

SCÈNE XVI.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, sortant de la porte à gauche et courant à Emmeric.

Eh bien! et le déjeuner? On vous attend tous les deux.

CLÉRAMBEAU.

Nous voici, mon enfant, nous voici... (Regardant Emmeric qu'Aline entraîne.) Lui! mon gendre!... jamais!...

ACTE V

Même décor qu'au quatrième acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ALINE, HECTOR.

HECTOR.

Oui, Mademoiselle, j'ai fait votre commission, et en sortant de table j'ai couru de votre part chez mademoiselle Victoria Giraut, que j'ai invitée pour ce soir.

ALINE.

Et elle accepte?

HECTOR.

Avec une bonté... une gracieuseté... Elle me permet de venir la chercher, de lui donner la main... et son père, le négociant en vins, M. Giraut, qui n'y met pas de finesse... m'a dit en me reconduisant : « Ma foi, mon cher, c'est à confondre... mais je crois qu'elle vous aime... » Il m'a dit cela!...

ALINE.

Est-il possible!...

HECTOR.

Mot pour mot... Et si ce n'était la crainte d'une fatuité qui n'est pas dans mon caractère... j'aurais presque l'idée que le négociant de Bercy a dit vrai : *In vino veritas*.

ALINE, ne comprenant pas.

Quoi donc?

HECTOR.

Rien! c'est du latin!... mais dans ma joie... dans ma recon-

naissance, je ne veux plus avoir de secrets pour elle... je lui dirai tout...

ALINE, lui tendant la main.

C'est bien à vous! et voilà qui nous réconcilie... Mais c'est inutile... je lui avais tout appris.

HECTOR.

Comment?

ALINE.

Votre duel... votre combat... et cet homme que vous avez blessé...

HECTOR, effrayé.

Y pensez-vous?

ALINE.

Je le devais.

HECTOR, de même.

Tout est perdu!...

ALINE.

Au contraire... elle s'est écriée avec ravissement et surprise : « Ballandard s'est battu!... Ballandard a eu un duel!... Et si vous aviez vu quelle émotion en s'informant de vous!...

HECTOR, hors de lui.

Elle m'aime!...

ALINE.

Elle qui avait juré de ne jamais s'appeler madame Ballandard... C'est là ce qui la contrariait... elle me l'avait dit.

HECTOR.

Eh bien! on l'appellera madame Hector... puisqu'elle aime les braves, puisqu'elle m'aime.

ALINE.

C'est inconcevable!

HECTOR.

Et vous aussi...

ALINE.

Quand je dis inconcevable... je parle de son imagination belliqueuse...

HECTOR.

Qui pourrait bien avoir ses dangers... car enfin et pour lui plaire, s'il fallait ainsi se battre toutes les semaines... Vous me répondrez à cela qu'une fois qu'on a fait ses preuves... on n'est plus obligé à rien...

ALINE.

Certainement! mais apprenez-moi donc... vous qui savez tout... d'où venait pendant le déjeuner l'air triste et silencieux de mon cousin?

HECTOR, gaiement.

Je n'ai pas remarqué... je mangeais... je buvais... je parlais... j'étais si content d'avoir enfin entendu partir cette voiture...

ALINE.

Quoi!... quelle voiture?

HECTOR, se reprenant.

Rien!... un client fâcheux que je redoutais... Enfin, chacun est heureux à sa manière : je suis pour le bonheur expansif, et lui, pour le bonheur taciturne.

ALINE.

Non... il y a quelque chose... car lorsque vous avez été parti... ainsi que mon parrain... mon père s'est approché de moi pour me parler. Emmeric l'a retenu, et quoiqu'ils parlassent bas, j'ai entendu qu'il lui disait : « Moi, plutôt... moi... Je vous le promets. »

HECTOR.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ALINE, gaiement.

Des affaires qui concernaient mon père... car il est sorti et nous a laissés seuls... cela ne m'a pas effrayée... on assure que c'est l'usage entre prétendus... et Emmeric m'a dit en tremblant : Aline!... il faut que je vous apprenne... que vous sachiez que je vous aime plus que tout au monde... que je ne peux vivre sans vous... (Gaiement.) Ce secret, à quoi bon?... est-ce qu'il y a besoin de dire cela?... Mais pendant qu'il parlait ainsi j'ai cru voir des larmes dans ses yeux...

HECTOR, à part.

Grand Dieu!...

ALINE.

Je dis : je crois!... car sans me regarder, sans détourner la tête... il s'est enfui...

HECTOR, à part, avec colère.

Elle a raison... il y a encore quelque chose...

ALINE.

Qu'est-ce que ce peut être? Vous en doutez-vous?

HECTOR.

Parbleu! quelque contrariété... Son opéra nouveau qui l'in-

quiète et le tourmente... à cause de vous... car, enfin, si vous ne l'aimiez que pour sa gloire... comme mademoiselle Victoria... pour ma bravoure.

ALINE.

Allons donc... ce ne peut-être un pareil motif.

HECTOR.

A moins que quelque embarras financier dans son budget d'artiste... quelques dettes qu'il ne veut pas dire à votre père...

ALINE.

Vous croyez?... Le voici... Laissez-nous, de grâce!

HECTOR, s'approchant d'Emmeric qui sort de la porte à gauche.

Qu'est-ce encore?

EMMERIC, dans le plus grand trouble.

Je te le dirai... Laisse-nous!

HECTOR, à part.

Allons! et puisqu'ils le veulent tous deux... allons chercher Victoria. (Il sort.)

SCÈNE II.

ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, à part et regardant Aline.

Aurai-je cette fois plus de courage?... il le faut, pourtant, car j'ai promis à son père d'immoler moi-même mon bonheur et toutes mes espérances!...

ALINE, à part.

Certainement! je saurai ce qui le tourmente en y mettant un peu d'adresse...

EMMERIC, avec embarras.

Ma cousine...

ALINE.

Eh bien?...

EMMERIC, de même.

Vous causiez avec Ballandard?...

ALINE.

Oui... nous causions de sujets indifférents... de jeunes gens de ses amis... (Vivement.) Et nous nous disions... c'est évident, qu'un jeune homme qui arrive à Paris... sans fortune... ne peut pas, quelque talent qu'il ait, se créer sur-le-champ une position et un état!... En attendant les succès... il faut vivre... et alors

il est tout naturel qu'il emprunte... qu'il fasse des dettes... (Mouvement d'Emmeric.) Il n'y a pas de mal... au contraire... je l'en estimerais davantage...

EMMERIC, *étonné.*

Pourquoi me dites-vous cela?

ALINE.

Pourquoi?... parce qu'il est tout simple qu'on se cache de son beau-père... les beaux-pères ne comprennent pas ou voient les choses du mauvais côté... mais une sœur... une cousine... une fiancée... moi, par exemple.

EMMERIC.

Quoi! vous pourriez croire?... On vous a trompée... je vous le jure... je vous l'atteste...

ALINE.

Ah! tant pis!...

EMMERIC.

Et vous veniez?...

ALINE.

Tout partager avec vous... C'était mon bonheur... et bientôt mon devoir... Et vous, Monsieur, pourquoi ne pas suivre mon exemple?.. vos chagrins ne m'appartiennent-ils pas?...

EMMERIC.

Ah! plus je vous entends, et plus il me semble impossible de vous les confier.

ALINE.

Et moi je les devine, maintenant.

EMMERIC, *effrayé.*

Que dites-vous?

ALINE.

Certainement je serai fière et heureuse de vos succès et de porter un nom que chacun applaudit... mais les jours de victoire ne seront pas ceux où je vous aimerai le mieux! dans l'ivresse du triomphe, je vous serai inutile... Mais pour l'artiste même le plus habile et le plus heureux, il est des jours où la lutte est douteuse ou fatale... dans ces moments-là je serai près de vous... mon cœur battra de vos craintes ou de vos espérances... Pour vous rassurer, je vous dirai : Courage! ou j'aurai peur avec vous... Et si nous succombons... ah! que je vous aimerai alors... car vous aurez besoin de moi... car mon amour augmentera avec vos peines... et si vous en doutez... essayez d'être malheureux, mon ami, et vous verrez.

EMMERIC.

Ah! vous êtes ce qu'il y a au monde de meilleur... et de plus parfait.

ALINE.

Non... non... mais je savais bien que je rencontrerais juste... Ainsi, plus de crainte... plus d'inquiétude... vous ne devez plus en avoir... (Avec amour.) Je n'en ai plus... Et voyez donc quel bel avenir s'ouvre devant nous! des amis... de la considération .. une belle fortune, et mieux encore, du bonheur!... car nous nous aimons si bien... et jeunes tous deux, nous pouvons nous aimer si longtemps...

EMMERIC, hors de lui.

Ah! toujours, toute la vie... (S'arrêtant.) Non... non... ce n'est pas là ce que je voulais, ce que je devais dire... mais en l'entendant... j'oubliais tout... je ne voyais plus que mon amie... ma femme.

ALINE, se jetant dans ses bras.

Eh bien! n'est-ce pas vrai?

EMMERIC, poussant un cri et la pressant contre son cœur

Ah!

SCÈNE III.

EMMERIC, ALINE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, s'avançant avec colère.

Qu'est-ce que je vois là ?...

ALINE.

Que ça ne vous inquiète pas, mon papa! Nous nous étions disputés... nous nous raccommodons, voilà tout.

CLÉRAMBEAU.

Est-ce ainsi, Monsieur, que vous tenez vos promesses?...

ALINE.

Le grand mal... le jour du contrat!

CLÉRAMBEAU.

Laisse-nous.

ALINE.

Est-il sévère, mon père... plus que moi (Regardant Emmeric.) qui lui pardonne.

CLÉRAMBEAU.

Je te prie de nous laisser...

ALINE, *passant près de lui.*

Oui, mon père, mais je voulais vous recommander...

CLÉRAMBEAU, *avec impatience.*

C'est bien ! te dis-je, je penserai à tout.

ALINE.

Joliment! vous aviez oublié l'essentiel... la femme de mon parrain, madame de Saint-Géran, que vous n'aviez pas invitée; c'était d'une impolitesse... que j'ai réparée en votre nom... et elle viendra, soyez tranquille. Je m'en vais, je m'en vais... (*Courant gaiement à Emmeric.*) Adieu, Emmeric... (*Se reprenant en regardant son père, et faisant à Emmeric une profonde révérence.*) Adieu, Monsieur !

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC.

CLÉRAMBEAU.

Vous aviez voulu que ce fût vous et non pas moi !... et je le préférais... car, moi, elle eût été capable de ne pas me croire... Vous vous étiez chargé d'apprendre à ma fille que vous ne l'aimiez plus, que vous en aimiez une autre, et, malgré votre parole...

EMMERIC.

Demandez-moi des serments que l'honneur puisse tenir et qui ne m'obligent pas au mensonge... Je vous répète que je n'aime au monde que ma cousine, que tout est rompu avec madame de Saint-Géran... que c'est malgré moi qu'elle est venue ici.

CLÉRAMBEAU.

Et c'est malgré vous qu'après votre mariage elle fera le malheur de ma fille...

EMMERIC.

Jamais! elle s'abusait... Elle a pris pour de l'amour ce départ... ce sacrifice qui faisait mon malheur... Mais, maintenant, qu'elle est à l'abri du danger, je ne la reverrai plus... Rien ne changera ma résolution.

CLÉRAMBEAU.

Qu'en savez-vous?... vous n'étiez pas là tantôt... lorsque, fondant en larmes, elle s'est jetée à mes pieds... et moi, voyant cette pauvre femme, pâle... si jeune, si malheureuse... et si belle... je me sentais ému et attendri... je n'avais plus la force de lui en vouloir... je crois même que je lui ai pardonné... moi, Monsieur, moi, qui ai soixante ans, et vous en avez vingt-cinq!

EMMERIC.

Ah ! Monsieur.

CLÉRAMBEAU.

Non, je n'exposerai point le bonheur et l'avenir de ma fille à des chances aussi périlleuses; je ne vous parle pas du bruit et du scandale... suites ordinaires de pareilles liaisons... du déshonneur d'un galant homme qui ne pardonnerait pas!... lui. J'admets que le hasard, qui vous a servi jusqu'ici, trompe encore tous les yeux, vous ne tromperiez pas ceux de ma fille... et je verrais ma pauvre enfant, frappée au cœur, sécher et se consumer dans les larmes... mourir peut-être sans se plaindre et sans vous accuser... Mais je m'accuserais, moi... qui savais tout et qui n'aurais rien prévu... moi, qui pour lui épargner une douleur de quelques jours, l'aurais condamnée à d'éternels tourments et au malheur de sa vie... Non, non, mon parti est pris... et je vais...

EMMERIC.

Si vous ne craignez pas mon désespoir... vous redouterez au moins le sien!

CLÉRAMBEAU.

Je serai là pour la consoler... je l'emmènerai, je partirai avec elle, je ferai toutes ses volontés... excepté celle-là... et avec le temps et ma fortune... et puis vous n'êtes pas le seul au monde... elle vous oubliera, elle aura d'autres idées.

EMMERIC.

Jamais !

CLÉRAMBEAU.

Je le lui ordonnerai, moi, son père... ou du moins je m'arrangerai pour qu'elle en aime un autre... c'est un moyen de salut... une distraction permise; tandis que si elle était mariée... (Voulant sortir.) Enfin, et puisque vous n'avez pas osé tenir votre parole, et lui dire que le refus venait de vous...

EMMERIC.

Je l'ai voulu, je l'ai tenté... c'est au dessus de mes forces... et si elle était là, je ne pourrais que tomber à ses pieds et aux vôtres... Une telle cruauté n'est pas dans votre caractère... et je le vois, vous êtes touché de ma douleur.

CLÉRAMBEAU.

C'est possible !... car, malgré moi, je te plains... je t'aime, je t'aimerai toujours, comme mon neveu, mais jamais comme mon gendre... et puisque tu ne peux ni la voir, ni lui parler... eh

bien! on écrit, cela n'en aura que plus de force... (Montrant la table à gauche.) Mettez-vous là, Monsieur, et écrivez.

EMMERIC.

Et que lui dire, mon Dieu!

CLÉRAMBEAU.

Je vais vous dicter : « Ma cousine, il faut de la franchise, je ne vous aime plus... »

EMMERIC, vivement.

Mais, je vous répète, Monsieur, que l'amour que j'éprouve pour elle est le plus sincère... le plus vrai... le plus ardent... et excepté cela, j'écrirai tout ce que vous voudrez.

CLÉRAMBEAU, avec impatience.

Alors, prenons un autre prétexte... (Dictant.) « Je vous aime... »

EMMERIC.

A la bonne heure! (Avec amour.) « Je vous aime... »

CLÉRAMBEAU, dictant.

« Mais je dois vous avouer que votre caractère... »

EMMERIC, s'arrêtant, et avec chaleur.

Le caractère le plus doux, le plus aimable!

CLÉRAMBEAU.

Je ne dis pas non.

EMMERIC, de même.

L'esprit, la grâce, un cœur excellent.

CLÉRAMBEAU, avec fierté.

Je le crois bien!

EMMERIC, vivement.

Vous en convenez vous-même, vous voyez bien que je ne peux rien dire contre son caractère; ce serait absurde, ce serait invraisemblable... Elle ne le croirait pas.

CLÉRAMBEAU, avec colère.

Ah! il faut cependant bien rompre... et que vous donniez ou non des motifs de votre refus, vous refuserez! puisque l'honneur d'un ami et le soin de vos jours peut-être, m'empêchent de parler et de dire la vérité.

EMMERIC, hors de lui.

Eh bien! vous la direz... je le préfère!... S'il faut mettre fin à mes jours... autant qu'un autre prenne ce soin; je n'aurai pas, au moins, moi-même, signé mon arrêt... ce sera vous.

CLÉRAMBEAU.

Monsieur!... Dieu!... M. de Saint-Géran!

EMMERIC, déchirant le papier qu'il a commencé à écrire.

Tant mieux !... Dites tout devant lui, vous en êtes le maître.

CLÉRAMBEAU.

Moi !...

SCÈNE V.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GÉRAN.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'y a-t-il ?... Qu'est-ce encore ?

CLÉRAMBEAU, troublé.

Ce qu'il y a... mon ami, ce qu'il y a ?... rien.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est-à-dire que le beau-père et le gendre sont toujours en discussion... (A Clérambeau.) Et si vous n'avez pas plus raison que ce matin... De quoi s'agit-il?

CLÉRAMBEAU, troublé.

D'un mot que je lui dictais... et qu'il écrivait... non... qu'il refusait d'écrire...

M. DE SAINT-GÉRAN, regardant Emmeric.

A cette femme ?...

CLÉRAMBEAU, de même.

Oui... à cette femme qui ne renonce pas à lui... au contraire.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il l'a donc revue?

CLÉRAMBEAU, de même.

Non... non... c'est moi... Elle est venue ici... elle s'oppose à ce mariage... elle me l'a dit...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il l'aime donc encore?

EMMERIC, avec dépit et impatience.

Moi !... je la déteste.

M. DE SAINT-GÉRAN, à Emmeric.

Eh bien ! voilà ce qu'il faut écrire. (A Clérambeau.) Et il refuse?

CLÉRAMBEAU.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GÉRAN, sévèrement.

Il a tort... On ne dénoue pas de pareils nœuds, on les brise... Quand les choses en sont arrivées à ce point... il n'y a plus ni égards ni ménagements à garder... et puisque cet amour vous

est devenu intolérable... il faut, non pas écrire, mais le lui dire à elle... en face...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Ça ne suffirait pas.

M. DE SAINT-GÉRAN, étonné.

Comment ?...

CLÉRAMBEAU.

Ça ne suffirait pas... pour moi... à qui elle a déclaré... qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage... Et à moins qu'elle n'y consente et me le demande elle-même...

EMMERIC, avec colère.

Ce qui est impossible...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Autant dire que vous retirez votre parole.

CLÉRAMBEAU, de même.

C'est ce que je dis... c'est ce que je veux...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Saint-Géran.

SCÈNE VI.

EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN, LOUISE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, troublé.

Madame la comtesse ! (Louise fait à Clérambeau une profonde révérence)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ma femme qui venait pour ce contrat... pour ce mariage qui n'a plus lieu...

LOUISE, avec une joie qu'elle réprime.

Est-il possible ?..

M. DE SAINT-GÉRAN, avec humeur.

Eh! oui... nouvel incident... (Montrant Emmeric.) Monsieur refuse.

LOUISE, avec joie.

Pourquoi donc?

M. DE SAINT-GÉRAN, à demi-voix et à l'épaule de Louise.

Pour une femme...

LOUISE, avec joie et tendresse.

Qu'il aime donc bien ?...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Au contraire... qu'il abhorre... qu'il déteste...

LOUISE, à part.

O ciel!...

EMMERIC, vivement.

Permettez...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Il n'a pas dit cela...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Il nous l'a dit... tout à l'heure... ici-même... il en est convenu... un amour qui lui pèse... qui lui est insupportable...

LOUISE, avec émotion.

Et comment de pareils sentiments peuvent-ils être ignorés de cette personne?

M. DE SAINT-GÉRAN, de même et à demi-voix.

Eh! que sais-je? de vains égards, une délicatesse absurde, l'empêche d'avouer la vérité... (A voix haute et avec force.) Et je soutiens, moi, qu'il faut enfin qu'elle la connaisse, quand je devrais la lui dire moi-même.

LOUISE, vivement.

Vous avez raison!

M. DE SAINT-GÉRAN.

N'est-ce pas?

EMMERIC, vivement.

Au nom du ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN, montrant Emmeric.

Mais il ne veut pas... il n'ose... Voyez plutôt... La seule pensée le rend interdit et tremblant...

LOUISE, jetant un regard de mépris sur Emmeric, qui baisse les yeux.

Vous dites vrai!...

M. DE SAINT-GÉRAN, à Clérambeau.

Et maintenant, mon ami, je ne connais plus qu'un moyen... Je vais chercher Aline, ma filleule! sa vue lui donnera peut-être le courage qui lui manque... ou bien je penserai comme vous, qu'il ne la mérite pas, s'il hésite encore un instant entre la femme qu'il aime et celle qu'il n'aime plus! (Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

LOUISE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

LOUISE, tombant dans le fauteuil à gauche qui est près de la table.

Ah!

EMMERIC, suit quelque temps des yeux M. de Saint-Géran qui entre dans l'appartement à droite, puis il s'approche de Louise.

Par pitié!... daignez m'entendre!

LOUISE, lui faisant signe de la main de s'éloigner.

Laissez-moi!

CLÉRAMBEAU, passant près d'elle.

Oui, Madame... croyez bien... je vous l'atteste...

LOUISE, lui faisant signe de la main de se taire.

Cela suffit! (Ses yeux tombent sur la table, où elle aperçoit une plume et du papier, elle écrit précipitamment et avec agitation.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, à la table à gauche, écrivant; CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR, entrant par la porte du fond.

HECTOR, courant à Emmeric.

Ah! mon ami, je viens d'amener Victoria et son père... et, grâce à toi... elle consent... elle m'épouse... demain le contrat.

EMMERIC, lui montrant Louise qui écrit.

Silence!...

HECTOR, stupéfait en l'apercevant.

Ah! je tremble pour nous!... Elle ici!...

CLÉRAMBEAU, à Emmeric, en lui montrant Hector.

Il sait donc...

HECTOR, à demi-voix.

Eh! oui... bien malgré moi...

EMMERIC, regardant à droite.

On vient!...

CLÉRAMBEAU, à Louise.

Madame, au nom du ciel!... prenez garde... on vient...

LOUISE, écrivant toujours.

Laissez-moi, vous dis-je!

EMMERIC, qui regarde vers la droite.

C'est M. de Saint-Géran.

HECTOR, à Clérambeau.

C'est son mari!...

CLÉRAMBEAU, à Louise.

Votre mari!...

LOUISE, froidement

N'importe!...

SCÈNE IX.

LOUISE, à la table, écrivant; CLÉRAMBEAU ET HECTOR, devant elle et cherchant à la cacher ; EMMERIC, allant au devant de M. DE SAINT-GÉRAN; qui sort par la porte à droite, tenant ALINE par la main.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Venez, Aline, venez... vous saurez pourquoi.

ALINE, gaiement.

Vous n'avez pas besoin de votre air mystérieux... c'est pour le contrat... car le notaire vient d'arriver... et je vais faire tout disposer. (Elle remonte le théâtre, donne ordre aux domestiques de placer au fond, au milieu de l'appartement, une table, des fauteuils, puis elle sort par la porte du fond, et rentre quelques instants après avec le notaire.)

SCÈNE X.

LOUISE, CLÉRAMBEAU, HECTOR, EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN.

LOUISE, au moment de la sortie d'Aline se lève de la table, s'approche de Clérambeau, et lui glisse dans la main la lettre qu'elle vient d'écrire.

Lisez, Monsieur.

CLÉRAMBEAU.

Ah! grand Dieu! (Louise s'éloigne de lui.)

HECTOR, s'en rapprochant vivement.

Comment?

M. DE SAINT-GÉRAN, qui est à l'extrême droite, se retournant en ce moment vers Clérambeau et Hector.

Qu'y a-t-il?

CLÉRAMBEAU, troublé.

Une lettre!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qui arrive donc à l'instant?

CLÉRAMBEAU, troublé, et montrant Hector qui est près de lui.

Oui... oui... c'est Ballandard qui vient de l'apporter.

HECTOR, à part.

Encore moi!...

M. DE SAINT-GÉRAN, s'avançant.

Une lettre d'elle... Voyons?

HECTOR, qui est entre eux deux et étendant la main.

J'ai ordre de ne la laisser voir qu'à Monsieur...

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, lisez-nous donc.

LOUISE, avec dignité.

Oui, Monsieur, lisez... lisez tout haut.

CLÉRAMBEAU, lisant avec émotion.

« Je vous supplie, Monsieur, de donner votre fille en mariage à M. Emmeric d'Albret, car entre lui et moi tout est fini à jamais, je vous le jure, et si vous pouviez en douter, cette lettre d'où dépendent mon honneur et ma vie, vous est un sûr garant de ma parole. » Et c'est signé...

HECTOR ET EMMERIC.

Est-il possible?...

CLÉRAMBEAU.

Signé en toutes lettres.

M. DE SAINT-GÉRAN, passant près de Clérambeau, et d'un air d'approbation.

Eh bien!... cette femme-là... malgré tous ses torts...

CLÉRAMBEAU, s'empressant de l'interrompre.

N'est-ce pas? (Avec chaleur, et frappant sur la lettre qu'il vient de reployer.) C'est bien !... c'est très-bien !...

SCÈNE XI.

ALINE, LOUISE, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GÉRAN, HECTOR, EMMERIC.

ALINE, qui est entrée par la porte du fond, et qui a entendu les derniers mots.

Qu'est-ce donc?... mon père... qu'est-ce donc?

CLÉRAMBEAU, vivement.

Cela ne te regarde pas... Où est le notaire?

ALINE.

Le voici. (Tout le monde se retourne et remonte la scène; le notaire est assis devant la table où sont plusieurs bougies; deux sont allumées, deux autres ne le sont pas encore; à droite et à gauche de la table, plusieurs fauteuils rangés en demi-cercle.)

CLÉRAMBEAU

A merveille!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Signons! signons!...

ALINE.

Quel bonheur!... (Aline et Emmeric remontent le théâtre et vont se placer debout à droite et à gauche du notaire, qui leur présente la plume; ils signent tous les deux.)

CLÉRAMBEAU, qui est à gauche du spectateur, traverse le théâtre en tortillant dans ses doigts la lettre qu'il tenait.

Et quant à cette lettre... (Il s'avance vers l'angle de la table à droite, faisant face au spectateur, et approche la lettre d'une des bougies allumées.)

LOUISE.

Que faites-vous?

CLÉRAMBEAU, avec intention et regardant Louise.

Moi!... j'y vois assez!... (Allumant avec le papier enflammé les deux autres bougies qui sont sur la table.) mais, monsieur le notaire... (Le notaire s'incline en signe de remerciement.)

M. DE SAINT-GÉRAN, à sa femme, montrant Clérambeau.

Il a raison, on peut avoir confiance. (Les acteurs sont groupés dans l'ordre suivant : Louise, M. de Saint-Géran, sur le devant du théâtre à gauche; Aline, debout derrière la table, près du notaire; le notaire, assis; Emmeric, debout près de lui, derrière la table; Clérambeau, à droite, devant la table; Hector, à l'extrême droite du spectateur, sur le devant du théâtre.)

CLÉRAMBEAU, signant debout, à droite devant la table.

Aujourd'hui le contrat, et dans quelques jours la noce, car demain nous partons pour Bordeaux tous ensemble!

M. DE SAINT-GÉRAN, signant debout, à gauche devant la table.

Vous êtes bien heureux!... Et moi aussi, je pars demain... (Passant à l'extrême gauche, près de sa femme.) Et je pars seul. (M. de Saint-Géran, Louise, sur le devant du théâtre; Clérambeau, qui a passé derrière la table et s'est assis près du notaire; le notaire, Aline, Emmeric, Hector.)

LOUISE.

Peut-être, Monsieur...

M. DE SAINT-GÉRAN, vivement.

Que voulez-vous dire?...

LOUISE, sur le devant du théâtre avec son mari.

Que depuis ce matin on m'a assuré... on m'a même prouvé que ma présence était indispensable à la Martinique!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et qui donc?

LOUISE.

Votre avoué!... M. Ballandard.

HECTOR, à part.

Toujours moi!... je suis l'homme d'affaires de tout le monde!...

M. DE SAINT-GÉRAN, avec joie.

C'est admirable, Madame! Vous qui redoutiez tant la mer!...

LOUISE, avec émotion et essayant de sourire.

C'est vrai!... mais il est des faiblesses dont la honte vous guérit... car dès qu'on en rougit... il est facile de les vaincre!...

(Se rapprochant de la table.) N'est-ce pas à moi de signer, monsieur le notaire?

ALINE, lui présentant la plume.

Là... Madame... à côté de moi...

HECTOR, regardant Louise, qui signe.

Enfin! et non sans peine!

ALINE, à Hector.

A vous, monsieur Ballandard.

HECTOR, prenant la plume.

O Victoria! (S'approchant de la table.) Bientôt nous serons ainsi! (M. de Saint-Géran, assis à gauche; Louise, assise près de lui; puis Clérambeau, le notaire, également assis; Aline, derrière la table, debout près du notaire; Hector, debout et signant; Emmeric, debout près de lui à l'extrême droite.)

ALINE, à l'oreille d'Hector pendant qu'il signe.

Oui, vous êtes plus heureux que sage.

HECTOR, bas, à Emmeric.

Entends-tu?

ALINE, de même.

Mais que ça vous serve de leçon!... et ne vous y exposez plus!

HECTOR.

Oui, Mademoiselle... (Serrant la main d'Emmeric.) On vous le promet! (Tous sont assis et groupés autour de la table. — La toile tombe.)

FIN DE UNE CHAINE.

OSCAR

OU

LE MARI QUI TROMPE SA FEMME

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

En société avec M. Duveyrier

Théâtre-Français. — 21 avril 1842

PERSONNAGES

OSCAR BONNIVET, receveur général.
JULIETTE, sa femme.
GÉDÉON BONNIVET, son neveu.
MANETTE, femme de chambre de Juliette.
THÉRIGNY, jeune notaire.

ACTE PREMIER

Un salon élégant.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, THÉRIGNY.

JULIETTE.

Monsieur de Thérigny, notre jeune notaire!... de si bonne heure chez moi!... C'est charmant et très-dangereux!... On est bavard en province, et une visite aussi matinale va me compromettre.

THÉRIGNY.

Vous, Madame!... Vous savez bien que c'est impossible... Vous avez été jusqu'ici, impunément, la plus aimable et la plus jolie femme du département.

JULIETTE, *vivement.*

Silence!... Si les femmes vous entendaient!

THÉRIGNY.

Et puis, je viens pour affaires, tout uniment.

JULIETTE, *souriant.*

Tout uniment?

THÉRIGNY.

Oui, Madame... par malheur!...

JULIETTE.

C'est très-galant... Eh bien! Monsieur?

THÉRIGNY.

Eh bien! Madame... cette belle campagne dont vous avez tant d'envie... à deux lieues de la ville?...

JULIETTE.

Celle du préfet?

THÉRIGNY.

Il veut s'en défaire.

JULIETTE.

En êtes-vous sûr?

THÉRIGNY.

Il me l'a dit lui-même... Et comme plusieurs fois je vous avais entendu parler de cette propriété...

JULIETTE.

C'est mon rêve!... J'en ferais quelque chose de délicieux... mais il faut que mon mari veuille bien l'acheter...

THÉRIGNY.

Lui... fils d'un riche banquier et receveur général de notre département, peut bien, sans se gêner, et sur son superflu...

JULIETTE.

On n'en a jamais.

THÉRIGNY.

D'accord... Mais, enfin, il vous aime éperdument... il obéit à toutes vos volontés.

JULIETTE.

Pas tous les jours... Il y en a où j'ai tout crédit, où je puis tout demander, et d'autres où il faut...

THÉRIGNY.

Céder?

JULIETTE.

Je ne cède jamais!

THÉRIGNY.

Que faites-vous, alors?

JULIETTE.

J'attends! ce qui est déjà beaucoup... C'est si ennuyeux d'attendre.

THÉRIGNY.

Je le sais, Madame, et plus qu'un autre; car près de vous... il est depuis longtemps une personne dont je voudrais... dont je n'ose vous parler... votre jeune cousine... Athénaïs.

JULIETTE.

Est-il possible!... Vous, Monsieur, qui veniez pour me parler d'affaires... tout uniment.

THÉRIGNY.

Un amour pur, véritable... légitime...

JULIETTE.

Je m'en doute bien... Il ne peut pas y en avoir d'autres... par devant notaire!... Ainsi, Monsieur, vous aimez ma cousine?...

THÉRIGNY.

Depuis les vacances dernières, depuis les trois mois qu'elle est venue passer ici.

JULIETTE.

Et malgré l'éloignement et son séjour à Paris?...

THÉRIGNY.

J'y pense toujours... je la vois sans cesse près de moi, dans mon modeste ménage, qu'elle embellit.

JULIETTE.

C'est très-bien... Mais vous ignorez que ma jolie petite cousine n'est pas riche... elle n'a que vingt mille francs de dot.

THÉRIGNY.

En vérité?... Je croyais qu'elle n'avait rien.

JULIETTE.

Et vous venez me la demander en mariage?

THÉRIGNY.

Oui, sans doute.

JULIETTE.

Votre charge est donc payée?

THÉRIGNY.

Non, Madame. Je ne suis qu'un pauvre notaire de province.

JULIETTE.

Je le vois bien!... Ceux de Paris sont moins romanesques. Et savez-vous, Monsieur, que je vous trouve sublime, héroïque, admirable! Épouser, sans fortune, une femme qui n'en a pas!

THÉRIGNY, avec joie.

Ainsi, vous serez pour moi?

JULIETTE.

Certainement... Je le veux, je le dois... Et, dès aujourd'hui, vous seriez mon cousin... si cela ne dépendait que de moi.

THÉRIGNY.

N'êtes-vous pas la seule parente d'Athénaïs?...

JULIETTE.

C'est vrai!... mais, depuis trois mois, mon mari a été nommé son tuteur... à cause de ces vingt mille francs dont je vous parlais tout à l'heure... Un riche négociant... un oncle qu'elle avait à New-York...

THÉRIGNY.

En vérité?

JULIETTE.

Oui! Il y a encore des oncles d'Amérique... ils sont rares... mais il y en a!... c'est peut-être le dernier. Cet oncle, dis-je, qui n'avait que deux héritiers, deux parents... au lieu de décéder *intestat*, ce qui lui aurait donné bien moins de peine, a tout laissé par testament à l'autre, et, à ma pauvre cousine, une chétive somme de vingt mille francs... pour laquelle, comme je vous l'ai dit, il a fallu lui nommer un tuteur, et le choix est tombé sur mon mari, qui même s'en défendait... Et c'est à lui, vous le voyez, qu'il faut vous adresser.

THÉRIGNY.

Pour cela, il me faudrait votre protection...

JULIETTE.

Qui vous est acquise... et je veux même que M. Bonnivet ajoute à la dot. Comme tuteur, il a ce droit.

THÉRIGNY.

Quoi! Madame...

JULIETTE.

Soyez tranquille, il n'en abusera pas... car mon mari est un homme d'ordre, un homme de finance, qui a des sentiments exacts et réguliers comme ses livres de caisse. Il ne donne pas... il paie... excellent homme, du reste... mais chez qui l'économie est une telle vertu, que, quand on le force à être généreux, il en est honteux... il s'en excuse... il croit qu'il se dérange! Aussi, et comme avant de penser à vos affaires, il faut que je m'occupe des miennes...

THÉRIGNY.

C'est trop juste.

JULIETTE.

Je réserve d'abord tous mes moyens d'attaque pour cette campagne avec ses circonstances et dépendances!... Deux lieues d'ici... impossible d'y aller à pied tous les jours... Il faudra donc de toute nécessité la calèche et les chevaux qu'il me refuse depuis si longtemps et que je désire... comme tout ce qu'on refuse... Ainsi, vous le voyez, Monsieur, il est trois choses que je veux, que je saurai obtenir... Votre mariage sera la troisième...

THÉRIGNY.

Et comment réussir?

JULIETTE.

Cela me regarde... Silence! c'est mon mari!

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE, OSCAR, entrant vivement.

OSCAR, à part.

Dieu! ma femme!... Je la croyais partie!

JULIETTE.

Eh! mais... qu'avez-vous donc?

OSCAR.

Tu m'avais quitté tout à l'heure pour aller au devant de notre oncle...

JULIETTE.

M. Gédéon Bonnivet, qui arrive ce matin par la malle-poste, et j'allais sortir quand j'ai rencontré M. Thérigny, notre ami, qui venait me parler pour vous d'une importante affaire.

OSCAR, troublé.

Je l'en remercie. (A part, et regardant avec inquiétude la petite porte à droite.) Si, pendant ce temps, on allait arriver! (Haut.) Nous en parlerons dans un autre moment, car notre oncle mérite des égards et des prévenances... Un inspecteur des finances à qui j'ai dû, dans le temps, ma place de receveur général.... Il est en tournée, et vient visiter toutes les caisses... à commencer par la mienne...

JULIETTE.

Ce n'est pas là, je l'espère, ce qui vous inquiète et vous tourmente depuis quelques jours.

OSCAR.

Non, certainement.

JULIETTE.

Alors, c'est un autre motif...

OSCAR, à par

Elle se doute de quelque chose !... (Haut.) Aucun... aucun motif... mais il y a des moments où l'on est dans des dispositions d'esprit...

JULIETTE.

Fâcheuses... et il faut des idées gaies pour les distraire... Vous savez bien, cette délicieuse habitation du préfet... que j'avais tant d'envie de posséder... et vous de me donner...

OSCAR, toujours troublé et regardant la porte à droite.

Certainement... moi, d'abord, tout ce qui peut te faire plaisir... mais pour songer à une pareille folie... il aurait fallu que notre préfet consentît à s'en défaire... ce qu'il ne voudra jamais... il me l'a dit.

JULIETTE.

Et s'il y était décidé...

OSCAR.

Ce n'est pas possible...

JULIETTE.

C'est certain... Alors, Monsieur...

OSCAR, embarrassé.

Alors... alors... à coup sûr je ne dirais pas non... mais je ne dirais pas oui...

JULIETTE.

Eh bien! que diriez-vous donc?

OSCAR.

Je dirais qu'il faut voir.

JULIETTE.

C'est aussi notre avis, et voilà M. Thérigny, notre notaire, qui peut examiner, prendre tous les renseignements...

THÉRIGNY.

Avec grand plaisir... dès aujourd'hui, et quant au prix...

JULIETTE.

C'est vrai! je n'y pensais pas.

THÉRIGNY.

Cinquante mille francs.

JULIETTE.

Ah! c'est bien cher... n'est-ce pas, mon ami?

OSCAR, avec impatience.

Oh! le prix! le prix, chère amie, ce n'est pas là ce qui m'ar-

rête... parce que, une fois qu'on est bien décidé... (A part.) A ne pas acheter... (Haut.) Mais, mon oncle, mon oncle, qui ne trouvera personne à son arrivée !

JULIETTE.

C'est vrai. (Elle sonne. A Manette qui entre.) Manette, mon ombrelle et mon chapeau.

OSCAR.

Il y a bien loin d'ici aux malles-postes.

JULIETTE

Très-loin... surtout quand on va à pied... Ah! si nous avions la voiture dont nous parlons depuis si longtemps!... (Geste d'Oscar.) Pas dans ce moment... ce n'est pas lorsque déjà vous achetez une campagne qu'il me viendrait à l'idée de vous demander... je n'y pense seulement pas... Me voilà prête, mon ami... prête à partir.

OSCAR

Ce n'est pas sans peine.

JULIETTE.

Si vous veniez avec moi?

OSCAR.

Y pensez-vous?... C'est jour de recette... Et ma caisse, mes bordereaux?...

JULIETTE.

C'est bien, c'est bien... je vous laisse. Monsieur Thérigny, votre bras. (Geste d'Oscar.) Ah! il faut bien un cavalier quand on a, comme moi, un mari occupé... et qu'on n'a pas de voiture!... (Elle sort avec Thérigny.)

SCÈNE III.

OSCAR, MANETTE, qui est debout, à l'écart.

OSCAR.

Enfin, et grâce au ciel, me voilà seul! (Se retournant et apercevant Manette qui est immobile.) Qu'est-ce que tu fais là?

MANETTE.

Moi?

OSCAR.

Oui, toi.

MANETTE, le plumeau à la main.

Je range votre cabinet, comme je le fais tous les jours à cette

heure-ci... A moins qu'aujourd'hui Monsieur n'ait des raisons particulières...

OSCAR.

Lesquelles?

MANETTE.

Je n'en sais rien... Monsieur peut en avoir... il est le maître!... et s'il veut absolument que madame s'en aille, lui qui la retient toujours... c'est qu'il a pour ça des motifs qui ne regardent personne.

OSCAR, à part.

Voyez-vous les dometisques... dès qu'une fois, par malheur, on s'expose à leur contrôle. (Haut.) Vous êtes folle, Manette, et je vous aurais déjà mise à la porte, si vos suppositions étaient vraies... mais comme elles ne le sont pas...

MANETTE, revenant du fond où elle a laissé son plumeau sur un meuble.

A la bonne heure... je le veux bien... et puisque Monsieur n'attend personne... puisqu'il n'a rien qui l'occupe...

OSCAR.

Non, sans doute.

MANETTE.

J'aurais avec le respect que je lui dois, une chose à lui demander?

OSCAR.

Laquelle?... parle vite!

MANETTE.

Est-il vrai, Monsieur, vous qui lisez tous les journaux, que le dix-septième léger soit revenu d'Afrique?

OSCAR, étonné.

Pourquoi me demandes-tu cela?

MANETTE.

Pour savoir... parce que Chanteloup, le garçon mercier qui est parti, il y a cinq ans, comme remplaçant de M. Thérigny, est dans ce régiment-là... et doit revenir d'Afrique pour m'épouser... si Abd-el-Kader le permet, et vous aussi, Monsieur.

OSCAR.

Eh bien! on t'a dit vrai... le régiment a débarqué à Toulon, et d'ici à quelques jours il traversera notre ville... Et si tu es sage, fidèle, et surtout pas curieuse...

MANETTE, vivement.

Il y a donc quelque chose?...

OSCAR, sévèrement.

Encore!...

MANETTE.

Pardon, Monsieur!... ça n'est pas ma faute... j'aime à savoir... c'est plus fort que moi... Et quand on devrait me le rabattre sur mes gages... Après cela, Monsieur aurait des secrets, ce qui arrive dans les meilleures maisons et dans les meilleurs ménages, qu'il pourrait sans crainte me les confier. Je suis curieuse tant que je ne sais pas... mais une fois qu'on m'a dit... le silence et la discrétion me gagnent.

OSCAR, à part.

Elle veut être gagnée... c'est clair et facile... (Il met la main à son gousset.) Mais, si je lui donne quelque chose... c'est presque lui avouer... me mettre dans sa dépendance... (Haut.) Va-t'en!...

MANETTE.

Déjà!... (A part.) Il avait eu d'abord un bon mouvement... mais il n'a jamais de suite dans les idées... C'est égal... il a beau dire, il y a quelque chose... et je finirai par savoir...

OSCAR.

Je t'ai dit de me laisser... de t'en aller...

MANETTE.

C'est bien entendu... Monsieur... et je m'en vais...

OSCAR.

Eh bien?

MANETTE.

Eh bien! je prends mon plumeau. (Elle sort par la porte du fond, et Oscar court à la porte à gauche, dont il tire les verroux.)

MANETTE, rouvrant la porte du fond.

Il a mis les verroux! (Oscar fait un pas vers la porte du fond, que Manette referme vivement, et dont Oscar tire également les verroux.)

SCÈNE IV.

OSCAR, seul.

Oh! qu'on a de peine à être seul et à se soustraire à la domination de ses inférieurs!... Employés... commis... domestiques... dès qu'on a quelque chose que par hasard on veut cacher... il semble qu'ils aient tous intérêt à le découvrir... C'est une coalition permanente, et maintenant surtout... (On frappe à la porte de droite.) Ah! il était temps... Une minute de plus, et nous étions surpris!... (Il va ouvrir avec mystère.)

SCÈNE V.

OSCAR, GÉDÉON.

OSCAR, l'embrassant.

Mon cher oncle!...

GÉDÉON.

Mon neveu!... comment, ce n'est que toi?... Tant de précautions... une entrée si mystérieuse... Je me suis cru en bonne fortune... et destiné encore une fois aux grandes aventures...

OSCAR.

Est-ce que vous n'avez pas trouvé un mot de moi à la dernière poste?

GÉDÉON.

Si vraiment.

OSCAR.

Et vous n'avez pas reconnu mon écriture?

GÉDÉON.

Tout au plus!... « Laissez votre voiture dans la dernière mai-
« son du faubourg, arrivez à pied par la porte du jardin, qui
« sera ouverte, et de là par la petite salle basse... » Tout s'est exécuté de point en point... et me voici à ce rendez-vous, qui se trouve une réunion de famille... J'espérais mieux!

OSCAR.

Comment, mon oncle...

GÉDÉON.

Ta femme, par exemple... qui est charmante! car elle est très-jolie, ma petite nièce... et m'a rappelé la comtesse de Roquencourt, ma première passion... et puis...

OSCAR.

Oui, mon oncle... je sais que vous en avez eu beaucoup!...

GÉDÉON.

Quelques-unes... sous le Consulat... sous l'Empire surtout... C'était le bon temps!... le temps des conquêtes... Nous en faisions tous!... Par malheur, les conquêtes coûtent cher!... J'y ai laissé une partie de ma fortune... mais il m'en reste encore... ainsi que quelques moyens de séduction... de la philosophie, une seconde jeunesse... et de l'expérience!...

OSCAR.

Justement, mon oncle... c'est à cette expérience que je viens m'adresser... Une aventure que ma femme ignore et doit ignorer toujours...

GÉDÉON.

Une affaire d'honneur... je comprends... Tu me fais venir pour être ton témoin.

OSCAR.

Eh ! non, mon oncle... Je sais que vous êtes brave!...

GÉDÉON.

Toujours le temps de l'Empire... D'ailleurs, c'est dans le sang... Nous descendons par les hommes de l'amiral Bonnivet, qui, à la cour de François Ier, fut une forte lame, et surtout un vert galant... un audacieux séducteur!...

OSCAR, soupirant.

C'est donc cela!... Et ça m'amène tout naturellement à la terrible aventure dont j'ai à vous parler...

GÉDÉON.

Je t'écoute.

OSCAR.

D'abord, vous le savez, je me suis marié... Une femme gentille, bonne... qui m'aime... qui m'adore!...

GÉDÉON.

Et toi?...

OSCAR.

Moi!... Je l'aime comme un fou, et je suis le plus heureux des hommes!...

GÉDÉON.

Où est donc le terrible?

OSCAR.

Attendez... attendez donc... Homme de finance et de bureau, ayant passé ma jeunesse dans les chiffres... ma femme est ma première passion.

GÉDÉON, riant.

Allons donc!... ta comtesse de Roquencourt...

OSCAR.

C'est comme je vous le dis...

GÉDÉON.

Diable! je t'en fais compliment!... c'était bien commencer.

OSCAR.

Aussi, après mon mariage, c'était une adoration continuelle; et pendant deux ans et demi, tous les instants que je ne passais pas à ma caisse, je les passais près de ma femme. J'étais cité dans le département comme le modèle des maris et des receveurs généraux. Toujours avec Juliette... en visites, en prome-

nades... Tous les soirs, rentrés de bonne heure; et comme on ne peut pas toujours causer, nous lisions... Je n'avais pas eu le temps jusqu'alors, et je me hâtais de faire connaissance avec la littérature nouvelle, qui venait de détrôner l'autre... Je lisais tous les soirs ce qu'il y avait de mieux... je veux dire ce qu'il y a de plus horrible!... Et moi qui, jusque-là, n'étais jamais sorti du classique ni de ma recette générale... ces orages du cœur, ces passions criminelles et délirantes... ces héros du drame moderne, qui, après avoir foulé aux pieds toutes les entraves sociales, se font sauter la cervelle au dénoûment... tout cela, sauf le dénoûment, me plaisait infiniment... A force de lire des forfaits, je me mis à en rêver... à force d'en rêver, j'aspirai à en commettre!...

GÉDÉON.

Ah! mon Dieu!

OSCAR.

Et par un instinct ou un reste de moralité... je choisis de tous ces forfaits le plus honnête et le plus agréable.

GÉDÉON.

L'infidélité...

OSCAR.

Oui, mon oncle!... madame Bonnivet était charmante... mais c'était ma femme, c'était le paradis, mais un paradis terrestre et connu, tandis que les autres... les autres femmes, c'était un monde nouveau... un élysée fantastique, un paradis infernal!... A cette pensée, mon sein palpitait, et je m'écriais : Et moi aussi, je serai le héros de quelque drame brûlant et haletant! Et alors la première héroïne qui s'offrit à mes yeux...

GÉDÉON.

Je devine, une femme mariée...

OSCAR.

Du tout!

GÉDÉON.

Une veuve... il y en a de charmantes!

OSCAR.

C'est possible! N'exigez pas de détails, je vous en supplie... la personne, l'époque... tout doit être un mystère profond.

GÉDÉON.

Du mystère, moi, j'en use peu... mais toi, tu as raison.

OSCAR.

Qu'il vous suffise de savoir que n'ayant pas le courage de me

déclarer de vive voix, j'osai lui demander un rendez-vous dans un billet délirant qui finissait ainsi : « Ce soir, à dix heures, « dans la grotte du parc, une minute de bonheur ou je meurs ! » A quoi elle répondit : « O Oscar, je t'attends ! »

GÉDÉON.

O Oscar!

OSCAR, achevant.

Je t'attends! Impossible de reculer... mon honneur était engagé... Qu'auriez-vous fait, si on vous avait écrit : « O Oscar !... »

GÉDÉON.

Tu me le demandes ! Dès qu'il s'agit d'un entraînement excentrique.

OSCAR.

Mais, non, j'avais beau faire, je n'étais pas entraîné... je n'aimais que ma femme; et cependant vous ne comprendrez pas cela.

GÉDÉON.

Si vraiment, très-bien.

OSCAR.

Aussi, j'étais surpris et embarrassé de mon bonheur... je ne croyais pas que les choses iraient si vite et si loin...

GÉDÉON

Ah! dame!... c'est ainsi dans l'école moderne.

OSCAR.

Et une heure avant ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON.

Tu as renoncé?

OSCAR.

Non!... j'ai été souper avec des amis pour m'étourdir, pour me donner du cœur... et après le champagne... au moment de partir, une averse.

GÉDÉON.

C'était superbe!

OSCAR.

Pour vous... mais moi, je me promis bien que ce premier bonheur-là serait le dernier... et le ciel m'exauça, car ma nouvelle passion, forcée de quitter notre ville, partit sans me revoir.

GÉDÉON.

Eh bien ! tout est fini...

OSCAR.

Du tout... J'ignore comment cela se fait... mais depuis ce temps ma femme, autrefois si confiante, a maintenant des soupçons.

GÉDÉON.

En vérité!...

OSCAR.

Pour les dissiper... il faut bien aller au devant de ses volontés ou de ses moindres caprices, et j'augmente ainsi chaque jour le luxe de ma maison, je donne des dîners... des soirées... même des bals...

GÉDÉON.

Qu'importe?... si tu le peux!

OSCAR.

Certainement je le peux... Mais les caprices... je veux dire les soupçons de ma femme, loin de diminuer, redoublent encore... Elle ne rêve depuis quelque temps que maison de campagne et équipage... Ici, en province!

GÉDÉON.

Il n'y a pas grand mal.

OSCAR.

Et puis ma femme est jeune et jolie... on l'entoure d'hommages... Le préfet même lui fait la cour... Il y a des préfets qui n'ont que cela à faire... Je sais bien que Juliette est sage, qu'elle a des principes... mais si elle découvrait... Et dans ce moment, mon cher oncle, tout va se découvrir si vous ne venez à mon aide.

GÉDÉON.

Parle donc vite, alors.

OSCAR, d'une voix étouffée

Ah! mon Dieu... taisez-vous!

GÉDÉON.

Qu'y a-t-il donc?

OSCAR, l'oreille au guet.

La femme de chambre de ma femme, qui est si curieuse, si elle nous entendait... (Il va ouvrir la porte à droite.) Non... non... personne... Mais pour plus de sûreté... (Il met le verrou et revient.) Vous le voyez, mon oncle, l'inquiétude... la terreur... voilà comme je suis du matin au soir... Ce que c'est que de tromper sa femme!...

GÉDÉON.

Il est amusant!...

OSCAR.

Les préfets... les calèches... les maisons de campagne... Ah! une femme que l'on trompe vous donne bien du mal!

GÉDÉON.

Il vaut mieux être trompé... c'est elle qui a toute la peine... Tu disais donc...

OSCAR, *revenant à lui.*

Qu'avant-hier, un incident affreux...

GÉDÉON.

Tu t'es trahi!

OSCAR.

A moitié... mais ce qui a failli me perdre peut, grâce à vous, me rendre le repos!... Dans ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON.

Celui de la grotte?

OSCAR.

Oui... En s'enfuyant... car elle s'est enfuie... Elle avait laissé en mes mains un nœud de ruban... Gage précieux que j'avais enfermé et cacheté dans un débris de son billet. Ces choses-là se font... et l'on a tort! Quoi qu'il en soit n'oubliez pas ce nœud qui va devenir celui de l'horrible péripétie dans laquelle nous entrons... Donc, avant-hier, je m'habillais pour aller dîner chez le préfet avec ma femme, qui était prète, et je ne l'étais pas... Elle était charmante... une robe délicieuse... et elle venait me chercher... elle m'attendait. Moi, je m'impatientais... je sonnais... je demandais une cravate, et pour m'aider, elle ouvre ma commode, mes tiroirs... elle renverse tout...

GÉDÉON.

Et trouve le mystérieux souvenir...

OSCAR.

Juste... Elle me le présente d'un air défiant et curieux, me demandant avec ironie ce que contenait ce sachet si précieusement cacheté... Moi, tout troublé, je réponds : Chère amie, je l'ignore. Alors, dit-elle vivement, il y a un moyen de le savoir, et elle allait briser le cachet... lorsqu'une idée m'illumine, et me rappelant bien à point votre ancienne réputation de conquérant... Arrête, m'écriai-je!... c'est mon oncle... mon oncle Gédéon, qui à son dernier voyage m'a confié ce dépôt, me priant de le lui garder avec fidélité, et surtout discrétion...

GÉDÉON.

Pas trop mal pour un conscrit!...

OSCAR.

Savez-vous ce qu'elle me répond : Puisque votre oncle arrive après-demain, je me charge de lui rendre moi-même ce mystérieux trésor, à condition qu'il me dira d'abord ce qu'il contient.

GÉDÉON.

Ah ! diable...

OSCAR.

Et ce n'est rien encore... Vous ne connaissez pas sa malice... Comme la dernière fois vous êtes venu par la malle, elle a voulu aller au devant de vous pour m'empêcher de vous prévenir... Et moi, à qui vous aviez écrit que vous arriviez en poste... Je n'ai rien dit, je n'ai pas montré votre lettre... mais j'ai laissé partir ma femme... et maintenant vous devinez le service que j'attends de vous !

GÉDÉON.

C'est convenu !... dès qu'il y va de ton bonheur et de ton repos.

OSCAR, l'embrassant.

Ah ! mon sauveur !

GÉDÉON.

A propos, je t'apporte les loyers de ta maison de Paris... dix mille francs que j'ai là en portefeuille !

OSCAR, à mi-voix.

Taisez-vous, on a marché.

GÉDÉON.

Tu as l'oreille fine...

OSCAR.

Je crois bien... l'habitude... C'est elle.

JULIETTE, en dehors, voulant ouvrir.

Mon ami, vous êtes enfermé?

OSCAR.

Quand je le disais ! (A Gédéon.) Partez, mon oncle... (Le rappelant) Ah ! j'oubliais !... un nœud de ruban bleu et cerise... N'allez pas confondre.

GÉDÉON, à mi-voix.

Non... mon cher... bleu et cerise... Je connais ces situations-là.

JULIETTE, frappant en dehors.

Ouvrez-moi ! ouvrez donc !

OSCAR.

Vite... sortez par le jardin... allez reprendre votre voiture, et une entrée solennelle... Grand fracas, le fouet du postillon !

GÉDÉON, disparaissant.

Compte sur moi... Dans deux minutes, je suis ici. (Juliette, en dehors, frappe toujours.)

OSCAR, allant ouvrir.

Voici, chère amie.

SCÈNE VI.

OSCAR, JULIETTE.

JULIETTE.

En vérité, Monsieur, j'ai cru que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

OSCAR.

J'achevais un compte assez embrouillé... Et, vous savez... quand je suis dans mes chiffres...

JULIETTE, avec défiance.

Ah ! vous calculiez ?... C'est singulier.

OSCAR.

Quoi donc?

JULIETTE.

Je m'imaginais que vous étiez, ici, enfermé avec quelqu'un...

OSCAR, à part.

Elle devine tout.

JULIETTE.

Qui s'était enfui à mon approche...

OSCAR.

Comment peux-tu supposer...

JULIETTE, regardant avec défiance.

Cela n'a pas le sens commun, n'est-ce pas ?...

OSCAR, à part.

Elle se doute de quelque chose.

JULIETTE.

Mais ce jour-ci est, pour moi, un jour de contrariétés... Je viens des malles-postes attendre votre oncle...

OSCAR, jouant l'étonnement.

Ah ! mon Dieu!... est-ce qu'il n'est pas arrivé ?

JULIETTE, le regardant.

Comme vous dites cela ?

OSCAR.

Je dis ah ! mon Dieu !... comme un homme qui est surpris...

parce que ce retard me surprend et vous fâche... à ce que je vois !

JULIETTE.

Certainement... car, malgré ses ridicules...

OSCAR, effrayé.

Taisez-vous donc...

JULIETTE, haussant la voix.

Je dis que, malgré ses ridicules, c'est votre oncle, et que je voulais être la première à l'embrasser.

OSCAR, à part.

Ou à l'interroger...

JULIETTE.

Ce retard m'inquiète, il n'est pas naturel.

OSCAR, à part.

C'est vrai !

JULIETTE, avec inquiétude.

A moins de quelque accident...

OSCAR, à part.

J'ai oublié de lui en recommander un... (Haut et gaiement.) Un accident !... C'est cela même... il n'y a pas de doute... un accident...

JULIETTE.

Et vous me dites cela d'un air ravi et enchanté ?

OSCAR, à part.

Je n'y pensais plus... Dieu ! qu'il est difficile de tromper sa femme !...

MANETTE, dans la coulisse.

Monsieur !... Monsieur !...

OSCAR.

Tiens... tiens, calme-toi. Entends-tu le roulement d'une voiture... le fouet du postillon ?...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE.

MANETTE, entrant en sautant.

Une chaise de poste qui entre dans la cour... C'est M. Gédéon, votre oncle... Il se porte bien... il n'est pas changé... Il m'a embrassée en sautant de voiture... et un bruit... un tapage... Ce n'est pas celui-là qui fait des mystères...

OSCAR, à part.

Petite sotte !

JULIETTE.

Et qui donc en fait ici ?

MANETTE.

Personne... je voulais seulement vous dire... Le voilà !... le voilà !...

SCÈNE VIII.

Les précédents, GÉDÉON.

GÉDÉON, entrant vivement et en chantant.

« Où peut-on être mieux
« Qu'au sein de sa famille?... »

Bonjour, mes parents... bonjour, mon neveu, et surtout ma nièce... J'aime les nièces...

JULIETTE.

Et elles vous le rendent bien.

OSCAR.

Je le crois sans peine !...

GÉDÉON.

Un oncle à succession !

JULIETTE, souriant.

C'est votre seul tort...

GÉDÉON.

Rassurez-vous... Mes torts diminuent tous les jours... et il faudra bientôt, je l'espère, m'aimer pour moi-même.

JULIETTE.

Je ne demande pas mieux... Confiance et franchise entières... à condition que vous nous donnerez l'exemple...

GÉDÉON, souriant.

De quoi s'agit-il ?... car je ne m'en doute pas !

JULIETTE.

D'une explication. Laissez-nous, Manette.

MANETTE.

Oui, Madame. (Elle cherche à ouvrir la porte de gauche.)

JULIETTE.

Eh bien !

MANETTE, ôtant le verrou.

Tiens, c'est qu'on avait mis le verrou... Qu'est-ce qui met donc les verroux ici ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MANETTE.

GÉDÉON.

Eh bien ! vous parliez d'une explication ?...

JULIETTE.

Que j'ai à vous demander.

GÉDÉON.

En tête-à-tête...

JULIETTE.

Non... devant témoin.

OSCAR, à part.

Elle ne perd pas de temps !

GÉDÉON.

Je suis à vos ordres !... (Chantant.)

« Tout à l'amour, tout à l'honneur !
« D'un bon Français c'est la devise. »

(Juliette, qui pendant ce temps a été ouvrir une petite cassette placée sur une table, revient près de Gédéon avec un paquet cacheté.)

OSCAR, bas, à Gédéon.

Bleu et cerise...

GÉDÉON, de même.

Sois donc tranquille.

JULIETTE, présentant le paquet à Gédéon.

Reconnaissez-vous cela, mon cher oncle ?

GÉDÉON, feignant l'étonnement.

Si je reconnais ! (Regardant Oscar d'un air de reproche. Comment, mon neveu... toi, qui m'avais promis de garder discrètement ce souvenir qui m'est cher !...

OSCAR, à sa femme.

Vous l'entendez... c'est bien à lui, et vous pouvez le lui rendre.

JULIETTE.

Un instant !... je suis très-défiante... (A Gédéon.) Dites-moi alors, monsieur mon oncle, ce que contient ce mystérieux papier ?

GÉDÉON.

Mais, ma jolie nièce...

JULIETTE.

Vous hésitez...

GÉDÉON.

Nullement... mais on est discret ou on ne l'est pas.

JULIETTE.

Peu importe, avec sa nièce...

GÉDÉON.

Eh bien! donc, ce papier contient un nœud de ruban... et ce ruban, autant que je me rappelle, doit être bleu et cerise.

JULIETTE, qui a décacheté vivement le paquet.

C'est vrai!

OSCAR, à mi-voix, à sa femme.

Vous le voyez!...

JULIETTE, après avoir remis le ruban à Gédéon.

Et il n'y a pas autre chose dans ce papier?...

GÉDÉON, regardant Oscar.

Non, vraiment. (Il passe à la gauche de Juliette.)

JULIETTE.

Cherchez bien.

OSCAR, à part.

O ciel!... je l'avais oublié!

GÉDÉON.

Je ne me rappelle rien.

JULIETTE.

Ce que j'y vois cependant est assez remarquable, et je vous prie de m'expliquer ces mots que je viens de lire: « O Oscar, je t'attends! »

GÉDÉON, à part.

Le maladroit!

OSCAR, à part.

Le fatal papier qui m'avait servi d'enveloppe.

JULIETTE.

Il me semble qu'Oscar est le nom de mon mari?

GÉDÉON.

C'est vrai! mais ça n'empèche pas que ce ne soit aussi le mien.

JULIETTE.

Le vôtre?

GÉDÉON.

Nom romantique dont je ne me servais que dans les occasions de même nature, mais qui m'appartient légitimement. Et la preuve, c'est qu'autrefois, dans ma jeunesse, je l'ai donné à mon neveu, en qualité de parrain!

OSCAR, à part.

Dieu!... si je pouvais l'embrasser!

JULIETTE, à Oscar.

Ah! votre oncle est votre parrain!

OSCAR.

Oui, chère amie, et il m'a nommé...

GÉDÉON.

Oscar Bonnivet... toute la ville de Montpellier vous le dira.

JULIETTE, d'un air gracieux et lui rendant la lettre.

Montpellier est un peu loin... et j'aime mieux vous en croire sur parole. (Tendant la main à son mari.) Je n'ai plus de soupçons?

OSCAR.

Ah! chère amie!... (A part.) Pauvre femme! comme je la trompe!

JULIETTE, à Gédéon.

Maintenant, mon cher oncle, pardonnez-moi les explications dont je vous ai assailli à votre entrée et dont je vous dois indemnité... Vous nous restez quelques jours?

GÉDÉON.

Le plus longtemps possible.

JULIETTE.

Tant mieux, car je vous prépare une surprise, ainsi qu'à mon mari.

OSCAR.

Laquelle?

JULIETTE.

Devinez!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE.

MANETTE.

Le dîner est servi.

OSCAR, inquiet.

Je ne devine pas!

JULIETTE.

Une petite personne qui depuis six mois, depuis les vacances dernières, n'était pas venue nous voir.

OSCAR, à part.

O ciel! (Haut.) Athénaïs?

JULIETTE.

Athénaïs de Beauregard... ma petite cousine, que vous trouviez très-jolie, même avant qu'elle fût votre pupille.

OSCAR.

C'est-à-dire... oui, oui... elle n'est pas mal.

JULIETTE.

L'éloge est mince... je m'en rapporte à mon oncle, qui l'a vue à Paris et qui s'y connaît.

GÉDÉON.

Elle est ravissante, délicieuse!

OSCAR, à part.

Je suis sûr que je rougis!

JULIETTE, gaiement.

Eh bien! Messieurs, je vous annonce que je l'attends.

OSCAR, hors de lui.

Elle revient!

GÉDÉON.

Je le savais, et j'en suis charmé... On m'avait dit à Paris que probablement je me rencontrerais ici avec elle.

JULIETTE.

Et une lettre que j'ai trouvée tout à l'heure à la poste m'apprend qu'elle arrive aujourd'hui.

OSCAR.

Aujourd'hui!...

JULIETTE.

Qu'avez-vous donc?

OSCAR.

Moi, rien... (A part.) La recevoir devant ma femme... A mon embarras elle va tout deviner.

MANETTE, qui est debout au fond du théâtre.

Madame, je vous ai dit que le dîner...

JULIETTE.

Nous y allons. (A Gédéon.) Mon oncle, votre bras...

OSCAR, à part sur le devant du théâtre.

Je voudrais être à cent pieds sous terre!... Qu'est-ce que je vais faire?... qu'est-ce que je vais dire?... Maintenant, surtout, qu'elle est ma pupille... Et mon oncle à qui je n'ai pas eu le temps de demander conseil!

MANETTE, près de lui.

Monsieur... le dîner...

OSCAR, avec impatience

Je n'ai pas faim !

MANETTE, avec curiosité.

Pourquoi donc?

OSCAR, vivement.

Si, si !... je meurs de faim. (A part.) Les maudits domestiques ! (A Gédéon et à Juliette qui entrent dans la salle à manger.) Attendez-moi donc, je vous rejoins.

ACTE II

—

SCÈNE PREMIÈRE

MANETTE, THÉRIGNY.

MANETTE.

Oui, Monsieur, c'est lui ! je viens de le revoir.

THÉRIGNY.

Ce pauvre Chanteloup, mon remplaçant?

MANETTE.

Lui-même !... c'est-à-dire, non, c'est bien autre chose ! Imaginez-vous que je servais monsieur et madame, qui dînent avec leur oncle... lorsque tout-à-coup, plan, rataplan, rataplan... je regarde par la fenêtre comme je fais toujours; on courait sur la grande place, au devant d'un régiment... qui s'avançait tambour battant, tous jeunes gens, avec un vieux drapeau déchiré... C'était le dix-septième !... le régiment de Chanteloup... J'en ai laissé tomber mon assiette, et j'ai couru.

THÉRIGNY.

Et tu l'as revu?...

MANETTE.

Je ne le reconnaissais pas; mais lui, il m'a reconnue et m'a sauté au cou... Ah ! il est joliment bien, l'air martial, un peu noir, mais toujours fidèle; il me l'a dit, avec un sentiment et une ardeur... Dame ! quand on revient d'Afrique... et puis un coup de sabre magnifique !

THÉRIGNY.

Mon pauvre remplaçant !

MANETTE.

Ça doit vous toucher, vous qui êtes censé l'avoir reçu...

THÉRIGNY.

Ce que je n'oublierai jamais... Et en son absence, je me suis chargé de sa petite fortune... je lui ai placé et arrondi ses deux mille francs, et maintenant, avec le capital et les intérêts pendant cinq ans...

MANETTE.

Ah! mon Dieu! il va être millionnaire!... et moi, qui n'ai toujours que mes cent écus de gages... ça va faire un mariage disproportionné...

THÉRIGNY.

On t'augmentera.

MANETTE.

Madame, peut-être... mais c'est monsieur qui tient les clés de la caisse, et si vous pouviez lui en dire un mot.

THÉRIGNY.

Ce n'est pas facile... j'ai moi-même autre chose à lui demander.

MANETTE.

Quoi donc?

THÉRIGNY, souriant.

Tu le sauras, je l'espère!

MANETTE.

Et moi aussi... car ici on ne peut jamais rien savoir... Tout à l'heure encore, pendant le dîner, monsieur n'avait pas la tête à lui... il était tout rouge, tout pâle, demandait à boire quand son verre était plein... appelait son oncle ma femme, et sa femme mon oncle... Qu'est-ce que ça peut être?

THÉRIGNY.

Je m'en doute.

MANETTE.

Il s'en doute, il est bien heureux!

THÉRIGNY, à part.

La maison de campagne qui déjà le tourmente.

MANETTE.

Les voici...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GÉDÉON, JULIETTE, OSCAR.

GÉDÉON.

Vivent les receveurs généraux! on fait chez eux des dîners de ministre.

JULIETTE.

Ah! M. Thérigny... (A Gédéon.) Notre notaire, un des deux notaires de l'endroit, que je vous présente.

GÉDÉON.

Un notaire, bravo!... j'aime aussi les notaires.

JULIETTE, souriant.

Vous aimez tout le monde en sortant de table.

GÉDÉON.

C'est vrai, et j'aime surtout le café.

JULIETTE, à Manette.

Vite, Manette...

GÉDÉON, à Manette qui sort.

Bien chaud!... parce que le café, (Prenant la main d'Oscar.) c'est comme les amis.... il faut qu'il soit chaud... Et toi, je ne sais pas ce que tu as... tu es glacé, tu es stupide, tu es là comme un livre de caisse tout ouvert, et sans rien dire.

OSCAR.

Du tout, mon oncle, je suis comme à mon ordinaire.

GÉDÉON.

Alors, ma pauvre nièce...

OSCAR, à part.

Voilà une heure que je crains de voir arriver Athénaïs... à l'improviste!... (Haut.) Je voudrais bien vous parler... vous consulter...

JULIETTE, vivement.

Sur notre nouvelle campagne...

THÉRIGNY.

Dont je vous apporte le plan et les titres.

OSCAR, troublé.

Oui... oui... c'est cela.

GÉDÉON, voyant un domestique qui apporte un plateau.

Après le café... Aussi bien, j'ai aussi à vous parler d'affaires importantes qui me concernent... et puisque nous voici en fa-

mille... Restez, monsieur le notaire... vous n'êtes pas de trop... j'aurais besoin de vous.

JULIETTE.

Vous voulez aussi acheter une campagne...

THÉRIGNY.

La même, peut-être...

OSCAR, *vivement.*

Si c'est ainsi... je me retire.

GÉDÉON.

Eh! non... c'est bien mieux que cela. (*Tout le monde s'assied.*) Vous saurez, mes amis, qu'après une jeunesse indéfiniment prolongée j'éprouve le vague besoin de donner ma démission...

OSCAR.

D'inspecteur des finances...

GÉDÉON, *prenant le café.*

Non... de ma vie aventureuse et conquérante. Je vote pour la réforme... je me marie!...

OSCAR ET JULIETTE.

Vous, mon oncle?

GÉDÉON.

Comme un philosophe! comme un sage!... Je ne tiens pas à la fortune.

OSCAR.

Vous qui l'aimiez tant!...

GÉDÉON.

Pas plus que mes autres maîtresses... Comme je renonce à toutes... autant commencer par celle-là... J'avais une trentaine de mille livres de rente, dont l'Opéra m'a absorbé la moitié... le chant et la danse... tour à tour, ou simultanément... Et ce qui me reste, je veux l'offrir à une femme pauvre, mais belle, vertueuse! C'est une économie... La vertu ne coûte rien.

OSCAR.

En vérité!...

GÉDÉON.

C'est comme je vous le dis.

JULIETTE, *lui prenant la main.*

C'est bien, mon oncle!... très-bien!... Je ne m'y attendais pas.

OSCAR.

Ni moi non plus... Sans dot!

GÉDÉON.

Sans dot!... Je n'en veux pas... Qu'est-ce que l'or... de l'ar-

gent... des billets de banque... des inscriptions de rente?... Nous ne voyons que cela au ministère des finances... Mais, la candeur, l'innocence!... voilà du nouveau dans l'administration!... de l'original, de l'imprévu! Enfin... vous m'approuvez?

OSCAR.

Certainement!

JULIETTE.

Et il nous tarde de voir notre nouvelle tante!

GÉDÉON.

Vous la verrez dès aujourd'hui... Ou, plutôt, vous la connaissez déjà!

OSCAR ET JULIETTE.

Est-il possible!

GÉDÉON.

Bien mieux encore!... Elle dépend de vous, ou plutôt de votre mari... car c'est sa pupille...

JULIETTE, OSCAR ET THÉRIGNY, à la fois.

Athénaïs!... (Tous se lèvent, excepté Gédéon.)

GÉDÉON, les regardant.

Eh bien! vous voilà tous trois stupéfaits!...

THÉRIGNY.

Monsieur...

JULIETTE, le retenant, et à demi-voix.

Silence!...

OSCAR.

Quoi! mon oncle... Athénaïs de Beauregard...

GÉDÉON.

Que j'ai vue à Paris, et que je trouve charmante!...

OSCAR.

Est la... jeune personne...

GÉDÉON.

Que je veux épouser... que je te demande en mariage...

OSCAR.

A moi!... (A part.) Ah! c'en est trop!... car après tout, c'est mon oncle... (Haut.) et je ne puis souffrir... je ne puis pas consentir...

GÉDÉON.

Et pourquoi pas s'il vous plaît?

OSCAR, troublé.

Parce que... parce que...

GÉDÉON, le pressant.

Eh bien! achève.

OSCAR, à part.

Il ne voit pas... il ne comprend pas... On a beau lui faire des signes... (Haut.) Parce que la différence d'âge et de caractère...

GÉDÉON.

Ça ne te regarde pas.

OSCAR.

Feront... qu'indubitablement... il arrivera malheur!...

GÉDÉON.

Ça me regarde... Et si tu hésites encore, après les services que je t'ai rendus...

JULIETTE.

Lesquels?

OSCAR, à sa femme.

Aucun... (A Gédéon.) Je voulais seulement, dans votre intérêt vous dire... vous apprendre... que c'était... (A voix basse.) c'était elle!...

GÉDÉON, avec impatience

Qui donc?

OSCAR, à voix basse.

La grotte mystérieuse... le ruban bleu...

GÉDÉON, stupéfait.

Et cerise!... O ciel!...

JULIETTE, vivement.

Qu'y a-t-il?... Vous changez de couleur?...

GÉDÉON.

Du tout! la couleur n'y fait rien. Mais... votre mari... qui sans doute... se trompe... prétend... ou plutôt me donne à entendre...

OSCAR, voulant le faire taire.

Mon oncle!...

GÉDÉON.

Qu'on accusait cette jeune personne de quelque étourderie... quelque légèreté...

THÉRIGNY, s'avançant près d'Oscar.

C'est une imposture! et je défie M. Bonnivet, ou qui que ce soit, de citer le moindre fait...

OSCAR, à part.

A l'autre, maintenant... (Haut.) Permettez, j'ai dit que je croyais...

GÉDÉON.

Alors, tu n'es donc pas sûr...

OSCAR.

Si vraiment!..

THÉRIGNY.

Alors... Monsieur... vous m'en donnerez à l'instant même... des preuves...

OSCAR.

Je ne le puis... Écoutez-moi...

THÉRIGNY.

Je n'écouterai rien... vous parlerez...

JULIETTE.

Eh! oui, Monsieur, il faut parler!...

TOUS.

Parlez! parlez!...

OSCAR, à part.

Dieu! quelle situation!... (Haut.) Eh bien! je ne sais rien... Épousez, mon oncle, épousez!

GÉDÉON.

Non, non, tu parleras!...

OSCAR.

Je ne connais rien... personnellement... mais j'ai entendu dire vaguement... confusément... et mon oncle aussi... qu'il y a quelques mois, dans un parc... une rencontre... un hasard innocent...

JULIETTE, vivement, et riant.

N'est-ce que cela?... Calmez-vous... je sais ce que c'est...

OSCAR, à part, avec effroi.

Ah! mon Dieu!...

JULIETTE.

Je croyais que cette plaisanterie ne serait jamais sue...

OSCAR, étonné.

Une plaisanterie!...

JULIETTE.

Eh! oui, Monsieur... Mais dès qu'elle prend la moindre gravité, ou peut compromettre quelqu'un... je dois vous apprendre hautement l'anecdote tout entière...

OSCAR, à part.

A moi!... Voilà qui est curieux!...

JULIETTE.

Athénaïs, qui me confiait tout... me raconta un jour qu'elle avait trouvé dans son panier à ouvrage...

OSCAR, bas, à Gédéon.

C'est bien cela!...

JULIETTE.

Une lettre d'amour!... Une lettre où l'on osait lui demander un rendez-vous!...

GÉDÉON.

Et cette lettre...

JULIETTE.

Je ne l'ai pas lue... Dans un premier mouvement d'indignation, Athénaïs l'avait jetée au feu.

OSCAR, à part.

Je suis sauvé!

JULIETTE.

Et par discrétion, ou par égard, elle ne voulut jamais me nommer le coupable...

OSCAR, à part.

Très-bien!...

JULIETTE.

Mais, moi, je voulais qu'il fût découvert et confondu!... et sans en rien dire à Athénaïs... le soir... car c'était le soir...

OSCAR, à part.

Elle croit me l'apprendre!...

JULIETTE.

Et par une nuit d'orage... j'envoyai au rendez-vous désigné une personne de confiance...

GÉDÉON.

Eh! qui donc?

JULIETTE.

Manette... ma servante...

OSCAR.

Grand Dieu!... quoi! c'était...

GÉDÉON, riant.

Délicieux!...

JULIETTE.

Oui, Messieurs... Mais le temps était si affreux... que le séducteur avait manqué au rendez-vous... à ce que nous a dit Manette... et elle revint sans avoir trouvé personne.

OSCAR, à part.

La menteuse!...

GÉDÉON, riant.

Ah! c'est impayable! parce que mon neveu, qui croyait...

JULIETTE, vivement.

Quoi donc?

OSCAR, vivement et à voix basse.

Silence!...

GÉDÉON, se reprenant et riant toujours.

Qui croyait... devoir me refuser son consentement... à moi, son oncle... et pour l'honneur de la famille... C'est bien... c'est très-bien! c'est d'un bon neveu!... mais, maintenant, l'orage, la grotte mystérieuse, la grotte d'Énée et de Didon... tout est expliqué... Et, alors, plus d'empêchements, plus d'obstacles... Tu ne peux plus me refuser ta signature et ta bénédiction de tuteur...

OSCAR, avec impatience.

Eh! non, sans doute!...

THÉRIGNY.

Grand Dieu!... (A Juliette, à voix basse.) Vous l'entendez...

JULIETTE, de même.

Certainement.

GÉDÉON, bas, à Oscar.

Alors, dépêchons-nous... car l'empressement du petit notaire à te demander tout à l'heure des explications... m'est plus suspect... que tout le reste.

OSCAR, de même.

Vous croyez?...

GÉDÉON, de même.

Je m'y connais mieux que toi... (Haut.) Passons dans ton cabinet, jeter le projet de contrat, que Monsieur rédigera dans la forme... car moi, qui suis riche... j'entends tout partager avec ma femme, qui ne l'est pas.

JULIETTE.

C'est trop généreux!

GÉDÉON.

Ainsi, monsieur le notaire, donation mutuelle... régime de la communauté, acquêts de la communauté, et d'autres protocoles auxquels je n'entends rien... Arrangez tout cela pour le mieux.

OSCAR, à part, plongé dans ses réflexions.

C'était Manette!...

GÉDÉON, qui s'est rapproché de la porte du cabinet.

Eh bien!... viens-tu?

OSCAR, toujours rêvant.

Oui, mon oncle.

GÉDÉON.

O Oscar!... je t'attends!...

OSCAR, tressaillant.

Hein?... quoi!... (A demi-voix.) Est-il possible de faire de ces plaisanteries-là...

GÉDÉON.

Je t'ai dit que j'étais pressé... j'ai une visite à faire aux autorités... Adieu, ma nièce... à tantôt... Et toi, mon neveu et mon tuteur... respectable tuteur!... hâtons-nous!... (Il sort avec Oscar par la porte à droite.)

SCÈNE III.

JULIETTE, THÉRIGNY.

THÉRIGNY.

Eh bien! Madame?...

JULIETTE.

Eh bien! Monsieur?...

THÉRIGNY.

Votre mari consent...

JULIETTE.

A qui la faute?... A vous!... car, d'abord, il refusait... et c'est vous qui, par vos explications...

THÉRIGNY.

Pouvais-je ne pas les demander?... pouvais-je seulement laisser planer l'ombre d'un soupçon sur celle que j'aime!...

JULIETTE.

Non, sans doute... L'intention était noble et louable... mais dans le monde, ce sont toujours les bonnes intentions qui nous perdent.

THÉRIGNY.

J'ai donc eu tort?

JULIETTE.

Un tort qui vous vaut mon estime et ma protection!...

THÉRIGNY.

Vous êtes bien bonne... mais, en attendant, voilà un rival!...

JULIETTE.

Qui a cinquante ans!...

THÉRIGNY.

Et quinze mille livres de rente et une noblesse... un désintéressement...

JULIETTE.

Que je ne comprends pas, et qu'il n'a jamais eus... C'est jouer de malheur!...

THÉRIGNY.

C'est fait pour moi... Car, enfin, votre mari lui a formellement donné sa parole...

JULIETTE.

Qu'il lui était impossible de refuser... Mais il se peut qu'il la retire.

THÉRIGNY.

Et qui pourrait l'y contraindre... Qui pourrait nous sauver?

JULIETTE, sourian

De nouveaux alliés. (Elle sonne.)

THÉRIGNY.

Que faites-vous?

JULIETTE.

Je sonne Manette, ma femme de chambre.

THÉRIGNY.

Celle que vous avez envoyée à ce rendez-vous?

JULIETTE.

N'en croyez pas un mot... Manette est une honnête fille... qui ne va à aucun rendez-vous, pas même par procuration.

THÉRIGNY.

Et pourquoi, alors, avez-vous dit?..

JULIETTE.

Pourquoi?... Parce que le mensonge rapporte souvent plus que la vérité... Vous en aurez la preuve...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE.

MANETTE.

Les caisses à chapeaux que Madame attendait de Paris, viennent d'arriver...

JULIETTE.

C'est bien... c'est bien... je les verrai plus tard.

THÉRIGNY.

Ah! Madame... un pareil sacrifice!...

JULIETTE, souriant.

Oui, il y a comme cela, dans la vie, des moments d'héroïsme... l'amitié d'abord. (Haut.) Approche ici, Manette... Te plais-tu chez moi? et tiens-tu à y rester?

MANETTE.

Si on peut demander cela!... La meilleure maison de la ville... Et Madame est si généreuse et si bonne!... Pas d'humeur, pas de caprices... et cependant, plus que personne elle aurait droit à en avoir... Je m'en rapporte à monsieur...

JULIETTE, souriant.

Je te remercie! (Froidement.) Crois-tu aussi que je sois réellement la maîtresse?

MANETTE, vivement et étendant la main.

Oui... quoique ça n'en ait pas l'air; car monsieur, qui a le pouvoir et l'autorité en main, ne commande jamais que ce que Madame a dans l'idée.

JULIETTE.

Très-bien!

MANETTE.

Et c'est si bien, que ce sera ainsi dans mon ménage... quand j'aurai épousé Chanteloup.

JULIETTE.

A merveille... Mais pour épouser Chanteloup, écoute-moi bien, il faut aujourd'hui m'obéir de point en point.

MANETTE.

C'est facile...

JULIETTE.

Sans répliquer, sans raisonner, et sans rien demander.

MANETTE.

C'est plus difficile, parce que j'aime à savoir... mais c'est égal.

JULIETTE.

Tu vas aller trouver ton maître, qui est dans son cabinet avec son oncle, à écrire un contrat de mariage... Tu t'approcheras de lui doucement, et tu lui diras à voix basse : « Je ne veux pas que ce mariage ait lieu, je vous le défends. »

MANETTE.

Moi!

JULIETTE.

Toi-même!

MANETTE.

J'irais dire à mon maître, à M. votre mari, que je respecte et que j'honore...

JULIETTE, *sévèrement.*

Tu lui diras, ou sinon...

MANETTE.

Mais quand j'aurais cette audace... comment imaginer qu'il pourra m'entendre sans me mettre à la porte?

JULIETTE, *froidement.*

Il t'écoutera avec égards...

MANETTE.

Moi!

JULIETTE.

Toi-même!... Et, s'il résistait, tu ajouteras : « Je vous le défends, ou je dis tout! »

MANETTE, *vivement.*

Il y a donc un secret?

JULIETTE, *sévèrement.*

Déjà!... Et nos conditions?

MANETTE.

Ce n'est pas curiosité... mais dans l'intérêt de Madame. Ce qu'elle me charge de dire...

JULIETTE.

Est facile à retenir : « Je vous le défends... »

MANETTE.

« Ou je dis tout!... » Ça suppose que je sais quelque chose... et si je ne sais rien...

JULIETTE.

Cela produira exactement le même effet... Va vite, obéis.

MANETTE, *s'approchant du cabinet.*

Oui, Madame... C'est égal, voilà une commission bien extraordinaire... J'aurais autant aimé que Madame s'en chargeât elle-même. (*Voyant la porte qui s'ouvre, et retournant vivement près de Juliette.*) Le voici...

JULIETTE.

Raison de plus... Dis ce que je t'ai dit, rien de plus, rien de moins!... et ne sors pas de là... (*A Thérigny.*) Nous, Monsieur, occupons-nous de choses plus importantes.

THÉRIGNY, *étonné.*

De quoi donc?

JULIETTE.

De cette maison de campagne dont nous n'avons pas encore parlé... et c'est là pourtant l'essentiel.

THÉRIGNY.

A vos ordres, Madame... (Tous deux s'asseyent près de la table à gauche, examinant les titres et les plans de la propriété.)

SCÈNE V.

THÉRIGNY ET JULIETTE, à gauche; MANETTE, OSCAR, sortant du cabinet à droite.

OSCAR, parlant à la cantonade.

Eh! oui, mon oncle... soyez donc tranquille, tout sera rédigé comme vous l'entendez. (A part.) Je n'ai jamais vu un empressement pareil. (Apercevant Manette.) Ciel! Manette!... c'est la première fois que je la revois depuis que je sais, à n'en pouvoir douter, que... que c'est elle... Et se retrouver ainsi face à face!...

MANETTE.

Monsieur!

OSCAR, à part.

Ah! mon Dieu! elle approche!... Et ma femme qui est là...

MANETTE, avec embarras.

Monsieur...

OSCAR.

Plus de doute, elle veut me parler. (La regardant.) Et quel trouble!... quelle agitation!... Je n'avais jamais remarqué... (Haut, à Manette.) Je suis en affaire.

MANETTE.

Je n'ai qu'un mot à dire à Monsieur.

OSCAR, à part.

Si je refuse... elle est capable de faire une scène. (Lui faisant signe d'avancer près de lui, au bord du théâtre à droite.) Me voici!

MANETTE, à part.

Voilà le moment!... Comment est-ce que je vais m'y prendre?

OSCAR, baissant les yeux et à mi-voix.

De quoi s'agit-il, Manette?

MANETTE.

C'est que... (A part.) Je n'oserai jamais!... (Haut.) C'est que... je... je viens prévenir Monsieur que les percepteurs de la banlieue l'attendent au jardin.

OSCAR.

C'est bien!... (A part.) Je respire! (Haut.) Je vais m'y rendre... (Il fait quelques pas.)

MANETTE.

Monsieur...

OSCAR, se retournant.

Il y a autre chose, Manette?

MANETTE.

Justement... Non pas que je veuille manquer de respect à Monsieur, qui doit savoir si je lui ai jamais parlé...

OSCAR, à mi-voix et vivement.

Non, Manette, non, je vous rends justice... et jusqu'à ce jour, j'apprécie votre discrétion... Mais dans ce moment, voyez-vous, j'ai des affaires à traiter avec M. Thérigny... un contrat de mariage.

MANETTE.

Précisément, c'est pour cela.

OSCAR, étonné.

Pour ce mariage...

MANETTE.

Oui, Monsieur. (A part.) Ma foi tant pis... (A mi-voix.) Il ne peut pas avoir lieu, je vous le défends!

OSCAR, atléré.

O ciel!

MANETTE.

Voilà le mot lâché!... Il va être furieux!

OSCAR, bas.

Vous me le défendez? Manette... que signifient ces nouvelles prétentions, ces manières, ces exigences intolérables? Et dans quel but, quelles raisons?

MANETTE, de même.

Mes raisons, mes raisons... je vous le défends, je ne sors pas de là!

OSCAR.

Mais encore...

MANETTE.

Ou je dis tout!

OSCAR.

Plus bas... plus bas, malheureuse.

MANETTE.

Tiens!... on dirait qu'il a plus peur que moi.

OSCAR.

Certainement, je ne demanderais pas mieux; mais mon oncle, qui est chez le préfet... et à qui j'ai promis...

MANETTE.

Dame! voyez... Je dis tout!... je dis...

OSCAR, bas, et vivement.

C'est bien, c'est convenu... mais tais-toi! (A part.) Et ne pas oser la mettre à la porte, et me voir dans sa dépendance!

JULIETTE, se levant.

Qu'est-ce donc?

OSCAR, montrant Thérigny.

C'est... ce... projet de contrat que j'apportais à Monsieur.

JULIETTE.

Et c'est là ce qui vous trouble à ce point?

OSCAR, regardant Manette.

Certainement, parce que depuis la promesse faite à mon oncle... j'ai pensé, j'ai réfléchi que malgré sa fortune... il était d'un âge tel, que c'était compromettre le bonheur d'Athénaïs.

THÉRIGNY, avec joie.

O ciel!

JULIETTE.

C'est ce que nous disions.

OSCAR.

Et si vous pouvez m'aider à faire comprendre à mon oncle... Qu'est-ce que je demande, moi? (Regardant toujours Manette.) que tout se passe à l'amiable et sans bruit... et que tout le monde soit satisfait.

JULIETTE.

A merveille! Je m'en charge, et dès qu'il sera rentré... Mais vos percepteurs qui vous attendent au jardin.

OSCAR.

J'y vais. (S'approchant de Manette pendant que Thérigny et Juliette serrent les papiers qu'ils ont laissés sur la table à gauche.) Es-tu contente, despote?

MANETTE, à part.

Ah! une idée!... (Haut.) Pas tout à fait... et si pour mon mariage à moi, mes gages pouvaient seulement être augmentés d'une centaine de francs.

OSCAR.

Quoi! tu voudrais encore...

MANETTE.

Oui, vraiment... ou je dis tout!

OSCAR, *vivement.*

C'est bon... cinq cents, six cents francs; mais, tais-toi! (*A part.*) O ma dignité d'homme! (*A Juliette, qui le regarde.*) Je vais au jardin. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

THÉRIGNY, JULIETTE, MANETTE.

MANETTE, *le regardant sortir.*

Tiens, tiens, c'est-y drôle!

THÉRIGNY.

Ah! Madame, c'est magique, c'est incompréhensible!

JULIETTE.

Qu'importe? si vous êtes heureux sans comprendre! Mais vous n'avez pas de temps à perdre, suivez mon mari, et sans lui donner le temps de respirer... demandez-lui hardiment sa pupille en mariage.

THÉRIGNY.

Moi!

JULIETTE.

Il faut qu'à son retour votre rival trouve la place prise.

THÉRIGNY.

Et le moyen!... Je peux bien me mettre sur les rangs... mais forcer M. Bonnivet à m'agréer.

JULIETTE.

Cela me regarde; je vais m'en occuper, ainsi que de mes affaires que j'ai un peu négligées pour vous.

THÉRIGNY.

Ah! Madame, que de reconnaissance!

JULIETTE.

Allez, allez vite. (*Thérigny sort après lui avoir baisé la main.*)

SCÈNE VII.

MANETTE, JULIETTE.

JULIETTE, *allant s'asseoir à la table à droite et écrivant.*

Oui, quelques mots seulement de cette écriture inconnue, qu'il reconnaîtra sans peine.

MANETTE, *qui se tient debout près d'elle, et qui plusieurs fois a essayé de parler.*

Madame...

JULIETTE, toujours écrivant.

Eh bien?

MANETTE.

Est-ce qu'on ne pourrait pas savoir... un peu, rien qu'un peu!

JULIETTE.

Impossible!... Je t'ai défendu les demandes. (Se levant.) Mais écoute ici.

MANETTE, avec joie.

Encore quelque chose!... tant mieux.

JULIETTE.

Voici une lettre que tu remettras tout à l'heure, mystérieusement, à monsieur.

MANETTE, ouvrant le billet qui n'est que plié.

Ça n'est pas difficile, et dès que vous n'y serez plus...

JULIETTE, l'arrêtant.

Non, pendant que je serai là, et sans que je m'en aperçoive.

MANETTE.

Par exemple! voilà qui est trop fort!... Et si vous me disiez, du moins...

JULIETTE.

Silence!... C'est mon mari... songe à nos conventions.

SCÈNE VIII.

JULIETTE, passant à la gauche du théâtre; OSCAR, entrant du fond; MANETTE, se tenant à l'écart, à droite.

OSCAR, entrant avec colère.

Cela n'a pas de nom! c'est comme un fait exprès.

JULIETTE, avec douceur.

Qu'est-ce donc, mon ami?

OSCAR.

Ils semblent tous se donner le mot pour demander Athénaïs en mariage.

JULIETTE, naïvement.

En vérité!... Et qui donc?

OSCAR.

Vous ne vous en douteriez jamais... M. Thérigny, votre notaire!... Qu'est-ce que vous dites d'une pareille prétention?

JULIETTE, froidement.

Moi? rien... Cela vous regarde... Qu'avez-vous répondu?

OSCAR.

Ce qu'on répond quand on ne sait que dire... quand on n'a pas d'idées... et qu'on attend qu'il vous en vienne... Je suis très-flatté, je verrai... j'aurai l'honneur de vous en écrire...

MANETTE, à demi-voix.

Monsieur...

OSCAR, avec impatience.

Encore! (Manette lui montre la lettre qu'elle tient à la main pendant que Juliette remonte le théâtre. — A demi-voix.) Une lettre ! devant ma femme!

MANETTE, de même.

Elle ne regarde pas.

OSCAR, de même.

C'est égal, je ne la prendrai pas !

JULIETTE, vivement.

Qu'est-ce?

OSCAR.

Je dis que je vais tant bien que mal... répondre à ce M. Thérigny.

MANETTE, s'approchant de lui et à demi-voix.

Monsieur, je l'ai mise sur votre bureau.

OSCAR, lui faisant signe de s'en aller.

Eh! je ne le vois que trop!

MANETTE, en s'en allant.

Dites donc, Monsieur... (Lui indiquant du doigt.) elle est là.

OSCAR.

Cette fille est d'une imprudence et d'une maladresse!...

MANETTE, en s'en allant, passant près de Juliette.

Est-ce bien comme cela? (Juliette lui fait signe que oui. Manette sort par le fond.)

SCÈNE IX.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, allant s'asseoir à la table et cachant la lettre sous un tas de papiers.

Heureusement, ma femme n'a rien vu.. Il y a un Dieu pour les maris. (Juliette, qui s'est levée, se trouve en ce moment derrière lui.)

JULIETTE.

Eh bien ! Monsieur, vous n'écrivez pas?

OSCAR, avec embarras.

Je... je cherchais une phrase et une plume !

JULIETTE, lui présentant une plume.

En voici une. (S'appuyant sur l'épaule de son mari.) Je ne vous gène pas ?

OSCAR.

Nullement.

JULIETTE.

Je voulais donc vous dire, pendant que vous écrivez... que cette campagne... celle du préfet, c'est lui-même qui m'en a donné l'idée... car il est très-aimable... très-galant pour moi...

OSCAR, cherchant à sourire.

Oui, l'on croirait presque qu'il vous fait la cour...

JULIETTE, riant.

On croirait juste !... Mais il perd son temps, car je lui ai dit sur-le-champ : « J'aime mon mari, et tant qu'il m'aimera, tant qu'il me sera fidèle... »

OSCAR, à part.

O ciel !

JULIETTE.

Si, par exemple, il en était autrement... oh ! alors... (Se reprenant.) Heureusement, il n'est pas question de cela, mais de cette campagne, qui est, dit-il, nécessaire à votre santé.

OSCAR, à part, et écrivant toujours.

Elle ne s'en ira pas !

JULIETTE.

Et je suis de son avis, car depuis quelque temps... Et, tenez, aujourd'hui, vous n'êtes pas bien !

OSCAR.

En effet... je ne me sens pas à mon aise...

JULIETTE.

Vous le voyez bien... l'air de la campagne... une campagne ou vous iriez à votre aise... en calèche !... c'est là ce qu'il vous faut, et dès que votre santé en dépend... Si vous m'aimez, Monsieur...

OSCAR.

Peux-tu en douter ?

JULIETTE, avec tendresse.

Je ne vous quitte pas, d'abord, que vous n'ayez consenti...

OSCAR, à part.

Ah ! on dirait qu'elle devine les moments où je ne peux pas la refuser. (Haut.) Eh bien ! oui, oui... là... j'y consens... je te l'achète... je te la donne !...

JULIETTE, vivement.

Et la calèche aussi?

OSCAR, avec impatience.

Et la calèche aussi.

JULIETTE.

Ah! que vous êtes bon! que vous êtes aimable!... Je vais le dire à tout le monde... à commencer par le notaire, qui est toujours ici, parce qu'il attend votre réponse.

OSCAR.

Dont je n'ai encore pu écrire deux lignes de suite.

JULIETTE.

C'est juste... je vous empêche... Adieu, mon ami.

OSCAR.

Adieu, ma bonne.

JULIETTE.

Je vous laisse... Adieu, Oscar.

OSCAR.

Adieu, Juliette... (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

OSCAR, GÉDÉON.

OSCAR, respirant.

Enfin!... (Cherchant la lettre sous les papiers.) Voyons donc ce que cette malheureuse peut m'écrire...

GÉDÉON, entrant par le fond.

Me voici!... Vive la joie et le plaisir! Je viens de voir le préfet et les autorités locales, à qui j'ai fait part de mon mariage...

OSCAR.

Ah! mon Dieu!... impossible... impossible, à présent.

GÉDÉON.

Qu'est-ce que tu me dis là?

OSCAR, lui donnant la lettre.

Lisez, mon oncle... lisez ce billet de Manette.

GÉDÉON

« O Oscar!... » L'écriture de ce matin...

OSCAR.

Ce que c'est que d'apprendre à écrire aux femmes de chambre!

GÉDÉON, lisant.

« O Oscar! M. Thérigny, le jeune notaire dont Chanteloup est le remplaçant... »

OSCAR.

C'est vrai!

GÉDÉON, lisant.

« M. de Thérigny me promet trois mille francs s'il épouse mademoiselle Athénaïs... » Quand je le disais qu'il en était amoureux!...

OSCAR.

Qu'est-ce que cela me fait, lisez toujours!

GÉDÉON, lisant.

« Je vous prie donc, sans vous commander... »

OSCAR.

Quel style!

GÉDÉON.

« De la lui donner pour femme dès aujourd'hui... sinon... je dis tout à la vôtre. »

OSCAR.

Elle dit tout!... Vous l'entendez. Quel éclat!... quel bruit!... quel scandale! Et le chapitre des représailles, dont ma femme me parlait tout à l'heure...

GÉDÉON.

Laisse-moi donc tranquille?

OSCAR.

Et pour mon honneur, pour le repos de mon ménage... il faut absolument...

GÉDÉON.

Que je renonce au mien.

OSCAR.

Non! Mais si vous tenez à vous marier, il y a tant d'autres femmes! Pourquoi vous obstiner à celle-là, que vous connaissez à peine, et qui est sans fortune!

GÉDÉON.

Sans fortune!... (Avec une voix concentrée.) Elle a cinq cent mille francs!

OSCAR, vivement.

Du tout! ce n'est pas elle qui a hérité, c'est son cousin...

GÉDÉON, appuyant.

C'est-à-dire... c'était...

OSCAR.

Que dites-vous?...

GÉDÉON.

Il y a trois semaines, dans un duel à New-York pour une dan-

seuse de l'Opéra qui révolutionne le congrès... il a reçu un coup d'épée... sans testament!

OSCAR.

Vous en êtes sûr?

GÉDÉON.

J'étais aux affaires étrangères hier quand la nouvelle est arrivée... Pas d'autres parents, pas d'autre héritière qu'Athénaïs.

OSCAR.

Je comprends maintenant le désintéressement et la donation mutuelle...

GÉDÉON.

Tu l'as dit, et si tu me manques de parole, je ne suis plus obligé de tenir la mienne ni de garder le silence avec ta femme !

OSCAR, effrayé.

Mon oncle!...

GÉDÉON.

Décide-toi!

OSCAR.

Et que voulez-vous que je fasse?... Comment me soustraire à la domination de ce tyran domestique... enhardi par ma faiblesse ?

GEDÉON.

Rien de plus simple!... Le texte même de cette lettre prouve qu'il ne s'agit que d'une surenchère.

OSCAR.

Allons donc!

GÉDÉON

Comme dans toutes les affaires de conscience! Pour trois mille francs... elle est du parti opposé... En lui en donnant quatre elle sera du nôtre... et gardera le silence

OSCAR.

Vous croyez?...

GÉDÉON.

Je m'en charge, je prends tout sur moi.

OSCAR.

Ah! mon oncle, mon bon oncle!... que de reconnaissance... Je suis seulement fâché de vous mettre ainsi en frais.

GÉDÉON.

Du tout... Ce n'est pas moi... c'est toi que cela regarde, et comme j'ai de l'argent à toi...

OSCAR.

Il me semble, cependant...

GÉDÉON.

Quoi donc?

OSCAR.

Qui est-ce qui veut se marier?... C'est vous!...

GÉDÉON.

D'accord... Mais, qui est-ce qui a fait la faute? C'est toi!... Qui est-ce qui doit la payer? C'est toi!

OSCAR.

Permettez...

GÉDÉON.

La voici!

SCÈNE XI.

MANETTE, OSCAR, GÉDÉON.

MANETTE.

Monsieur! Monsieur!

OSCAR.

Encore un événement!

GÉDÉON.

Silence et attention!

MANETTE.

Mademoiselle Athénaïs qui arrive... Elle est avec madame, qui me charge de vous en prévenir.

GÉDÉON, bas, à Oscar.

Tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre... (Haut.) C'est bien, Manette, approche ici.

MANETTE, approchant.

Monsieur a besoin de moi?...

GÉDÉON.

Oui. (Bas, à Oscar, en examinant Manette.) Je n'avais pas remarqué... elle est très-gentille, cette petite... Coquin!... tu n'es pas malheureux!...

OSCAR, bas.

Mon oncle, pouvez-vous avoir de pareilles pensées?... (La regardant de côté.) Le fait est qu'elle n'est pas mal! (Se reprenant.) Avancez, avancez, Manette, mon oncle veut vous parler.

MANETTE, passant entre les deux.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous les deux?

OSCAR, après un instant de silence.

J'ai lu votre lettre, Manette.

MANETTE.

Ah! vous l'avez lue?..

GÉDÉON, froidement.

Il l'a lue...

MANETTE.

Il l'a lue?

GÉDÉON.

Et moi aussi.

OSCAR.

Je ne vous fais pas de reproches.

MANETTE.

Vous êtes bien bon, Monsieur.

OSCAR, timidement.

Ce qui est passé... est passé, Manette.

GÉDÉON.

N'en parlons plus!

MANETTE.

Ce n'est pas moi qui en ai parlé.

OSCAR.

Vous m'avez dit cependant : Je dirai tout.

MANETTE.

Je l'ai dit, c'est vrai!

GÉDÉON.

Mais elle n'en fera rien... car elle tient à épouser Chanteloup.

MANETTE.

Certainement.

GÉDÉON.

Et nous lui offrons...

OSCAR.

D'abord, six cents francs de gages...

MANETTE.

C'est convenu.

GÉDÉON.

Et, de plus, quatre mille francs.

MANETTE, stupéfaite.

Hein?... A moi... quatre mille francs?...

GÉDÉON.

Comptant! (Il ouvre son portefeuille.)

OSCAR.

Si tu te tais... si tu ne dis rien.

GÉDÉON.

Si tu gardes un silence inviolable.

MANETTE, *étendant la main.*

Ah ! pour ce qui est de ça... Mais ce n'est pas possible !...

GÉDÉON, *les lui présentant.*

Les voici.

OSCAR, *à mi-voix.*

Mais tu promets de te taire?... tu en sens la nécessité?

GÉDÉON, *de même.*

Mieux que nous encore... puisqu'elle va se marier. Ainsi, pas un mot.

OSCAR.

Pas un mot.

MANETTE.

Je le jure !... et si un seul m'échappe...

GÉDÉON.

Ça suffit.

MANETTE, *à Oscar.*

Vous me connaissez.

OSCAR, *avec joie.*

Embrasse-moi... (*La repoussant.*) Non... embrasse mon oncle...

GÉDÉON.

Très-volontiers... car je te dois mon mariage...

OSCAR.

Et moi, mon repos... je n'ai plus rien à craindre. Je retrouve ma dignité d'homme, mon autorité de mari.

GÉDÉON.

Tu les as reconquises?

OSCAR.

Et, comme vous le disiez, mon oncle, les conquêtes coûtent cher !... C'est égal.

GÉDÉON.

Tu dois en user?...

OSCAR.

Et parler en maître... Je vais chez ma femme !

GÉDÉON.

Et moi, chez le notaire... chez l'autre. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE XII.

MANETTE, seule, restant immobile au milieu du théâtre.

Et n'y rien comprendre! N'importe! (Élevant en l'air la main qui tient les billets.) O Chanteloup!... Courons lui dire tout ce que je sais... ça ne sera pas long!... (Elle sort.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, MANETTE.

MANETTE.

Oui, Madame, oui, vous aviez bien raison en me disant que je m'enrichirais, que j'épouserais Chanteloup.

JULIETTE.

Je suis ravie d'en être cause.

MANETTE.

Vous, Madame, et puis monsieur, qui, d'abord, a doublé mes gages.

JULIETTE.

En vérité?...

MANETTE.

Et puis M. votre oncle, qui, après avoir lu ma lettre, c'est-à-dire la vôtre, m'a donné quatre mille francs... pour garder le silence que vous m'avez recommandé.

JULIETTE.

Je comprends! Et tu as accepté cet argent?...

MANETTE.

En honnête fille, décidée à le gagner.

JULIETTE, riant.

Très-bien... Je m'en vais te donner, alors...

MANETTE.

Encore une lettre?... Je ne demande pas mieux!

JULIETTE.

Non!... De nouvelles instructions pour répondre...

MANETTE.

Oh ! non, Madame...

JULIETTE.

Je veux te charger seulement de dire...

MANETTE.

Je ne peux pas... Je suis obligée de virer de bord ; nous ne pouvons plus marcher de compagnie.

JULIETTE.

En quoi cela?

MANETTE.

Avec vous, il faut dire ; avec eux, il ne faut pas dire. Vous comprenez, alors, que pour gagner mes nouveaux gages... je ne peux plus me charger de rien... que de me taire, si ça peut vous rendre service... parce que ça rentre dans mes engagements.

JULIETTE.

C'est juste ! Voilà mademoiselle Manette passée dans les rangs ennemis !

MANETTE.

Je prie Madame de ne pas m'en vouloir !

JULIETTE.

En aucune façon.

MANETTE.

Je viens de parler à Chanteloup de mes quatre mille francs, dont il est resté stupéfait, parce que me voilà plus riche que lui... et ce qu'il voudrait maintenant, ce serait de quitter le service et d'entrer ici, avec moi, à celui de Madame.

JULIETTE.

En vérité !

MANETTE.

Je n'en ai pas encore parlé à monsieur... cela ira tout seul.

JULIETTE.

Voyez-vous cela !

MANETTE.

Mais cela dépend de Madame... et si elle voulait seulement dire quelques mots à Chanteloup... une bonne parole...

JULIETTE.

Moi, Manette, je suis comme vous, je suis vouée au silence... et pour cause !

MANETTE.

Oh ! je suis sûre que non...

JULIETTE.

Vous vous trompez...

MANETTE.

Madame est si bonne qu'elle consentira... sans cela et malgré moi...

JULIETTE.

Vous me quitterez?

MANETTE, vivemen

Oh! non, Madame, parce que l'affection... le dévouement... mais... (Timidement et baissant les yeux.) je dirai tout.

JULIETTE.

Oui-da!... (A part.) Je suis prise à mon tour. (Haut.) Et que direz-vous, s'il vous plaît?

MANETTE.

Je dirai à monsieur que c'est vous qui m'avez dit de lui dire: « Je dirai tout, tout!... »

JULIETTE, à part.

Elle a raison... cela seul en dirait beaucoup. (Haut.) C'est bien, Manette. Où est M. Chanteloup?

MANETTE.

A sa caserne... à une demi-lieue d'ici... mais j'irai le chercher.

JULIETTE.

Je vous le permets... Allez, et, ce soir, je rendrai réponse à vous et à lui...

MANETTE.

J'y vais à l'instant. (Timidement.) Je savais bien que Madame comprendrait...

JULIETTE, à Manette, qui sort.

A merveille! je comprends! (A elle-même.) je comprends qu'il faut se hâter de frapper les grands coups, ou Manette deviendrait la maîtresse de la maison.

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE.

THÉRIGNY.

Ah! Madame!...

JULIETTE.

Eh bien? quelles nouvelles?

THÉRIGNY.

Désastreuses... Je me rendais chez votre mari pour savoir de lui cette réponse que j'attendais! Il n'était pas seul! Lui, votre oncle et mon confrère le notaire causaient avec tant de vivacité et d'abandon, qu'au moment où j'ouvrais la porte de son cabinet, ces paroles sont arrivées jusqu'à moi : « Oui, mon oncle,

« Athénaïs est maintenant à vous! Je suis fort, je suis brave!... « je ne crains plus rien!... » Ma présence l'a empêché de continuer, mais il a dit cela.

JULIETTE.

Et, malheureusement, il a dit vrai! La fortune nous abandonne, tout nous trahit... (Souriant.) excepté Athénaïs que je viens de voir et qui est toujours pour nous... Mais Manette, sur laquelle je comptais pour agir sans me compromettre et pour tenir continuellement nos adversaires en échec...

THÉRIGNY.

Elle vous était si dévouée!

JULIETTE.

Elle est passée à l'ennemi, et je ne sais plus que faire!

THÉRIGNY.

Vous qui commandez aux événements et vous jouez des obstacles! Ne vous ai-je pas vue ce matin, par un pouvoir magique et miraculeux, changer à votre gré les résolutions de votre mari! Pour cela, il ne faut qu'un mot!

JULIETTE, réfléchissant.

C'est possible! et ce mot, si je le disais, le forcerait peut-être à obéir... aujourd'hui encore... mais ce serait pour la dernière fois... Ce mot mystérieux qui fait ma force et par lequel je règne depuis six mois, ne sera pas plus tôt prononcé et connu, que le prestige sera dissipé, le talisman brisé... enfin, Monsieur, c'est abdiquer le pouvoir, et l'on y tient toujours.

THÉRIGNY.

Je ne vous comprends pas.

JULIETTE.

Je l'espère bien! (Écoutant.) C'est mon mari!

THÉRIGNY, vivement.

Vous nous protégerez... vous me sauverez!

JULIETTE, de même.

C'est tout mon désir... et pourtant... (Avec hésitation.) je ne sais... je ne réponds de rien... mais j'essaierai! Partez! Partez vite!

THÉRIGNY.

Je n'ai d'espoir qu'en vous! (Il sort.)

SCÈNE III.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Je n'entends pas qu'il en soit ainsi! Et Manette, pourquoi

n'est-elle pas là, quand je la demande? Pourquoi s'est-elle absentée sans ma permission?

JULIETTE, à part.

Quelle fermeté dans l'organe! Thérigny a raison!... il n'a plus peur! il a retrouvé l'aplomb et le pouvoir...

OSCAR, avec contentement.

Je renais! je respire! je viens de les gronder tous!... Il y a si longtemps que cela ne m'était arrivé! (Apercevant Juliette.) Ah! c'est vous, chère amie?

JULIETTE.

Moi-même... qui viens vous parler d'affaires.

OSCAR.

Je devine! encore celle de la calèche et de la campagne!

JULIETTE.

Non pas!... celles-là sont accordées.

OSCAR, à part.

Bien malgré moi! et si, maintenant, c'était à refaire... (Haut et s'asseyant.) Enfin, que voulez-vous, chère amie? Parlez vite, car j'attends mon oncle, qui va venir avec les actes tout dressés, tout préparés, et qui n'attendent plus que ma signature.

JULIETTE.

Vous êtes donc décidé à ce mariage?

OSCAR.

Il faut bien en finir!... c'est mon seul parent, c'est mon oncle... c'est ma famille... et pour mille autres raisons...

JULIETTE, vivement.

Lesquelles?

OSCAR.

Des raisons trop longues à vous expliquer, et contre lesquelles il n'y a pas d'objections...

JULIETTE.

Il en est une cependant que je crois assez importante et que nous ne pouvions deviner... c'est que M. Thérigny est aimé!

OSCAR.

Cela ne fait rien à mon oncle.

JULIETTE.

Dans ce moment, où la passion l'empêche de raisonner! mais, plus tard, il se repentira d'avoir épousé malgré elle une jeune personne qui, après tout, est sans avenir et sans fortune.

OSCAR, toujours assis et jouant avec sa tabatière.

Voilà comment les femmes jugent toujours au hasard... (D'un

air de supériorité.) C'est qu'au contraire Athénaïs est très-riche.

JULIETTE.

En vérité?

OSCAR, de même.

Une fortune immense... le cousin est mort... elle est seule héritière de cinq cent mille livres!...

JULIETTE, vivement.

Et votre oncle le savait?

OSCAR, vivement.

Il sait toujours ce qu'il fait.

JULIETTE, à part.

Et c'est lui qui l'emporterait... et mon pauvre protégé... si amoureux, si désintéressé!... Ah! ce n'est pas juste!... Allons, du courage! de la générosité! et même, au prix de mon pouvoir, sauvons son amour. (Haut et revenant près d'Oscar qui est toujours étendu dans le fauteuil.) Monsieur...

OSCAR, toujours goguenard.

Eh bien! arrivons-nous enfin à cette terrible affaire dont vous avez à me parler?

JULIETTE.

Oui... oui... m'y voici!... Une affaire très-embrouillée... très-difficile...

OSCAR.

Pour vous autres femmes, qui n'entendez rien à tout cela et vous effrayez de tout... tandis que nous...

JULIETTE.

C'est pour cela que je m'adresse à vous, qui vous en tirerez beaucoup mieux que moi!...

OSCAR.

C'est probable!... Voyons, chère amie, de quoi s'agit-il?

JULIETTE.

Je vous ai raconté ce matin, cette folie... vous savez... la grotte mystérieuse...

OSCAR, à part, et se levant vivement.

Ah! mon Dieu! nous y voilà encore!

JULIETTE, vivement, à part.

Ah! mon règne commence! (Haut.) L'idée que j'avais eue d'envoyer cette petite Manette...

OSCAR, vivement.

Qui n'y trouva personne... elle vous l'a attesté.

JULIETTE.

Oui... mais il paraît qu'elle m'avait trompée... et la preuve, c'est qu'aujourd'hui, aujourd'hui même, Monsieur, elle a reçu de son séducteur une somme énorme... quatre mille francs.

OSCAR.

O ciel!...

JULIETTE.

Et il paraît que Chanteloup, son prétendu... un soldat...

OSCAR.

Qui revient d'Afrique...

JULIETTE

A voulu connaître d'où lui venait cette somme... et que la pauvre Manette, effrayée de ses menaces, lui a tout avoué... jusqu'au nom de son séducteur...

OSCAR.

Que vous savez?...

JULIETTE.

Eh! mon Dieu! non... Mais cela ne tardera pas à être public... car, dans sa fureur, dans sa jalousie... Chanteloup veut le tuer... Manette me l'a dit... si on ne lui fait entendre raison... Et moi, que voulez-vous que je dise à ce soldat jaloux et brutal?... Tandis que vous, Monsieur...

OSCAR.

Moi?... De quoi voulez-vous que je lui parle?

JULIETTE, froidement.

Vous lui parlerez morale, pardon et indulgence envers ceux qui en ont besoin... D'ailleurs, comme vous le disiez tout à l'heure, les hommes ont seuls l'intelligence et l'habitude des affaires... de celles-là, surtout... (Lui faisant la révérence.) et je vous laisse avec lui.

OSCAR, la retenant.

Ma femme!...

JULIETTE.

Que me voulez-vous?

OSCAR, avec embarras.

Un mot encore... un seul!...

SCÈNE IV.

JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON.

GÉDÉON.

Me voici !... et tous nos actes que je t'apporte à signer. (Il les lui donne.)

OSCAR, les prenant et les gardant à la main.

Tout à l'heure, mon oncle... tout à l'heure... je suis à vous... J'ai à parler à ma femme...

GÉDÉON.

Affaires de ménage...

OSCAR.

Comme vous dites.

GÉDÉON.

Je les respecte et les honore !... Voilà comme je serai... demain ! Et puisque vous êtes réunis, il vient d'arriver quelqu'un qui désire vous parler à tous les deux... un soldat.

OSCAR.

O ciel !...

GÉDÉON.

Que vient d'amener Manette.

JULIETTE, à son mari.

C'est Chanteloup !...

GÉDÉON.

Lui-même... il monte l'escalier.

OSCAR, bas, à Gédéon, pendant que sa femme remonte le théâtre.

Retenez-le... empêchez-le d'entrer, ou tout est perdu !...

GÉDÉON.

Comment cela ?

OSCAR.

Il sait tout !... Une scène effroyable... à laquelle il faut que je prépare ma femme.

GÉDÉON.

Je comprends... Toi qui voulais du drame... en voilà !...

OSCAR, avec impatience.

Eh ! mon oncle...

GÉDÉON.

C'est mon affaire... ça me regarde !... (Il sort par la porte du fond pendant que Juliette redescend le théâtre.)

JULIETTE.

A nous deux ! maintenant...

SCÈNE V.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, à part, sur le devant du théâtre.

Pas d'autre moyen de salut !... Revenir au classique !... revenir à ma femme... tout lui avouer... D'autant plus, que dans l'instant, elle va tout savoir... (Se retournant vers Juliette, qui fait quelques pas pour sortir.) Chère amie...

JULIETTE.

Eh bien ! vous ne descendez point ?

OSCAR, troublé.

Pas encore... Je voulais, avant tout... vous parler... vous consulter...

JULIETTE, lui montrant les papiers qu'il tient à la main.

Sur ce contrat... sur ces papiers que vient de vous remettre votre oncle...

OSCAR, toujours dans le plus grand trouble.

Oui... chère amie... Votre avis, d'abord.

JULIETTE.

En vérité !... vous auriez quelque égard à mes prières...

OSCAR.

Moi ?... Mais tous mes désirs... vous le savez, sont les vôtres... Témoin, ce matin, cette campagne... que j'ai été heureux de vous donner sur-le-champ... sans marchander... Et quant à ce jeune homme... et à son mariage...

JULIETTE.

Est-il possible ?... Ah ! que vous êtes bon et indulgent pour moi !

OSCAR.

Non... non... c'est moi au contraire qui ai besoin de toute ton indulgence...

JULIETTE.

Comment cela !... Expliquez-vous ?

OSCAR.

Ah ! c'est là le difficile !... Vois-tu bien, chère amie... je t'ai épousée par amour !... un amour que le temps n'a pas diminué... au contraire !...

JULIETTE.

Eh bien ! il n'y a pas de mal à cela..

OSCAR.

Non, sans doute... Mais cela est cause que je t'ai aimée avec un excès .. un délire !... une passion exclusive qui était peut-être un tort !

JULIETTE.

C'est possible... mais il n'y a pas encore grand mal !...

OSCAR.

Si vraiment !... Un homme qui est en adoration continuelle devant sa femme... cela prête au ridicule, surtout en province.

JULIETTE.

En vérité !...

OSCAR.

Et par crainte des épigrammes... par amour-propre... pas autre chose... car, je te le jure, je ne l'aimais pas !...

JULIETTE.

Comment ! Monsieur ?...

OSCAR, vivement.

Un instant d'erreur et d'oubli... un seul instant... qui m'a pour jamais enlevé le repos !... Et la preuve, c'est qu'aujourd'hui... de moi-même, et sans que rien m'y oblige... accablé d'inquiétudes et de remords... j'ai mieux aimé tout avouer, et venir à tes pieds... (Il se jette à ses genoux.)

JULIETTE, froidement.

Relevez-vous, Monsieur...

OSCAR.

Quoi !... pas un regard de colère !... et ce pardon...

JULIETTE, de même.

M'est d'autant plus facile que votre franchise autorise la mienne... et que, maintenant, je puis sans crainte vous dire à mon tour : Et moi aussi je suis coupable !...

OSCAR, se relevant.

Hein ?...

JULIETTE.

Jamais, sans vos aveux de tout à l'heure, vous n'auriez connu mon fatal secret !... jamais je n'aurais osé vous avouer que je vous avais trompé... et depuis longtemps...

OSCAR.

Qu'est-ce que cela signifie ?...

JULIETTE.

Qu'il y a des ménages où l'on s'entend malgré soi !... Et entre nous, vous le voyez... il y avait encore sympathie !...

OSCAR.

Tu me trompes... tu n'es pas coupable!...

JULIETTE.

Bien plus que vous, Monsieur!... car vous m'avez trompée, dites-vous, pour une personne que vous n'aimiez pas, et moi, pour quelqu'un que j'aimais et que j'aime encore!...

OSCAR.

Comment!... la préfecture...

JULIETTE, *vivement.*

Non, Monsieur!... un autre!...

OSCAR.

Quoi!... là... sous mes yeux!... Et depuis quand?

JULIETTE.

Il y a six mois, à peu près...

OSCAR, *à part.*

A la même époque que moi!

JULIETTE.

On me demandait, par une lettre brûlante, un rendez-vous...

OSCAR.

Comme moi!...

JULIETTE.

On m'indiquait, à la nuit tombante... la grotte du parc...

OSCAR.

Comme moi!...

JULIETTE.

A dix heures...

OSCAR.

Ah! ce n'est pas possible!... Ma femme, vous vous moquez de moi!...

JULIETTE.

Depuis six mois entiers...

OSCAR, *lui sautant au cou.*

Quel bonheur!... Et Manette?...

JULIETTE.

C'était moi...

OSCAR, *tombant à genoux en poussant un cri.*

Ah!... demande... ordonne... Désormais, obéissance absolue...

JULIETTE.

C'est ce que je voulais... pas autre chose!...

SCENE VI.

THERIGNY, sortant de la porte à gauche; JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON, accourant par le fond.

GÉDÉON.

Aux genoux de sa femme!... L'imprudent!... (Bas, à Oscar.) Tais-toi!... tais-toi!...

OSCAR.

Non, mon oncle, j'ai tout avoué...

GÉDÉON.

Est-ce qu'on avoue jamais? Chanteloup ne savait rien...

OSCAR.

Mais, ma femme sait tout...

GÉDÉON.

Est-il possible?

OSCAR, à demi-voix, et montrant Juliette.

Eh! oui... « O Oscar, je t'attends...

GÉDÉON.

Quoi! c'était!...

JULIETTE.

Vous étiez contre moi, mon oncle, et après la guerre... (je crois, du moins, qu'on agissait ainsi au temps de l'empire) c'était toujours aux dépens de l'ennemi que le vainqueur récompensait et enrichissait ses alliés. (A Thérigny.) M. Thérigny, vous épouserez Athénaïs, puisque mon mari y consent...

GÉDÉON.

Comment! morbleu!

JULIETTE.

Et vous aussi, mon oncle... car il est aimé... Chacun son tour!... Après tant de succès et de conquêtes, qu'importe un léger échec?... (A Thérigny.) De plus, et pour les frais de la guerre, je vous avais promis une dot... vous avez cinq cent mille francs!...

THÉRIGNY.

Moi, Madame?...

JULIETTE.

Rassurez-vous, ce n'est pas mon mari qui les donne...

OSCAR.

Heureusement!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE.

MANETTE.

Madame... Madame... me voilà, ainsi que Chanteloup, qui est en bas...

JULIETTE.

Nous serons charmés de le voir et de vous marier...

OSCAR, *d'un air de joie.*

Certainement... Manette, certainement...

MANETTE, *avec assurance.*

Et quant à la place que j'ai demandée ici pour lui... il va sans dire...

JULIETTE.

Qu'il n'y faut plus penser...

OSCAR.

Nous avons décidé, ma femme et moi... que la demande était inadmissible...

MANETTE, *déconcertée.*

Alors... s'il en est ainsi... (*Bas, à Oscar.*) je dirai tout...

OSCAR, *à haute voix.*

Dis-le!...

MANETTE, *bas, à Juliette.*

Madame, je dirai tout...

JULIETTE.

Dis-le!

MANETTE, *allant à Gédéon.*

Quoi! Monsieur...

GÉDÉON.

Eh! oui!... tu peux tout dire... on t'y autorise...

MANETTE, *étonnée.*

Ah çà!... il paraît qu'excepté moi, tout le monde est au fait...

OSCAR, *à Gédéon.*

Et moi, qui croyais tromper ma femme...

GÉDÉON.

C'était toi, au contraire, qui étais...

OSCAR, *se tournant vers Juliette.*

Et pourtant, en réalité, je n'étais pas coupable!...

JULIETTE.

Jugez, alors, Monsieur, si jamais vous l'étiez!...

FIN D'OSCAR ET DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT ET Cie.

